

ESSAI CRITIQUE
SUR
LA SYNTAXE
DE
L'EMPEREUR JULIEN

THÈSE POUR LE DOCTORAT
PRÉSENTÉE A
LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Fernand BOULENGER

Professeur
aux Facultés catholiques de Lille.

FACULTÉS CATHOLIQUES
DE LILLE
60, BOULEVARD VAUBAN, 60

AUGUSTE PICARD
82, RUE BONAPARTE, 82
PARIS

1922

ESSAI CRITIQUE
SUR LA
SYNTAXE DE L'EMPEREUR JULIEN



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ESSAI CRITIQUE
SUR
LA SYNTAXE
DE
L'EMPEREUR JULIEN

THÈSE POUR LE DOCTORAT
PRÉSENTÉE A
LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Fernand BOULENGER

Professeur
aux Facultés catholiques de Lille.

FACULTÉS CATHOLIQUES
DE LILLE
60, BOULEVARD VAUBAN, 60

AUGUSTE PICARD
82, RUE BONAPARTE, 82
-PARIS

1922



PRÉFACE

I. La première idée de ce travail est née du désir de faciliter l'étude des Pères de l'Église Grecque du iv^e siècle de notre ère. Nous avons fait l'expérience des difficultés qui s'opposent, faute des instruments de travail nécessaires, aux essais d'interprétation des textes grecs de cette époque. La grammaire historique du grec, de Jannaris (*An Historical Greek Grammar chiefly of the Attic Dialect etc., by A. N. Jannaris, Ph. D., London, 1897*), rend des services ; mais ces services, si précieux qu'ils soient, sont nécessairement limités ; car l'entreprise était trop vaste pour un seul homme, et pour un seul livre : Jannaris ne visait à rien de moins qu'à faire l'histoire du Grec, surtout du Grec Attique, depuis l'Antiquité classique jusqu'à nos jours ; son exposé ne pouvait apparaître que sous l'aspect d'une synthèse, et dès lors il comporte des lacunes, et par suite des inexactitudes. On peut recourir aussi par ex. aux ouvrages de F. Blass (*Grammatik des Neutestamentlichen Griechisch*, Göttingen, 1896), de J. Viteau (*Étude sur le Grec du Nouveau Testament*, Paris, 1893), etc. Mais on comprend que ces travaux ne peuvent nous être que d'une utilité partielle, et l'on regrette un travail sérieux sur le Grec du iv^e siècle de l'ère chrétienne. Nous n'avons certes pas la présomp-

tion de combler une telle lacune ; ce serait assez pour nous d'avoir, par ces observations sur la Syntaxe de Julien, indiqué ou suggéré la voie où d'autres pourraient s'engager dans l'avenir.

Ce n'est point par inclination que nous avons fait choix, pour cette étude, de l'empereur Julien. Nos travaux antérieurs, et nos préférences nous attiraient plutôt vers les grands Cappadociens, et notamment S. Grégoire de Nazianze, le contemporain et le condisciple de Julien à l'Université d'Athènes. Mais le moyen d'étudier, comme il convient, la syntaxe d'un écrivain dont les œuvres sont aussi importantes, et d'autre part le texte aussi mal établi que celui de S. Grégoire ? Il n'y fallait pas songer. Nous avons éludé la difficulté, en portant notre choix sur un écrivain contemporain de S. Grégoire, ayant reçu une formation d'esprit à plus d'un égard analogue, et dont la langue et le style trahissent les mêmes habitudes, les mêmes disciplines, les mêmes influences.

Ils ont vécu tous deux dans un temps éloigné de la bonne époque. D'une part, la langue commune a substitué à l'usage attique un grand nombre de vocables et de tours nouveaux. D'autre part, comme les autres grands écrivains de leur époque, ils se sont nourris de l'Antiquité Classique, prosateurs et poètes, et il était inévitable, dans ces conditions, que leurs moyens d'expression se ressentissent de ce contact avec les écrivains attiques. Cette remarque s'applique rigoureusement à Julien.

Car si son œuvre, notamment dans les discours d'apparat, dans ceux qu'il adresse à son ami Saluste etc., est intimement pénétrée de la moëlle antique, au point d'y laisser une part de sa spontanéité et de sa personnalité

coutumières, on peut être assuré qu'il a recouru souvent, pour exprimer ses idées, à la langue populaire, et par exemple dans tel ouvrage inspiré de l'esprit de prosélytisme ou de satire, qu'il s'agisse du *Contra Christianos* ou du *Misopogon*, écrits évidemment pour atteindre le plus de lecteurs possible. Son style ici est plus simple, plus clair, plus régulier; c'est de bonne prose, sans préention ni recherche. Quand d'ailleurs on se rappellera avec quelle rapidité, par une habitude dont il n'est pas loin de tirer vanité, — et qui s'explique sans doute par la multiplicité de ses occupations, mais encore plus peut-être par sa verve facile, — Julien écrivait certains de ses traités : le *Discours sur le roi Hélios* en trois nuits (voy. Hertlein, 204, 5); le *Discours sur la Mère des dieux* en moins d'une nuit (Hertlein, 231, 8); le *Discours Contre les chiens ignorants* en deux jours (Hertlein, 263, 13), on comprendra qu'il n'a pu avoir le temps de polir son style, ni de choisir ses tours ou ses mots. Autant de raisons pour admettre que Julien, si épris de classicisme, a dû, en même temps qu'il puisait dans le vocabulaire commun, s'inspirer, dans ses constructions, de la syntaxe de la langue commune, qui laissait plus de jeu que la syntaxe de la langue attique au caprice et à l'arbitraire de chacun (voy. dans *Wiener Stud.*, 1909, sur ce point L. Radermacher, pp. 1 suiv.).

Les œuvres de Julien, et celles notamment de S. Grégoire de Nazianze, offrent donc ce caractère commun d'être à la fois anciennes et modernes. Mais les deux inspirations y sont si intimement mêlées qu'il est souvent malaisé de faire à chacune sa part. De là parfois la quasi impossibilité de saisir la nuance exacte de cer-

tains sentiments, le sens profond de certaines pensées ; de fixer la valeur interprétative de telle construction, tant qu'on ne pourra recourir à un travail d'ensemble et de détail sur la langue du iv^e siècle ; c'est ce travail que nous avons essayé d'amorcer.

A la vérité, nous avons d'abord formé le projet d'écrire sur Julien une étude plus complète. Mais tout de suite, nous avons été amené à distraire de cet essai, avec l'agrément de M. Goelzer, qui a bien voulu accepter la direction de cette thèse, les Lettres de Julien, dont l'édition critique que MM. Bidez et Cumont nous faisaient espérer depuis longtemps, n'a pas encore paru à l'heure où nous mettons la dernière main à ce travail. La correspondance de Julien fut certainement considérable ; malheureusement il n'en reste que de faibles débris. L'édition de Hertlein en compte 80 ; six autres lettres ont été découvertes en 1885 par M. Papadopoulos Kera-meus (voy. *Rev. Phil.*, X, H. Weil, pp. 142 suiv.). Et de ces 86 lettres, il faut dire que 25 en ont été contestées, et qu'une vingtaine environ sont fortement suspectes. Dans ces conditions, nous n'avons cru pouvoir faire à ces textes que des références occasionnelles, et qui n'engagent pas le fond de ce travail. Nous espérons d'ailleurs que cette omission, difficilement évitable, n'enlèvera pas à cet essai le caractère d'unité que nous aurions souhaité de lui donner.

D'autre part, on ne pouvait guère songer à une étude des formes ; l'édition de Hertlein, base de ce travail, marquait sans doute un progrès considérable sur les éditions antérieures, d'ailleurs anciennes ; mais on attend encore une édition vraiment critique de Julien : dès lors

toutes considérations de morphologie ne pouvaient être que caduqués. En revanche, il y aurait eu une part assez importante à faire à la lexicographie ; car il y a dans Julien un nombre relativement considérable de mots nouveaux ou rares, de sens nouveaux ou rares.

Il faut en dire autant des procédés de style, si variables au gré des dispositions de l'écrivain et des sujets qu'il traite, qu'ils appartiennent à la mystique, à la controverse, à la satire ou au pamphlet ; où la pensée de l'auteur porte des marques non douteuses des influences contemporaines, et notamment de la sophistique. On ne saurait oublier que Julien a été l'élève docile, et souvent enthousiaste des rhéteurs, et qu'on risque de mal saisir le caractère de son art, si l'on ne le confronte avec leurs procédés. L'observation est vraie sans doute de l'ensemble de son œuvre ; mais elle est d'une justesse particulièrement évidente pour la partie de cette œuvre, qui appartient au genre épидictique, notamment ses trois discours d'éloge : le 1^{er} panégyrique de Constance (disc. I) ; le 2^e panégyrique de Constance (disc. II) ; l'éloge de l'impératrice Eusébie (disc. III), et aussi le paramythéticos, ou discours de consolation sur le départ de son ami Saluste (disc. VIII). Non seulement le cadre de ces discours est emprunté aux traités traditionnels sur la matière ¹, mais dans le détail même du style, il est aisé

1. Ceux de Ménandre de Laodicée (Spengel, *Rhet. Gr.*, III, pp. 368 suiv.), du Ps.-Denys d'Halicarnasse (*D. H. opuscula*, éd. Usener-Radermacher, 1904, t. II, pp. 277 suiv.), du sophiste Aphthonios (Spengel, *ouvr. cité*, II, pp. 35 suiv.), du sophiste Théon (Spengel, *ouvr. cité*, II, pp. 109 suiv.) ; voy. dans notre édition de Grégoire de Nazianze, *Discours funèbres en l'honneur de son frère Césaire et de Basile de Césarée*, l'Introduction ; Paris, Picard, 1908.

de retrouver les traces de cette discipline : le manque de simplicité, de sincérité, de spontanéité ; l'ingérence de la poésie dans la prose : ces discours ne sont souvent qu'une paraphrase, notamment du texte homérique, et il n'est rien de fastidieux pour nous comme cette vaine exégèse ; le recours aux lieux communs, aux formules toutes faites, toujours les mêmes, imposées par l'école aux auteurs d'éloges ; l'abus des métaphores et des hyperboles ; le balancement minutieux des périodes ; le souci, commun aux rhétoriques de décadence, d'éviter les noms propres : par ex. dans l'éloge d'Eusébie, c'est à peine s'il nomme deux fois l'impératrice (136, 1 ; 140, 4), c'est une gageure ; partout ailleurs, il se sert pour la désigner soit d'un pronom : αὐτή, εκείνη, αὕτη, ἥδε, soit d'une périphrase : γυναικα ἀγαθήν (133, 19), ἡ βασιλῖς : 148, 5 ; 155, 16 ; 158, 6 ; 166, 24. Et de même, souvent il ne dit pas Constantinople, mais ἡ ἐπὶ τῷ Βοσπόρῳ πόλις (6, 9) ; πόλιν ἐπώνυμον αὐτοῦ (Constantin) (9, 18), τῇ πατρῴᾳ πόλει (51, 6), etc. On voit la manière. Nous ne faisons ici qu'indiquer le sujet ; nous aurions voulu pouvoir lui donner le développement qu'il comporte.

Enfin nous avons cherché s'il n'y a pas dans Julien des traces de prose métrique ou rythmique. A cet égard, Julien appartient à une époque de transition. Il semble n'avoir guère été sensible à l'ancien rythme prosodique ; on ne s'en étonnera point si l'on songe que le rythme des clausules, déjà dans la prose grecque du 1^{er} et du n^e siècles de notre ère, est déterminé par l'accent plutôt que par la quantité (voy. dans *American Journal of Philology*, 1908, un article de Hendrickson, pp. 280 suiv.), — et si l'on admet d'autre part que les rhéteurs

d'Athènes, vers 340 auraient adopté le rythme d'accent¹. En réalité, nous n'avons trouvé dans Julien que des traces peu importantes, rares et irrégulières de prose métrique. En fait de prose rythmique, en dépit de sondages répétés, nous n'avons pu davantage arriver à un résultat concluant; il n'est même pas certain, en dépit des affirmations de Hertlein et de Neumann, qu'il ait d'une façon ordinaire évité l'hiatus.

Nous aurions voulu examiner plus longuement ce point et les autres, si par ces temps durs à ceux qui publient des livres, nous n'avions dû nous restreindre, et réduire le plan que nous nous étions primitivement fixé. Ici encore M. H. Goelzer a bien voulu entrer dans nos vues; et nous lui en exprimons notre respectueuse gratitude. Nous nous bornons donc dans ce travail à l'étude de la syntaxe de Julien; plus exactement, nous n'avons visé qu'à présenter une série d'observations sur l'usage de Julien. L'ensemble, nous l'espérons, fait un corps assez cohérent. Mais comme, en général, nous n'avons voulu nous attacher qu'aux points où Julien s'écarte de la syntaxe classique, et affirme sa personnalité, on comprendra que cet essai ne prétend pas embrasser dans une étude complète toute la syntaxe de Julien.

II. Nous avons pris pour base de notre travail l'édition de Hertlein (in-12, Leipzig, Teubner, 1875), et en ce qui concerne le *Contra Christianos*, l'édition de Neumann (in-8, Leipzig, Teubner, 1880); au reste, pour ce

1. Noter cependant que d'après U. v. Wilamowitz-Möllendorf, l'école d'Antioche, à en juger par Libanios, aurait gardé le rythme de quantité; voy. *Hermes*, 1899, surtout p. 215.

qui est de ce dernier ouvrage, nous ne le citons qu'à la suite des autres œuvres de Julien ; les fragments qui en sont arrivés jusqu'à nous ont dû être extraits du livre écrit par S. Cyrille d'Alexandrie pour réfuter le traité de Julien, et sont parfois suspects d'y avoir laissé quelque chose de leur spontanéité authentique. Les éditeurs, notamment Hertlein, s'étaient préparés à leur tâche par une série de recherches préliminaires et de notes sur le texte de Julien ; d'autre part, ils ont tiré parti, en même temps que des améliorations partielles de la critique, des résultats acquis par les éditeurs précédents, en particulier Pétau, dont les conjectures souvent heureuses, et la traduction latine ordinairement exacte sont d'un si grand secours pour l'intelligence des œuvres de Julien ; Reiske, bon helléniste, mais parfois aventureux dans ses corrections ; Cobet, qui savait le grec mieux qu'homme de son temps, plus judicieux, plus circonspect, et d'ailleurs servi par un tact presque infaillible ; on ne saurait dire pourtant qu'il n'a jamais plié le texte de Julien à son interprétation personnelle : telle de ses hypothèses est nettement insoutenable ¹. Hertlein a profité beaucoup de l'activité des uns et des autres, et il y a ajouté de son fonds. Son travail est diligent, sérieux, prudent, parfois même à l'excès, encore que pas toujours suffisamment objectif. C'est à ce texte que nous nous référons toujours dans ce travail ; mais nous croyons pouvoir dire que

1. Voy. dans *Rev. Critique*, 1878, pp. 121-2, à propos de Th. Gomperz, *Die Bruchstücke der Griechischen Tragiker und Cobet's neueste Kritische Manier*, cette remarque de H. Weil : « Il (Cobet) connaît mieux que personne l'usage attique, mais il est trop disposé à condamner toutes les tournures originales qui s'en écartent ».

nous n'avons jamais cessé d'avoir les yeux fixés sur la leçon manuscrite.

Il va sans dire que dans l'établissement d'un texte, on ne saurait faire trop large la part des manuscrits. C'est là que se trouve *à priori* l'autorité ; en tout état de cause, il ne faut faire intervenir les corrections que quand on a épuisé toute possibilité d'interprétation directe. Il est évident que l'édition d'un texte comporte toujours une part de relatif, toute tradition manuscrite étant presque fatalement insuffisante, inexacte, erronée. Du moins faut-il convenir qu'on ne saurait user de trop de prudence dans l'utilisation des manuscrits : la prudence en matière de critique n'est qu'une forme de la sagesse, et même de la simple probité. Surtout on doit se garder du parti-pris ; éviter d'asservir, comme il arrive, le texte à notre interprétation ou aux habitudes classiques. Ceci dit, il faut avouer que la critique n'a que trop d'occasions d'intervenir dans l'établissement du texte de Julien. Nous ne tenons compte de ses conclusions que si elles entraînent l'adhésion, ou du moins si elles comportent un degré suffisant de vraisemblance, et dans ce cas nous signalons l'auteur de la correction ou de la conjecture. Pour nous, dans ce travail, nous avons voulu demeurer le plus résolument « objectif ». Chez un auteur de la basse époque, on trouve certaines leçons qui à première vue, et au regard de la syntaxe attique, sembleraient autant de solécismes ; nous n'avons le droit ni de rejeter *à priori*, ni de ramener systématiquement à la syntaxe classique, comme sont tentés trop souvent de le faire Cobet lui-même et Hertlein, — encore que Julien soit comme tels de ses contemporains, Libanios par exemple,

un atticiste, — des constructions qui ne cadrent pas avec l'idée que nous nous sommes faite de la syntaxe grecque, et qui peuvent n'être que des nouveautés légittimes. Une langue parlée est un organisme vivant, et comme telle, est toujours en voie de transformation. Et il y a toujours un moment où une construction nouvelle, et destinée peut-être à une longue fortune, est taxée de solécisme. Ce qui est vrai du français, l'a été du Grec; voy., par exemple, la confusion de οὐ et de μή, de οὔτε et de οὐδέ, etc.; et peut-être, notre effort n'aurait pas été vain, s'il avait abouti à montrer la caducité de certaines formules érigées en règles. Nous devons en tout cas recueillir, dans l'œuvre d'un écrivain, les vestiges de ce « progrès », certains de trouver dans ces observations des indices intéressants pour l'histoire de la langue.

Nous avons eu sous les yeux, dans la rédaction de ce travail, l'ouvrage de Cucuel sur la langue et le style d'Antiphon, et pour le plan nous nous sommes inspiré utilement de l'ouvrage considérable de M. Goelzer sur la Latinité de saint Avit. Un travail comme celui-ci ne va pas sans difficultés; tout ce qu'on peut souhaiter, c'est d'avoir réduit le plus possible les occasions d'erreur. Nous ne nous dissimulons pas que telle observation, qui se trouve dans tel chapitre, pourrait aussi bien se trouver dans tel autre, par ex. la négation de l'infinitif ou du participe, la distinction entre οὐ et μή, etc. De même, c'est dans le chapitre du Pronom que nous aurions dû strictement faire entrer l'étude que nous consacrons à l'Article: nous nous sommes parfois arrêté à un moyen terme, pour plus de commodité. Pour ce qui est de l'article notamment, nous avons été amené par l'intérêt

qu'offrait le sujet, à lui donner un développement relativement considérable, et il nous a paru plus simple d'y consacrer un chapitre, qui prend place après celui du Pronom. Nous avons cru pouvoir user de quelque liberté dans la disposition de notre plan, d'autant que nous ne composons pas une grammaire; nous présentons une série d'observations sur la grammaire d'un auteur.

Nous voudrions, pour finir, exprimer notre gratitude à M. H. Goelzer, professeur à la Faculté des Lettres, qui a eu l'obligeance d'accueillir favorablement l'idée de ce travail, de le faciliter de ses conseils, et de faire confiance à son auteur. D'autre part, nous avons le devoir de donner un souvenir reconnaissant à deux de nos maîtres, tous deux décédés : l'un, M. Alfred Jacob, Directeur à l'École Pratique des Hautes Études, qui consentit, sur notre demande, à inscrire au programme de ses conférences l'étude du texte de Julien; l'autre, M. l'abbé P. Lejay, membre de l'Institut, qui nous aida jusqu'à sa mort de ses encouragements, de son autorité et de son amitié. Puisse ce travail, entrepris et poursuivi dans les loisirs que nous ont laissés nos obligations professionnelles, puis dans les lourdes entraves de l'occupation ennemie, n'être pas trop indigne de ces deux mémoires ¹ !

Lille, le 10 octobre 1921.

1. Ce travail était imprimé quand a paru l'édition attendue des Lettres de Julien, par MM. Bidez et Cumont, Paris, 1922.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Ast, *Lexicon Platonicum*, Leipzig, 1838, 3 vol.
- Axtius et Fr. Rigler, *éd. de Manéthon*, 1832.
- American Journal of Philology*, Baltimore.
- Bailly, *Dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hachette.
- Beiträge zur Kunde der Indogermanischen Sprachen*, Göttingen.
- Bibliotheca Graeca*, de Fabricius (*éd. Harles*), Hambourg, 1798.
- Bidez et Cumont, *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien*, dans *Mémoires couronnés et autres Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique*, t. LVII, 1898.
- Bulletin des Humanistes Français*, nouv. sér.
- Bulletin de correspondance Hellénique*.
- Classen, *éd. de Thucydide*, Berlin, Weidmann (3^e éd., 1879).
- Class. Rev.* = *Classical Review*, London.
- Cob., *Var. Lect.* = Cobet, *Variae Lectiones*, 2^e éd., 1873.
- Commentationes Aenipontanae*.
- Croiset (A.), *éd. de Thucydide*, Paris, Hachette, 1886.
- Croiset-Petitjean, *Grammaire Grecque... à l'usage des classes*, etc., Paris, Hachette, 3^e éd., 1896.
- Cucuel = Cucuel, *Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon*, Paris, 1886.
- Cumont, *Sur l'authenticité de quelques lettres de Julien*, Gand, 1889.
- Förster, *éd. de Libanios*, Leipzig, Teubner, 1903 suiv.
- Goelzer, *Le latin de saint Avit, évêque de Vienne*, Paris, Alcan, 1909.
- Hercher, *éd. d'Artémidore*, Leipzig, 1864.
- Hermes*, Berlin.
- Jacobitz, *éd. de Lucien*, Leipzig, 1836.
- Jannaris = Jannaris, *An Historical Greek Grammar, chiefly of the Attic Dialect*, etc., London, 1897.
- Journal of Philology*, Cambridge.
- Klimek (P.), *Conjectanea in Julianum*, etc. Vratislaviae, 1883.
- Koumanoudis, Συναγωγή λέξεων ἀθησαυρίστων ἐν τοῖς Ἑλληνικοῖς λεξικοῖς, Athènes, 1883.
- Koch = Koch, *Grammaire Grecque*, trad. Rouff, 2^e éd., Paris, A. Colin.

- Krüger = Krüger, *Griechische Sprachlehre...*, über die gewöhnliche, vorzugsweise die attische Prosa, zweites Heft : Syntax, 5^e éd., Berlin, 1873.
- Kühner-G. = Kühner-Gerth, *Ausführliche Grammatik der Griechischen Sprache, zweiter Teil : Satzlehre*, 3^e éd. en 2 vol., Hannover und Leipzig, 1898.
- Madvig = Madvig, *Syntaxe de la langue grecque, principalement du dialecte attique*, trad. Hamant, Paris, 1884.
- Mau = Mau, *Die Religionsphilosophie Kaiser Julians in seinen Reden auf König Helios und die Göttermutter, mit einer Uebersetzung der beiden reden*, Leipzig und Berlin, 1908.
- Meisterhans = Meisterhans, *Grammatik der Attischen Inschriften*, 3 Auflage, Berlin, 1900.
- Mnemos. = *Mnemosyne, Bibliotheca Philologica Batava*, Leyde, première série et nouvelle série ; pour plus de facilité, nous citons d'après l'année ; voy. surtout les années 1859, 1860, 1861 et les nombreux articles de Cobet.
- Moeris = *Moeridis Atticistae lexicon Atticum*, Pierson, 1759.
- Philol. = *Philologus*, Göttingen.
- Phrynichus = *Eclogae nominum verborum Atticorum* (Lobeck). Sans indication de notre part, c'est à cette édition que nous nous référons (Leipzig, 1820).
- éd. Rutherford, Londres, 1881.
- Revue Critique*, Paris.
- Rev. Philol.* = *Revue de Philologie*, Paris.
- Revue des Études Grecques*, Paris.
- Revue Universitaire*, Paris.
- Rh. Mus.* = *Rheinisches Museum für Philologie*, Bonn et Francfort.
- Riemann, *La question de l'aoriste grec*, dans *Mélanges Graux*, Paris, 1884 (pp. 585-599).
- Riem.-C. = Riemann-Cucuel, *Règles fondamentales de la Syntaxe Grecque*, Paris.
- Riem.-G. = Riemann-Goelzer, *Grammaire comparée du Grec et du Latin*, Syntaxe, Paris, 1897.
- Rostagni (Aug.), *Giuliano l'Apostata, saggio critico...*, Turin, 1920.
- Sauppe, éd. d'Arrien (Ven.).
- Schömann, éd. d'Isée, 1831.
- Schwartz, éd. d'Athénagore, *Πρεσβεία*, Leipzig, 1891.
- Schweighäuser, *Epicteteae philosophiae monumenta*, 5 vol., Leipzig, 1799-1800.
- *Lexicon Polybium*, Oxford, 1822.
- Simon (J. Alph.), *Xenophons Studien*, 4 teil, *Die prepositionen σύν und μετά c. gen. bei Xen.* ; progr. de Düren, 1889.

- Sophocles = *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods*, New-York, 1900.
- Stalbaum, *éd.* de Platon (2^e éd., 1837).
- Suicer, *Thesaurus Ecclesiasticus*, 2^e éd., Amsterdam, 1728.
- Suidas, Gaisford, 1834.
- Thes.* = *Thesaurus Graecae Linguae*, d'H. Estienne, Paris, Didot.
- Thomas (P.), *Notes et conjectures sur les œuvres de l'empereur Julien*, dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. I, n^o 1, pp. 15-25, Bruxelles, 1922.
- Thomas Magister, *éd.* Ritschl, Halis, 1832.
- Tournier, *éd.* de Sophocle, 2^e éd., Paris, Hachette, 1877.
- Transactions and Proceedings of the American Philological Association*.
- Veitch, *Greek verbs irregular*, nouv. éd., 1871.
- Weil, *Les plaidoyers politiques de Démosthène*, 1^{re} série, Paris, Hachette, 1877.
- *Les Harangues de Démosthène*, Paris, Hachette, 1873.
- Wiener Studien für Klassical Philologie*, Wien.
-

LISTE DES ABRÉVIATIONS

I. ÉDITEURS ET TRADUCTEURS.

- H = Hertlein : *Juliani Imperatoris quae supersunt praeter reliquias apud Cyrillum omnia, recensuit F. C. Hertlein*, 2 vol. in-12, Teubner, 1875.
C'est le texte auquel nous nous référons ; le premier chiffre indique la page, le second la ligne. Ils renvoient pour l'ordinaire au *mot* sur lequel porte notre observation.
- Neumann = *Juliani Imperatoris librorum contra Christianos quae supersunt* éd. Neumann, in-8°, Teubner, 1880 ; c'est le texte auquel nous renvoyons pour le *Contra Christianos*. Pour le distinguer du précédent, nous écrivons un C devant les deux chiffres, qui indiquent l'un la page, l'autre la ligne ; par ex. C 201, 10.
- Spanheim = *Juliani imp. opera quae supersunt omnia et S. Cyrilli Alexandriae archiepiscopi contra impium Julianum libri decem. Accedunt Dionysii Petavii in Julianum notae, et aliorum in aliquot ejusdem Imperatoris libros Praefationes ac notae. Ezechiel Spanhemius graecum Juliani contextum recensuit...* 1 vol. in-f°, Lipsiae, Weidmann et Gleditsch, 1696 ; avec la traduction de Pétau ; (leçons de V. en marge).
- Schäfer = *Juliani Imperatoris in Constantii laudem oratio, ... cum animadversionibus Dan. Wittenbachii. Accedit ejusdem epistola critica ad Dav. Ruhnkenium...*, Lipsiae, Köhler, 1802.
- Pet. = Pétau : éd. de la Flèche (Flexiae), 1614, 8°, incomplète ;
— éd. de Paris, Cramoisy, 1630, in-4°, 2 tomes, avec notes.
- Rsk. = Reiske : notes manuscrites conservées à la bibliothèque de Leyde ;
- Wytt. = Wytttenbach : notes critiques conservées à la bibliothèque de Leyde ;
- Marc. = Marcilius : notes critiques accompagnant le disc. IV, Paris, Den. Duval, 1583 ;
- Mart. = Martini ; éd. incomplète, Paris, 1566 : Misopogon et lettres ; celle de Paris, 1583 (avec Chantecler) est, à peu de choses près, une réédition du texte publié en 1566 ;

- Cun. = Cunaeus (Peter van der Kuhn) : les Césars, Leyde, 1612, 1632, 1655.
- Sylb. = F. Sylburg, les Césars, Francfort, 1590 ;
(Sur ces éditions, voy. Fabricius, *Bibl. Graeca* (éd. de Harles) : VI, pp. 725 suiv. ;
- Mau = sa traduction des disc. IV et V, dans *Die Religionsphilosophie Kaiser Julians*, etc., Leipzig et Berlin, Teubner, 1908¹ ;
- Rem. = renvoie à nos *Remarques critiques sur le texte de Julien* ; nous les avons groupées d'après l'ordre traditionnel des œuvres de Julien ; les chiffres, dont le premier indique la page, le deuxième la ligne, renvoient à l'édition de Hertlein ; il sera facile de se reporter, quand il y aura lieu, à notre travail ;
- < > indique une addition au texte ;
- [] indique une suppression.

II. LES OEUVRES DE 'JULIEN.

- Disc. I = 'Ιουλιανοῦ Καίσαρος ἐγκώμιον εἰς τὸν Αὐτοκράτορα Κωνστάντιον (fin 355) ; H., pp. 1-61.
- Disc. II = 'Ι. K. περὶ τῶν τοῦ αὐτοκράτορος πράξεων ἢ περὶ βασιλείας (360) ; H., pp. 62-130.
- Disc. III = 'Ι. K. Εὐσεβείας τῆς βασιλίδος ἐγκώμιον (356) ; H., pp. 131-167.
- Disc. IV = 'Ι. Αὐτοκράτορος εἰς τὸν βασιλέα 'Ηλίον πρὸς Σαλούστιον (décembre 362) ; H., pp. 168-205.
- Disc. V = 'Ι. A. εἰς τὴν μητέρα τῶν θεῶν (362) ; H., pp. 206-233.
- Disc. VI = 'Ι. A. εἰς τοὺς ἀπαιδεύτους κύνas (362) ; H., pp. 234-263.
- Disc. VII = 'Ι. A. πρὸς 'Ηράκλειον Κυνικὸν περὶ τοῦ πῶς κυνιστέον καὶ εἰ πρέπει τῷ κυνὶ μύθους πλάττειν (début de 362) ; H., pp. 264-310.
- Disc. VIII = 'Ι. K. ἐπὶ τῇ ἐξόδῳ τοῦ ἀγαθωτάτου Σαλουστίου παραμυθητικὸς εἰς αὐτόν (358) ; H., pp. 311-327.
- Ad Themistium* = 'Ι. A. Θεμιστίῳ φιλοσόφῳ (362) ; H., pp. 328-345.
- 'Ι. A. Ἀθηναίων τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ (361) ; H., pp. 346-370.
- Fragmentum epistolae* (363) ; H., pp. 371-392.
- Les Césars* = 'Ι. A. Συμπόσιον ἢ Κρόνια (361 ?) ; H., pp. 393-432.
- Le Misopogon* = 'Ι. A. Ἀντιοχικὸς ἢ Μισοπώγων (363) ; H., pp. 433-479.
- Le « Contra Christianos »* = 'Ι. A. κατὰ Χριστιανῶν λόγος α' (363) ; Neumann, pp. 163-233.

1. La traduction de Talbot nous a aidé, en dépit de ses inexactitudes et de ses contresens (in-8°, Paris, Plon, 1863).

III. MANUSCRITS¹.

- V = *Vossianus* 77, xiii^e siècle : le seul complet, avec le
 Pc = *Parisinus* 2964, copie du précédent, xv^e siècle, et le *Scorialensis*
 T, II, 5, copie de Pc (1541).
 Aug. = *Monacensis* 564, xii^e ou xiii^e siècle ; contient les *Césars*, jusqu'à
 430, 1 de Hertlein ;
 Bav. = *Monacensis* 101, xv^e ou xvi^e siècle ; contient les *Césars* ; Disc.
 II, jusqu'à 105, 23 de H. ;
 E = *Monacensis* 461, xiv^e ou xv^e siècle ; Disc. IV ; le *Misopogon*, jusqu'à
 456, 17 de Hertlein ;
 F = *Monacensis* 113, xvi^e siècle : Disc. IV ; le *Misopogon* ;
 G = *Monacensis* 490, xv^e siècle : Disc. IV ;
 M = *Marcianus* 366, xv^e siècle ; contient dans l'ordre : les *Césars* ; les
 disc. II, I, III (celui-ci, incomplet, s'arrête à 165, 21 de Hertlein) ; le
 disc. VIII, sans titre ;
 Mb = *Marcianus* 251, xv^e siècle : disc. IV ; *Misopogon* ;
 Pa = *Parisinus* 1732, xv^e siècle : les *Césars*, et les Disc. I, II, III ;
 Pb = *Parisinus* 2832, xvi^e siècle : les *Césars* ; disc. II, jusqu'à 105, 23
 de Hertlein ;
 Pd = *Parisinus* 3020, xv^e siècle : les *Césars* ; Disc. I, II, III ;
 Pe = *Parisinus* 3029, xvi^e siècle : le *Misopogon*, avec beaucoup de
 variantes marginales (= Pg.) ;
 Pf = *Parisinus* 3038, xvi^e siècle : le *Misopogon* ;
 Pour le *Contra Christianos* :
 M = *Codex Venetus Marcianus* 123 (xiii^e s.) ;
 B = *Monacensis* 65 (xvi^e s.) ;
 B 1 = première main du *Monacensis* 65 ;
 B 2 = deuxième main du *Monacensis* 65 ;
 C = Manuscrit de Capnion, perdu mais dont il reste une traduction
 latine d'OEcolampade ;
 O = OEcolampade ;
 V = *Venetus Marcianus* 122 (xiv^e s.. exactement 1343) ;
 Ψ = Codex de l'Escurial (xiv^e ou xv^e s. d'après Graux) : Ψ. — III — 12.

1. On trouve une étude plus détaillée de ces manuscrits en tête de nos *Remarques critiques sur le texte de Julien*.

INTRODUCTION

JULIEN. — LA PUBLICATION DE SES ŒUVRES

Julien est né en 331 ou 332 : l'accord des historiens n'est pas fait sur ce point (voy. Tillemont, *Histoire des Empereurs*, IV, p. 693 ; Schwartz, *De vita et scriptis Juliani Imperatoris*, p. 16 ; Goyau, *Chronologie de l'empire Romain*, p. 420 ; par contre, voy. *Jaresbericht* v. I. Müller, 1898, d'après *Rev. des Rev.*, XXIII, p. 86, 23 suiv.). Jules Constance, son père, était le frère plus jeune de Constantin, qui avait été désigné comme son unique successeur à l'empire par Constance Chlore. Sa mère Basilina, deuxième femme de Jules Constance, meurt quelques mois après avoir donné le jour à ce fils ; il semble qu'elle ait, comme son mari, appartenu à un milieu lettré. Sans doute Julien se trouvera, bien jeune, orphelin de père et de mère ; on ne peut douter cependant qu'il n'ait dû en partie à cette hérédité le goût très vif qu'il montra toujours pour les Belles-Lettres ; et d'autre part, il s'inspirera toute sa vie des conseils de l'eunuque Mardonios, le même qui avait été chargé de l'éducation de Basilina, jusqu'à son mariage avec Jules Constance.

Constantin devenu empereur témoigne tout de suite d'une méfiance active à l'égard de ses frères, et les envoie en exil à Toulouse, à Corinthe. Plus tard il se relâche un peu de sa rigueur : Dalmatius, son beau-frère, semble avoir reçu le titre de censeur ; Jules Constance devient patrice et reçoit le consulat en 335. Constantin meurt le 22 mai 337. Deux ans auparavant,

il avait partagé l'empire entre ses enfants : Constantin, Constance et Constant, et donné plusieurs provinces à ses neveux : Dalmatius et Annibalien, fils de son beau-frère Dalmatius. Dès qu'il apprend la nouvelle de cette mort, Constance quitte la Mésopotamie pour se rendre à Constantinople ; ses deux frères, Constantin II et Constant, n'ont pas le temps de l'y rejoindre ; en revanche une grande partie de sa famille s'y trouve réunie, notamment le père de Julien, Jules Constance, de qui l'année précédente Constance avait épousé la fille ; Annibalien, frère de Jules Constance ; les deux fils de Dalmatius ; un frère de Julien dont on ignore le nom, et quatre autres neveux de Constantin. Soudain, pour des raisons diversement interprétées, l'armée s'agite, réclame la disgrâce de divers personnages de la cour de Constantin, puis s'attaque aux membres de la famille impériale : au total, les soldats font périr les deux oncles de Constance et ses sept cousins, par conséquent le père de Julien, son frère aîné et un de ses oncles. Les contemporains se partagent sur les responsabilités du massacre. Les uns, comme S. Grégoire de Nazianze, S. Jérôme et Zosime en chargent l'armée ; les autres, comme Ammien Marcellin, S. Athanase, soupçonnent Constance. Quant à Julien, encore qu'il ait, pour des motifs d'opportunité, soutenu la première opinion, il n'est guère douteux qu'il ait pris parti pour la seconde. Ainsi s'expliquent les rancunes inexpiables amassées dans son cœur par le crime qui le privait, à six ans, de son père, d'un frère aîné et de la presque totalité de sa famille. Julien dut sans doute le salut à son jeune âge ; mais ses biens furent confisqués, et il fut séparé du frère qui lui restait, Gallôs.

Bientôt il reçoit pour pédagogue Mardonios, et il est placé sous la tutelle de l'évêque arien, Eusèbe de Nicomédie, personnage oblique très bien en cour, qu'il suit bientôt de Nicomédie à Constantinople. C'est par Eusèbe qu'il est initié

aux dogmes et aux pratiques du christianisme, duquel il ne pouvait par conséquent avoir déjà que des vues inexactes. Mais ce n'est pas Eusèbe, c'est Mardonios qui est le premier guide de sa pensée ; or il l'oriente dans le sens exclusif des lettres grecques, poètes ou philosophes, que Julien considère comme la source de toute vérité, le fondement de toute morale, ainsi qu'il est facile de le vérifier par son œuvre tout entière, et les bizarres essais d'exégèse qu'il y multiplie. Vers 343 ou 344, Constance, après la mort d'Eusèbe (342), rappelle brusquement Gallos qui, âgé de 17 ans, étudiait à Éphèse, et réunit les deux frères à Macellum en Cappadoce. Julien y restera 7 ou 8 années. L'étude des poètes n'avait été, dans l'esprit de Mardonios qu'un acheminement à celle des philosophes ; Mardonios, qui n'avait pas tardé à rejoindre son élève, lui en rendit l'accès facile et l'inclina à y chercher des principes de morale. Peut-être est-ce à ce moment qu'il puisa dans des relations qu'il noua avec de nombreux ecclésiastiques de la Cappadoce cette connaissance précise des Livres Saints, dont témoignera sa polémique contre les Chrétiens.

De Macellum, Julien, alors âgé de 19 ans environ, passe à Constantinople (351), tandis que son frère Gallos venait d'être élevé, contre toute attente, à la dignité de César. Là, il complète ses études, assiste aux cours du grammairien Nikoklès et du rhéteur Hékébolios, Mardonios se renfermant dans son rôle de pédagogue. Il y obtient des succès qui, malgré une affectation de simplicité dans les manières, attirent sur lui l'attention de la foule. Constance prend ombrage de cette popularité commençante, et Julien reçoit l'ordre de partir pour Nicomédie. Il subit, dans cette ville, l'influence de Libanios, païen convaincu et représentant zélé de l'Hellénisme ; surtout, il fait ses premiers pas vers le paganisme ; s'initie à la philosophie néoplatonicienne de Plotin, Porphyre et surtout Jamblique ; s'intéresse à l'occultisme et à la théurgie, à la suite

du néoplatonicien Maxime, un disciple d'Édésios : et c'est ce Maxime, au dire de Socrate et de Sozomène, qui aurait été son vrai maître de philosophie. Julien avait environ vingt ans. Contemplatif et rêveur par nature, il accepte sans critique ces doctrines ésotériques ¹, au point d'inquiéter Gallos et Constance ; mais il réussit, en affichant les dehors de la piété, à leur donner le change. Puis les événements se précipitent ; en 354, Gallos est mis à mort par ordre de Constance ; Julien, enveloppé dans la disgrâce, ne doit son salut qu'à l'impératrice Eusébie ; il obtient l'autorisation de se rendre à Athènes, où il restera trois mois (355) ; soudain Constance, sans doute à l'instigation d'Eusébie, le rappelle à Milan, l'associe à l'empire, en le créant César avec mission de pacifier les Gaules, et lui fait épouser sa propre sœur, Hélène.

C'est l'époque où Julien prononce le premier éloge de Constance (*disc.* I). Peu de jours après (1^{er} décembre 355) il part pour la Gaule, entre à Vienne, où il séjourne une partie de l'année 356 pour s'initier au métier des armes ; bientôt il va au secours d'Autun attaqué par les Germains et poursuit les agresseurs jusque sur le Rhin ; puis il revient à Sens, où il prend ses quartiers d'hiver (derniers mois de 356). C'est l'instant qu'il choisit pour écrire le panégyrique de l'impératrice Eusébie (*disc.* III). Mais Sens, ville bien fortifiée d'ailleurs, manquait d'approvisionnements ; Julien avait donc dû disséminer ses troupes. Les Barbares tentent de profiter de cette circonstance. En plein hiver, ils mettent le siège devant la ville. Julien les repousse, puis marche vers Reims, contre les Alemans qu'il reconduit jusqu'au Rhin. Par la trahison du maître de la milice Barbation, Julien se trouve isolé en Alsace avec 13.000 hommes, et néanmoins il remporte devant Strasbourg, sur les chefs alemans coalisés, une victoire qui met fin

1. Notamment le culte de Mithra ; voy. Cumont, *Textes et Documents figurés relatifs aux mystères de Mithra* (Bruxelles, 1899), I, p. 337.

à la campagne de Germanie (357). On était au cœur de l'hiver. Julien se rend à Lutèce, dont il fait sa résidence habituelle jusqu'à la moitié de 360. C'est à Lutèce qu'il écrit la *Consolation à Saluste* (disc. VIII), œuvre de rhétorique (358), comme les discours d'éloge écrits antérieurement, comme le 2^e panégyrique de Constance qu'il écrira à Lutèce également (disc. II) (360) : toutes œuvres de jeunesse, et où l'on sent trop l'influence de l'École. C'est à Lutèce enfin qu'il se fait, ou se laisse saluer, par les soldats révoltés, du titre d'Auguste : Julien n'avait pas trente ans.

La situation n'en restait pas moins précaire. Ce pouvoir dont venait de l'investir la confiance de ses soldats, il lui faut l'affermir et le faire reconnaître de Constance, alors occupé, à Césarée de Cappadoce, de recruter des troupes contre les Perses. Après des tentatives de conciliation qui échouent, Julien se décide à entrer en lutte ouverte avec lui, et se met en route vers l'Orient. Il part de Bâle en juillet 361, et servi par les circonstances, il débarque le 10 octobre à Bononia, entre ensuite à Sirmium et prend ses quartiers d'hiver à Naïsse. Au point de vue religieux, il jette le masque dont il avait couvert jusque-là sa foi païenne ; au point de vue politique, il se pose en souverain incontesté, distribue les faveurs et les places, accorde des exemptions d'impôts, adresse aux citoyens des villes les plus réputées, des lettres dont on n'a conservé que celle qu'il envoie *au Sénat et au Peuple d'Athènes* (361), écrite dans un style plus naturel, et précieuse pour les détails autobiographiques qu'elle contient. Bref Julien paie d'audace. Soudain la mort de Constance, survenue le 3 novembre, au cours d'une marche forcée contre le César rebelle, vient consacrer le fait accompli. Julien prend sans difficulté le pouvoir ; le 11 décembre, il fait son entrée à Constantinople, et commence presque aussitôt les représailles et les réformes.

Mais les soins du gouvernement et ses soucis de prosély-

tisme ne l'absorbent pas tout entier. Les premiers mois de son règne sont marqués par une production littéraire abondante : les *Saturnales*, le mémoire sur la *Guerre de Germanie*, tous deux perdus ; les *Césars*, dialogue des dieux et des morts à la façon de Lucien, écrit fin 361 (suivant Koch, *Kaiser Julian der Abtrünnige...*, 1899, p. 479, fin de 362) ; le discours *Contre le cynique Héraklios* (disc. VII) ; l'épître à *Thémistios*, sorte de manifeste politique qui contient un programme de gouvernement (début de 362 ; mais voy. Aug. Rostagni, *Giuliano l'Apostata*, Turin, 1920, pp. 371 suiv.) ; le discours *Sur la Mère des dieux* (disc. V), essai d'interprétation allégorique des mythes, tandis que le discours *Contre les chiens ignorants* (disc. VI), est un exposé de sa morale.

Après un séjour de cinq mois à Constantinople, Julien, vers le milieu de 362, soucieux d'assurer contre les Perses la sécurité de l'empire, décide de se rapprocher de la frontière orientale et de s'établir à Antioche, pour y préparer à loisir une campagne difficile. Cette préoccupation louable ne l'empêche pas de consacrer le meilleur de son temps à sa tentative de restauration païenne : le politique le cède en lui au fanatique. Et l'on s'étonne de le voir écrire, dans une heure aussi grave pour l'empire (fin 362), son discours *En l'honneur du roi Hélios* (disc. IV), composé il est vrai — suivant une habitude détestable — en trois nuits, et où l'on trouve exposée sa théologie du Roi Hélios, syncrétisme nébuleux, mal fondu, où se mêlent les traditions primitives de la Grèce, des souvenirs de Platon, le mysticisme superstitieux du néoplatonisme (voy. G. Mau, *Die Religionsphilosophie Kaiser Juliáns*, Leipzig et Berlin, 1908) ; le *Contra Christianos*, dont il ne nous reste que des fragments, sauvés à la faveur de la réfutation qu'en fera au siècle suivant S. Cyrille d'Alexandrie ; le *Misopogon*, un pamphlet, écrit, d'ailleurs avec verve, contre les habitants d'Antioche, coupables pour la plupart de « professer

l'athéisme », c.-à-d. d'être chrétiens ; la circulaire sur les devoirs qui s'imposent à des prêtres, rattachée indûment dans le manuscrit qui nous l'a transmise à l'épître à Thémistios, d'où Pétau l'a extraite pour la publier sous le nom de *Fragmentum epistulae*. En même temps il pousse les préparatifs de son expédition de Perse, consulte les oracles et part enfin à la tête de ses troupes. On connaît l'issue de cette campagne : au milieu de 363, Julien est tué, et on l'enterre à Tarse.

PREMIÈRE PARTIE

SYNTAXE DE LA PROPOSITION SIMPLE

CHAPITRE PREMIER

LE VERBE

I. — VOIX DU VERBE.

A. *Voix active.*

1. Il semblerait, d'après une correction proposée par Wyttenbach et adoptée par Hertlein, que Julien ait employé une fois le verbe *παρασκευάζειν* d'une façon intransitive; voy. 17, 22: τοῖς μὲν ἡ πολιτεία πρὸς ἀρετὴν ἀρκούντως παρασκευάζουσα, εἰ καὶ μηδὲν διαφέρον ἐπιτηδεύειν ἐδίδου τῶν πολλῶν, ἀλλὰ τὰ ἡλικίᾳ κατὰ τοῖς ὑπάρχειν παρῆχεν ἀνδράσι, où Wyttenbach et Hertlein corrigent en écrivant : <τὰ> πρὸς ἀρετὴν. Mais la correction n'a pas de raison d'être; comme le fait remarquer très justement Schäfer, il faut suppléer αὐτοῦς, dont l'idée est incluse dans τοῖς μὲν. Les Grecs, dans les cas analogues, se contentaient très communément d'un seul pronom régime, même avec des verbes gouvernant des cas différents; voy. 16, 7, un autre emploi de *παρασκευάζειν*, qui légitime cette interprétation.

2. Julien, dans certains cas, emploie l'actif, là où les Grecs employaient habituellement le moyen; ainsi :

ἀρκεῖν, au sens de « sufficere, porem esse » : 24, 17 (ὥπως πρὸς τὴν παρούσαν τὴν σὴν ἀπαντα μεταδίδοντα καὶ μετασχηματίζοντα

τὸ βέλτιον τῶν ἐπικρεμασθέντων ἀπήλλαξε φόβων) τίς ἂν ἀρχέσειε τῶν ἀπάντων εἰπεῖν ; au lieu de ἀρχεισθαι ;

— ἐπισκήπτειν, au sens de « queri, incusare », au lieu de ἐπισκήπτεσθαι : 241, 10 ψευδομαρτυριῶν ἡμῖν ἐπισκήπτειν ; voy. dans Dém. 846, 29 la même expression, mais avec le verbe au moyen ; comp. dans Julien 309, 20 et la note, où l'on voit que Reiske considère cet emploi comme un solécisme ; toutefois Plat., *Theaet.*, 145 c, semble employer l'actif dans le même sens ;

— ποιεῖν, au lieu de ποιεῖσθαι : 451, 13 σὺ δὲ καὶ τούτους ἐχθροὺς ποιεῖς, leçon de tous les mss. ; Hertlein écrit ποιεῖ : voy. Cobet, dans *Mnémos.*, 1859, p. 376.

B. Voix moyenne.

1. D'une façon générale, le moyen exprime une action que le sujet accomplit dans son intérêt ; ainsi 398, 9 : (ἐξέπληξέ με) καὶ πεποίηκεν ἐκλαθόμενον ἑμαυτοῦ τὰς Ὀμηρικὰς προβαλέσθαι μούσας, « il fut cause qu'à mon insu je m'abritai derrière les muses homériques ». Il y a peut-être lieu de signaler 479, 2 : γῆς κλήρους οἶμι τρισχιλίους ἔφατε ἀσπόρους εἶναι καὶ ἡτήσασθε λαβεῖν, m. à m. « vous avez demandé pour vous de les prendre », alors qu'on s'attendrait à trouver : « vous avez demandé de les prendre pour vous ». Pour préciser davantage, Julien ajoute au moyen le pronom réfléchi ; ainsi 406, 18 : (καθέδραν) ἦν ὁ τοῦ Σεβήρου παῖς ἐπεποίητο ἑαυτῷ ; 418, 26 : τὸν Πομπηίου παῖδα Σέξτον ἀρεργὸν ἐθέμην τῆς ἑμαυτοῦ στρατηγίας ; 449, 24 : αἰτοῦμαι τοῖνυν ὑπὲρ ἑμαυτοῦ πρῶτον συγγνώμην ; voy. encore 443, 15.

2. C'est par une raison analogue qu'on emploie le moyen pour indiquer que le sujet contribue de ses ressources ou de sa volonté à l'action exprimée par le verbe (voy. Koch, § 92, 3 ; p. 369). Ainsi 5, 6 : (τροφῆς καὶ παιδείας) ἤπερ σοι τὸ πλεῖστον εἰς τὴν ὑπάρχουσαν ἀρετὴν συνεισηγάκατο, m. à m. « a apporté sa contribution à » ; 48, 1 : ὁ καιρὸς ἐκάλει στρατεύεσθαι ; c'est sans doute une nuance analogue qu'il faut voir dans ce moyen, assez peu différent, pour le sens, de l'actif : 59, 12 : τὸν πό-

λεμον εἴλου προθυμότητα, « tu pris sur toi, tu te chargeas de » ; cet emploi est à signaler ; Julien se sert ici du moyen αἰρεῖσθαι au sens de ἀναιρεῖσθαι, qu'il emploie ailleurs pour rendre cette idée : voy. 121,18 ; 122,3 ; 416,13. C'est de la même manière que nous croyons devoir expliquer 470,3 : πάντες οἱ λέγοντες κοινοῦνται πρὸς τοὺς ἀκούοντας τοὺς λόγους, m. à m. « mettent leurs discours en commun avec ». C'est ainsi encore qu'on explique beaucoup de périphrases composées du moyen de ποιεῖν et d'un complément direct, par ex. 445,18 : πεποιήσαι τὰς κοινὰς κατάρτας ἡδονήν. A signaler, dans cet ordre d'idée, un emploi intéressant : 30,5 κατὰ νότου τὸν ποταμὸν ἐποιήσατο, « il mit le fleuve derrière lui ».

Reste un cas embarrassant : 419,25 οἱ δὲ καὶ πολεμούμενοι τῇ τρυφῇ προσεῖχον ; à la rigueur, on pourrait considérer πολεμούμενοι comme un passif, et comprendre « bello petiti » ; mais, étant donné le contexte, il nous semble plus satisfaisant de l'interpréter comme un moyen : Julien parle des princes qui, tout en faisant la guerre, se livraient à la débauche. L'antithèse est plus forte, et l'idée plus conforme à la situation historique, semble-t-il, si l'on donne à ce verbe le sens actif. Cet emploi du moyen est rare ; voy. cependant le *Thes.*, v. πολεμέω, à la fin.

3. Il est rare que l'action s'exerce directement sur le sujet. Peut-être est-ce une acception de ce genre qu'on rencontre à 198, 46 : τῶν ἄριστα πολιτευσαμένων πόλεων ; ici, ce moyen paraît signifier « se gouverner » ; le sens est nouveau et rare : le *Thes.* n'en cite que deux exemples, un de S. Grégoire de Nazianze et un autre de Gennadius, mais sans références. D'une façon générale, quand le cas se présente, c'est pour exprimer l'action du sujet sur son propre corps ; l'emploi n'est pas fréquent dans Julien ; cependant on trouve 415,18 : Πομπηίου δακτύλῳ κνωμένου, « Pompée qui se grattait du doigt ».

4. Le plus souvent en grec, pour exprimer l'action que le sujet exerce directement sur lui-même, on se sert du verbe actif, accompagné du pronom réfléchi ; quand, dans les cas

ὄμματι, καὶ τὰ αὐτὸν δίδωσιν ἡ Δίκη ταῖς Παιναῖς, αἱ δὲ ἔρριψαν εἰς Τάρταρον. Il y a lieu de rappeler, à ce sujet, que d'après Curtius et aussi Koch, l'aoriste exprimerait « l'idée verbale pure et simple sans aucune nuance particulière ; tandis que le radical du présent marquerait que l'on considère l'action pendant qu'elle s'accomplit et au moment même de sa durée » : voy. Riemann, dans *Mélanges Graux*, pp. 585-599. Le travail fait par Riemann sur une cinquantaine de pages du Gorgias de Platon, l'amène à cette conclusion, que la règle de Curtius est exacte en général, mais qu'il y a, comme l'ont indiqué Thurot et Madvig, des cas où — comme dans l'exemple cité — on ne peut faire de distinction entre le sens du présent et celui de l'aoriste.

Parfois même, Julien va plus loin encore et emploie à la fois le présent, l'imparfait et l'aoriste : 43,1 suiv. (Κεῖτοί καὶ Γαλάται) ἄκοντες ἡμῖν ὑπήκουσαν (MH : ὑπείκουσιν V), ἕς <τε> τοὺς καταλόγους τῶν στρατευμάτων ἐγγράφονται, ... καὶ ἀδελφοῖς τοῖς σοῖς σφατιώτας καταλέξει πολλοὺς παρέσχοντο, τέλος δὲ τῷ τυράνῳ βία καὶ οὐ γνώμῃ πανδημεὶ συνεστρατεύοντο ; voy. encore par ex. 396, 20 ; 397, 4, 19 ;

2) D'autres fois l'indicatif présent s'emploie pour désigner des actions futures, comme si elles étaient déjà en train de s'accomplir. L'emploi est rare chez Julien ; voy. pourtant 470, 21 : πεπεισμένος μὲν οὐδ' αὖτις, ὅτι πάντως ἐκείνους ἀρέσω, πρὸς οὓς πορεύομαι ; ce présent n'est pas adéquat à l'idée qu'il faut rendre : Julien va quitter Antioche, puisqu'il vient de le dire ; mais il ne s'est pas encore mis en route ;

3) Parfois l'indicatif présent semble employé au sens du parfait : 92,3 (il s'agit de la ville d'Aquilée) οἰκεῖται δὲ ὑπὸ τοῖς ποσὶ τῶν Ἀλπεων.

2. L'imparfait.

1) L'imparfait, à cause de l'idée de durée attachée au radical du présent, est plutôt le temps de la description, et marque l'action en voie d'accomplissement dans le passé, tandis que

l'aoriste est le temps du récit, et marque un acte précis, qui a eu lieu à un moment bien délimité du passé. La différence entre l'imparfait et l'aoriste est nettement marquée à 425, 2-4 : ἀλλ' ἡνίκα, εἶπεν, ἐν Ἰνδοῖς ἐτρώθης καὶ ὁ Πευκέστης ἔκειτο παρὰ σέ, σὺ δὲ ἐξήγρου ψυχόρροχων τῆς πόλεως, ἄρ' ἤττων ἦσθα τοῦ τρώσαντος, ἧ καὶ ἐκείνον ἐνίκα; l'aoriste ἐτρώθης indique un fait précis, à l'exclusion de toute autre considération; les imparfaits qui suivent, s'étendent sur une situation, dont ils marquent comme le développement; et Julien d'ailleurs semble affectionner particulièrement l'imparfait dans le récit; voy. par ex. 406, 4 suiv. Mais il s'en faut que la distinction entre l'imparfait et l'aoriste soit toujours facile à retrouver. Voici un récit historique, où au lieu de l'imparfait on attendrait tout aussi bien l'aoriste : 394,15 θύων ὁ Ῥωμύλος τὰ Κρόνια πάντας ἐκάλει τοὺς θεούς; voy. encore 464,22 : καὶ τοῦτον (τὸν κοτυλιστήν) ἐνθένδε ἐκάλει πόθῳ καὶ ἔρωτι τῆς σεμνῆς παρ' ὑμῖν διαίτης..... ἐδέξατο... αὐτὸν αὐτίκα τὰ βασιλεία κ. τ. λ. Ici il semble que le sens de l'imparfait se confond exactement avec celui de l'aoriste, confusion qui ne serait pas nouvelle : on l'a relevée notamment dans Philon; voy. *Hermes*, XXXII, fasc. 1, article de L. Cohn, p. 143 ;

2) Parfois l'imparfait marque le premier moment d'une action, d'un sentiment, d'une manière d'être : 97, 13 κατερραθύμουν, « ils devenaient négligents », et non pas « ils étaient négligents » ; 406,4 : ἐπέθουν μὲν οὐδὲν οἱ θεοί, « les dieux n'avaient rien à souhaiter ». C'est ainsi que l'imparfait s'emploie pour marquer l'effort, la tentative : 395,20 οὐδὲ ἐκείνος ἐπεξήει τῷ λόγῳ, « il n'essayait pas de décrire par le détail » ; 448, 18 : ἔξω ἔετο, son cœur « voulait sortir dehors » ;

3) L'imparfait s'emploie pour rendre le développement graduel de l'action : 396,20 ὥς δὲ καὶ τὸ τῶν καισάρων συνεκροτεῖτο συμπόσιον, εἰσῆει πρῶτος Ἰούλιος Καῖσαρ; voy. encore 399,14; 430,17 : κοινολογησάμενος δὲ ὁ Ζεὺς ἰδίᾳ πρὸς τὸν πατέρα προσέταξε κηρυῖναι τῷ Ἑρμῇ ὁ δὲ ἐκήρυττεν, « celui-ci fit (= faisait) une proclamation » ; et le texte poursuit en donnant les termes de la proclamation ;

de ce genre, Julien recourt au moyen, il y ajoute ce pronom, le sens propre du moyen ayant fini par s'affaiblir : voy. *Riem-G.*, § 206, R. I ; p. 237, et Jannaris, §§ 1481 suiv. Ainsi 150,7 : *αὐτὸς ὑμῖν ἐμαυτὸν τούτων ἐκείνων* (voy. la note de Hertlein) *μάρτυρα καὶ ἐπαινέτην παρέξομαι* ; 298,11 : *ἐδέησε μὲν αὐτὸν εἰς τὸν τάρταρον προέσθαι*.

5. Restent quelques cas où Julien emploie le moyen dans un sens qui ne se distingue guère de l'actif ; ainsi :

ἀπαριθμεῖσθαι : 51,10 (*ἐπόσα δὲ τῇ πατρίᾳ πόλει προστέθεικας κ. τ. λ.*) *τίς ἂν ἀπαριθμήσαιτο* ; « qui pourrait énumérer ? » ; ce sens est celui de l'actif : cet emploi du moyen est assez tardif, et tout au plus contemporain de Julien ; voy. *Thes.*, v. *ἀπαριθμέω*, avec des exemples tirés de Grégoire de Nazianze, surtout d'Eusèbe ;

— *ἀποκρύπτεσθαι*, au sens de « éclipser (au figuré), effacer, surpasser » : 55,14 ; emploi tardif, dans ce sens ; voy. *Thes.*, v. *ἀποκρύπτω*, col. 1502 ;

— *ὑπομιμνήσκεσθαι* au sens de l'actif, « faire mention » : 70,6 *κωλύει δὲ οὐδὲν ὑπομνησθῆναι δι' ὀλίγων* ; voy. encore 438,3 ; au contraire 93, 11 ; 414,20, au sens ordinaire de « se souvenir de » ;

— *κορυφοῦσθαι*, au sens de l'actif, « couronner, achever » : 185,20 *εἰσὶ γάρ τοι θεοὶ συγγενεῖς Ἡλίου καὶ συμφύεις, τὴν ἄχραντον οὐσίαν τοῦ θεοῦ κορυφούμενοι* ;

— à signaler encore un emploi extraordinaire de *διαφέρεισθαι*, au sens de *διαφέρειν*, « être différent » : 142,23 *παντοδαπῶν ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν καὶ παιδῶν φύσει τε καὶ ἡλικίᾳ καὶ τοῖς ἄλλοις ἐπιτηδεύμασι διαφερομένων* ; c'est la leçon des mss. (= VM Pacd) ; cet emploi est sans analogue dans Julien ; Hertlein n'a pas suivi les mss., et il écrit, avec raison sans doute, *διαφερόντων*.

C. *Voix passive.*

On sait que les Grecs pouvaient employer au passif, même des verbes intransitifs. Il n'y a lieu de signaler dans ce genre d'emploi que quelques exemples qui offrent de l'intérêt ; ainsi

Julien écrit 27,9 : (ὅπως μή τις ὑπολάβῃ με ὀκνεῖν) ἐκείνα, περὶ ἃ καὶ τοῖς πόλεμίοις πλεονεκτεῖσθαι παρέσχεν ἡ τύχη, οὐ πλεονεκτεῖσθαι est employé au passif au sens de « avoir l'avantage », qui est le sens même de l'actif ; c'est la leçon de tous les manuscrits, notamment de VM. Hertlein, à la suite de Reiske, Wyttenbach et Schäfer, n'a pas cru devoir les suivre et corrige πλεονεκτῆσαι. Il faut signaler encore 435, 4 : ἐσθίειν δὲ λάβρως ἢ πίνειν χανδὸν οὐ συγχωροῦμαι, « je n'ai pas la faculté de... » ; ce sens n'est pas ordinaire ; d'après le *Theol.*, qui ne cite pas la référence, on trouve un emploi analogue dans S. Grégoire de Nazianze : συγχωροῦμενοι ἀκούειν.

II. — EMPLOI DES TEMPS

A. Indicatif.

1. Le présent.

L'indicatif présent exprime ordinairement l'action présente, pendant qu'elle s'accomplit, par conséquent avec l'idée de durée. Mais :

1) L'indicatif présent sert souvent en grec pour raconter des actions passées (*présent historique*).

Ainsi Julien l'emploie parfois, dans un même récit, concurremment avec l'imparfait : 91, 13-18 τὸ δὲ ὑπὲρ τῶν Ἀλπεων τεῖχος παλαιὸν τε ἦν φρούριον, καὶ αὐτῷ χρῆται μετὰ τὴν φυγὴν ὁ τύραννος... οὐδὲ αὐτὸς ὥς πορρωτάτω πορεύεται, ἔμενε δὲ ἐν τῇ πλησίον πόλει. Ailleurs : 9,23 suiv., Julien veut insister sur l'amour que Constance témoignait pour Athènes, ἃς ἐκείνος ἔργοις καὶ λόγοις τιμῶν τὸν πάντα χρόνον διατέλει βασιλεὺς γὰρ ὢν καὶ κύριος πάντων, στρατηγὸς ἐκείνων ἡξίου καλεῖσθαι, καὶ τοιαύτης εἰκόνας τυγχάνων μετ' ἐπιγράμματος ἐγάνυτο πλέον ἢ τῶν μεγίστων τιμῶν ἀξιοθεῖς. ἀμειβόμενος δὲ ἐπ' αὐτῇ τὴν πόλιν, πυρῶν μεδίμνους δίδωσι πολλάκις μυρίους καὶ ἑκάστον ἔτος θωρεῖν καρποῦσθαι κ. τ. λ., ici le présent δίδωσι, ne diffère guère, pour le sens, des aoristes qui précèdent.

Parfois on rencontre ensemble, dans le même récit, le présent et l'aoriste : 398, 14-18 εἴτα οἱ θεοὶ πάντες ἀπέστρεψαν τὰ

4) L'imparfait sert, surtout dans des expressions impersonnelles, à marquer ce qu'il fallait faire et qu'on n'a pas fait, dans un cas déterminé. Habituellement il correspond à notre conditionnel passé ; pourtant 442,23 : *καίτοι πόσῳ κρείττον ἦν ὀνομάζεσθαι μὲν σε δεσπότην* ; l'imparfait semble correspondre ici à notre conditionnel présent. On trouve un cas où Julien emploie l'imparfait d'un verbe actif sans *ἄν* avec le sens du conditionnel : 322,7 (*ἀλλ' ὁ μὲν Περικλῆς*) *ὕψηλότεροις ἐψυχάγωγει λόγους αὐτόν* ; comme l'indique le contexte, il s'agit d'une simple hypothèse ; Julien ne peut donc vouloir affirmer que telles étaient les paroles de Périclès, mais que telles elles auraient été, si Périclès avait eu réellement à parler ; comp. Cucuel, p. 80 et plus loin, *Propositions conditionnelles à l'irréel*, pp. 165 suiv. ;

5) Il semble que l'imparfait tienne parfois la place du plus-que-parfait ; ainsi 47,23 : *ἄδεια δὲ πᾶσιν ἐδίδδοτο τοῖς ταξιαμένοις μετὰ τοῦ τυράννου, πλὴν εἴ τις ἀνοσίῳ ἐκείνῳ φόνων ἐκοινώνει* (= se trouvait participant, avait participé) ; voy. encore 396, 19, une phrase citée plus haut, où Hertlein voudrait même remplacer l'imparfait *συνεκροτεῖτο*, leçon de tous les mss., par le plus-que-parfait *συνεκεκρότητο*.

3. L'aoriste.

1) L'aoriste grec a d'ordinaire le sens purement narratif, sans nulle idée de durée, tandis que le parfait a le sens d'achèvement. La différence est souvent très perceptible ; ainsi 414, 5 : *χρὴ συγγνώμην ὑμᾶς ἔχειν, ἐκ δὲ τῶν εἰρημένων* (ce qui a été dit, et qui reste dit) *καὶ περὶ τῶν μὴ ῥηθέντων τὴν ἴσῃν καὶ δικαίαν ἐξέτασιν ποιουμένους ἀποδιδόναι μοι τὸ πρῶτερον*. Mais Julien n'a pas toujours bien observé cette distinction ; ainsi 398, 7 : *ἐξέπληξέ με ὁ γέρον οὗτος, ὁ Σάτυρος, ἔφη, καὶ πεποίηκεν ἐκλαθόμενον ἑμαυτοῦ τὰς Ὀμηρικὰς προβαλέσθαι μούσας*, où il semble employer indifféremment l'aoriste et le parfait. Il lui arrive même d'exprimer l'aoriste, là où l'on attendrait le parfait ; ainsi (367, 22), Julien vient de dire que dans les lettres écrites par lui à Constance, il n'a jamais jusqu'aujourd'hui pris la qualité

d'empereur ; au contraire, continue-t-il, *καίσαρα δὲ ἑμαυτὸν ἔγραψα* ; tous les manuscrits présentent cette leçon. Comme il n'a pas cessé d'avoir cette attitude, c'est *γέγραφα* qu'on attend, du moins d'après la syntaxe traditionnelle, et que Hertlein d'ailleurs a écrit à la place de *ἔγραψα* ; voy. encore 443, 11 ; 461, 3, et comp. Jannaris, § 1858.

2) Julien emploie l'aoriste, là où nous mettons le présent, pour amener les paroles qu'il emprunte à un écrivain qu'il va citer, ou celles que l'écrivain prête à un personnage qu'il met en scène : 456, 14 *ὑπείσι δέ με ἐκ τῶν Πλάτωνος ὅσα ὁ Ἀθηναῖος διεξῆλθε ξένος* ; voy. encore 463, 13.

3) Dans un dialogue familier, Julien emploie l'aoriste pour marquer que le sentiment, l'opinion que l'un des interlocuteurs exprime, était formée en lui avant qu'il ne l'exprimât ; le français n'envisage que le moment où on l'exprime, et dès lors recourt au présent. Ainsi 404, 14 : c'est un dialogue entre Silène et Dionysos ; Silène, à propos de Probus, vient, contrairement à ses habitudes, d'exprimer quelques considérations morales. Dionysos s'en étonne : *Τί τοῦτο, ὦ παππία ; φιλόσοφος ἡμῖν ἀνεφάνης* ; m. à m. tu nous as apparu (entendez : dès les premiers mots sortis de ta bouche, et tu nous apparais encore). Cet emploi de l'aoriste est rare dans Julien ; voy. encore 254, 19. Voy. sur ce point Kühner-G., § 386, 9 ; I, pp. 163 suiv.

4. Le futur.

Le futur exprime ordinairement, comme son nom l'indique, une action future, mais sans aucune idée de durée, car il dérive du radical pur, non du radical du présent. Parfois les Grecs l'emploient à la 2^e personne, pour exprimer un ordre ou une défense, sous la forme d'une affirmation (Koch, § 102, 1 R. I ; p. 395). C'est sans doute dans un sens dérivé de celui-là qu'on le trouve employé, comme en français d'ailleurs, dans des maximes générales. Ainsi pp. 110 suiv., Julien consacre un assez long développement à définir l'idée qu'il se fait d'un bon prince. Le temps qu'il emploie plus volontiers

pour indiquer les conditions que le personnage *doit* réaliser, c'est le futur; voy. 111, 21 suiv. : οὐδὲ μὴν ὑπνηλοῦς ἀνέξεται εἶναι (scil. τοὺς στρατιώτας), ... πόνων δὲ ἀπάντων ἐνδεεῖς (ἄδееῖς?) καὶ ἀτεράμονας, οὐτι ῥχθύμοις ἐργάσεται ...; 112, 13 : πειθομένους δὲ αὐτοῦς (scil. τοὺς ὑπηκόους) ἔξει καλῶς αὐτῷ τε οἶμαι καὶ τοῖς ἄρχουσιν...; 113, 13 : τῶν μεγίστων κακῶν παρέξει βασιλῆα; *ibid.*, 17 : (τὰς ἔριδας) οὐδὲ τὴν ἀρχὴν ἀνέξεται εἶναι κ.τ.λ. Et ce qui contribue le mieux peut-être à mettre en évidence le caractère gnomique de ce futur, c'est que l'auteur, sans doute par le désir de varier ses procédés, interrompt parfois la longue suite des futurs, pour passer au présent, temps le plus ordinaire employé dans les maximes générales : 114, 1 δίχης δὲ αὐτῷ μέλει; voy. encore 117, 1, 27; 118, 12, 13; et même pour passer à l'aoriste dit gnomique : 118, 14 φθάνουσι δὲ οἱ θεοὶ τὰς εὐχὰς καὶ αὐτῷ πρότερον τὰ θεῖα δόντες οὐδὲ τῶν ἀνθρωπίνων ἐστέρησαν; voy. encore *ibid.*, 17 et 18, et comp. Jannaris, § 1887.

5. Le parfait.

1) Le parfait exprime un état présent, comme résultant de l'action accomplie; cette définition est rigoureuse. Pourtant elle se vérifie malaisément à propos de 434, 12. Julien, au début du *Misopogon*, dit, en parlant de cette satire : τὸ δ' ἄσμα πεζῇ μὲν λέξει πεποιήται, « le chant est écrit en prose » (= a été, se trouve avoir été écrit). On ne voit pas comment il peut, en commençant à l'écrire, dire de ce « chant », qu'il « se trouve avoir été écrit » en prose : ce qui serait le sens traditionnel de ce parfait. Peut-être faut-il conclure de cet emploi du parfait, qu'on trouve dans tous les mss., que le préambule a été écrit après le reste du texte.

2) Dans une proposition relative, Julien emploie une fois le parfait à la place de l'aoriste, pour marquer une action antérieure à une action déjà passée; d'ailleurs ici il met sur le même pied le parfait et l'aoriste : 41, 20 (ταύτην ἐνδέχεται στρατεία λαμπρὰ τὴν δημηγορίαν καὶ πόλεμος ἱερὸς) ὑπὲρ φόβου πολιτῶν μυρίων, ὧν τοὺς μὲν ἀνέγκει, τοὺς δὲ ἐμέλλησε, τοὺς δὲ ἐπεχείρησε

συλλαβεῖν; il s'agit ici de Magnence. Pétau traduit : « pro infinitorum civium caede, quos partim interfecit, partim interficere voluit, partim comprehendere conatus est ». Hertlein a cru devoir corriger la leçon de VM et écrire ἀνηρέκει. On notera simplement que le parfait, de tout temps, eut tendance à prendre la place de l'aoriste : la substitution existait déjà chez les Attiques ; elle devint plus commune par la suite ; voy. Jannaris, §§ 1870 suiv.

B. Infinitif.

1. L'infinitif présent et l'infinitif aoriste.

On est d'accord pour dire que, d'une façon générale, et sauf quelques cas déterminés, les différentes formes de l'infinitif perdent toute signification temporelle ; que d'autre part l'infinitif présent indique une action en voie de s'accomplir ; l'infinitif aoriste, un fait indépendamment de sa durée (voy. Cucuel, pp. 85 suiv.) ; ainsi 455, 16-17 : φύσει μάχεσθαι δ' ἔργον, ἐτῶν τριάκοντα μελέτην ἀφείναι παγχάλεπον (sur ce texte, voy. nos *Rem.*) ; ici le présent μάχεσθαι indique un fait qui se prolonge, l'aoriste ἀφείναι un fait qui ne se produit qu'une fois. La distinction d'ailleurs est parfois subtile ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle se vérifie assez souvent, mais non pas toujours, chez Julien.

1) Conformément à l'usage, l'infinitif aoriste a le sens temporel, s'il est précédé de l'article et accompagné de l'accusatif sujet (exprimé ou sous-entendu) ; c'est vrai surtout quand il exprime un fait : 7, 8 τῷ δοῦναι τὸ κάλλιστον τῶν ἐγκωμίων, τοὺς παρὰ τῶν ἄλλων λόγους ἀφήρησαι ; voy. encore 404, 1 ; 417, 7 ; 423, 7 ; — parfois même, s'il n'est pas l'expression d'un fait : 14, 6 τοῦ μὲν ἀκίνδυνον γενέσθαι σοι τὴν πολεμικὴν ἐμπειρίαν ὁ πατήρ προυνόησε καλῶς ;

2) L'infinitif aoriste a une valeur temporelle après les verbes signifiant « dire » : 14, 3 φαίην ἂν εἰκότως τοῖς Κελτῶν ἔθνεσιν ἐπιστῆσαι σε φύλακα, « je dirais volontiers que ton père te préposa... » ; 206, 13 : λέγονται γὰρ οὔτοι περιυβρίσαι, « car

ceux-là sont dits avoir outragé... »; voy. encore 398, 11; 464, 19 : πολλοὺς μὲν ὀρχηστὰς αὐτοῖς ἐπαγαγεῖν; ici il y a dans le style une sorte d'anacoluthie, à moins que le texte n'ait été altéré (voy. la correction que Hertlein propose à 464, 12); mais il est plus que vraisemblable que cet infinitif dépend de λέγεται. Ainsi encore dans le style indirect : 14, 28 (τὸν Ὀδυσσεύς Ὀμηρός) φησι καὶ πολλῶν ἀνθρώπων τὸν νοῦν καταγνῶναι καὶ ἐπελθεῖν ταῖς πόλεσιν; 62, 5 : (τὸν Ἀχιλλεὺς φησὶν ἡ ποίησις) μεθεῖναι μὲν τὰν χερσὶν τὴν αἰχμὴν.

D'autre part, l'infinitif aoriste garde une valeur temporelle après δοκῶ : 16, 7 (καὶ μοι δοκεῖ θεὸς) κύκλῳ σε περιαγαγεῖν καὶ ἐπιδειξάμενος τῆς ἀρχῆς ἀπάσης ὅρους, « il me semble qu'un dieu t'a fait faire le tour... »; 426, 13 : οὐκ ἀγαπηθῆναι δοκῶ; « ne semble-t-il pas que j'aie été aimé? ». Quant à 442, 5 : ὑπὲρ τοῦτου πράγματα ἔχειν, ὅποια εἰκός ἐστὶ σοι γενέσθαι πολλάκις, nous hésitons sur la traduction qu'il faut faire de γενέσθαι; à la rigueur, et en dépit de πολλάκις qui en grec accompagne souvent l'aoriste (voy. plus haut Indicatif, *le Présent*), on peut voir dans γενέσθαι l'idée verbale pure et simple.

3) On trouve parfois dans Julien l'aoriste là où l'on attendrait le présent; ainsi 9, 11 : οὐχ οὕτω τῆς τῶν τυράννων ἀπαλλαγῆναι βαρύτητος εὐχόμενοι, ὥς παρὰ τοῦ σοῦ πατρὸς ἀρχθῆναι; si l'on comprend la raison d'être de ἀπαλλαγῆναι, on s'explique moins bien la présence de ἀρχθῆναι; le présent conviendrait mieux pour désigner un état qui se prolonge; même remarque à propos de 117, 9 et de 463, 12 où le même verbe εὐχόμεναι est suivi sans plus de raison, semble-t-il, d'un infinitif aoriste. De même à 461, 6 : (ὥς ὑμῖν μόνοις) πολλῶν δοῖεν οἱ θεοὶ [τῶν] Κωνσταντίων πειραθῆναι; comme il s'agit d'une expérience quelque peu prolongée, on s'attendrait plutôt ici à trouver le présent.

Parfois d'ailleurs on trouve le présent là où l'on attendrait l'aoriste; ainsi 65, 23 : ἄρ' οὖν ἄξιον μέγεθος δυνάμεως παραβάλλειν, où Hertlein écrit avec raison παραβαλεῖν; un peu plus loin (67, 18) dans la même expression, Hertlein a eu raison, et pour le même motif, de préférer à V qui écrit παραβάλλειν, la

leçon de M παραδχλαιν. C'est d'ailleurs toujours l'aoriste que Julien emploie dans les expressions de ce genre : voy. 35, 27 ; 40, 9 ; 66, 13 ; 67, 18 ; 85, 19 ; 94, 22 ; 412, 4.

Enfin il arrive souvent que Julien semble employer indifféremment le présent ou l'aoriste : par ex. 458, 10-11 : ἐξὸν οὖν ὑπὸ τῆς εὐλογιστικῆς ταύτης ἀπέχεσθαι μὲν τοῦ τὰ δίκαια ποιεῖν ἀναγκάζειν, ἐπιτρέψαι δ' ἐκάστῳ πράττειν ὅ τι ἂν ἐθέλῃ καὶ δυνατός ᾗ.

2. L'infinitif futur.

Julien construit les verbes *dicendi* et *sentiendi*, « des Sagens und Meinens », quand leur objet est relatif au futur, avec l'infinitif futur ; voy. Kühner-G., § 389, 6, A. 7 (I, pp. 195-197). Ainsi :

— ζημί : 177, 41 τὴν δίκην ζησὶν ἐπιθήσειν τοῖς ἡμαρτηκόσιν ;

— οἶσμαι : 36, 12 εἰ πάσας ἐξαριθμεῖσθαι τὰς πόλεις βουλοίμην, αἱ πρὸς τὰς ὑποδεεστέρας οὐ κατήρκεσαν παρασκευάς, πάσας οἶμαι βίβλους ἀρκέσειν ; εἰ ... βουλοίμην est la leçon de M ; dans V, on lit βουλόμενος, qui pourrait se soutenir, à la condition d'adopter la modification suggérée par Hertlein ; voy. d'ailleurs des constructions analogues 23, 5-11 ; 259, 5-7 ; si l'on suit M, il faut noter que ἀρκέσειν = ἀρκεῖν ἄν ; voy. encore 48, 8 ; 83, 10 ; 87, 18 ; 308, 11 ; avec l'infinitif présent : 330, 12 ;

— ὑπολαμβάνω : 144, 8 οὐ γάρ, εἰ σφόδρα λέγειν ἐθέλοιμι καὶ μακρὰς ὑπὲρ τούτων βίβλους συντιθέναι, ἀρκέσειν ὑπολαμβάνω τῷ πλήθει τῶν ἔργων ; même remarque que plus haut à propos de 36, 12 ; voy. encore 441, 15 ;

— δοκῶ μοι : 7, 5 τῶν μὲν οὖν ἄλλων τοὺς ἐπαίνους διὰ τοῦτ' ἀφήσειν μοι δοκῶ ; voy. encore 136, 15 ;

— ἀξιῶ : Julien (82, 5) le construit avec l'infinitif présent, là où évidemment on attend le futur, et où il est facile de le rétablir avec Hertlein : οὐδὲ γὰρ ὑπομενεῖν (H : ὑπομένειν mss.) σφῶν τὴν ἐρμῆν τοὺς ἔνδοξον ἡξίζον.

De même avec :

— ἐλπίζω : 3, 7 τοῦ παντὸς διχαμρτήσειν ἡλπίζον ; voy. encore 47, 25 ; 84, 17 ; C 199, 14 ;

— προσδοκᾶν, s'attendre à : 33, 1 ἀπὼν ἀρκέσειν (scil. ταῦτα)

τοῖς τῇδε προσεδόκησας ; voy. encore 323, 20 ; 461, 11 ; 367, 1, mais ici l'on trouve à côté de l'infinitif futur un infinitif aoriste ;

— ἐπαγγέλλομαι : 32, 17 ἐπηγγέλλετο τὰ προσήκοντα δράσειν ; voy. encore *ibid.*, 19 ; 476, 9 : il faut noter ici que la leçon ἐπιμελήτεσθαι, adoptée par Hertlein, est celle de MbF, tandis qu'on lit dans V : ἐπιμελήσασθαι ; l'aoriste se retrouve encore après le même verbe à 474, 9 ; quant à 37, 18 : ὁ τέως πιστὸς μένειν φύλαξ ἐπαγγελλόμενος (voy. de même 38, 10), il n'y a pas lieu, semble-t-il, de tenir compte de cette leçon ; Hertlein a eu raison de faire la correction, qui d'ailleurs ne souffrait point de difficulté, et d'écrire μενεῖν ;

— ὑφίσταμαι, promettre : 368, 13 οὐδὲ συνθήσεσθαι πώποτε πρὸς με ὑπέστη ;

— ὑπισχνέομαι : 360, 19 διςχιλίας λίτρας ὑπέσχετο μισθὸν ἀποτίσειν τοῖς βαρβάροις ;

— ἀπειλῶ, au sens vraisemblable de promettre : 72, 5 (βαρβάρων) οἷς δὴ καὶ λείαν ἅπαντα προθήσειν ἡπεῖλει ;

— ὑφορρόμαι, craindre : 145, 15 ὑφορώμενον δεινότατα πείσεσθαι ;

— ὁμνυμι : 297, 18 ὁμοσον... ἢ μὴν ἐπιμελήσεσθαι διαφερόντως αὐτοῦ καὶ ποιμανεῖν αὐτὸ καὶ θεραπεύσειν τῆς νόσου ; voy. encore 367, 23 ;

— ὁμολογῶ : 39, 8 ἀκολουθήσειν ὁμολόγουν ; voy. encore 347, 18 ; quant à 81, 20 : οὔτε ὅστις μὴ τισιν ὁμολόγησεν ἐμμένειν, ἀδικεῖ μὴ φυλάττων ταῦτα, il était facile de corriger la leçon des mss., et d'écrire, avec Hertlein, ἐμμενεῖν ; voy. pourtant Phrynichus, p. 749.

Il faut joindre à ces divers cas un emploi assez extraordinaire, celui de παρασκευάζομαι, se préparer à, avec l'infinitif futur : 44, 2 τούτῳ (scil. τῷ σκήπτῳ) πολεμήσειν ἤδη περὶ τῆς αὐτῶν καὶ Πέρσαι παρασκευάζοντο. Hertlein écrirait ici volontiers πολεμεῖν : voy. Cobet, *Mnemos.*, 1862, p. 354. Julien emploie plutôt rarement, après les verbes de cette catégorie, au lieu de l'infinitif futur, un autre temps avec ἔν ; cette construction est souvent possible, elle équivaldrait à un potentiel, à une sorte de futur adouci ; nous ne la trouvons que dans deux

phrases : 145, 13 (τῆς τρυφῆς δὲ αὖ) τίνα οὐκ ἂν ἡττηθῆναι δοκεῖ ; et 142, 23-25.

Mais il arrive, et toutefois assez rarement, que Julien construit l'un ou l'autre de ces verbes, ou d'autres verbes d'un sens analogue, avec l'infinitif aoriste ; ainsi pour :

— ἐλπὶς ἐστι : 288, 23 ὑπεριδόντας τῶν ἐν τῷ φανεροῦ λεγομένων ἐπὶ τὴν ἐξηρημένην αὐτῶν (scil. τῶν θεῶν) οὐσίαν ... ἐλπίς ἀναδραμεῖν ; ici la construction est régulière ; ce qui est plus rare, et que nous avons cru nécessaire de relever, encore que les éditeurs modernes n'admettent plus guère les leçons de ce genre après les verbes cités plus haut, c'est l'emploi de l'infinitif aoriste à la place du futur avec :

— δοκῶ : 10, 9 (πολλῶν ἔργων ὧν τε ἐπεμνήσθην) καὶ ὅσα διὰ τὸ μῆκος παραλιπεῖν δοκῶ ; Hertlein se demande s'il ne faut pas écrire παραλιπεῖν <ᾶν> ;

— προσδοκῶ ; 89, 27 τί χρὴ προσδοκᾶν αὐτὸν ὑπὲρ τοῦ καθαρῶ καὶ ἀμειβοῦς γηίνῳ σώματι διανοηθῆναι νοῦ ; voy. encore 377, 2 οὐ, comme on l'a dit plus haut, προσδοκῶ est construit à la fois avec un infinitif futur et un infinitif aoriste ;

— ἐπαγγέλλομαι : 474, 9 καὶ ταῦτα ἐπαγγειλάμενος πολλὰς καὶ ἀσελγεστάτας, ὕβρεις καταχέαι ; voy. encore 476, 9, οὐ, en regard de la leçon ἐπιμελήσεσθαι qui est celle de MbF, adoptée par l'éditeur, on lit dans V ἐπιμελήσασθαι ;

— ὑπισχνέομαι : 353, 12 ὑπέσχετό με θεάσασθαι (que Hertlein, après Cobet, corrige θεάσεσθαι ;

— ἀναμείνω : 364, 11 ἀνέμενον δὲ Φλωρέντιον παραγενέσθαι.

Sur cette question, voy. Phrynichus, pp. 748 suiv.

3. Temps de l'infinitif après μέλλω.

On trouve chez Julien μέλλω suivi, par parties sensiblement égales, de l'infinitif présent et de l'infinitif futur, jamais de l'infinitif aoriste, dont l'emploi d'ailleurs est formellement condamné par Phrynichus (p. 336 ; par contre voy. pp. 475 suiv.).

Krüger, § 53, 8, 3 ; p. 173, tout en faisant remarquer qu'il est difficile d'établir la différence de sens entre l'infinitif pré-

sent et l'infinitif futur, dit que le présent s'emploie, d'une façon générale, pour marquer une réalisation immédiate ou un état qui dure, tandis que le futur marque très nettement que l'action est reportée à un temps futur, notamment s'il s'agit d'une simple hypothèse envisageant l'avenir. Et, comme le dit Cucuel en expliquant ce passage de Krüger (*Antiphon*, § 56, p. 93), le futur marquerait surtout obligation, et comme sens dérivé, certitude absolue; le présent s'emploierait surtout avec le sens de « être sur le point de ». Cette distinction semble se vérifier parfois dans Julien; ainsi pour l'infinitif présent : 21, 20 μέλλων δὲ ἔτι δὴ τῶν πρὸς αὐτοὺς ἀγώνων γενομένων σοι πολλάκις ἔπτεσθαι; voy. encore 290, 1; 439, 9; 467, 16; C 163, 8; C 175, 14; C 212, 12; et pour l'infinitif futur : 12, 23 (βασίλει) μέλλοντι τῶν ἀληθινῶν ἀγώνων μεθέξῃ; voy. encore 16, 29; 75, 5; 89, 27; 217, 2; C 178, 6.

Mais cette distinction est loin de se justifier toujours. Ainsi 216, 3 : ἔμελλεν ὁ μέγας Ἄττις καὶ κρείττον εἶναι δημιουργός, où l'on attendrait plutôt le futur, si l'on s'en tenait aux observations précédentes; de même encore 455, 4. En revanche, c'est le présent de l'infinitif qui conviendrait plutôt, semble-t-il, à 49, 15 : ἔμελλε δὲ βραχείας ἀνοκωχῆς τυχὼν οὐδέν τι μείον τῶν ἔμπροσθεν δράσειν; de même 147, 15 : τῷ τὴν δίκην ὀφλήσειν μέλλοντι; il s'agit ici d'un accusé dont le sort est en suspens, qui n'a pas encore été jugé; il est évident par conséquent que μέλλοντι ici ne peut marquer obligation : c'est donc plutôt le présent qu'on attendrait.

D'ailleurs Julien ne semble pas avoir de doctrine nette sur ce point; ainsi il écrit avec le présent de l'infinitif 15, 14 : (τοῦ πολέμου) οὐκ εἰς μακρὰν μέλλοντος ἀναρριπίζεσθαι; et on trouvera la même expression avec le futur de l'infinitif 32, 19 : ἔμελλε δὲ οὐκ εἰς μακρὰν ἔπιστος φανείσθαι. La distinction entre l'emploi du présent et du futur, qui avait vraisemblablement été toujours délicate, avait fini sans doute par n'apparaître plus nettement aux Grecs de l'époque postclassique. Peut-être d'ailleurs n'est-il pas inutile de faire remarquer que c'est de préférence dans les œuvres de la dernière manière qu'on trouve μέλλω construit avec l'infinitif présent.

C. *Le participe.*

1. Présent.

1) Le participe présent peut exprimer l'action avec l'idée de répétition; c'est dans ce sens qu'on doit interpréter 445, 26 : ἀνδρας ἀποψιλουμένους οὔτι τὰς γνάθους μόνον, ἀλλὰ καὶ ἅπαν τὸ σῶμα, « qui s'épilent » (habituellement). La correction de Cobet, adoptée par Hertlein, ἀπεψιλωμένους, semble à première vue séduisante, mais elle paraît inopportune (voy. nos *Rem.*). Julien a dit, dans un sens analogue : 415, 18 εἰ κεκράτηκας Πομπηίου δακτύλῳ κνωμένους; voy. encore; avec πολλάκις, 412, 12 ;

2) Le participe présent s'emploie ordinairement pour exprimer, avec l'idée de durée, la simultanéité de l'action secondaire avec l'action principale; ainsi 407, 4 : ταῦτα μάλιστα λέγων ὁ Κυρίνος ἡρυθρία, où les deux actions doivent être interprétées comme simultanées; de même 411, 7 : τοιαῦτα τοῦ Ἑρμοῦ κηρύττοντος ἐκληροῦντο; il faut entendre, semble-t-il, qu'ils « tiraient au sort » pendant la proclamation; même remarque à propos de 478, 17 : (ὑπὲρ τούτων) ὧν ὀργιζόμενος δικαίως ἔπραξεν; dans ce dernier cas, les Grecs employaient volontiers l'aoriste : voy. Koch, § 125, 3 ; p. 501 ;

3) Julien se sert volontiers du participe présent pour marquer une action secondaire, antérieure à l'action principale : le plus souvent avec une idée de durée, de continuité, de développement de l'action; dans ce cas, le participe du présent remplace le participe de l'imparfait; ainsi 37, 18 suiv. : ὁ τέως πιστὸς μενεῖν φύλαξ ἐπαγγελλόμενος,..... εἰρήνην ὡμολόγησε κ.τ.λ., « celui qui promettait jusque-là » ; 412, 9 : τὰ μὲν οὖν μαχιμώτατα τῶν Δαρείῳ πρότερον ὑπακούοντων ἔθνων ἐν τῇ Καρῶν μοίρᾳ Πομπήιος εἶχεν ἐπόμενα, « des peuples qui obéissaient à Darius » ; il faut comprendre de même 440, 5 ; ἐμπιπλάμενης δέ μοι τῆς κεφαλῆς ἐδέησα μὲν ἀποπνιγῆναι; 440, 6 ; de même encore, semble-t-il, 448, 17 : ταῦτα ὁρῶν, ὁ ἱατρὸς προσάγει τῷ στέρνῳ τὴν χεῖρα; 449, 1 : ἣν πρότερον διδομένην αὐτῷ χάριν εὐγενῶς ἡρνήθη, « qu'il avait refusée, quand on la lui accordait » ;

parfois aussi sans idée de durée; dans ce cas, le participe présent correspond à un participe aoristé; ainsi 33, 21 : τῶν μὲν ἄρτι καταδυομένων, τῶν δὲ..... κουφίζομένων ὑπὸ τοῦ κύματος; il s'agit de cadavres, de débris charriés par l'eau, « les uns venant tout juste de disparaître »; de même 463, 21 : (ἐμοὶ) ἄρτι πρῶτον εἰς ἄνδρας τελοῦντι; mais avec l'aoriste : 440, 7 τὴν ἐντεθεῖσαν ἄρτι τροφὴν; 404, 5 : τὰ πικρὰ φάρμακα μιγνύντες οἱ ἱατροὶ τῷ μελικράτῳ προσφέρουσι; 437, 11 : ἔξ δὲ τοὺς πάντας θεώμενος δρόμους (ἄσμενος ἀπαλλάττομαι);

4) Julien emploie une fois le participe présent en lui faisant, semble-t-il, signifier l'action verbale pure et simple, abstraction faite de toute idée de durée : 409, 10 τοῖς ἀγωνιζομένοις ἐκ τούτου τὸν νοῦν προσεῖχεν; ce participe présent s'applique ici à une action encore à venir; en réalité, il faut entendre « les combattants, les concurrents ».

2. Aoriste.

Il est admis généralement que le participe aoriste, joint à un verbe principal à l'aoriste, et même au futur, ne garde que le sens verbal pur et simple, à l'exclusion de toute signification temporelle; et il est certain qu'en français il est plus correct et plus commode de le traduire par le présent. Nous nous rangeons pourtant sur ce point à l'avis de Cucuel, *Antiphon*, p. 82, qui estime que, même dans ce cas, le participe aoriste exprime, si peu marquée qu'elle puisse être, l'idée d'une antériorité au moins logique. Les différents exemples que nous avons relevés dans Julien, semblent confirmer la justesse de cette observation; ainsi 8, 2 : ἔτυχον μὲν γὰρ ἄμφω τῆς ἀρχῆς δι' ἀρετὴν ἀξίω κριθέντες; 14, 8 : τοῦ μὲν ἀκίνδυνον γενέσθαι σοι τὴν πολέμικὴν ἐμπειρίαν ὁ πατήρ προυνόησε καλῶς, εἰρήνην ἐπιτάξας πρὸς τοὺς ὑπηκόους ἄγειν τοῖς βαρβάροις; voy. encore 110, 25; 475, 3. De même avec le futur : 87, 17 (οἶμαι) τὴν Πλάτωνος μικρὰ παρατρέψας λέξιν οὐχ ἁμαρτήσεσθαι.

R. Julien remplace parfois un verbe simple par une périphrase composée de εἶναι et d'un participe. D'une façon géné-

rale, on peut dire qu'il se sert de cette construction comme d'un moyen d'insister sur l'idée verbale, plutôt que sur le sens temporel; ainsi 449, 6 : οὐδέν ἐστιν ὑφ' ἡμῶν εἰς τὴν φιλοσοφίαν ἀμαρτηθέν, « il n'y a pas eu de notre part faute contre la philosophie »; 28, 2 : θέρος μὲν γὰρ ἦν ἀκμάζον ἔτι, « on était au plus fort de l'été »; l'écrivain insiste sur l'idée exprimée par le verbe;

ou bien encore il use de cette construction, comme d'un moyen de marquer un état qui dure, d'insister sur le résultat actuel d'un fait passé, et dont l'effet se prolonge. Ainsi 351, 22 : (τὸν τῆς ἀδελφιδῆς πατέρα) οὗ καὶ αὐτὸς πρότερον ἦν ἀγαγόμενος τὴν ἀδελφὴν : ici l'écrivain insiste moins sur le fait passé que sur le résultat actuel de ce fait passé. On peut interpréter dans le même sens 354, 18 : πολλοὶ τῶν παρ' ὑμῖν ἐραχνοῖς εἰσὶ μοι μάρτυρες.

III. — EMPLOI DES MODES.

1. Propositions énonciatives.

1) On sait que, dans une proposition principale énonçant un jugement, les Attiques emploient l'optatif avec ἄν pour présenter l'action comme simplement possible. Homère, pour rendre la même idée, omet assez souvent la particule, surtout dans l'Iliade (voy. Krüger, § 54, 3, A. 9; p. 97); l'absence de la particule, très rare chez les prosateurs attiques, l'est un peu moins chez les poètes tragiques et comiques (voy. Krüger, *ibid.*, A. 7-8 et Kühner-G., § 395, 2; I, pp. 225-6). On peut se demander si Julien, dont l'usage est souvent poétique, ne revient point parfois à l'usage homérique de l'optatif au sens potentiel, sans ἄν, encore que les éditeurs aient cru nécessaire le plus souvent de corriger son texte dans le sens de la prose classique. Ainsi :

17, 6 : (τοῖς μὲν βραβύχοις) τὸ τὴν ἐπιμέλειαν τῶν ἡθῶν ὁμοίαν γίνεσθαι παράσχοι συγγνώμην, οὐ Schäfer soupçonne qu'il faut écrire τοῦ τήν.... παράσχοις < ἄν >; 42, 21 : (τῆς παρασκευῆς

τῆς ἐς τὸν πόλεμον) τὴν ἰσχὺν τίς ἀξίως παραστήσει; où Schäfer estime qu'il faut écrire παραστήσει, ou bien ajouter ἄν; Hertlein écrit τίς <ἄν>; 96, 15 : τοῖς ἐπαινέταις τοῦτο λογίζεσθε, πλεόν δὲ ἔχοντα δικαίως αὐτὸν (Constance) (<ἄν> αὐτὸν Η) μᾶλλον ἀποδεχοίμεθα; 273, 4 : (τὰς ἀναφερομένους δὲ εἰς τὸν Διογένη τραγωδίας) τίς ἐπελθὼν βδελύσσεται; Cobet et, après lui, Hertlein écrivent τίς <οὐκ ἄν>; mais Suidas fait une citation qui se réfère à ce passage et omet la particule; 388, 18 : πρέποι δὲ οἷμαι τοῖς ἱερεῦσιν ἔνδον μέν, ὅτε λειτουργοῦσιν, ἐσθῆτι χρῆσθαι μεγαλοπρεπεστάτῃ, où Hertlein, après Cobet, écrit πρέπει.

Et avec un sens approchant du futur 237, 19 : ἐπιὼν δὲ αὖθις τὰς ἀρχὰς τοῦ σώματος τέψεται; cet optatif sans ἄν se trouve dans un développement où tous les verbes sont au futur; Hertlein, après Horkel, écrit σκέψεται. Et dans une proposition interrogative 311, 16 : τίς ἡμῖν ἢ τὴν Ὀρφέως μιμήσεται λύραν ἢ τοῖς Σειρήνων ἀντηγήσει μέλεσιν ἢ τὸ νηπενθὲς ἐξεύροι φάρμακον; aucun commentateur n'a osé toucher à ce texte. Hertlein fait seulement remarquer qu'à son avis on devrait écrire τίς <ἄν> ... μιμήσαιο... ἀντηγήσεις. L'optatif, étant le mode de l'éventualité possible, on conçoit que, dans certains cas, il ait un sens approchant de celui du futur; c'est ainsi qu'on trouve à 114, 25 : οὐκ ἄν ποτε ἐκὼν ἄψαιτο κρίσεως, leçon de V; le futur ἄψεται, qu'on lit dans M, est une leçon évidemment fautive et due vraisemblablement à un scribe maladroit. C'est pour cela que, surtout dans des interrogations vives, on trouve le futur là où l'on s'attendrait plutôt à l'optatif avec ἄν; ainsi 223, 10 : (πῶς οὐχ ὁ ἥλιος) ἔλξει καὶ ἀνάξει τὰς εὐτυχεῖς ψυχὰς; voy. encore 311, 14 suiv. Et comme, d'autre part, le subjonctif et le futur ont entre eux les liens les plus étroits, on s'explique, par une raison analogue, l'erreur commise à propos de 60, 10 : τῶν στρατευμάτων δὲ τὴν εὐνοίαν τίς ἄν ἀξίως διηγῆσεται, où dans une proposition principale le subjonctif avec ἄν est employé au lieu de l'optatif avec ἄν; Hertlein, après Schäfer, a corrigé avec raison διηγῆσαιο;

2) Avec les verbes marquant possibilité, obligation, convenance, le français emploie le conditionnel, là où le grec, plus

logique, emploie l'indicatif ; il s'agit en effet d'une possibilité, d'une obligation, d'une convenance qui sont réelles : d'ailleurs l'application de ce principe est assez délicate.

On enseigne (Riemann-G., § 292, 2^o a, R. I et II ; p. 301) :

a) qu'on emploie l'indicatif sans ἄν, même à côté d'une proposition conditionnelle, s'il s'agit d'une possibilité etc., indépendante de la condition exprimée ; mais voy. 422, 1 : εἰ μὲν γὰρ ἡγνοεῖτε τὰ μᾶ, προσῆκον ἦν ἡμοῖ διδάσκειν ὑμᾶς ; ici il s'agit évidemment d'une convenance qui dépend essentiellement de la condition exprimée, comme le prouve le contexte, ἐπεὶ δὲ ἴστε κ.τ.λ. : régulièrement on attendrait ἄν ;

b) que l'indicatif est accompagné de ἄν, quand on veut signifier que la possibilité etc., n'existe pas ou n'a pas existé. Or Julien écrit 241, 7 : εἰ μὲν οὖν ἐπεποιήτο τοῖς ἀνδράσι μετὰ τινος σπουδῆς, ἀλλὰ μὴ μετὰ παιδιᾶς τὰ συγγράμματα, τούτοις ἔχρην ἐπόμενον ἐπιχειρεῖν ἕκαστα ὧν διακρούμεθα περὶ τοῦ πράγματος ἐξετάζειν τὸν ἐναντίον ; ici l'obligation n'existe pas ; « si ces livres avaient été écrits..... il aurait fallu », (mais ces livres n'ont pas été écrits....., et par conséquent il ne faut pas..... : voy. en effet la suite du développement. 12-3 ἐπεὶ δὲ οὐδέν ἐστιν, ὡς ἔφην, τοιοῦτον) ; par conséquent on est surpris de ne pas trouver ici la particule ἄν ;

3) Dans l'interrogation directe :

a) le grec emploie parfois l'indicatif futur pour exprimer l'incertitude sur ce que l'on doit faire, là où l'on attendrait plutôt le subjonctif de délibération ; ainsi dans Julien 206, 4-5 : ὑπὲρ τῶν ἀρρήτων γράψομεν καὶ τὰ ἀνέξοιστα καὶ τὰ ἀνεκλάλητα ἐκκαλέσομεν ; voy. encore 274, 4 suiv. : τὸ δὲ Γυνῶθι σαυτὸν ἐν ποτέρᾳ θησόμεθα μοίρα ; πότερον ἐν τῇ τοῦ νομίσματος ; ἢ κ.τ.λ.. Il est des cas d'ailleurs, où l'emploi de l'indicatif futur n'a rien que de naturel ; c'est quand l'interrogation n'est qu'un tour oratoire, qui exclut en réalité toute idée d'incertitude ; ainsi 91, 6-10 : πότερον οὖν ὡς οὐκ ἔχοντες τηλικούτον ἔργον βασιλέως, εὐλαβησόμεθα τὸν ἀγώνη..... ἢ τολμήσομεν καὶ πρὸς τηλικούτον ἔργον ἀμιλλᾶσθαι ; Ici il n'y a d'hésitation qu'en apparence ; c'est, sous forme interrogative, une affirmation : procédé de rhéto-

rique qui ne surprend pas dans ce discours d'apparat; voy. encore 213, 11 : ἀνθ' ὅτου πρὸς θεῶν οὐχὶ τοῦτο αὐτὸ μᾶλλον ἔτι καὶ πρεσβύτερον τῇ ψυχῇ δώσομεν; ici il n'y a guère de délibération; d'ailleurs la forme négative de cette proposition interrogative, laisse supposer plutôt une intention positive.

R. I. Ces observations valent également pour le *Contra Christianos*, où le subjonctif délibératif ne se remarque qu'une fois dans l'interrogation directe : C 195, 1 τίνα οὖν ὑμῖν ἀπαγγείλω βασιλείαν; Ailleurs c'est le futur qui est employé; ainsi C 196, 6 : (τὴν ἐξ ἀέρος πεσοῦσαν ἀσπίδα καὶ τὴν ἐν τῷ λόφῳ κεφαλὴν φανείσαν) πότερον ἐν τοῖς πρώτοις ἢ τοῖς δευτέροις, ἀριθμήσομεν τῶν δώρων; où Neumann corrige, sans doute à tort, ἀριθμήσωμεν; voy. encore C 168, 3; C 184, 21;

R. II. Julien, quand il emploie le subjonctif délibératif, le fait précéder habituellement de βούλει, βούλεσθε, ce qui n'a rien d'extraordinaire; mais on trouve une fois, devant ce subjonctif, ποθεῖτε : 454, 8 ἄρα ποθεῖτε καὶ τοῦνομα ὑμῖν φράσω τοῦ παιδαγωγοῦ; ces subjonctifs sont tous à la 1^{re} personne; ils ne sont à la 2^e et à la 3^e personne que dans l'interrogation indirecte : 468, 25 οὐ γὰρ ἔστιν οἷμαι πόθεν διατραφεῖ; 305, 28 : (διὰ) τὸ μὴ ἔχειν εὐρεῖν ἐκ τῶν παρόντων ὅ τι φῶσιν. Ici encore, il arrive que Julien remplace le subjonctif délibératif par le futur de l'indicatif; ainsi 184, 17 : ὅρα τι δράσομεν; il y a évidemment doute sur la résolution à prendre, puisqu'un peu plus loin (19-20), nous voyons l'auteur s'efforcer de mettre fin à son hésitation, « τολμητέον..., πειρατέον »; c'est sans doute pour cette raison qu'on lit dans la *Marciliana* : δράσωμεν, au lieu de δράσομεν, leçon de tous les mss.

b) on détermine parfois la valeur de l'interrogation, ou bien on la rend plus sensible, au moyen de particules ou de locutions. Parfois l'usage de Julien s'écarte sur ce point de l'usage ordinaire; ainsi 253, 9 : ἄρά σοι δοκεῖ τῶν πάντων ἀγαθῶν ἀνθρώποις ἡγεῖσθαι..... ἐλευθερίαν; l'interrogation laisse prévoir une réponse positive; on attendrait plutôt ἄρ' οὐ. C'est le contraire à 330, 11 : ἄρ' οἷε τοῦτων ἀκούσαντα τῶν λόγων ἐκείνων

πόλιν γοῦν οἰκεῖν ἐλῆσθαι πλησίον θαλάσσης ; ici l'on s'attend à une réponse négative, et régulièrement on écrirait ἄρα μὴ ou μὼν ; de même 408, 8. A signaler le cas de 428, 24 : μὼν οὖν, εἶπεν, οὐδενὸς ἐδέου ; or μὼν = μὴ οὖν ; on peut expliquer ici la présence de οὖν à côté de μὼν, en disant avec Kühner-G., §589, 5 ; II, p. 525, que le premier οὖν est confirmatif, le 2^e consécutif. D'ailleurs, dans μὼν, les deux éléments qui ont formé le mot, finissent par perdre un peu de leur signification respective. Μὼν fait toujours supposer une réponse négative ; s'il est accompagné d'une négation, comme c'est ici le cas, il fait supposer une réponse affirmative : or il y a lieu de remarquer que la réponse ici est négative : καὶ ὁ Μάρκος, Ἐγὼ μὲν οὐδενός. Tout ce que l'on peut dire, c'est que Silène, qui pose la question, s'attend du moins à une réponse affirmative.

R. Julien, contrairement aux habitudes classiques, se sert parfois de πότερον alors qu'il n'y a pas d'alternative à exprimer ; ainsi 42, 3 : πότερον οὖν χρή τῶν ἀδικημάτων ἀπάντων μεμνησθαι ὧν τε εἰς τὸ κοινὸν καὶ κατ' ἰδίαν ἔδρασε ; voy. encore 245, 14 ; 269, 16. Par contre, il lui arrive, en cas d'alternative, d'employer ἄρα ou ἄρ' οὖν, au lieu de πότερον ; ainsi 47, 16 : ἄρ' ἐνταῦθα τὴν διήγησιν πάλιν ἀφήσομεν ; ἢ πάντως τὸ τέλος ἀποδοῦναι τῶν ἔργων ποθοῦσιν ἄξιον ; voy. encore 65, 22 ; 129, 23.

Il y a lieu enfin de noter l'usage de la locution ἀνθ' ὅτου, forme de l'interrogation indirecte, que Julien emploie dans l'interrogation directe : 213, 9 ἀνθ' ὅτου πρὸς θεῶν οὐχὶ τοῦτο αὐτὸ μάλλον ἔτι καὶ πρεσβύτερον τῇ ψυχῇ δώσομεν (pour le sens de ἀνθ' ὅτου, voy. *Prépositions*, p. 85. Hertlein renvoie à plusieurs passages des lettres, où Julien a recours à la même expression, par ex. 570, 1 ; 576, 5 ; et à d'autres du *Contra Christianos*, par ex. 182, 8 ; 207, 9 ; 214, 21 ; 220, 8. D'autre part, voy. 244, 14 : εἰ γοῦν ἔροιτό τις τὸν σοφὸν Πλάτωνα « τὸ Γνωθὶ σαυτὸν ὁπόσου νενόμικας ἄξιον ; où Hertlein écrit πόσου, qui est la forme ordinaire de l'interrogation directe.

2. Propositions volitives.

1) Pour *commander*, les Grecs emploient l'impératif à la 2^e et à la 3^e personne. Il y a une leçon de Julien qui contredit cette règle; elle est donnée par tous les mss. : 186, 4 ἐκ μυρίων τὸ πλῆθος ὀλίγα θεάσῃ, où Hertlein écrit θεάσαι. Julien, à la 2^e personne, emploie volontiers l'adverbe d'exhortation, ἴθι : 303, 3 ἀλλ' ἴθι, ἔφη, πορεύου μετὰ ἀγαθῆς ἐλπίδος; voy. encore 397, 15; 399, 2.

Pour *défendre*, les Grecs, à la 2^e personne, remplacent l'impératif aoriste par le subjonctif aoriste; mais on lit dans Julien : 367, 8 μὴ πρόδοτε τὸν αὐτοκράτορα : ici Cobet, et après lui Hertlein, remplacent l'impératif aoriste par le subjonctif aoriste προδῶτε.

A la 3^e personne, Julien emploie μὴ et l'impératif présent : 104, 1 μὴ τις οἰέσθω τὸν λόγον δύσεριν; voy. encore 453, 17; mais plus souvent μὴ et le subjonctif aoriste : 435, 15 νομίσῃ (VPcef: νομίσει MbEF) δὲ μηδεὶς δυσχεραίνειν ἐμὲ τῷ σκώμματι; voy. encore 463, 7, 16; à relever pourtant le cas de 176, 4 : μὴ γὰρ δὴ τις ὑπολάβοι (VMbEF) τοῦτον, ὃν οἱ μῦθοι πείθουσι φρίττειν, où Hertlein écrit ὑπολάβῃ. (Sur les défenses en grec, voy. dans *Class. Rev.*, XIX, 1900, pp. 26 suiv., un article de H. Naylor, et comp. l'article qui y fait suite, de W. Headlam, et qui est une réponse au précédent).

2) Pour exprimer un *souhait*, Julien emploie de préférence l'optatif aoriste sans ᾗν; voy. 170, 19, 24; 282, 14; 430, 3; 466, 1 etc.; mais 285, 1, avec l'optatif présent. Cet optatif est précédé une fois de ὥς, emploi rare et poétique : 461, 4 ὥς τά γε ἄλλα ὑμῖν μόνοις ἐκ πάντων Ῥωμαίων πολλῶν δοτεῖν οἱ θεοὶ [τῶν] Κωνσταντιῶν πειραθῆναι (voy. Kühner-G., § 395, 3; I, pp. 226 suiv.); et une fois de οὕτω : 355, 3 οὕτω παισὶ χρήσαιο κληρονόμοις * οὕτω τὰ καὶ τὰ θεός σοι δοίῃ (voy. *ibid.*, § 581, 7; II, pp. 494 suiv.).

Pour exprimer un *regret*, Julien s'est servi une fois de l'aoriste 2 ὥφελον précédé de ὥς : 469, 9 ὁ μὲν θεὸς ἐμαρτύρησέ μου τοῖς λόγοις, ὥς μήποτε ὥφελεν, ἐκλιπὼν τὸ προάστειον, « plût à

Dieu qu'il ne l'eût jamais fait! » (scil. ἐκλιπεῖν τὸ π.). Quant à l'expression ὄφελον, dont on trouve un exemple dans Julien devant un temps passé de l'indicatif : 292, 3 (τὴν σύντομον, φασίν, ὁδὸν καὶ σύντονον ἐπὶ τὴν ἀρετὴν...) ὄφελον καὶ ὑμεῖς τὴν μακρὰν ἐπορεύεσθε, « plutôt aux dieux que vous eussiez pris la longue route », on peut se demander, à première vue, si ce n'est pas ὄφελον qu'il faudrait lire. Mais on remarque que ὄφελον, sans l'augment, est une forme épique ; d'autre part Veitch (*Greek verbs irregulars*, nouv. édit., 1871, p. 448) note que, chez les auteurs tardifs, ὄφελον et ὄφελον sont employés comme conjonctions. C'est une forme postérieure, qu'il y a sans doute lieu de conserver ici (voy. Kühner-G., § 391, 6, A. 3; I, p. 207, et Riemann-G., § 301, R. et n. 2; p. 307).

CHAPITRE II

LE VERBE, LE SUJET ET L'ATTRIBUT

I. — REMARQUES SUR L'IMPERSONNEL.

L'impersonnel passif, rare en grec, — Krüger, § 2, 3, A. 6; p. 152, dit même qu'il n'y est pas usité —, est rare aussi chez Julien. Il faut signaler deux emplois d'une même expression : 310,3 (τούτοις μὲν), οἷς ἀξίως τοῦ μυηθῆναι βεβίωται, « ceux qui ont mené une vie digne de l'initiation » ; voy. encore 322,2 : ὅσοις ἀξίως βεβίωται τῆς τοιαύτης θέας. Il semble qu'il faille également interpréter dans le sens impersonnel, le passif qu'on trouve à 89, 6-7 : πρὸς δὴ τοὺς τὰ τοιαῦτα καταμεφομένους εἶρηται μὲν ἤδη καὶ πρότερον καὶ αὖθις δὲ ἴσως λελέξεται.

Ces quelques exemples vérifient l'observation de Madvig, § 7 b, R. 1 ; p. 10, que l'impersonnel passif n'est pas inusité en grec, pour désigner une « action accomplie », c.-à-d. pour le parfait ou le plus-que-parfait ; λελέξεται est entraîné dans le mouvement de la phrase ; d'ailleurs ce futur antérieur est formé du parfait passif. On voit aussi que si Julien, dans les deux premiers exemples cités, accompagne le passif impersonnel d'un datif, marquant le sujet logique de l'action, il s'en dispense dans le dernier. De toute façon, la règle édictée par les grammairiens sur ce point semble trop absolue, et, même chez les Classiques, ne va pas sans exceptions, comme l'a montré Riemann, *Rev. Philol.*, VI (1882), p. 72. Quant à 395,3 ; ἐδέδοκτο τοὺς καίσαρας δειπνεῖν, il n'y a pas lieu d'y voir un impersonnel passif, le sujet de ἐδέδοκτο étant en réalité la proposition infinitive qui suit le verbe ; même remarque à

propos de πρόκειται, verbe à sens passif : 79, 17 ; de λέγεται : 447, 8 ; 472, 17 ; voy. sur ce point Riem.-Cuc., § 70 bis ; p. 95.

R. On peut rattacher peut-être ici l'emploi de φησί au sens impersonnel, ou, comme dit Schweighäuser (*Epiceteteae philosophiae monumenta*, III, pp. 472-3) « indefinite », assez fréquent, pour amener une objection, citer un exemple : 199, 27 ὑπέσχε γὰρ αὐτῷ, φησί, μαζὸν θήλεια λύκος ; voy. encore 460, 20. Il faut comprendre, comme s'il y avait φασί ; c'est pour cela sans doute que Hertlein a cru devoir corriger le texte des manuscrits ; même remarque, sans doute, à propos de 4, 4 : ταῦτα δὲ διαγορεύων ὁ νόμος, οὐδεμίαν ἰδέαν ἐπιτάττει λόγων, οὐδ' ὥσπερ ἔκ τινος τραγικῆς μηχανῆς, φησί, χρῆναι προαγορεύει τοῖς ἐντυγχάνουσι, σπεύδειν μὲν πρὸς τὴν ἀρετὴν, ἀποφεύγειν δὲ τὴν πονηρίαν ; noter d'ailleurs que προαγορεύει est une correction de Reiske, adoptée par Hertlein, pour προσαγορεύει de V.

II. — SYNTAXE d'ACCORD.

1. Accord du substantif et de l'adjectif qualificatif.

L'adjectif qualificatif s'accorde *toujours* en genre et en nombre avec le substantif le plus rapproché : 1, 4 τὴν σὴν ἀρετὴν καὶ πράξεις ὑμνήσαι ; 43, 12 : πόλις πᾶσα καὶ φρούριον πρόσ-οικον Ῥήνω, « toute ville et toute forteresse », et de même pour πρόσοικον ; 446, 21 : ὁρῶν ὀρχουμένους ἄνδρας καὶ παιδάρια καὶ γύναια πολλά. Dans le cas de 207, 17 : ὑπὸ πόντων... ἱερεῖς τε καὶ ἱέρειαι πᾶσαι καὶ πάντες, il faut voir une figure de style. Quant à 445, 13 : ὥσπερ ἐν πολιτικαῖς οἰκοδομίαις καὶ δαπανήμασιν ὑπ' ἄλλων καταβληθεῖσαις καὶ ἐπιτελεσθεῖσαις, on ne peut l'expliquer que par une omission ; c'est l'avis de Hertlein puisqu'il suppose καὶ δαπανήμασιν : κοί<νοῖς> δαπανήμασιν. La correction proposée par Reiske semble moins heureuse. Voy. encore C 174, 12.

Si le substantif est au duel, l'adjectif qualificatif se met au

duel : 65,3 τὸ πάππῳ τὸ σὼ ; 98, 8 : ἀμφοτέρῳ τὸ στρατεύματε. Mais 325,1, on lit : Αἰχντας ἄμφῳ, leçon de V, tandis que M écrit : Αἰχντα ; voy. Riem.-Cuc., § 20 *bis*, R. II ; p. 27.

2. Accord du verbe avec le sujet.

1) Quand il y a *plusieurs sujets*, Julien fait s'accorder ordinairement le verbe, l'attribut et le participe formant apposition, avec le sujet le plus rapproché : 2,2 τοῖς μὲν ποιηταῖς Μοῦσαι καὶ τὸ δοκεῖν ἐκείθεν ἐπιπνεομένους τὴν ποίησιν γράφειν ἀφθονον παρέχει τὴν ἐξουσίαν τοῦ πλάσματος ; ici l'idée exprimée par le sujet le plus rapproché : τὸ δοκεῖν, n'est qu'un développement du précédent : Μοῦσαι ; mais ce n'est pas nécessaire ; voy. 32, 10 : (ἀγγέλων) ὥς Ἰταλία καὶ Σικελία κατεῖληπται ; voy. encore 395,4 ; 430,10 ; 430, 19 ; 431,5 ; 446,21 : ὄρων ὄρχουμένους ἄνδρας καὶ παιδάρια καὶ γυναῖα πολλά ; 463,21 : ἐμοὶ δὲ Κελτοὶ καὶ Γερμανοὶ καὶ δρυμὸς Ἑρκύνιος ἔμελεν. C'est la construction ordinaire chez Julien.

Parfois, bien que rarement, si les sujets sont des noms de choses différentes, l'attribut se met au neutre, et le verbe se met au singulier, comme si le sujet était au pluriel neutre : 43, 14 πῶλις πᾶσα καὶ φρούριον πρόσοικον Ῥήνῳ τῶν... φυλάκων ἐξερημωθέντι προδέδοτο... ἀφύλακτα. A noter un cas intéressant, où l'attribut est au neutre, tandis que le sujet est un masculin : 246, 11 οἰκεῖόν ἐστιν ἄνθρωπος φύσει πράξει καὶ ἐπιστήμῃ ; cet attribut au neutre semble suspect à Reiske, qui corrigerait volontiers οἰκεῖός ; voy. la note dans Hertlein.

R. D'après ce qui vient d'être constaté ici sur l'usage suivi par Julien, on voit dans quel sens il faut corriger une phrase qui, dans la tradition manuscrite, est contraire aux habitudes grecques : 448, 11 (ὁ ἱατρὸς) παριέναι κελεύσας καλοῦς τε καὶ καλὰς ἀπὸ τῆς βσιλίδος ἀρξάμενος, où ἀρξάμενος ne peut se soutenir ; Hertlein corrige : ἀρξικμένους ; c'est ἀρξικμένας qu'il faut écrire, à la suite de Cobet (*Mnemos.*, 1861 ; p. 169) ; voy. nos *Rem.*

2) Si le verbe a *deux sujets au singulier*, ou *un sujet au duel*, Julien le met assez souvent, ainsi que l'attribut, au duel :

137, 9 Φίλιππος καὶ ὁ τούτου παῖς ἀρετῇ διηνεγκάτην πάντων ;
65, 3 : τὸ πάππῳ τὸ σὸ διχδέχεσθον ; voy. encore 147, 2 ; 431, 6 ;
395, 17 : χρυσοθρόνῳ δὲ παρ' ἐκάτερον ἐκαθίζετην ἢ τε μήτηρ καὶ ἡ
θυγάτηρ (ἐκαθίζετην Aug. Bav. : ἐκαθέζετον VM, qui n'est pas
grec). Il y a lieu de faire la même remarque pour deux sujets
unis par σύν : 297, 3 κωλύετον, ἔφη, ὧ πάτερ, ἡ Ὀσιότης ξὺν τῇ
Δίῃ.

Mais sur ce point, Julien ne suit pas de règle fixe ; ainsi on trouve :

— un verbe au pluriel, alors qu'il n'est question que de deux personnes : 44, 19 ἕως εἰς τὴν εὐρυχωρίαν ἄμφω κατέστητε, etc. ; il lui arrive, une fois, de construire un sujet neutre au duel avec un verbe au pluriel : 98, 8 ἐπεὶ δὲ ἐς ταῦτόν ἦλθον (M : ἦλθεν V, et Hertlein ajoute ; fortasse recte) ἀμφοτέρῳ τῷ στρατεύματι ;

— ou bien le verbe est au pluriel et l'attribut au duel : 8, 2 ἔτυχον μὲν γὰρ ἄμφω τῆς ἀρχῆς δι' ἀρετὴν ἀξίῳ κριθέντε ;

— ou encore le verbe est au duel et l'attribut au pluriel : 329, 1 Ἡρακλῆς καὶ Διόνυσος ἐγενέσθην φιλοσοφοῦντες ὁμοῦ καὶ βασιλεύοντες ; 409, 7 : οὐ τοῦμοῦ ὕδατος... ἐραστὰι τὸ ἄνδρες ἐγενέσθην, où Cobet propose à tort, semble-t-il, de corriger : ἐραστὰ (Mnemos., 1860, p. 260) ; voy. Meisterhans, § 83, C ; pp. 199 suiv.

3) Quand le sujet est un *pluriel neutre*, le verbe généralement se met au singulier, même quand le pluriel neutre désigne des personnes :

5, 26 ; ἔθνη γὰρ μυρία περὶ ταύτης (scil. τῆς πατρίδος) ἀμφισβητεῖ ; voy. encore 32, 11 ; 402, 3 ; 443, 16, comp. 457, 10 ; 453, 22.

Il y a quelques cas, cinq en tout, où les mss. de Julien ne sont pas d'accord avec cette règle :

34, 23 : ταῦτα τῆς Ξέρξου παρασκευῆς ἀπιστουμένης τέως τὸ μέγεθος... ἐναργέστερον τῶν δοκούντων εἶναι γνωρίμων ἡμῖν κατέστησαν (VM, que Hertlein, après Schäfer, corrige : κατέστησεν ; on vient de lire 19 : ταῦτα... ἡλεγγε) ;

42,2 : οὕτω σοι τὰ κοινὰ πρὸ τῶν ἰδίων ἔδοξαν (VM) καὶ δοκεῖ τίμια, corrigé: ἔδοξε par Schäfer et Hertlein ; ici la proximité de δοκεῖ rend cette correction tout à fait légitime ;

261,19 : ταῦτα τῆς Διογένους εἰσι (VPc : ἐστὶ Hertlein) φιλοσοφίης οἰκεία.

Restent deux cas où les mss. ne sont pas d'accord entre eux :

66,2 : ἃ δὲ καὶ Ὀμήρῳ διατριβὴν παρέσχευ ἡδεῖαν, οὐ παρέσχευ est la leçon de V, suivie par Hertlein, tandis que M a παρέσχεον ;

449, 7 : (εἰκός ἐστι) ὁμοία τὰ μετὰ ταῦτα τοῖς ἐξ ὧν ἐβλάστησαν φύεσθαι (il s'agit de plantes, τὰ φυτά) ; ἐβλάστησαν est la leçon des meilleurs mss. (= VMbEF) ; seuls Pcef ont la leçon ἐβλάστησε, admise comme plus régulière par la vulgate et par Hertlein.

4) Accord grammatical sacrifié au sens :

A. Quand le sujet est un nom collectif, désignant un ensemble de personnes, il arrive que l'accord se fait au point de vue logique, non au point de vue grammatical ; dans ce cas :

— ou bien le verbe et le participe sont au pluriel : 9,10 τὸ δὲ ἐν ταῖς πόλεσι καὶ ἐπὶ τῶν ἀγρῶν πλῆθος, οὐχ οὕτω τῆς τῶν τυράννων ἀπαλλαγῆναι βαρύντητος εὐχόμενοι, ὥς παρὰ τοῦ σοῦ πατρὸς ἀρχθῆναι, τὴν κατ' ἐκείνων αὐτῷ νίκην ἐπηύχοντο ; voy. encore 28, 24 ; 118, 3 ;

— ou bien le verbe est au singulier et le participe au pluriel : 72, 23 τούτοις εἶπετο τῶν ἄλλων ἱππέων πλῆθος ἀσπίδας φέροντες (leçon de VM, les seuls mss. considérables ; mais voy. nos *Rem.*) ; voy. encore 101, 22 ; 22, 8 : τὰ τῶν στρατοπέδων πρὸς τὴν μεταβολὴν διαταράττετο, τὸν μὲν παλαιὸν σφῶν ἡγεμόνα ποθεῖν ἐκδοῶντες ; ici τὰ τῶν στρατοπέδων = οἱ στρατιῶται.

B. L'accord se fait encore pour le sens, quand deux substantifs singuliers, au lieu d'être unis par la conjonction καί, le sont par la préposition μετά ou σύν :

66,2 θαυμαστόν σου τὴν χλαμύδα ἔχον τῇ πόρπῃ, ἃ δὲ καὶ Ὀμήρῳ διατριβὴν παρέσχευ (V H. : παρέσχεον M) ἡδεῖαν ; voy. plus haut, 3) ;

472, 7^o : ἡμῖν μὲν οὖν ταῦτα καλὰ, πρῶτης ἀρχόντων μετὰ σωφροσύνης ; ταῦτα annonce les deux substantifs unis par la préposition μετὰ.

Et avec le duel 297,3 (voy. plus haut 2).

C. C'est par des raisons analogues qu'on peut expliquer un certain nombre de constructions qui s'écartent des règles ordinaires :

24,19 : τὰ μὲν τῶν στρατοπέδων, πλησίον γενομένου μόνον, ἐπέπαυτο τῆς ἀταξίας ; ce participe absolu se trouve ici sans sujet exprimé ; il faut suppléer σου dont l'idée est contenue dans le pronom possessif exprimé cinq lignes plus haut (14) : πρὸς τὴν παρούσαν τὴν σὴν ; voy. encore 479, 11 ;

84,21 : ἡμέρᾳ δὲ ὅλη καὶ νυκτὶ συνεχῶς ἐργασμένων, sans sujet exprimé ; il s'agit ici des assiégés, dont il vient d'être question dans la phrase précédente ;

28,26 : κελεύοντας μένειν ἀχθόμενοι : ici le sujet du participe ne se trouve indiqué que par le sens général du morceau ; Hertlein se demande s'il ne faut pas écrire : κελεύοντός < σου > ;

parfois l'accord se fait avec un substantif, dont l'idée est suggérée par un substantif de genre ou de nombre différent, ou même par un adjectif : 66, 22 ἔστι μὲν γὰρ τοξότης παρ' αὐτῷ Πάνδαρος ; αὐτῷ signifie ici Homère, que Julien vient de désigner par une métaphore : τῆς Ὀμηρικῆς σειρήνος ; 358,12 : παρὰ τῶν πλησίον πόλεων αἰτηθεὶς ἐπικουρίαν, ὧν εἶχον τὸ πλεῖστον ἐκείνοις δοῦς ; ici ἐκείνοις s'accorde pour le genre avec le mot « habitants », dont l'idée est incluse dans τῶν πλησίον πόλεων ;

111,8 : φιλόπολις δὲ ὧν καὶ φιλοστρατιώτης τῶν μὲν... ἐπιμελείται,.. τοὺς δὲ ἐφορᾷ : ce τῶν μὲν... τοὺς δὲ... s'accorde avec le substantif pluriel évoqué par φιλόπολις et φιλοστρατιώτης ;

135, 5 : ἀναλαβὼν δὲ ἄνωθεν ἀπὸ τοῦ Ποσειδῶνος οἶμαι τὴν ἀρχὴν τοῦ γένους καὶ ὅσα ἔδρασαν τε καὶ ἔπαθον ; les deux verbes ἔδρασαν et ἔπαθον ont pour sujet un substantif dont l'idée est contenue dans γένους ;

356, 5 : εἴ τις τῶν σῶν κτημάτων ἀποστεροίη σε τῆς ἑαυτοῦ χρησεως ; Pétau et Spanheim ont corrigé ce texte, et écrivent

εἴ τι, leçon adoptée par Hertlein ; il semble qu'on pourrait, à la rigueur, justifier la leçon des mss., dans l'espèce VPc, par l'accord logique, à défaut de l'accord grammatical : « si l'un de tes esclaves ».

Mais voici plusieurs cas plus extraordinaires :

25,15 : τῆς γὰρ εἰρήνης τῆς πρόσθεν... , τοῖς λειτουργοῦσι δὲ κουφοτέρως παρασκούσης, où nous trouvons un adjectif κουφοτέρως, attribut d'un régime non exprimé, mais dont l'idée seulement est contenue dans un mot exprimé antérieurement : τοῖς λειτουργοῦσι ; Reiske et, après lui, Hertlein, ont cru devoir écrire : κουφοτέρως < τὰς λειτουργίας > ;

97,22 : ἐνὸς δὲ ἴσως ἐπακούειν οὐ χαλεπὸν ; on ne sait trop comment expliquer ἐνὸς, car Julien vient de dire : τὸ δὲ ἐφ' ἐκάστη συνόδῳ τὰς δημηγορίας ἐκλέγειν... μακροτέρως δεῖται τῆς συγγραφῆς ;

voici enfin une construction bizarre : 301, 23 ἀλλ' ὃ μέγιστε, εἶπεν, "Ἡλιε καὶ 'Αθηνᾶ, σέ τε καὶ αὐτὸν ἐπιμαρτύρομαι τὸν Δία, χρῆσθέ μοι πρὸς ὃ τι βούλεσθε, phrase plus facile à analyser qu'à traduire. Le jeune homme dont il est question dans ce dialogue, prend à témoin Hélios et Zeus, tout en leur adjoignant Athéna, qui jusqu'à présent est demeurée ici un personnage muet ; il faut comprendre, semble-t-il : « très grand Hélios et Athéna, faites de moi ce que vous voulez ; je te prends à témoin (de ma réponse), toi (Hélios) et Zeus lui-même ».

3. Accord grammatical modifié par une attraction.

1) Quand l'attribut est un substantif, d'un autre genre ou d'un autre nombre que le sujet, le verbe peut s'accorder avec l'attribut, non avec le sujet, quand l'attribut est le plus proche :

34, 19 : ταῦτα τὴν παλαιὰν ἀλαζονείαν ἤλεγξε τῶν Μήδων τύπον ὄντα κενόν ; voy. encore C 174,13 ; mais 273,1 : (τὰς τραγωδίας) οὐσας μὲν καὶ ἐμολογουμένας Κυνικοῦ τινος συγγράμματα. D'ailleurs il arrive aussi bien, que le verbe s'accorde avec le sujet, lors même que l'attribut est le plus proche : 41, 4 (νίκην παρασχεῖν) εὐχαρῆ δὲ καὶ καθαράν, ὥσπερ ἱερέως ἐς θεοῦ φοιτῶντος, ἀλλ' οὐ βασιλέως ἐς πόλεμον, ἔργον γενομένην.

S'il y a une apposition au sujet, Julien ordinairement n'en tient pas compte pour l'accord, qui se fait, en genre et en nombre, avec le sujet, lors même que l'apposition est la plus proche :

43,1 : Κελτοὶ καὶ Γαλάται, ἔθνη καὶ τοῖς πάλαι φανέντα δυσανταγώνιστα, πολλάκις μὲν ἐπιπρεύσαντα... Ἰταλοῖς καὶ Ἰλλυριοῖς, ἤδη δὲ καὶ τῆς Ἀσίας ἀψάμενα..., ἄκοντες ἡμῖν ὑπήκουσαν ; 51,23 : ὁ μὲν γὰρ μειράκιον ἔτι κομιδῇ νέον δῆλος ἦν τοῦ πατρὸς οὐκ ἀνεξόμενος ἄρχοντας.

R. Quand un pronom au singulier, comme ἄλλος, οὐδεὶς, s'ajoute en apposition à un sujet pluriel, l'accord se fait, pour le verbe, l'attribut, les participes etc., soit avec le sujet pluriel, soit avec le pronom singulier, suivant qu'il est le plus proche ; comp. Riem.-G., § 27, R. II ; p. 32 : 28, 6 ἐκπληττόμενοι δὲ οἱ πολέμιοι τὴν εὐταξίαν..., αὐτοὶ δὲ πλήθει θαυματοὶ φανέντες, ἤρχετο μὲν οὐδεὶς τῆς μάχης κ. τ. λ. ; voy. pour ἄλλος, 201, 13.

2) Quand l'attribut est un substantif, il arrive qu'on fasse accorder avec lui, en genre et en nombre, le pronom démonstratif qui devrait être au neutre ; voy. 12, 18 ; 62, 8. Cette construction est très ordinaire ; mais elle n'est pas générale : 90, 25 ἀλλ' ἔοικε γὰρ... πρόφασις εὐπρεποῦς εἶναι φυγῆς τοῦτο ; ici τοῦτο au lieu de αὕτη ; 304,8 : τοῦτο εἴτε μῦθος εἴτε ἀληθὴς ἐστι λόγος οὐκ οἶδα ; voy. encore 378, 18 ; 469, 19.

Même remarque pour le pronom relatif :

255, 12 : τὸ μὲν ἐστὶ τῆς ψυχῆς ἡμῶν θεϊότερον, ὃ δὲ νοῦν καὶ πρόνησιν φαρμεν.

Il reste à signaler deux cas assez étranges, et amenés tous deux par une proposition comparative :

435, 3 : ταῦτά τοι διαθεόντων ἀνέχομαι τῶν φθειρῶν, ὥσπερ ἐν λόχῃ τῶν θηρίων ; le génitif τῶν θηρίων ne peut s'expliquer que par une attraction ; on attendrait τὰ θήρια.

Quant à 354,5 : ἐβλάδιζον δὲ οὐχ ὥσπερ ἐκεῖνοι περιβλέποντες καὶ σοβοῦντες, l'exemple est embarrassant : Hertlein (voy. *Addenda* : II, p. VII) voudrait écrire : ἐκεῖνοι < οἱ >, ou mieux encore :

περιβλέπων καὶ σοβῶν. Dans l'état actuel du texte, on ne peut expliquer le pluriel des deux participes que par une attraction : « ὥσπερ ἐχέῖνοι » serait traité à la façon d'une apposition, avec laquelle s'accorderaient les participes, considérés comme attributs ; voy. Riem.-G., § 27, R. III ; p. 33, à propos d'un exemple assez analogue pris dans Platon.

3) A signaler une phrase qui présente un cas assez curieux d'attraction : 151, 1 λαδόντα φοινικίδα τινὰ δῶρον, οὗ σφόδρα ἐπεθύμει, où le relatif, au lieu de se rapporter à l'antécédent φοινικίδα, s'accorde avec le substantif attribut de l'antécédent, δῶρον.

CHAPITRE III

DES CAS

I. — L'accusatif.

I. Julien construit avec l'accusatif, contrairement à l'usage de la prose attique, un certain nombre de verbes :

1. ἐπηχεῖν, faire retentir : 34,3 κύκλω τὸ τεῖχος ἐπήχουν οἰμωγαὶ βαρβάρων, où Hertlein propose d'écrire περιήχουν ;

ἐκδέχεσθαι, au sens de διαδέχεσθαι, succéder à : 41,16 ταύτην ἐκδέχεται στρατεία λαμπρά τὴν δημηγορίαν ;

ἐπιτειχίζειν, élever un mur d'attaque contre : 79,20 ἐπιτειχίζων τὴν πόλιν χώμασιν, où Hertlein propose d'écrire περιτειχίζων ; voy. encore 33,13 ;

διαδέχεσθαι, succéder à : 84,13 τοὺς τοξότας διελθὼν εἰς μοίρας διαδέχεσθαί τε ἀλλήλους κελεύει ; voy. encore 84,24 ;

πολυπραγμονεῖν, s'occuper de : 210, 17 μὴ πολυπραγμονῶν τὴν αἰτίαν ; on en trouve quelques exemples dans Suicer, II, 806 ;

βλασφημεῖν, qui ne se trouve avec cette construction que dans le Nouveau Testament, et les écrivains ecclésiastiques, par ex. Clément d'Alexandrie ; voy. *Paedag.*, p. 297 (Migne, P. G., VIII, 652 A) : 273, 16 βλασφημῶν τοὺς θεοὺς ; comp. 276, 27 : βλασφημῶν κατ' αὐτῶν ;

κληρονομεῖν : 352,11 ὁ γάρ τοι καλῶς Κωνστάντιος ἐκληρονόμησεν ἀντ' ἐμοῦ τὴν πατρίαν οὐσίαν ἅπασαν, construction que Phrynichus (Lobeck, p. 129) signale comme hellénistique ; cp. Rutherford, p. 207 ; et voy. Jannaris, § 1242 ;

παροικεῖν, habiter près de, sans idée de mouvement : 360, 8 τοῖς παροικοῦσι τὸν Ἰστρον ἔθνεσιν ;

ἀπολογεῖσθαι, avec l'accusatif du grief : 403,11 ἔφευγε τὰς γραφὰς (VM Bav. : πρὸς γραφὰς Aug.) κακῶς ἀπολογούμενος, qu'on peut entendre, semble-t-il, de cette façon : « il s'efforçait d'échapper aux châtimens (voy. δίξι, 10) en se justifiant mal des accusations » ;

μεθιστάναι, s'en aller de : 470,19 μεταστῆναι τὴν πόλιν ἔγνωκα ; Reiske fait remarquer que cet emploi de l'accusatif, au lieu du génitif, est rare ; et Hertlein note que dans Artémidore 4,1 : « μετανέστη τὴν πόλιν », Hercher, (voy. son éd. p. 202, 23) a écrit : τῆς πόλεως ; et il serait d'avis lui-même qu'on fit ici la même correction ;

πελαγίζω, au sens transitif de « inonder », emploi rare : cet exemple est le plus ancien qui soit cité par les lexiques, notamment le *Thes.* ; rien dans Sophoclès : 33,14 ἐπέρρει δὲ ὁ Μυγδόνιος πελαγίζων τὸ περὶ τῷ τείχει χωρίον, καθάπερ ὁ Νεῖλος, φασί, τὴν Αἴγυπτον ;

φέρω, au sens de φορέω : 157,15 στολὴν γούν ἡνιοχικὴν ἄνθρωπον φέροντα ; Hertlein soupçonne que Julien a écrit φοροῦντα ; voy. encore, 17 ;

ἀπαγγέλλω, réciter de mémoire, déclamer ; acception tardive ; voy. Synes., Migne, P. G., LXVI, 253 D ; le *Thes.* et Sophoclès citent encore avec ce sens *Schol. Aristoph.*, *Guêpes*, 1109 : 158,18 (il s'agit de l'impératrice Eusébie) ἐπισταμένη τῶν γενναίων ῥητόρων οὐδὲ ἐν φαυλοτέροις ἀπαγγέλλειν λόγους ;

καθυφίστημι, au sens de ὑφίστημι, affronter, soutenir (un effort) : 212,9 εἰ μὲν ἐθέλοι τις μιμῆσθαι, ὥστε καθυφεστάναι τὰ μιμητά ; un des rares exemples, et le plus ancien, cité par le *Thes.*, qui interprète au sens de « suppono, propono » ;

κατεχθραίνω, haïr fortement : 222,2 τὸν Ἀττίν οὐ κατεχθραίνουσα μετὰ τὴν ἐκτομὴν ἡ Μήτηρ ; le seul exemple cité par le *Thes.*, et Sophoclès ;

ἐγκατανέμω, distribuer : 231,22 (τὴν Διονύσου μεριστὴν δημιουργίαν ἣν ὁ μέγας Διόνυσος) τοῖς φαινομένοις ἄπασιν ἐγκατένειμεν, « qu'il a distribuée à tous les êtres visibles » ;

ἐκπλινθεύω, convertir en briques (?) : C 182,13, καὶ ἐκπλινθεύσῃ τὴν γῆν πᾶσαν ; voy. encore quelques lignes plus

loin (17) ; mot nouveau, du moins dans ce sens ; Sophoclès ne le cite pas ; le *Thes.* ne fait pas mention de ces deux passages de Julien ; il ne cite qu'un seul exemple de ce verbe en se référant à Harpocraton (*Isée*) ; encore le sens est-il différent ;

προσλαγχάνω, au sens nouveau de « obtenir en outre » : C 205,13 τὰς ἐκ τούτων (τῶν παρ' Ἑλληνσι μαθημάτων : 204,12) προσλαχὼν παιδείας ; le *Thes.* ne cite qu'un exemple de cet emploi : dans Marc-Aurèle 10,6 ; or c'est une correction de Valckenaer.

περιεργάζομαι, rechercher attentivement, s'occuper attentivement de : 282,1 τὰ λεληθότα περιεργάζεσθαι ; sens tout au plus contemporain de Julien ; le *Thes.* ne cite, en fait d'analogues, que des exemples pris dans saint Jean Chrysostome, s. Cyrille d'Alexandrie.

2. Julien construit avec l'accusatif un certain nombre de verbes, composés d'un verbe intransitif et d'une préposition ; ce sont tous des verbes de mouvement, construits avec les prépositions ὑπό, ἐπί, παρά, διά :

ὑποτρέχειν : 103,11 ἐν ταῖς συνόδοις ἡ σελήνη τὸν κύκλον ὑποτρέχουσα, « la lune décrivant sa course sous l'orbe (du soleil) » ;

ἐπιφοιτᾶν : 286,19 ἐπιφοιτῶν τὰς πόλεις, il s'agit de Dionysos ; voy. Kühner.-G., § 409, 7 ; I, p. 300 ;

παρέρχεσθαι : 413,13 Ἀλέξανδρος Αἴγυπτον παρῆλθε, que Cobet corrige : περιῆλθε, correction que Hertlein a fait passer dans le texte, encore qu'il préférât : ἐπῆλθε, d'après 9,5 et 137,25 ; d'autre part A. Jacob proposait : Ἀλέξανδρο <σ μὲν εἰ>ς Αἴγυπτον παρῆλθε ; comp. Kühner-G., § 428, 9 A. 3 ; I, p. 452 ;

διαθεῖν : 435,2 ταῦτά (scil. τὸ πρόσωπον καὶ πῶγωνα, à moins qu'il ne faille comprendre au sens adverbial : « c'est pourquoi ») τοι διαθεόντων ἀνέχομαι τῶν φθειρῶν ;

ὑπιέναι, au figuré : 456, 13 ὑπείσι. δέ με ἐκ τῶν Πλάτωνος ὅσα ὁ Ἀθηναῖος διεξῆλθε ξένος, οὐ με est la leçon de V adoptée par Hertlein ; les autres mss. (= Mb EF) ont μοι.

II. — VERBES CONSTRUITS AVEC UN DOUBLE ACCUSATIF.

On trouve, dans Julien, des verbes construits avec un double complément direct; mais cet emploi est relativement rare chez lui, et est remplacé le plus souvent par d'autres constructions; se construisent avec le double accusatif :

ἀποστειν : 429,26 τὸ δὲ ἐπὶ πολλῶν γενόμενον τοὺς οἰκιστάτους ἀποστειν ἐγγὺς ἀδικίας; voy., pour la construction au passif, 133, 2; 475, 21; d'autre part; 461, 25 : τοὺς ἄλλους ἀποστερῶ τούτων (scil. τῶν ὀρχηστῶν καὶ τῶν θεάτρων);

ἀπαιτεῖν : 416,12 ἐγὼ μὲν ὑπὲρ τῶν Ἑλλήνων τοὺς Πέρσας ἀπήτησα δίκην; mais 17,2 : ἀπαιτεῖν μὲν ἀρετῆς μέγεθος ἀνυπέρβλητον παρὰ τῶν ἀρχόντων. Au contraire αἰτεῖν, αἰτεῖσθαι se construisent toujours avec l'accusatif du complément direct, et παρὰ et le génitif de la personne à qui on demande : 152, 14 ταύτην αἰτήσασα παρὰ βασιλείως ὑπὲρ ἐμοῦ καὶ ἀποδημοῦντος ἡδὴ τὴν χάριν; voy. encore 160,26; 207,8; 299,12; 354,19 etc.; voy. par contre Meisterhans, § 84,8; p. 204;

ἐργάζεσθαι, construit avec l'accusatif de la personne et l'accusatif neutre singulier ou pluriel d'un adjectif, surtout δεινός : 397, 12 τί ποτ' ἄρα δεινὸν ἡμᾶς ἐργάσεται; de même 470,15; voy. encore 435,15; 473,17. A propos de 349, 13-19 : ταῦτα ἐθρύλουν οἱ περὶ τὴν αὐλὴν τότε καὶ τὸν μακαρίτην ἀδελφὸν ἐμὸν Γάλλον, τοῦτο νῦν πρῶτον ἀκούοντα τὸ ὄνομα· κτείνας γὰρ αὐτὸν παρὰ τοὺς νόμους οὐδὲ... ὅπερ οὖν ἔφην, ἔλεγον τοσαῦτα καὶ δὴ καὶ ἔπειθον ὑμᾶς, ὅτι τὰ μὲν ἀπατηθεὶς εἰργάσατο, τὰ δὲ..., nous croyons qu'il faut interpréter εἰργάσατο comme construit avec un double accusatif : τὸν μακαρίτην ἀδελφὸν ἐμὸν Γάλλον, et τὰ μὲν... τὰ δὲ... : la proposition κτείνας γὰρ... μνήμης étant considérée comme une incise, et l'auteur ayant repris tout de suite le développement de sa pensée. D'autre part, on lit 478,14 : οὐδὲν ὑμᾶς ὑπομνήσας ὧν ἐνιχυτοῖς ἔμπροσθεν ἐννέει, δίκαια θρῶντες, εἰς ἀλλήλους εἰργάσασθε; cet accusatif avec la préposition εἰς est rare avec ἐργάζεσθαι : voy. cependant Syn., 193 A : ὑπὲρ ὧν εἰς ἡμᾶς εἰργάσαντο (Migne, P. G., LXVI, 1385 B).

R. I. Au passif le nom de la personne devient sujet et le nom de la chose reste à l'accusatif ; ainsi pour :

τιμᾶσθαι : 25,7 ὥστε μηδὲ τοῖς ἐχθίστοις σφῶν εὖ πράττουσι καὶ τὰ εἰκότα τιμωμένοις ἄχθεσθαι ; voy. Kühner-G., § 411, A. 7 ; I, p. 326. Il faut expliquer de la même façon 389, 8 : ὁ τῶν θεῶν ὁμιλητῆς ἄσσημα μὲν ἐπεστράτευεν ἔχων ὅπλα, πρῶτητα δὲ καὶ σωφροσύνην ὑπὸ τῶν πολεμίων ἐμαρτυρεῖτο ; le verbe ἐμαρτυρεῖτο ne peut être qu'un passif, ayant pour sujet le nom de la personne, tandis que le nom de la chose reste à l'accusatif : πρῶτητα δὲ καὶ σωφροσύνην ; si l'on n'admet pas cette interprétation, il reste à adopter la conjecture peu vraisemblable de Hertlein <ὡς καὶ> ὑπὸ.

R. II. En grec, avec les verbes καλεῖν, et autres du même genre, on a l'habitude d'employer l'accusatif de ὄνομα (voy. Kühner-G., § 411, 3 b ; I, p. 321), accusatif qui peut passer aussi bien pour un accusatif de qualification (voy. Riem.-G., § 63 ; p. 65). Julien s'écarte deux fois de cet usage, et emploie le datif : 304,19 τῶν ὀνομασάντων ἑαυτοὺς τοῖς τῶν θεῶν ὀνόμασιν, où l'on attendrait plutôt τὰ τ. θ. ὀνόματα ; 394,21 : ὁ Κυρίνος, ᾧ δὴ χρὴ καλεῖν αὐτὸν ὀνόματι, alors qu'on attendrait, semble-t-il, ὁ.... ὄνομα (voy. sur ce datif, Jannaris, § 1271). Il écrit d'ailleurs régulièrement, avec un verbe au passif : 104,8 μὴ δοκεῖν εὐγενῆ μηδὲ ὑπὸ τῶν πολλῶν ἐπονομάζεσθαι τοῦτο τὸ ὄνομα (voy. Kühner-G., § 411,7, A. 7 ; I, p. 326).

III. — ACCUSATIF DE QUALIFICATION.

Julien met à l'accusatif de qualification les substantifs dont le sens a des affinités avec celui du verbe : 179,1 τοὺς τῷ παντὶ τὴν ἐναντίαν φερομένους ; 448,8 : ὁδὸν ἐτράπετο τοιαύτην ; voy. encore 454,21 ; 457,17. A 38,14 : πρὸς πλήθει κρατοῦντα διαγωνίζεσθαι τολμηρὸν μὲν ἴσως, σφαλερὸν δὲ ἄλλως ὑπολαβὼν καὶ κρατήσαντι τῇ μάχῃ, la leçon τῇ μάχῃ est celle de V, adoptée par Hertlein ; il y a lieu au moins de noter la leçon de M, car c'est avec V le seul manuscrit qui soit important pour ce

texte : τὴν μάχην ; cet accusatif ne pourrait être qu'un accusatif de qualification.

Julien écrit encore, par une extension de la même règle : 394,15 θύων ὁ Ῥωμύλος τὰ Κρόνια ; 469,4 : γενέθλια μὲν τις ἐστιῶν ; ces expressions elliptiques équivalent, pour le sens, à un substantif tiré du verbe, accompagné d'une détermination ;

c'est par une raison analogue que Julien écrit : 397, 20 σῶφρόν τε ἄμα καὶ πολεμικὸν βλέπων ; 434,4 : τῶν τραχὺ βοῶντων ὀρνίθων ; 452,1 : τωθαστικὸν μάλα ἐγέλασας ; et encore faut-il noter ici que si μάλα est la leçon de VEF, on lit dans Mb : μέγα, ce qui ferait un double accusatif de qualification ; 452,17 : ὑγρὸν βλέπειν ; les Classiques, dans les cas analogues à ceux qui viennent d'être cités, employaient le pluriel neutre de l'adjectif.

Cet accusatif de qualification peut coexister, près d'un verbe transitif, avec un complément direct : 189,17 Ἰάμβλικον, ὅς ἡμᾶς τά τε ἄλλα περὶ τὴν φιλοσοφίαν καὶ δὴ καὶ ταῦτα διὰ τῶν λόγων ἐμύησεν.

De plus cette tournure peut se retrouver au passif : 70,5 ἴστε δὲ ὅθεν ὁ πόλεμος ἐξερράγη καὶ ὅτι ξὺν δίκῃ... διεπολεμήθη ; 401,23 : τῆς ἐπιβουλῆς, ... ἣν ὁ Μάρκου παῖς ἐπεβουλεύθη.

Il reste à signaler l'emploi hardi d'un accusatif de qualification se rattachant à un substantif verbal : 455,5 οὐτ'εἰ τὰ μάλιστα φοιτᾷν μέλλοιμι, ὅτι καὶ ἄρχων προσεδόκα, καὶ τσαύτην ἄρχην ; à la vérité, on lit dans V : ἄρχειν qui ne présente pas de sens acceptable ; la leçon adoptée par Hertlein est celle des autres mss. (= MbEF).

IV. — ACCUSATIF DE RELATION.

Le grec se sert de l'accusatif, dit de relation, pour indiquer à quelle partie du sujet, à quel point de vue, s'applique une affirmation :

397, 19 σεμνὸς τὰ πρόσωπα ; 445,26 ἀποψιλουμένους (voy. nos *Rem.*) οὐτὶ τὰς γνώθους μόνον, ἀλλὰ καὶ ἅπαν τὸ σῶμα. C'est probablement une extension de l'accusatif de relation qu'il faut

voir dans 404,25 : εἶχοντο δὲ ἀλλήλων τῷ χεῖρῃ ; ἀλλήλων ne peut être que le complément de εἶχοντο, tandis que τῷ χεῖρῃ est sans doute une sorte d'accusatif de relation : « ils se tenaient l'un l'autre des deux mains » ;

447,7 : τῶν ἡλικιωτῶν τῶν ἐμῶν... βιβλία ἀνελέϊξας οὐθενδὲς ἀριθμὸν (MbE : ἀριθμῶν VF) ἐλάττω ;

478,10 : (συμβαίνει) τὴν πόλιν θ' εἶναι τὰ πρὸς ἐμὲ γνώμης μιᾶς ; d'autre part 220,20 : τοῖς δὲ περιτοῖς κατὰ τὴν φρόνησιν ; cet usage d'une préposition devant un accusatif de relation est tardif ; on le trouve dans la Koiné ; voy. Phrynichus, p. 366. Le datif est rare dans cet emploi : voy. Jannaris, §§ 1271 et 1272.

V. — ACCUSATIF MARQUANT L'EXTENSION DANS L'ESPACE ET DANS LE TEMPS.

1. L'accusatif sert à marquer l'espace parcouru par quelqu'un ; c'est l'accusatif de « chemin » : 29,12 ἑκατὸν μεταξὺ στάδια δραμόντες où Hertlein propose, inutilement, semble-t-il, d'écrire διαδραμόντες, encore que la conjecture soit séduisante ;

— ou bien encore il marque la distance qui sépare des objets, avec ou sans les verbes qui signifient « s'éloigner, être éloigné » : 83,20 προσήγον δὲ ἐν τάξει μέτρον διεστῶτες ἀλλήλων ἴσταν, « séparés d'une égale distance les uns des autres ».

2. L'accusatif s'emploie aussi pour marquer le temps pendant lequel dure une action :

165,19 τοσοῦτον ἐπιτροπεύσας τὸν Ἀθηναίων δῆμον οὐδενὶ θανάτου γέγονεν αἴτιος ; τοσοῦτον = « pendant un si long temps » ; Cobet propose même d'ajouter χρόνον ; c'est dans ce sens que nous interprétons 446,13 : ἐπισχὼν δὲ τὴν ἀπογράφαν πάλιν ἐς Φιλίου Διὸς τὰς εὐχὰς ἀναλαμβάνει κατὰ τὰ πάτρια, « pendant le jour néfaste » (ἐπισχὼν, s'étant contenu, ayant attendu). Ainsi encore pour indiquer une durée indéterminée : 415,20 (ἡ τύχη) ἣ τὸν ἔμπροσθεν χρόνον αὐτῷ πραιρεσθήκει ; dans les cas analogues, les Grecs employaient volontiers παρά et l'accusatif, ou bien διὰ et le génitif.

Il y a lieu de signaler, dans le *Contra Christianos*, un accusatif dont on ne pourrait expliquer la présence, sans recourir au texte même que Julien a voulu citer ; il écrit C 188,15 : Μνησθητι τήν ἡμέραν τῶν σαββάτων ; alors qu'on lit un peu plus bas, C 188, 20 : μνησθητι τῆς ἡμέρας. Dans le premier cas, la citation des LXX est tronquée ; il faut la compléter de la sorte « ἀγιάζειν αὐτήν ».

II. — Le Datif.

I. — LE DATIF PROPREMENT DIT.

1. Avec les verbes.

A. Verbes simples.

Le datif se construit, soit comme complément indirect des verbes transitifs, soit comme complément unique des verbes intransitifs.

a) Il n'y aurait pas lieu de s'arrêter au premier de ces deux emplois, si l'on ne trouvait dans Julien quelques exemples plus intéressants ; ainsi 404,1 : τῷ τοῦς φονέας αὐτῷ τήν δίκην ἐκτίσαι ; il s'agit de Probus, qui avait été vengé par la punition de ses meurtriers ; ce datif αὐτῷ peut paraître étonnant, étant donné qu'il s'applique à un homme qui n'existe plus ; voy. cependant Soph., *El.*, 14 πατρὶ τιμωρὸν φόνου, « (pour être le) vengeur... » (Tournier) ;

Noter encore l'emploi du datif à :

34,6 : πῦρ μὲν ἔετο ταῖς ἀσπίσιν, « le feu était lancé sur les boucliers » ; cet emploi est poétique ; ἔετο, du moins ἔετο est la leçon des mss. (= VM) ; Reiske, Wyttenbach, et après eux Hertlein écrivent ἐνέετο, correction élégante, et qui ne souffre aucune difficulté.

b) Pour ce qui est du datif employé comme complément unique des verbes intransitifs, voici les emplois les plus

remarquables auxquels il donne lieu dans Julien. On le trouve avec :

1) ἡγεῖσθαι, servir de guide : 13,18 τῇ ψυχῇ δὲ ἡγεῖτο μὲν ἡ τῶν λόγων μελέτη ; voy. encore 134, 20 ;

μαρτυρεῖν, témoigner en faveur de... : 469,9 ὁ μὲν θεὸς ἐμαρτύρησέ μου τοῖς λόγοις ; et avec un pronom neutre à l'accusatif : 449,15 αὐτῶν δ' Ἑλλήνων πλεόν τοῦτο ἔχω μαρτυρεῖν Ἀθηναίοις ;

βραβεύειν, être arbitre : 450,14 οὐδεὶς οἷός τε ἡμῖν ἐστὶν ὑπὲρ τῶν διαφορῶν βραβεῦσαι ;

εἵκειν, céder à : 453,14 τὸ μὴ εἵκειν ταῖς ἐπιθυμίαις.

2) ἀμύνειν, défendre : 26,13 ἀμῦναι τῇ χώρᾳ πορθουμένη, expression qui se retrouve textuellement 93, 8 ; voy. encore 33,19 ; d'autre part le moyen ἀμύνεσθαι est construit avec ὑπέρ et le génitif : 27,6 μὴ τολμῶντες ὑπὲρ τῆς χώρας καὶ τῶν φιλτάτων ἀμύνεσθαι ; voy. encore 33,18 : τοὺς ἀμυνομένους ὑπὲρ τῆς πόλεως ; et le sens est à peu près le même qu'avec ἀμύνειν et le datif, comme l'indique le rapprochement entre 27,6 et 26,13 : il s'agit ici d'une seule et même chose. Tout au plus le moyen marque-t-il que l'auteur fait l'action sur un objet qui lui appartient. Enfin 28,9, ἀμύνεσθαι est pris absolument, au sens de : se défendre soi-même ;

3) πικραίνεσθαι, être irrité contre : 127,17 τὸν Ἀγαμέμνονα... πικραίνόμενον τῶν Τρώων οὐ τοῖς ξυνεξέληθοῦσι μόνον τῷ Πάριδι..., ἀλλὰ καὶ τοῖς κυρουμένοις ἔτι ;

χαλεπαίνειν : 121,8 τούτῳ δὲ ἐχαλέπαινον οὐδέν ;

ὀνειδίζειν : 456,11 ὀνειδίζω μὲν ἑμαυτῷ ; 466,26, avec ὑπέρ et le génitif de la chose ;

μέμφοσθαι : 400,7 μέμφομαί γε ὑμῖν τῆς ἀνισότητος ; ὑμῖν est la leçon de V Aug., adoptée par l'éditeur ; M Bav. Pabcd ont ὑμᾶς ;

ἀγανατεῖν : 447,1 οὐ δ' ἀγανατῶ... τοῖς δυσχεραίνουσί μου τῷ βίῳ ; et avec le datif de la chose : 465,8 οὐκ ἀγανατῶ τῷ πράγματι ;

ἀπεχθάνεσθαι : 451,10 ἀπεχθάνῃ τοῖς καπῆλοις ; voy. encore 469,12.

B. *Verbes composés.*

Julien montre une prédilection marquée pour les verbes composés ; et il y a lieu de noter que le plus souvent il les construit soit au figuré, soit au propre, sans répéter la préposition. Il construit ainsi avec le datif, des verbes composés des prépositions σύν, ἐπί, ἐν, πρός, παρά, et beaucoup plus rarement de ἀντί, ὑπό ; enfin un certain nombre des verbes construits avec le datif sont composés de plusieurs prépositions :

1) avec σύν :

συνεδρεύειν : 175, 21 τὸν Ἀπόλλω συνεδρεύοντα τῷ θεῷ τῷδε ;

συνδημιουργεῖν, construire de concert avec : 216, 24 (ὁ μέγας Ἥλιος) ὁ σύνθρονος τῇ Μητρὶ καὶ συνδημιουργῶν αὐτῇ τὰ πάντα ;

συγγυμνάζειν : 350, 10 τοῖς ἡμῶν αὐτῶν δούλοις ὥσπερ ἐταίροις συγγυμναζόμενοι ;

συγχωρεῖν, s'agréger, s'incorporer à (?) : 92, 15 τῷ κοινῷ δὲ τῶν Ἰταλῶν συγχωρεῖν ; sens nouveau.

συναινεῖν, donner son assentiment à, avec le datif d'un nom de chose : 367, 24 τοῖς πεπραχμένοις συναινέσας ;

συνιέναι, entrer avec : 402, 4 ἐμελλεν αὐτῷ καὶ τὰ παιδαρίδια συνιέναι ; cet emploi a paru si nouveau à Hertlein, qu'il n'accepte pas la leçon, donnée pourtant par tous les mss. (= VM Aug. Bav.) et qu'il corrige : συν<εἰς>ιέναι ;

συνωδεῖν, chanter d'accord avec, emploi qu'on rencontre pour la première fois, d'une façon certaine, dans Julien : 405, 13 οὐ τὰ πάντα τῷ τετραχόρδῳ συνωδῶν ; on le trouve ensuite dans Stobée ; voy. aussi Suidas, v. συνωδικῶς ;

ξυλλοιδореῖν, injurier quelqu'un en même temps qu'un autre : 456, 1 (γέρων ὄν) ξυλλοιδορεῖτέ μοι ; le *Thes.* ne cite de cet emploi que Sept., *Jér.*, 36, 27 (voy. Tischendorf, II, p. 374) ;

2) Avec ἐπί :

ἐπιστρατεύειν, faire une expédition contre : 11, 10 ἐπιστρατεύων ἐκείνοις πολλῶν ; (sur cette forme, voy. Meisterhans, § 77, 2 ; p. 192) ;

ἐπιστάναι, préposer à : 14,3 τοῖς Κελτῶν ἔθνεσιν ἐπιστήσαι σε φύλακα, « te préposer aux nations... », contrairement aux verbes de sens analogue, que Julien construit avec le génitif ; voy. p. 73 ; 29, 12 : ἐφειστήκεσαν ἤδη Παρθυαίοις ; encore le datif, mais avec un sens différent, « ils étaient arrivés sur... » ;

ἐπιρρεῖν : 42,23 (ἔθνη) ἐπιρρεύσαντα καθάπερ χειμάρρους ἀνυπόστατος Ἰταλοῖς καὶ Ἰλλυριοῖς ;

ἐπιδρίθειν, fondre sur : 45,25 οἱ ξὺν τῷ τυράννῳ τοῖς πεζοῖς ἐπιθρίσαντες ;

ἐπιβλέπειν : 237,22 ἐπιβλέπει δὲ τὸ μετὰ τοῦτο καὶ ἀρχαῖς τεχνῶν ἐνίων ;

ἐπιγράφειν : 274,23 αἷς (scil. ταῖς τραγωδίαις) ἐπιγράφας τὸ Διογένους ὄνομα (voy. Meisterhans, § 84,36 ; p. 211) ;

ἐπαμᾶσθαι, amonceler sur : 423,15 (αἱ γυναῖκες) ὁστρακίοις ἐπαμησάμεναι γῆν λαχανίαν ;

ἐπέρχεσθαι, parcourir, au propre et au figuré : 14,29 ἐπελθεῖν ταῖς πόλεσιν ; 34,15 : ἐπιλείψει με, καθ' ἕκαστον εἰ πᾶσιν ἐπελθεῖν βουλοίμην, ὁ χρόνος ; voy. encore 50,13. Dans ces deux exemples, les mss. écrivent ἐπελθεῖν ; Hertlein corrige : ἐπεξελεῖν ;

ἐπιφοιτᾶν : C 193,7 ἐπιφοιτᾶν τῇ Αἰγύπτῳ ; mais avec l'accusatif, 286,19.

3) avec ἐν :

ἐμμένειν : 26,2 ἐμμένων δὲ οἶμαι τοῖς ἀρχαίοις (scil. φόροις) ;

ἐντιθέναι : 207,11 λαβόντες δὲ ἤγον τὸν ἱερὸν φόρτον ἐνθέντες εὐρείᾳ πορτίδι ;

ἐμβάλλειν : 461,17 πῦρ ἐμβάλλοντες τοῖς τάφοις τῶν Γαλιλαίων ; voy. pour ces divers exemples Kühner-G., § 426, I, A. 1 ; I, p. 443 ;

ἐντίκτειν : 17,14 (ἡ γὰρ τοιαύτη συνήθεια) ταῖς ψυχαῖς ἐντεκεῖν ὑπεροψίαν τῶν κρείττωνων ;

ἐμψύεσθαι : 102,15 ταύτην (sc. τὴν ἀρετὴν) δὲ τῇ ψυχῇ φασιν ἐμψύεσθαι ;

ἐγγράφειν : 106,20 ὅστις δὲ ἐξ ἀγαθῶν γέγονε μοχθηρός, τοῦτον τοῖς νόθοις ἐγγράφειν ἄξιον ; voy. encore 429, 6 ;

4) avec πρός :

προσάγειν, s'avancer vers : 81,27 (οἱ Παρθυαῖοι) προσῆγον τῷ τείχει ; voy. 448,17 ;

προσθλέπειν : 395,13 ὅταν αὐτοῦ (sc. τοῦ ἡλίου) τῷ δίσκῳ τις ἀτενέστερον προσθλέπη ;

προσεναντιοῦσθαι, s'opposer à : 366,10 π. τοῦ στρατοπέδου τῇ προθυμίᾳ ; mot nouveau ;

προσεπᾶδειν, chanter en outre à, ou pour : 285,15 τὸ Λῦθι ῥάμμα δὲ αὔται τῷ μηρῷ προσεπᾶδουσai, « (les nymphes) chantant le Λῦθι ῥάμμα à la cuisse (de Zeus) » : il s'agit de l'enfantement de Dionysos ; mot nouveau ;

προσῆκειν, être attendant à : 474,15 (τινὰ ἐμὰ ὀνειδῆ) ἀληθέστερα ὄντα τῇ ψυχῇ μάλιστα προσῆκει ;

προσιέναι, aller vers : 450,20 πόλει γὰρ προσιῶν ἐλευθέρᾳ ; voy. 462,7 ; 468,24 ;

προσκαλινδεῖσθαι, errer auprès de : C 225,12 τοῖς τάφοις προσκαλινδεῖσθαι ; voy. encore C 226,5 ; le mot n'est ni dans le *Thes.*, ni dans Sophoclès ; comp. 443,9 : τοῖς περὶ τοὺς τάφους καλινδουμένοις γραδίοις ;

5) avec παρά :

παραμένειν : 57,23 ταῖς ἀρχαῖς... παραμείναντες ; voy. encore 336,16 ;

παραιρεῖσθαι, enlever à : 75,10 μέση τῇ πράξει παρελόμενα τὸ ξυνεχὲς τῆς διηγήσεως, « ayant enlevé au discours, qui était dans son plein, l'enchaînement du récit » ;

παρβάλλειν, entrer dans : 241,20 πόλει παραβάλλοντες εὐδαίμονι ; voy. encore 389,22 ; 390,13 ; 472,11 ; sur ce datif, voy. *Riem.-G.*, § 81,1 R. II ; p. 85 ;

παρομαρτεῖν, accompagner : 401,18 π. τοῖς ἥρωσιν ;

παρὰφύεσθαι, grandir auprès de : 405,16 τούτῳ δὲ τῷ παναρμονίῳ τετραχόρδῳ παρὰφύεταί δεινὸν καὶ τραχὺ καὶ ταρχωδὲς σύστημα.

6) avec d'autres prépositions :

ἀντιδλέπειν, regarder en face : 397,10 οὐδένα γὰρ οἱ τῶν πάντων ἀ. ἡξίου ;

ὕπακούειν, obéir : 296,24 αἱ δὲ (sc. αἱ Μοῖραι) ὑπήκουσαν... τῷ Διί ; voy. encore 284, 19 ;

ὑπέρχεται, pénétrer dans : 326,8 ὑπέρχεται μοι καὶ τὸ θρυλούμενον, ὡς... ; sur ce datif, comp. Riém.-G., § 81, 1 R. II ; p. 85.

7) avec plusieurs prépositions :

συμπροέρχεται, marcher en même temps avec, ici = coïncider : 411,14 ἐπὶ δὲ τῶν ἐξῆς οἱ κληροὶ τοῖς ἐκάστου χρόνοις συμπροήλθον ;

συγκατεργάζεσθαι : 11,7 ὧν ὁ μὲν τις τῷ πατρὶ συγκατειργάσατο τὸν πρὸς τοὺς τυράννους πόλεμον ;

συναποτίθεσθαι : 57,23 τὰς ἐπιμελείας τῶν κοινῶν συναπέθεντο τοῖς σώμασι ;

συνεπιτίθεσθαι, attaquer de concert avec : 68, 4 τοῖς... συνεπιθεμένοις τῷ τὴν ἄρχὴν σφετερίσασθαι προσελόμενῳ, « de concert avec celui qui avait entrepris d'usurper le pouvoir (= Magence) » ;

συνυποκεῖσθαι, être placé en même temps sous : 173,3 (τὸ διαφανές) πᾶσι μὲν ὡς ἔπος εἰπεῖν συνυποκείμενον τοῖς στοιχείοις, « tout en étant pour ainsi dire le substratum de tous les astres » ;

συγκαθιδρύειν, faire siéger avec : 195,14 (οἱ τὴν Ἑδεσσαν οἰκοῦντες) Μόνιμον αὐτῷ (scil. τῷ Ἡλίῳ) καὶ Ἀζίζον συγκαθιδρύουσιν ;

συγκαταπέμπειν : 198,24 Ἀφροδίτην Ἀθηνᾶ συγκαταπέμψας ἡμῖν, « nous ayant envoyé Aphrodite en même temps qu'Athéna » ;

συγκαθέζεσθαι, siéger à côté de : 431,7 Τραϊανὸς δὲ παρὰ τὸν Ἀλέξανδρον ἔθει ὡς ἐκείνῳ συγκαθεδόμενος ;

ἐπεξέρχεται, poursuivre : 75,19 τῶν δὲ ἐπεξελθεῖν τελέως τῇ νίκῃ φιλοτιμουμένων, « de poursuivre leur victoire » ; voy. encore 180,6 ; 420,12 ; 421,9, au sens de « poursuivre des ennemis » ;

ἐπεξιέναι : 119,23 ὥρα ἐπ. τοῖς ἔργοις, « parcourir successivement » ; mais 453, 20 : λαβὼν ἐπέξιθι τὸ βιβλίον ; ici τὸ βιβλίον est la leçon de MbEFPe^f, adoptée par l'éditeur, tandis qu'on lit dans VPc : τῷ βιβλίῳ ;

ἐπειστρέχειν : 397,19 τρίτος ἐπεισέδραμεν αὐτοῖς Τιβέριος ; voy.

encore 403,7; c'est un mot rare, qu'on ne trouve qu'une fois avant Julien : Poll., 9,158, et dont il n'y a pas d'autres exemples que les deux cas, qui viennent d'être cités ;

ἐπεισέρχεσθαι : 406,15 ἐπεισελθόντος αὐτοῦ τοῖς ἥρωσιν ;

ἐναποτιθέναι : 18,14 (εἰ καὶ τούτου μὴ κρατοίη τοῦ πάθους) πλείστας ἂν κηλίδας ἐναπόθοιτο τῇ ψυχῇ ;

ἐναπολύπειν : 40,26 (ἢ πειθῶ) τὸ κέντρον ἐναπολυπεῖν ἴσχυσε ταῖς ψυχαῖς ;

ἐναποκρύπτειν : 48,4 τοῖς ὄρεσι τοῖς ἐκεῖ καθάπερ θηρίον ἐναποκρύψας τὰς δυνάμεις ;

ἐναποθνήσκειν, mourir pendant : 419,22 οἱ μὲν γὰρ ταῖς στρατηγίαις ἐναπέθανον ;

2. Avec les adjectifs.

On construit avec le datif, les adjectifs qui se rapprochent pour le sens des verbes précédents, c.-à-d. :

1) Ceux qui expriment des sentiments bienveillants ou hostiles ; ainsi :

φίλος : 204, 17 τὸν τῷ θεῷ φίλον Ἰάμβελιχον ; voy. encore 149,12 ; 457,15 ; en revanche avec le génitif : 150,4 ἔσους τοῦ πατρὸς ἐνόμισε φίλους ; à 19,24 : τοὺς πατρώους σοι φίλους, le datif σοι est la leçon de V, tandis que M a σου ;

ἐχθρός : 353,13 ὁ θεοῖς ἐχθρὸς ἀνδρόγυνος ; voy. encore 451,13 ; mais avec le génitif : 25,7 ;

πολέμιος : 437,18 (ἡθρὺς) τρυφώσῃ πόλει πολέμιον ; voy. encore 37,23 ; mais avec le génitif 37,21 ; pour ces divers exemples voy. au *Génitif*, pp. 79-80.

2) ceux qui expriment l'égalité ou la ressemblance :

ἴσος : 17,12 (οὐδὲ) τῆς ἴσης ἀξιοῦν ἐχρῆν τροφῆς καὶ παιδείας τοὺς ιδιώτας τοῖς ἄρχουσιν ; mais avec le génitif : 3,13 τὴν ἴσην εὐνοίαν ἀπαιτήσαντα τῆς ὑπαρχούσης ἡδὴ σοι παρ' ἡμῶν ; voy. sur cet emploi très rare, *Génitif*, p. 83 ;

παραπλήσιος : 434,3 ἄγρια μέλη λέξει πεποιημένα παραπλησίᾳ τοῖς κρωγμοῖς τῶν τραχὺ βωόντων ὀρνίθων ; voy. encore 449,8 ; 472,18 ; 475, 10 ; mais avec le génitif : 117, 9 αὐτοῦ παραπλησίους εὐξέται γενέσθαι ;

ὁμοταγής, placé sur le même rang que : 187,23 τοσαῦτα μὲν ὑπὲρ τῶν προκοσμίων αὐτοῦ δυνάμεων, ἔργα δὲ ὁμοταγῇ ταύταις ὑπὲρ τὸν ἐμφανῆ κόσμον ἢ τῶν ἀγαθῶν ἀποπλήρωσις; (comp. *Génitif, pass. cité*).

3) Ceux qui, d'une façon générale, expriment la communauté ou la parenté ; ainsi :

κοινός : 16,26 πᾶσιν ἦν κοινὰ τὰ παρὰ τῶν νόμων τῆς ἀρετῆς γυμνάσια ; voy. encore 339,14 ; 351,13 ; 446,17 ; C 220,2 ; et avec un double complément : 41,11 ἔχαιρες δὲ οἶμαι τῷ κοινήν πρὸς ἐκείνους εἰναί σοι τὴν ἐπιμέλειαν ; voy. encore 175,17. Julien construit ordinairement κοινός avec le datif ; on ne le trouve qu'une fois avec le génitif : 60,15 τὸ.. ἐν Γαλατῖα γενόμενον κοινήν ἀπάντων ἔδειξε στρατοπέδων τὴν εὐνοίαν ;

οἰκεῖος, au sens de « convenable à » : 246,11 οἰκεῖόν ἐστιν ἄνθρωπος φύσει πράξει καὶ ἐπιστήμῃ ; voy. encore 116,8 ; 223,11 ; 438,4 ; — au sens de « parent » : 453,5 (ἄρχων) οἰκεῖος ὢν ἐμοὶ καὶ ἀναγκαιός ; — au sens de « propre à, appartenant à » : 173,5 (τὸ διαφανές) οὐδὲ τὰς οἰκεῖας σώματι προσέμενον ποιότητας, « les qualités propres à un corps » ; mais dans ce dernier sens on trouve une fois οἰκεῖος avec le génitif : 7,3. Au reste il n'est pas toujours facile de décider entre ces diverses acceptions ;

ἐταῖρος : 336,7 πρὸς τὸν ἐταῖρον ἡμῖν ἀρκεύμενος Ἀράξιον ;

ἀδελφός : 348,11 οὐδὲν γὰρ οὕτως ἐστὶν ὡς τὸ δίκαιον ἀδελφὸν προνήσει ;

ξύμφυλος, qui est de la même tribu : 71,12 αὐτῷ ξύμφυλον ;

σύνθωκος, qui siège avec : 221,10 σ. μὲν οὖσα τῷ βασιλεῖ Διί ; mais avec le génitif 215,13 ; sur ces adjectifs et notamment les adjectifs composés de σύν, voy. le *Génitif*, pp. 79 suiv.

4) avec quelques autres ; ainsi :

ἀμιγής, non mélangé avec, sans mélange de : 90,1 (νοῦ τοῦ) ἀμιγοῦς γηίνῳ σώματι ; voy. encore 211, 25 ; en revanche avec ἀπό et le génitif : 180,2 ἀμιγῆς ἀφ' ὅλων τῶν θεῶν ἐμφανῶν τε καὶ ἀφανῶν ; quant à ἀμικτος, il est construit avec le génitif ; voy. le *Génitif*, p. 83.

ἐνοχος, coupable de : 147,17 τοῦ δοκεῖν ἐνοχον εἶναι τῷ πονηρέματι ;

ἀμεσολάβητος, non intercepté par : 199,7 ἀμεσολάβητον νυκτί ; Sophoclès ne cite qu'un exemple de cet adjectif : Orig., Migne, P. G., XVII, 133 D ; les références citées par le *Thes.* sont toutes postérieures à Julien.

3. Datif de la personne avec les verbes passifs.

Avec un verbe passif, les Grecs, pour indiquer la personne qui fait l'action employaient volontiers le datif, lorsque ce passif était au parfait ou au plus-que-parfait ; les Classiques voyaient avec raison, dans cette construction, un datif d'intérêt. Puis on en vint dans l'usage ordinaire à employer, sans raisons particulières, avec les parfait et plus-que-parfait, le datif au lieu de ὑπό et le génitif. C'est la construction assez ordinaire de Julien avec le parfait et le plus-que-parfait passif ; voy. par ex. 209, 17 ; 462, 22 ; mais ce n'est pas la plus fréquente.

Très souvent Julien construit le parfait passif, comme l'un quelconque des autres temps du passif, c.-à-d. avec ὑπό et le génitif : 82,16 ἐπεποίητο δὲ ὑπ' αὐτῶν ἐκεῖνα πρότερον ; voy. *Prépositions*, p. 106 ; ou avec d'autres prépositions : παρά et le génitif : 304,9 τὸ παρὰ σοῦ δὲ πεποιημένον, emploi fréquent ; voy. *Prép.*, p. 101 ; une fois ἐκ et le génitif : 211,2 ταῖς ἐκ θεῶν δεδομέναις προφητείαις ; une fois διὰ et le génitif : 451,17 εἰκότως λυποῦνται δι' ἀμφοτέρων ἀφηρημένοι τὰς ἐπικερδαίας ; il va sans dire que l'emploi de ces diverses prépositions ajoute le plus souvent au texte une nuance propre au sens de chacune d'elles ; voy. *Riem.-G.*, § 217, 2^o R. I ; p. 249.

Mais Julien étend l'emploi du datif de la personne aux divers temps du passif : 100, 25 τούτοις (par eux) τε ἀποδίδεσθαι τὸ προσήκόν φατε ; 197,17 : ὑμνεῖσθω τε ἄλλοις ἀξίως ; mais à la ligne suivante : ὑφ' ἡμῶν πιστευέσθω ; 201, 6 : οἱ μῆνες ἅπασιν μὲν τοῖς ἄλλοις ὡς ἔπος εἰπεῖν ἀπὸ τῆς σελήνης ἀριθμοῦνται ; 206,21 : οὗ τοῖς Ἀθηναίοις δημοσίᾳ πάντα ἐφυλάττετο τὰ γραμματεῖα, « par les Athéniens », peut-être aussi « pour les Athéniens » ; voy. encore 382, 18 ; 389,18 ; 390,16. On trouve ce datif avec

γίγνεσθαι : 21,21 μέλλων δὲ ἔτι δὴ τῶν πρὸς αὐτοὺς ἀγώνων γενομένων σοι πολλάκις ἄπτεσθαι, « livrés par toi » ; en revanche, 6,11 γίγνεσθαι est construit avec ὑπό et le génitif, et 51,5 avec παρὰ et le génitif. Sur cet emploi du datif, on notera toutefois que, après le parfait passif, c'est à l'aoriste passif qu'on le trouve le plus communément ; ainsi 1,13 : τῶν σοι παραθέντων ; voy. encore 2,9 ; 3,5 ; 37,7 ; 50,13 ; 415,8 ; 421,3 ; 433,3 : Ἀνακρέοντι τῷ ποιητῇ πολλὰ ἐποιήθη ; voy. encore 449,2 ; 452,18 ; ailleurs avec ὑπό et le génitif, par ex. 46,15 ; 297,22 ; 299,27 ; 466,19 ; 471,19 ; sur cet emploi du datif, voy. Meisterhans, § 84,35 ; p. 210.

4. Datif de sentiment.

Le datif de sentiment est encore un cas du datif d'intérêt ; c'est le datif où l'on met un pronom personnel pour désigner une personne qui prend ou est supposée prendre intérêt à l'action marquée par le verbe ; Julien emploie de la sorte aussi bien le pronom de la 3^e personne que ceux de la 1^{re} et de la 2^e : 424,19 αὐτὸς δὲ ἡμῖν ἐν ποτέρῳ σαυτὸν θήσεις γένει ; ici il s'agit d'un dialogue familial ; 472,15 : ἐκόντες ὑμῖν ἐξιστάμεθα τῆς πόλεως ; 134,25 : ἔχει δὲ αὐτῷ (scil. Ὀδυσσεῖ) τὰ ὑπὲρ τούτων ἔπη τὸν τρόπον τόνδε, « versus porro quos de ea re scripsit ita se habent » (Pétau) ; nous adoptons cette interprétation d'un passage qui n'est pas clair et nous considérons αὐτῷ comme un datif de sentiment. Quant à 404,1 : τῷ τοὺς φονέας αὐτῷ τὴν δίχην ἐκτίσαι, « par la peine que subirent ses meurtriers » (ceux de Probus), il faut peut-être l'expliquer de la même manière, et considérer αὐτῷ comme un datif de sentiment, étant donné que Probus était mort ; voy. cependant plus haut, p. 50. C'est encore un datif de sentiment qu'il faut voir à 440,5 : ἐμπιπλῆμενης δέ μοι τῆς κεφαλῆς ἐδέησα μὲν ἀποπνιγῆναι ; 479,15 : ὁ λόγος οὖν μοι καὶ ἐνταῦθα περιίσταται πάλιν εἰς ὅπερ βούλομαι.

En ajoutant au pronom, exprimé ou sous-entendu, un participe, on indique de façon plus précise le genre d'intérêt que la personne prend à l'action ; voy. Koch, § 85,4 d ; p. 318 ;

ainsi 393,17 : λέγοις ἂν καὶ μάλα ἀσμένῳ ; en réalité la leçon de tous les mss. est ἀσμένως ; la correction ἀσμένῳ que Hertlein emprunte à Cunaeus (Vander Kuhn) a toute la valeur d'une leçon authentique. On peut à la rigueur expliquer par un datif de sentiment 460,1 : (πρῶτον ἐπετρέψατε ταῖς γυναῖξιν ἄρχειν αὐτῶν) ἵνα ὑμῖν ὥσι λίαν ἐλεούθῃται καὶ ἀκόλαστοι, mais il semble que ὑμῖν soit plutôt ici un datif de relation, « à votre égard ».

II. — DATIF JOUANT LE RÔLE DE LOCATIF.

1. Datif de temps.

1) On emploie le datif pour marquer l'époque précise d'un fait. C'est ainsi que Julien construit au datif sans préposition les *noms de temps*, accompagnés d'une détermination numérique ou autre :

366,16. ὥρα που τρίτῃ ; 467,1 : δεκάτῳ γάρ που μηνὶ τῷ παρ' ὑμῖν ἀριθμουμένῳ ; 130,7 : οὐδὲ αὐτῷ θέρους ὥρα τοῦ κρυστάλλου μέλει ; voy. encore 438,11 ; par analogie 359,4 : ἥρος ἀρχῇ, et même 169,20 : τοῖς κατ' ἐμμετὸν χρόνοις. Les Grecs construisaient de même les noms de fête au datif sans ἐν ; ainsi fait Julien une fois : 275,1 οὐχὶ καὶ Ἰσθμίοις τοὺς αὐτοὺς (scil. ἀγωνιστὰς) καὶ Παναθηναίοις θεάσασθαι δίχα πραγμάτων οἷόν τε ἦν ; mais d'autre part 459,7 : ἐν τοῖς Διενυσίοις ; voy. Meisterhans, § 84,24 ; p. 208 ;

2) Julien se sert du datif sans préposition pour marquer le temps pendant lequel se prolonge une action : 80,7 ἐπειδὴ συγκαῖς ἡμέραις ταῦτ' ἐδράτο ; 84,21 : ἡμέρᾳ δὲ ὅλῃ καὶ νυκτὶ συνεχῶς ἐργασαμένων, « ayant travaillé pendant tout un jour et toute une nuit sans s'arrêter ». Cet emploi du datif devait se propager dans la période gréco-romaine ; voy. Jannaris, § 1394.

2. Datif de lieu.

Julien met au datif sans préposition, contrairement à l'usage classique, le nom du lieu où se fait l'action :

403,14 ἡ δοθεῖσα Δελφοῖς μαντεία, « l'oracle rendu à Delphes » ; Δελφοῖς est la leçon de VM, adoptée par Spanheim et Hertlein ;

on lit dans Aug. Bav. : ἐν Δ. C'est également une sorte de locatif qu'on est tenté de trouver dans 320,2 : τὰ πόρρω καὶ μυριάσι σταδίων ἀπωχισμένα τῶν γενομένων παρὰ πόδα, « les objets établis à des myriades de stades de... » ; comp. Meisterhans, § 84, 23 ; p. 208, et Jannaris, § 1390.

III. — DATIF JOUANT LE RÔLE D'INSTRUMENTAL.

1. L'idée d'accompagnement est souvent rendue par le datif auquel on ajoute un αὐτός attributif ; et l'on a donné à cet αὐτός un sens d'association, mais à tort, l'adjonction de αὐτός ne faisant que renforcer le sens d'association du datif ; voy. dans *Wien. Stud.*, 1898, l'article de F. Stolz sur l'emploi attributif de αὐτός dans le datif d'association, pp. 244 suiv. Ainsi dans Julien :

31,5 : διασώσας ἀπαθῆ τὴν ναὺν αὐτῷ φόρτῳ ; voy. encore 72,7 ; 76, 14, 22 ; 155,5. L'article fait habituellement défaut ; à propos de 75,24 : ἀπορριπτοῦντες τὰς ἀσπίδας αὐτοῖς τοῖς ξίφεσιν ὠθοῦντο, où Hertlein adopte la leçon de M, tandis que V n'a point l'article, on peut se demander si Hertlein n'a pas eu tort de préférer la leçon de M à celle de V, qui est l'autorité, et de substituer dès lors un datif de moyen à un datif d'accompagnement. Il faut noter que dans ces divers exemples, αὐτός, conformément aux habitudes grecques, se trouve placé devant le substantif au datif ; voy. Kühner-G., § 425, 4 ; I, p. 433 ; voy. aussi nos *Rem.*

2. En parlant des opérations militaires, ou de sens analogue, on peut mettre au datif le nom qui indique les forces qui y participent, surtout avec les verbes de mouvement : 22,13 (Ἀρμένιοι) τὴν ὁμορον σφίσι λησταῖς κατατρέχοντες, « faisant des incursions avec des brigands ». Mais dans ce cas, Julien emploie de préférence la préposition σύν, et plus rarement μετά : 26,22 τὸν ποταμὸν ἐκείνον περαιοθεὶς ξὺν τῷ στρατεύματι ; voy. encore 80,21 ; 81,26 ; avec μετά et le génitif : 367,10 πάντες εἰς τὰ βασίλεια μετὰ τῶν ὀπλῶν ἔθρον ; voy. encore 399,7 ; — ou bien encore Julien remplace le datif

d'accompagnement par le participe ἔχων : 28,21 ἔφευγεν ἔχων ὀλίγους ἱππέας ; surtout par ἄγων : 38,7 παρῆν (au sens de : il était venu et se trouvait présent) ἄγων ὀπλιτῶν φάλαγγας ; voy. encore 46,12 ; et avec μετά et le génitif : 286,19 ; 404,23 ;

3. C'est encore le datif instrumental qu'on emploie avec un adjectif au comparatif, ou tout mot impliquant une idée de comparaison, pour indiquer de combien une chose est supérieure à une autre. Ainsi devant un comparatif : 139,11 τῷ παντὶ γὰρ οἷμαι κρείττον ἐστί καὶ σεμνότερον ἀρχὴν παρασχεῖν τοῖς ἐγγόνοις ; 454,17 : μῆσιν ὕστερον ὀλίγοις ; devant un mot impliquant une comparaison : 478,14 ἐνιαυτοῖς ἔμπροσθεν ἐννέα (ἔμπροσθεν = πρότερον), « neuf ans auparavant » ;

Avec des verbes :

ἐλαττοῦσθαι : 9,20 (πόλιν) τοσοῦτω τῶν ἄλλων ἀπασῶν μεῖζονα, ὅσῳ τῆς Ῥώμης ἐλαττοῦσθαι δοκεῖ ;

λείπεσθαι : 41,5 ταύτης εἰκόνα τῆς πράξεως μακρῷ λειπομένην καὶ Ἠέρσαι θρυλοῦσι ; et voici un cas curieux : 1,8 οὐ τὸ βραχὺ λειφθῆναι τῷ λόγῳ τῶν ἔργων δεινὸν κρίνοντα, où la leçon βραχὺ, adoptée par Hertlein est celle de M, tandis qu'on lit dans V βραχεῖ. Sans doute il est facile d'expliquer la méprise qui aurait pu provoquer dans V cette lecture ; il suffit que τὸ ait été écrit τῷ par inadvertance, pour que βραχεῖ ait pris la place de βραχὺ, soit immédiatement, soit dans une copie postérieure ; et la confusion était d'autant plus facile que l'ο et l'ει se prononçaient de même ; mais d'autre part on lit dans Platon, *Rép.* 330 b : βραχεῖ γέ τιτι πλείω ; d'ailleurs comp. avec 41,5 ; voy. aussi Grégoire de Nazianze, *Éloge funèbre de Basile* (or. XLIII, 73 ; Migne II, 596 ; éd. Boulenger, p. 216) : ὁ δέ, τοῦ μὲν τῷ πράγῳ, τοῦ δὲ τῇ σοφίᾳ κατὰ τὸν ἐμὸν λόγον, οὐδὲν ἢ μικρῷ λείπεται ; il semble donc que Hertlein aurait pu suivre V, qui est de beaucoup la meilleure autorité ; (voy. nos *Rem.*) ;

Autre cas intéressant : 359,1 ὁ Κωνσταντίος νομίσας ὀλίγῳ μὲν ἐπιδύσειν (scil. τὰ τῶν Κελτῶν πράγματα), « ayant cru que les affaires des Celtes prendraient peu d'accroissement » ; Hertlein se demande ici s'il ne faut pas écrire ὀλίγον : Julien a sans doute voulu traiter ici le verbe ἐπιδιδόναι, comme ceux qui

impliquent l'idée de comparaison ou de mesure ; en revanche il écrit avec διαφέρειν : 137,19 (ὁ τούτου παῖς) τοσοῦτον μεγαλοψυχία τῶν ἄλλων διήνεγκε, où τοσοῦτον est la leçon de V, tandis que M a τοσοῦτο et Paed τοσοῦτω.

R. Avec les mots qui impliquent l'idée de comparaison, Julien écrit *toujours* πολύ, jamais πολλῶ ; voy. par ex. 19,16 ; 25,17 ; 28,3 etc. ;

— ordinairement ὀλίγῳ : voy. par ex. 349,7 ; 359,1 ; 437,3 ;

— par parties très sensiblement égales μικρόν et μικρῶ ; ainsi μικρόν : 11,11 ; 32,7, leçon de V ; 60,13 (pour le datif devant μετά voy. Kühner-G., § 426,13 ; I, p. 441) ; 224, 18 ; 226,8 ; 353, 22 ; 449,1 ; C 201,7 ; μικρῶ : 2,18 ; 32,7, leçon de M adoptée par Hertlein ; 203,22 ; 232,5 ; 240,10 ; 348,21 ; 464,12.

Quant à τοσοῦτον... ὅσον, Julien n'a pas de règle fixe : ainsi τοσοῦτω... ὅσω : 474,12 ὁνειδὴ τοσοῦτω τῶν ἔμπροσθεν χαλεπώτερα, ... ὅσω καὶ ἀληθέστερα ὄντα ; voy. encore 9,20 ; mais au même passage (9, 20) τοσοῦτον... ὅσον, du moins dans la citation qu'en fait Suidas. De même on trouve τοσοῦτον devant un comparatif : 49,20 (ὁ χρηστὸς ἄρχων) τοσοῦτον αὐτοῦ γέγονε χαλεπώτερος ὥς κ. τ. λ. ; de même ὅσον : 463,18 ἀνὴρ ἀγριώτερος ἐκείνου καὶ θρασύτερος τοσοῦτω καὶ αὐθαδέστερος, ὅσον οἱ Κέλται Ἰωμαίων.

En revanche on trouve τοσοῦτω et ὅσω là où l'on attendrait τοσοῦτον et ὅσον : 94,19 ὅσω δὲ μείζους, αἱ συνιοῦσαι δυνάμεις, τοσοῦτω τὰ ἔργα προσφέρειν εἰκός, au lieu de τοσοῦτον ; voy. encore 288,17, où la même remarque s'applique à ὅσω.

III. — Le Génitif.

I. — Le Génitif proprement dit.

I. — GÉNITIF DÉPENDANT D'UN SUBSTANTIF, OU D'UN MOT EMPLOYÉ SUBSTANTIVEMENT.

1. Génitif possessif.

1) Il peut s'employer comme génitif attribut : 90,16 αὐτῇ

(δικαιοσύνη) δὲ ὅτι τοῦ θειοτέρου ψυχῆς εἶδους ἐστίν, οὐδένα λείληθε, « il n'a échappé à personne qu'elle se rattache à la forme la plus divine de l'âme » ; voy. encore 241,13. Il arrive, bien que rarement, que le sujet du verbe soit un nom de personne, ou son équivalent, et que le génitif attribut soit un nom de chose : 478,10 (συμβαίνει) τὴν πόλιν δ'εἶναι τὰ πρὸς ἐμὲ γνώμης μιᾶς, « il arrive que la ville est unanime (d'un seul avis) sur mon compte » ; (voy. Riem.-G., § 103, 1 R. II ; p. 114) ;

2) parfois le génitif possessif dépend d'un substantif non exprimé : 62,12 ὁ τῆς Θετιδος ; 406,14 : ὁ τῆς Ἀλκμήνης ; 332,13 : τὸν Διογένους ἐκείνον, « l'homme de Diogène » ; de même 446,6 : ἐν τῷ τοῦ Διός. Aussi peut-on s'étonner de lire d'après les mss. : 453,1 ἐμὲ δὲ ὁ παιδαγωγὸς ἐδίδασκεν εἰς γῆν βλέπειν ἐς διδασκάλους φοιτῶντα ; et un peu plus loin : 454,21 οὗτος ἐξ ἐκείνου ταῦτα ἀνέπεισεν ἄγων ἐς διδασκάλους μίαν ἐδόν ; il est évident que Hertlein a eu raison d'écrire, après Reiske, Fr. Vater et Cobet : ἐς διδασκάλου ; voy. sur ces divers points, l'Article, p. 190.

2. Génitif objectif.

Il indique l'objet sur lequel s'exerce directement l'action exprimée par le nom, dont dépend le génitif :

9,6 : τοιαύτην δὲ εὐνοίαν αὐτοῦ, « bienveillance pour lui-même » ; comp. 479,21 : τῆς εἰς ἡμᾶς εὐνοίας ; 150,20 : παρῆξομαι ὑμῖν εὐγνωμοσύνης μὲν ἐμαυτοῦ σημεῖον : cet emploi d'un génitif objectif de la 1^{re} ou même de la 2^e personne serait contraire aux habitudes grecques, d'après Krüger, qui n'admet dans ce cas que le pronom-adjectif possessif (§ 47,7, A. 8 ; p. 36) ; Kühner-G., par contre, assure que le « génitif du pronom personnel et l'adjectif possessif s'emploient indifféremment », (§ 454, 3, A. 11 ; I, p. 560) ; il cite d'ailleurs 2 exemples de cet emploi du génitif des pronoms personnels (1^{re} et 2^e personnes), § 414, 4 ; I, p. 335 ; Riemann, dans *Rev. Philol.*, VI, p. 73 (1882) en cite deux autres exemples ;

474, 21 : ἐν μὲν δὴ τοῦτο ἔστω μοι τῆς προπετείας ὄνειδος, « reproche pour ma précipitation » ; c'est un emploi du même genre qu'on trouve à 19,4 : τοῦ τρυφᾶν δὲ παρέχων ἄλλοις χορηγίαν, « des ressources pour vivre dans le plaisir » ; 19,15 : γενέσεως καὶ τροφῆς ἀποτίνων τὰ χαριστήρια ;

d'autre part à 204,24 : ὕμνον ἐθέλων διελθεῖν τοῦ θεοῦ χαριστήριον ἐν τούτῳ τόπον ὑπελάμβανον κ. τ. λ., il faut interpréter τοῦ θεοῦ comme un génitif objectif dépendant de ὕμνον, « un hymne en l'honneur du dieu » ; comp. Thucydide 5,50 : ἡ ἐορτὴ αὐτοῖς οὕτω διήλθεν, et dans un exemple analogue, Julien dira avec le datif : 467,17 ἐνιαύσιον ἐορτήν ἄγουσα τῷ θεῷ ; mais on trouve aussi des exemples du génitif ; voy. le *Thes.*, au mot ἐορτή ;

c'est encore une sorte de génitif objectif, qu'il faut voir à 118,7 : ἐν εἰρήνῃ πολλῇ τῶν τε ἔξωθεν πολεμίων καὶ τῶν οἰκοθεν καταδιώσσονται ; c'est comme s'il y avait πρὸς τοὺς τε ἔξωθεν πολεμίους καὶ τοὺς οἰκ. ; de même 403,10 : δίκαι τῶν ἀδίκων φόνων, « procès relatifs à ses meurtres injustes ». Il y a une difficulté d'interprétation à 373,5 : ἵνα ὄνειδος αὐτῶν περιορῶμεν περινοστοῦντας τοὺς πένητας (αὐτῶν = τῶν θεῶν), « une injure aux dieux » ; comprenez, comme il ressort du contexte, « une injure que cela provoque chez autrui contre les dieux ».

3. Génitif partitif.

Il peut dépendre :

1) d'un substantif :

16,21 οὔτε γὰρ Λακεδαιμόνιοι τῶν Ἑλλήνων..., οὔτε τῶν βαρβάρων οἱ Καρχηδόνιοι, « ni les Lacédémoniens parmi les Grecs... » ;

466,18 : (τὸ πῦρ ἐκεῖνο) τοῖς μὲν ἐπιδημοῦσι τῶν ξένων φρικτῶδες, ὑμῶν δὲ τῷ δήμῳ μὲν ἡδονὴν προσχόν ; le génitif ὑμῶν est un génitif partitif dépendant de τῷ δήμῳ ;

peut-être est-ce un génitif partitif qu'il faut voir à 404,17 : τὰ πρωτεῖα κατὰ τὴν φιλοσοφίαν ἀπηνέγκατο τῶν καθ' ἑαυτὸν ἀνθρώπων, « le premier prix des hommes de son temps » ; ce cas serait à rapprocher du génitif partitif qui dépend d'un super-

latif ; à moins qu'il ne faille considérer ce génitif comme analogue à celui qui se construit avec les verbes marquant la supériorité, « le premier prix sur... ». C'est sans doute encore un génitif partitif qu'on trouve à 237,2 : τὴν φιλοσοφίαν, εἴθ', ὥσπερ τινὲς ὑπολαμβάνουσι, τέχνην τεχνῶν καὶ ἐπιστήμην ἐπιστημῶν, εἴτε ὁμοίωσιν θεῶν κατὰ τὸ δυνατόν, ... ὑπολάβοις, « l'art des arts et la science des sciences ». Les Tragiques remplaçaient parfois le superlatif par la répétition au génitif de l'adjectif au positif (voy. Kühner-G., § 414, § b ; I, p. 339) ; Julien étend cet emploi au substantif ; cet exemple, d'ailleurs unique, est à rapprocher des langues sémitiques ;

2) d'un pronom :

436,8 : εἰ δὲ βούλεσθέ τι καὶ τῶν ἀπορρήτων μαθεῖν ; 450,13 : ἀνθρώπων οὐδεὶς ; 457,7 : ἕτερος τῶν Πλάτωνος νόμων ; dans ces divers exemples, il semble que la construction par le génitif partitif, marque une tendance de l'auteur, plutôt qu'elle n'est imposée par le sens ; Julien aurait pu écrire, sans enlever rien d'essentiel à sa pensée : ἀπόρρητόν τι, ἄνθρωπος οὐδεὶς ; au contraire 461,18 : ἐλύπησα δ' ἐγὼ τίνος Ἑμισσηνῶν ; ici le génitif est indispensable, comme on en peut juger par le contexte.

Il y a un cas où, si l'on suit les mss., le génitif partitif dépend d'un pronom qui n'exprime par lui-même aucune idée de division :

437,22 : ὀλιγάκις οὖν ἐμοὶ τῶν πάντων ἐμέσαι συνέβη ; le cas a paru étrange ; c'est pour cela que Reiske suppose : ἐμοὶ <μόνῳ>, tandis que Hertlein propose de corriger ὀλιγάκις : ὀλιγιστάκις ; mais ὀλιγιστάκις n'a jamais été rencontré ;

3) d'un participe, ordinairement accompagné de l'article :

29,23 : Παρθυαίων δὲ τὸν ἐπὶ τῇ βασιλείᾳ τρεφόμενον ; 82,8 : τὸ διεσπρηγμένον τοῦ τεύχους ; 475,8 : ὑμεῖς δ' ἐκείνων μὲν οὐ τοὺς δυναμένους εἴλεσθε. Parfois l'emploi du génitif partitif ne s'impose nullement : 466,18 τοῖς ἐπιδημοῦσι τῶν ξένων, équivaut à peu près à : τοῖς ξένοις τοῖς ἐπιδημοῦσι.

Il reste à noter le cas unique d'un génitif partitif, dépendant d'un participe non précédé de l'article : 46,16 τίς γὰρ εἶπειν ἔχει τῶν πρόσθεν αὐτοκρατόρων, ἱπικὴν δύναμιν καὶ σκευὴν τῶν

ἐπλων τοιαύτην ἐπινοήσαντα, où le génitif αὐτοκρατόρων dépend, dans l'état du texte, du participe ἐπινοήσαντα ; il serait d'ailleurs facile de supposer ici une omission, et de corriger : τοιαύτην < τιν' > ; voy. nos *Rem.*

4) d'un adjectif :

Au positif : 295,15 οἱ φαῦλοι τῶν ἰατρῶν ; 435,18 : οἱ καλοὶ τῶν παιδῶν ; 438,19 : οἱ πλεῖστοι τῶν ὁδῶν ; 472,19 : οἱ γενναῖοι τῶν ἵππων, nouvelle preuve que Julien affectionne cet emploi du génitif ; on pourrait, sans dénaturer gravement le sens, écrire : οἱ ἱατροὶ οἱ φαῦλοι, οἱ παῖδες οἱ καλοὶ etc. ; mais 459,20 : κολλάζειν τῶν νέων τὸ ἡλιχστον, « refréner chez les jeunes gens ce qu'il y a d'effréné ;

au superlatif : 65,7 Γαλατίας ἔθνη τὰ μαχριώτατα ; ou au comparatif, si ce comparatif est employé au lieu du superlatif : 399,22 τῶν παιδῶν δὲ τὸν πρεσβύτερον. Quant à 31,14 : ἐγὼ δὲ εἰ μὴ καὶ τὴν τύχην τὴν σὴν ἁμείνω καὶ δικαιοτέραν τῆς τῶν ἀντιταξαμένων, μᾶλλον δὲ τῆς ἀπάντων ἀνθρώπων κρατίστην φῆσαιμι, il est malaisé de rendre compte du génitif τῆς ἀπάντων ἁ. (τύχης), construit ici contre toute vraisemblance et toute règle, à la façon d'un génitif complément d'un comparatif. Hertlein a été frappé de la difficulté ; et, pour la résoudre, il supprimerait volontiers κρατίστην ; peut-être est-il plus simple d'écrire τῆς ἀπάντων : ἀπάντων ; (voy. aussi Klimek, *ouvr. cité*, p. 2) ; de la sorte la phrase redevient tout à fait normale.

4. Génitif de quantité ou de contenu.

Il se rattache au précédent : 477,15 μέτρα σίτου. L'emploi est rare chez Julien ; on ne le trouve guère qu'après un pronom au neutre singulier, dans des expressions d'un usage courant : 414,18 ὁ δὲ εἰς τοῦτο ἦλθεν ἀναισχυντίας etc. ; peut-être est-ce ainsi qu'il faut interpréter 451,21 : ἐκείνο δὲ σου χαριέν, ὅτι..., « ce qu'il y a de plaisant chez toi, c'est que... » ;

— et aussi, après des adjectifs au neutre singulier et surtout pluriel, dans une expression que Julien semble affectionner : 418,12 ἐπιμετρῶν αὐτῷ τοῦ ὕδατος ἔλασσον, « une moindre quantité de l'eau » ; 408,25 : μικρὰ τοῦ ὕδατος ἐπιμετρήσαντας. C'est

de la même façon qu'il faut comprendre 397,16 : ἐπάσας αὐτῷ μικρὰ τῶν δογμάτων, « quelque peu de ses dogmes » ; 474,3 : τῶν εἰσφορῶν οὐκ ὀλίγα.

5. Génitif de matière.

47,1 : ὁ θώραξ τμημάτων, « la cuirasse en morceaux (de fer) » ; c'est la leçon des manuscrits principaux (= V M), que Hertlein d'ailleurs, après Reiske, corrige : ὁ θώραξ <ἐκ> τμημάτων ; un peu plus loin, on trouve, sous forme d'attribut, le même génitif précédé de ἐκ : 47,7 διὰ τινων ἐκ κρίκου λεπτοῦ πεποιημένων οἶονεὶ ὑφασμάτων, « des sortes de tissus faits de mailles minces » ; 439,5 : μαρμάρου πλάκας ; et deux lignes plus bas 439,7 : τοῦ λευκοῦ τούτου τὰ χρύσταλλα ; mais ici le texte semble altéré profondément ; et, sous forme d'attribut : 395,7 ἐθένου μὲν ἦν ἡ τοῦ Κρόνου (χλίνη). Les autres génitifs de matière, assez rares également, sont précédés de ἐκ ; voy. *Prépositions*, p. 87 ; comp. Phrynichus, éd. Lobeck, p. 262, et Jannaris, § 1331.

6. Génitif d'évaluation.

80,6 : λίθοι τάλάντων ὀλκῆς Ἀττικῶν ἐπτὰ, « pierres du poids de sept talents attiques » ; 455,17 : ἐτῶν τριάκοντα μελέτην (voy. sur ce texte nos *Rem.*). Comme on le voit, le mot exprimant la mesure, est accompagné d'un nom de nombre ; le cas de 79,26 : ἦν οὐχ ἡμέρας ἔργον, « ce ne fut pas l'ouvrage d'un jour », ne constitue qu'une exception apparente à la règle, l'idée de nombre étant incluse dans le génitif. Ce génitif, dit parfois génitif de qualité, ne s'emploie en grec que dans des cas très rares et nettement délimités (voy. Riem.-C., § 31 *bis*, 6° a).

Il y a lieu de noter, comme contraires aux habitudes des Grecs, les deux cas qui suivent : 84,22 (τεῖχος) ἔστε ἐπὶ τέτταρας πήχεις ὕψους ἡγείρετο ; la leçon ὕψους adoptée par Hertlein est celle de V, tandis que M a ὕψος ; on attendrait plutôt ici l'accusatif de relation ; voy. Jannaris, § 1305 ; 139,12 : ἀρχὴν παρὰσχεῖν τοῖς ἐγγόνοις περιφανείας τοσαύτης, « une fonction d'une telle notoriété ».

II. — GÉNITIF DÉPENDANT D'UN VERBE.

1. On met au génitif, avec les verbes qui signifient « juger digne de », évaluer, valoir, acheter, vendre, échanger, le nom qui exprime la valeur, le prix :

23,2 : μικροῦ παντελῶς ἀργυρίου τὴν πρὸς ἐκείνους ὁμόνοιαν ἀνταλλαζόμενος ; 155,11 : εὐνοίαν δὲ ἀληθινὴν οὐκ ἔστι πρὸς χρυσίον ἀμείψασθαι, « une vraie bienveillance, il n'est pas possible de l'échanger pour de l'or » ; la leçon : πρὸς χρυσίον est celle de V, adoptée par Hertlein ; mais il y a lieu de noter la leçon de M : χρυσίου ; voy. encore 451,10 ; — et avec εἶναι : 477,4 τοσαῦτα μέτρα θέρους ἦν παρ' ὑμῖν τοῦ νομίσματος, « un tel nombre de mesures valait un statère d'or » ; la remarque de Reiske, « sc. ἄξια vel ὧνια » est inutile ; voy. encore 476, 5 : πάντα πολλοῦ, « tout est cher » ; 477,15 : μέτρα σίτου πραθέντα τοῦ χρυσοῦ, « vendues un statère d'or » ; et un peu plus loin (18) : τὰς ἐπώρας ἀποδόσθαι χρυσοῦ, « vendre à prix d'or » ; remarquer 422,3 : αὐτοῖ μοι τιμᾶτε τῆς ἀξίας, « estimez-moi à ma valeur » ; Julien se sert ici d'une locution juridique ; comp. Koch, § 84, 3 R. II ; p. 292.

2. Avec les verbes qui expriment une action judiciaire, on met au génitif le nom du délit :

120, 16 καί με οὐχ αἰρήσετε ψευδομαρτυριῶν ; 244,10 : ψευδομαρτυριῶν ἡμῖν ἐπισκήπτειν, (pour ἐπισκήπτεσθαι ; voy. encore 309,20 et la note de Reiske ; comp. *Voix*, p. 10). C'est un génitif assimilable à celui dont il est question, qu'il faut voir à 430, 2 : διόπερ μοι τῆς προπετείας ταυτησὶ συγγνώμονες γένοισθε. C'est également à cette catégorie de verbes qu'il faut rattacher l'expression juridique μαρτύρεσθαί τινά τινος : 186,20 τὸν Ἀπόλλω δὲ αὐτὸν ἐμαρτυρόμεθα τῶν λόγων, « nous prenions Apollon lui-même à témoin de ces paroles » ; τῶν λόγων est la leçon de V, adoptée avec raison par Hertlein ; les autres mss. (= MbEFG) ont tous τῷ λόγῳ, leçon qui résulte vraisemblablement d'une confusion entre μαρτύρεσθαι, appeler en témoignage, et μαρτυρεῖν τινι, rendre témoignage en faveur de quelqu'un (voy. *Datif*, p. 51) ;

3. Avec les verbes qui signifient « éprouver un sentiment », et quelques autres, Julien met au génitif le nom qui répond à la question : à cause de quoi ?

63,22 : τὸν Πιττακὸν ἐπαινῶν τοῦ λόγου, « louant Pittakos pour cette parole ». C'est de la même façon que nous interprétons le génitif de 86,19 : προσπαίζων δὲ αὐτὸν ὁ ποιητὴς καὶ καταγελῶν τῆς δειλίας, « et se moquant de lui pour sa lâcheté » ; 217, 3 : ζηλοτυπήσειν αὐτήν τῆς πρὸς τὸν Ἀττιν κοινωνίας ; 400,8 : μέμρομαι γε ὑμῖν (V Aug. : ὑμᾶς M Bav.) τῆς ἀνισότητος ; 418,14 : μνησικακῶν αὐτῷ τῆς εἰς τὸν θεὸν ὑπερηφανίας ; 459,18 : ταύτης ὑμῖν ἐγὼ τῆς ἔμρονίας συνήδουμι (voy. Riem.-G., § 118, 3° b ; p. 139 ; cp. *Add.*, p. 828). Mais voici un cas plus embarrassant : 297,20 (ἔμοσον οὖν τὸ ἐμὸν τε καὶ σὸν σκῆπτρον) ποιμανεῖν αὐτὸ (sc. τὸ παιδίον) καὶ θεραπεύσειν τῆς νόσου ; le génitif τῆς νόσου ne peut être qu'un génitif de cause, « le soigner pour sa maladie » ;

4. On met au génitif le nom de personne ou de chose, qui sert de complément à un certain nombre de verbes qui expriment des opérations des sens, ou qui s'y rattachent ; dans Julien c'est la construction de beaucoup la plus ordinaire avec ἀκούειν ; ἀκροᾶσθαι ; ἐπακούειν, écouter, prêter l'oreille ; αἰσθάνεσθαι ; ξυνιέναι :

1) ἀκούειν : 39,2 τῷ σφόδρα ὠρμηθῆναι τῶν λόγων ἀκούειν ; voy. 46,22 ; 102,5 ; 347,21 : ὁ δὲ ἀκούσας τῆς γνώμης ; voy. encore 355,13 ; 421,20 : ἀκούσωμεν, ἔφη, τοῦ Στωικοῦ τουτουί ; 459, 3 : φθέγγεσθαι ἔσων ἂν ἡδέως ἀκούσαις, οὐ ἔσων est la leçon des principaux mss. (= VMbF) ; il n'y a pas lieu de tenir compte de la leçon de Pcef : ἔσα ; voy. aussi C 173,6 ; C 178,3 ; C 225,14. Parfois, quoique rarement, on trouve l'accusatif : 34,16 τὸ κερᾶλαιον δὲ ἀκούειν ἀπόχρη ; voy. encore 441,20 ; 442,16 ; à signaler deux emplois de l'accusatif : 442,19 δεσπότης εἶναι οὐ φῆς οὐδὲ ἀνέχῃ τοῦτο ἀκούων, qu'il faut comprendre comme s'il y avait οὕτως ἀκούων « d'avoir cette réputation » ; 453,21 : τοὺς πνυτομίμους ἀκούεις ὀρχηστάς ; que nous croyons devoir interpréter comme s'il y avait περὶ et le génitif : « tu entends parler des danseurs pantomimes ? » ;

2) ἀκροᾶσθαι : 162,15 οὐδὲ τῶν ῥηθέντων ἡκράσθῃς ξὺν ἡδονῇ ;

426,18 : τῶν διαθηκῶν ἀκροασάμενοι ; voy. encore 414,21 ; 459,16 ; 470,4 ; d'autre part 455,20 : ἐπιχειρεῖς ἀκροᾶσθαι περὶ τῶν συμβολαίων, où ἀκροᾶσθαι équivaut à peu près à « entendre parler de, prêter l'oreille à ce qu'on dit sur » ; le cas est à rapprocher d'Isocr., *ad Phil.* (= 5) 72 : « οἶμαι γὰρ σοί τε συμφέρειν ἀκοῦσαι περὶ αὐτῶν κ. τ. λ. Parfois, bien que rarement, Julien construit ce verbe avec un accusatif, et dans ce cas il faut interpréter ἀκροᾶσθαι au sens de « entendre, comprendre » : 288,3 (τούτῳ κίνδυνος ἐπὶ πολλὰ βῦξιναι τὴν ζωὴν, βυεῖσαν δὲ διεσπᾶσθαι καὶ διασπασθεῖσαν οὔχεσθαι) « τὸ δὲ βυεῖσαν καὶ διασπασθεῖσαν, μὴ προσέχων τις τοῖς ῥήμασιν, ὑδάτιον μὴδὲ λίνου μήρινθον ἀκροάσθω » ; voy. encore 444,4 ;

3) ἐπακούειν. Le génitif est presque de règle : 118,23 τῶν τοιοῦτων λόγων ἐπακούειν (V : ὑπακούειν M : leçon qui semble inadmissible, ὑπακούειν se construisant chez Julien avec le datif ; voy. 284,19 ; 296,24) ; 302,14 : τρίτης ἐπάκουέ μου πάρα-νέσεως ; voy. encore 97,22 ; 142,4 ; 150,9 ; C 216,8. Par contre 13,22 : (ὅπως δὲ μὴ) τοὺς ὑπὲρ τῶν ἀρετῶν ἐπακούη λόγους, (ἐπακούη est la leçon de V, M a ὑπακούη) ; et C 217,15. Dans tous les cas, le complément est un nom de chose, sauf à C 216,8 ;

4) αἰσθάνεσθαι, percevoir par l'esprit, apprendre, — employé souvent au figuré : 31,22 τὸ δὲ τῶν μὲν οἰκείων αἰσθέσθαι συμφορῶν ; voy. encore 56,26 ; quant à 26,3 : ἐχρῆν αἰσθέσθαι δαπανηροτέρων τῶν λειτουργημάτων, il semble qu'il faille interpréter αἰσθέσθαι au sens de « avoir l'idée ». L'accusatif est ici relativement plus fréquent : 31,16 (τὴν τύχην) τὴν μὴ παρασχοῦσαν τοῖς πολέμοις αἰσθέσθαι τὸ πλεονέκτημα ; avec un participe 20,22 : ὥς ἐκεῖνον ἤσθοντο τετελευτηκότα ; voy. encore 97,11 ;

5) ξυνιέναι : se construit habituellement avec le génitif, avec ou sans participe : 120,18 τυχὸν δὲ καὶ ἤδη τοῦ λεγομένου ξυνίετε ; 283,28 : οὐ ξυνίετε τοῦ μύθου φανερώς ἀνιπτομένου ; 405,4 : ὥς δὲ ξυνίει κάμνοντος ἑαυτοῦ ; voy. encore 289,28 ; mais avec l'accusatif : 288,3 ξυνιέτω δὲ τὰ λεγόμενα τρόπον ἄλλον.

5. Julien emploie le génitif comme régime après tous les verbes, quels qu'ils soient, qui expriment le souvenir ou l'oubli ; ainsi :

1) μιμνήσκεισθαι : 5,5 τροφῆς δὲ οἶμαι καὶ παιδείας ἐξῆς προσήκει μνησθῆναι ; voy. encore 7,20 ; 21,4 et 42,3 : « faire mention de » ; même construction pour ἀναμιμνήσκεισθαι : 437,4 ὅπερ ὑμεῖς ὀρίωντες ὀλίγω πρότερον, ἀναμιμνήσκεσθε νῦν ἥδη ἐκείνης νοῦ τ' ἐκείνου καὶ φρενῶν ; de même pour ὑπομιμνήσκεισθαι : 93,11 ὑπομνήσθητε τῆς τοῦ Μακεδόνος ἐπὶ τοὺς Ἰνδοὺς πορείας ; voy. encore 444,20 ; 438,3 (ici au sens de « faire mention de »). Il y a lieu de signaler l'emploi, d'ailleurs unique, du génitif avec ὑπέρ : 19,19 τὰς μεγίστας τιμὰς καταστῆσαι, ὑπὲρ ὧν ἐξαρκεῖ καὶ τὸ μνησθῆναι ;

2) μνημονεύειν, qui d'ordinaire se construit plutôt avec l'accusatif : 50,15 (συγγνώμην παρέξεις), εἰ μήτε τῶν ἀποστόλων τῶν ἐπὶ Καρχηδῶνα μνημονεύοιμι ; voy. encore 136,12 ; 343,12 ; 446,19 ; 467,21 ; C 202,13. De même ἀπομνημονεύειν : 150,18 ἀπομνημονεύων τῶν ἐκείνης εἰς ἐμαυτὸν ἔργων ; voy. encore 159,6 ;

3) ἀναμιμνήσκειν et ὑπομιμνήσκειν : 7,22 τῶν ἀγώνων (voy. nos *Rem.*) πρὸς τοὺς ὑπὲρ τὸν Ἰστρον οἰκοῦντας βαρβάρους ἀναμιμνήσκοντα ; 12,7 : ἐπειδὴ τῆς ἐν τοῖς παισὶν ἀγωγῆς ὁ καιρὸς ὑπομέμνηκεν ; voy. encore 19,21 ; 20,27 ; quand ὑπομιμνήσκειν est construit avec un double complément, Julien met toujours le nom de la personne à l'accusatif et celui de la chose au génitif : 120,17 ὑπομνήσω γὰρ ὑμᾶς αὐτοὺς ὧν ἴστε ; 347,14 : βούλομαι δὲ ὑμᾶς ἐνδὲς τῶν παρ' ὑμῖν πολλῶν γε ὄντων ἔργων ὑπομνήσαι ; ὑμᾶς est la leçon de V ; il n'y a pas à tenir compte de la leçon ὑμῖν de Pc, le second des deux mss. seuls ici en présence ; voy. encore 466,24 ; 475,12 ; 478,23. On voit dès lors comment il faut interpréter 478,13 : οὐδὲν ὑμᾶς ὑπομνήσας ὧν κ.τ.λ. : οὐδὲν ne peut être ici qu'un accusatif adverbial ;

4) ἐπιλκνθάνεσθαι : 96,23 τῆς ὀργῆς ἐπιλαθόμενος ; voy. encore 98,3. Il n'y aurait pas lieu de s'arrêter au cas de 430,9 : ἐλελήθεις σεαυτόν, ὅσοποιού καὶ κομμοτρίχας βίον ἔχων, οὐ λανθάνω est construit, comme il est d'usage, avec l'accusatif, « tu ne t'étais pas aperçu que... », si l'Aug., l'un des mss. les plus importants, et les 4 mss. de Paris n'avaient, contrairement à VMBav., la leçon σεαυτοῦ ; peut-être ce génitif a-t-il été amené ici par analogie avec la construction qui vient d'être étudiée.

L'accusatif, au lieu du génitif, ne se rencontre que dans des cas tout à fait exceptionnels : 477,15 τίς μέμνηται παρ' ὑμῖν... πεντεκαίδεκα μέτρα σίτου πραθέντα τοῦ χρυσοῦ ; quant à 7,25 : τὴν ἐν βασιλείᾳ τῆς διαίτης λιτότητα, il semble bien que cet accusatif dépend de ἀναμιμνήσκοντα, qui vient d'autre part d'être construit un peu plus haut avec un génitif : τῶν ἀγώνων πρὸς τοὺς ὑπὲρ τὸν Ἰστρον οἰκοῦντας βαρβάρους ἀναμιμνήσκοντα ; comp. Jan-naris, § 4296 ;

6. Avec les verbes qui expriment un souci ou le sentiment opposé, Julien, conformément à l'usage, emploie le génitif. Il n'y a qu'un seul cas qui soit digne de remarque ; c'est la construction de μέλει μοι avec le génitif précédé de περί : 422,18 οὐδὲν ἔμελεν αὐτῷ περί τῆς δίκης ; voy. au contraire 37,22 ; 462,1.

7. Les verbes, exprimant l'idée de « commander », se construisent *toujours*, chez Julien, avec le génitif ; ainsi :

1) κρατεῖν, soit au sens de « régner sur » : 207,9 παρὰ τῶν Περσῶν βασιλείων, οἱ τότε ἐκράτουν τῆς Φρυγίας ; soit au sens de « vaincre » : 146,15 τῶν μειρακίων τῶν ἐπὶ τὰ βασίλεια κωμαζόντων ἐκράτει ; voy. encore 1,7 ; 108,1 ; 407,11 ; 424,10 (rapprocher ceci de 7 : τὸ πάντα νικᾶν) etc. ;

2) βασιλεύειν, régner sur : 5,27 ἡ μὲν βασιλεύουσα τῶν ἀπάντων πόλις ; voy. encore 52,26 ; 169,19 ; 436,9 etc. ; à 15,2 le texte est corrompu ;

3) δυναστεύειν, exercer sa domination sur : 122,17 τῶν ἀρχαίων αὐθις λέγεται δυναστεύειν σκήπτρων, « sur ses anciens sceptres » (= reprendre son ancienne autorité).

R. Il convient de noter le sens de ἡγεῖσθαι construit avec le génitif : 80,23 ἡγούντο δὲ αὐτῶν ἵπποις οἱ θωρακοφόροι, « allaient devant eux » ; parfois ἡγεῖσθαι est pris absolument : 452,14 οὐ κρεῖττον ἢ ὁδοῦναι μύρων τὴν ἀγορὰν βαδίζοντός σου καὶ παῖδας ἡγεῖσθαι καλούς ; « ne vaudrait-il pas mieux que l'agora exhâlât une odeur de parfums, quand tu marches, et que de beaux enfants allassent devant ? »

— Noter aussi ἐξηγείσθαι, « être un principe de : 171,16

αὕτη δὲ οὖν ἡ μονοειδὴς τῶν ὅλων αἰτία, πᾶσι τοῖς οὖσιν ἐξηγουμένη κάλλους, « cette cause simple de toutes choses, qui est pour tous les êtres principe de beauté » ; comp. Xén., *Cyr.*, 2,1, 29 ; — d'autre part προκαθηγεῖσθαι : 172,18 τοῖς νοεροῖς θεοῖς ἀγαθοειδὴς αἰτία προκαθηγουμένη τῶν ἀγαθῶν, « cause présidant aux biens » ; sur ce point, voy. Jannaris, § 1297.

8. Génitif partitif :

1) on le trouve quelquefois avec des verbes qui n'impliquent pas par eux-mêmes une idée de division ; c'est quand l'auteur veut marquer que l'action du verbe s'exerce seulement sur une partie de l'objet : 228,14 : οὐχὶ καὶ θύομεν αὐτῶν πολλάκις τοῖς θεοῖς ; « est-ce que nous ne faisons pas souvent aux dieux de ces sacrifices ? » ; 425,11 : εἶτα ἥδε τῶν ἐξ Εὐριπίδου, « ensuite il chantait de l'Euripide », (quelques-uns des vers pris dans Euripide). Mais en général le génitif partitif se construit :

2) avec les verbes qui expriment l'idée de participation, comme μετέχειν (voy. 12,23 ; 446,18) ; μεταλαμβάνειν (voy. 16,22 ; 56,9) ; μεταποιεῖσθαι (voy. 416,11) ; μεταδιδόναι : voy. 8,5 ; 375,4 : μηδ' ὅσον δραχμῆς μεταδιδούς, « ne partageant même pas seulement une drachme » ; 473,20 : μεταδούς χρηστοῦ τινος ; une fois avec l'accusatif de la chose : 111,2 μεταδίδωσι δὲ ἐκείνοις τῶν κινδύνων τὰ ἑπαθλὰ ;

προσῆκειν, au sens impersonnel : 168,3 προσήκειν ὑπολαμβάνω τοῦ λόγου τοῦδε μάλιστα μὲν ἅπασιν ; voy. encore 10,20 ; 170,21 ;

κοινωνεῖν, que Julien emploie tantôt au sens intransitif de « prendre part à » : 111,1 κοινωνεῖ μὲν ἅπασιν τῶν πόνων ; voy. encore 458,4 ; 460,19 ; — tantôt au sens transitif de « faire une part de » : 20,8 κοινωνῶν μὲν ἅπασιν τῶν ὑπαρχόντων, où Hertlein se demande, à tort, semble-t-il, s'il ne faut pas écrire κοινωνῶν ; (voy. aussi Cobet, *Var. Lect.*, p. 313) ; la construction transitive n'était pas absolument nouvelle ; voy. Luc., *Alex.*, 46 ; *Philops.*, 34. Elle se retrouve encore deux fois dans Julien : 56,11 ; 374,7 ; et avec la préposition ἐκ : 391,10 ἐξ ὀλίγων εὐκόλως κοινωνεῖ τοῖς δεομένοις ; comp. Jannaris, § 1311 ;

3) avec les verbes qui signifient « jouir de », surtout par le sens du goût, notamment pour exprimer le tout dont on consomme une partie : 254, 19 οὐπω τῆς ἐλευθερίας ἔθιγες οὐδὲ ἐγεύσω τοῦ νέκταρος. Il en est de même avec σιτεῖσθαι, ce qui est très rare : 228, 10 τούτων ἃ μὴ θύομεν τοῖς θεοῖς, οὐδὲ σιτεῖσθαι προσήκει ; en revanche 452, 7 : ὅτι δὲ οὐκ ἐν ἡδονῇ κρέα ὕεια καὶ προβάτεια σιτεῖσθαι ; l'accusatif s'explique ici, parce que l'expression est générale, et indique le *genre de nourriture* ; voy. cependant, 428, 12, un cas analogue, où Julien emploie le génitif avec ἐσθίειν et πίνειν, au lieu de l'accusatif qu'on attendrait : τί δῆποτε γὰρ ἦσθιες, εἶπε, καὶ ἔπινες οὐχ ὥσπερ ἡμεῖς ἀμβροσίας τε καὶ νέκταρος, ἄρτου δὲ καὶ οἴνου ; ici pourtant, il n'est pas question d'une quantité déterminée de nourriture ou de boisson, dont on n'aurait pris qu'une partie ; il s'agit plutôt du genre de nourriture, d'un régime. Le grec postérieur construira ces verbes soit avec l'accusatif simple, soit avec ἀπό et le génitif ; voy. Jannaris, § 1299.

III. — GÉNITIF AVEC LES VERBES COMPOSÉS D'UNE OU DE PLUSIEURS PRÉPOSITIONS.

Parmi les verbes que Julien construit avec le génitif, il y a lieu de noter, comme pour le datif, le grand nombre de ceux qui sont composés d'une préposition, et qui, soit au figuré, soit même au propre, se construisent directement avec un génitif, sans répétition de la préposition. Ce génitif dépend le plus souvent de la préposition incluse dans le verbe ; ces verbes sont, pour la plupart, composés de ἀπό, ἐκ, κατά, πρό, ὑπέρ :

1) avec ἀπό :

ἀριστάναι, se détacher de, faire defection : 20, 22 τῶν διαδόχων ἀποστάντες ; voy. sur ce verbe Meisterhans, § 85, 9 ; p. 212 ; voy. encore C 164, 12 ; C 165, 11 ;

ἀριέναι : 147, 23 ἀρεῖναι τῆς αἰτίας (V, H. : τὰς αἰτίας M). (sc. τὸν φεύγοντα). La leçon de M pourrait être acceptée : il suffirait

pour cela de supposer le complément de personne au datif ;
par contre 349,7 : φυγὴν, ἀφ' ἧς ἐμὲ μὲν ἀφῆκεν ;

ἀποσπᾶν : 244,24 ἀποσπᾶν ἄνδρας ἀλλήλων ἐθέλομεν ;

ἀποσυλᾶν : 296, 4 (ιερά) ἀποσυληθέντα τῶν ἀναθημάτων, « (des temples) dépouillés des offrandes » ; (voy. au contraire Kühner-G., § 411,7 A. 7 ; I. p. 327) ;

ἀπαλλάττειν : 314,18 οὐ φίλου μόνον, ἀλλὰ καὶ συνεργοῦ πιστοῦ... ἀπαλλαττόμενος ; et avec le génitif d'un nom de chose : 443,8 ἀπαλλαγήναι τοῦ τοσούτου κακοῦ ; en revanche, avec répétition de la préposition : 319,12 ἀπαλλάττεσθαι τὸν Ἀναξαγόραν ἀφ' ἡμῶν κελεύει ;

ἀπάγειν : 331,2 πολλοὺς.... ἀπαγαγεῖν τοῦ βήματος ; voy. encore 350,4 ;

ἀπελεύειν : 360,41 ἀπελήλαντο τῆς Γαλατίας οἱ βάρβαροι ;

ἀποβαίνειν : 462,12 ἀποβάς τοῦ ἵππου ;

ἀπέχεσθαι : 442,10 ἀπ. πάσης ἡδονῆς ; voy. encore 473,12 ;

mais, avec la préposition, ἀποτεριχίζειν, « séparer par un mur » : 92,8 (ὅρη) ἀποτεριχίζοντα δὲ τὴν νῦν Ἰταλίαν ἀπὸ τε Ἰλλυριῶν καὶ Γαλατῶν ;

ἀφαιρεῖν, que Julien construit avec le génitif soit de « ce qu'on enlève » soit de « ce à quoi l'on enlève » : 56,10 τῆς μὲν (scil. τιμῆς) οὐδὲ ἐπ' ἐλίγον ἀρελῶν ὁ ἥλος εἶ ; 115,3 ; 315,17 ; cp. R.-G., § 58, R. I. ; p. 56.

ἀφαιρεῖσθαι, qui est accompagné le plus souvent de l'accusatif de la personne et du génitif de la chose : 73,12 ἀφελέσθαι τοῦ γέρωσ ἡμᾶς ; 103,14 : οὐδὲ αὐτὸς αὐτὸν ἀφαιρεῖται φωτός : ici φωτός est la leçon de M, adoptée par Hertlein ; V a une leçon assez étrange : φωτί ; ce sont les deux seuls mss. en présence ; — ce verbe est construit plus rarement avec le génitif de la personne et l'accusatif de la chose : 39,21 οὐδὲν οὐδενὸς ἀφελόμενος ; même construction avec προσαφαιρεῖσθαι (382,4) ; — ou enfin il est construit avec le double accusatif : voy. 6,18 ; 51,24 ; 103,9 : ces trois constructions, dans la proportion de 8 : 3 : 5. Il faut signaler une construction isolée, où le génitif de la personne est précédé de la préposition παρά : 151,23 τὴν οἰκίαν καταληφθεῖσαν καθάπερ ἐπ' ἐρημίας παρά του τῶν δυναστῶν ἀρείετο ;

2) avec ἐκ :

ἐξελαύνειν : 17,27 ἐξελαύνοντες τῶν οἰκιῶν οἱ γονεῖς τοὺς παῖδας ;
voy. encore 113,18 ;

ἐξαίρειν : 18,3 τὴν ἐπιθυμίαν ἐξελεῖν τῶν νέων ; par contre 278,2
avec répétition de la préposition : οἱ τὸ τραγικὸν καὶ σοβαρὸν ἐκ
τῶν ἄλλοτρίων ἐξαίρουντες βίων ;

ἐξάλλεσθαι : 34,11 οἱ δὲ ἐξαλλόμενοι τῶν μηχανημάτων ;

ἐξορίζειν : 179,23 (Ἐμπειδοκλῆς) ἐξορίζων αὐτῆς (scil. τῆς
ἁρμονίας) παντελῶς τὸ νεῖκος, « bannissant d'elle la discordance » ;
-voy. encore 244,11 ;

ἐκχεῖσθαι : 207,15 δῆμος ἐκχεῖτο τῆς πόλεως ;

ἐκβάλλειν : 335,16 πᾶν ἄπλως ἐκβάλλοντα τὸ θνητὸν καὶ θηριῶδες
τῆς ψυχῆς ;

ἐκβαίνειν : 403,2 τοῦτω δὲ ὁ Ζεὺς εἶπε τῆς ἐκεῖσε θοίνης ἐκβῆναι ;

ἐξίστασθαι : 423,10 ἡμῖν τῶν πρωτείων ἐξίσταται ;

ἐξάγειν : 425,3 σὺ δὲ ἐξήγου ψυχorroαγῶν τῆς πόλεως ;

ἐκκλέπτειν : 454,18 πολλῶν συμφορῶν ἐκκλαπτέσα κόρη καὶ
νέα ;

3) avec κατὰ :

Ils sont peu nombreux :

κατατολμᾶν : 3,18 ἄλλοτρίων κατατολμᾶν ἔργων, « affronter
(aborder) des ouvrages étrangers » ;

κατηγορεῖν : 462,2 ἑμαυτοῦ κατηγοροῦ ;

κατατρέχειν, invectiver : 469,24 ἐγὼ... ἐν ὀλίγοις ὑμῶν κατέ-
δραμον ; la construction ordinaire serait avec l'accusatif ;

καταχεῖν : 469,20 πολλὰ ὑμῶν μάτην κατέχεα ; voy. encore
470,12 ;

4) avec πρό :

προασπίζειν, protéger, (tenir un bouclier devant) : C 196,10
τῆς πόλεως ἡμῶν εἰς τὸ διηνεκὲς προασπίσει ;

προτιθέναι, mettre en tête de : 3,20 οἰκειοτέραν ἀρχὴν προθέντα
τοῦ λόγου ;

προτείνεσθαι : 78,21 ὁ δὲ ἀγεννὴς καὶ δειλὸς τύραννος ὄρη τε
ὕψηλὰ προτείνετο τῆς αὐτοῦ φυγῆς, « mit (tendit) de hautes mon-
tagnes devant sa fuite » ;

προθεῖν, courir en avant : 405,2 τῶν μὲν ὥσπερ δορυφορούντων
καὶ προθεῖν αὐτοῦ βουλομένων :

5) avec ὑπέρ :

ὑπεραγωνίζεσθαι : 69,2 Αἶας τε ὑπεραγωνιζόμενος τῶν νεῶν ;
ὑπερορᾶν, que Julien construit toujours avec le génitif :
57,7 τοῦ φύσαντος ὑπερορᾶν ; voy. encore 116,18 ; 128,21 ;
141,19 etc. ;

ὑπερχεῖν : 65,11 ἡ τῶν Ἡρακλείων στηλῶν ὑπερχεομένη (scil.
θάλαττα) ;

ὑπερεύχεσθαι : 380,23 προθύουσι γὰρ πάντων καὶ ὑπερεύχονται ;

6) avec plusieurs prépositions :

προκαθηγεῖσθαι, antecedere ? : 188,13 ῥητέον τοίνυν αὐτοῦ τῆς
ἐν τοῖς φαινομένοις αἰτίας γονίμου προκαθηγεῖσθαι τὸν ἐν τῷ νοερῷ καὶ
διαωνίῳ κάλλει τόκον ἀγέννητον ;

ἀποδιαρεῖν : 214,3 ἀποδιελόντες ἐκείνου τὸν Ἄττιν ;

προκαταλαμβάνειν : 330,18 σὺ δὲ ἔοικας τοῦτο καταμαθὼν προκα-
ταλαμβάνειν ἡμῶν ταῖς εἰς τὸν Ἐπίκουρον λοιδορίαις ; ce verbe se
construit toujours avec l'accusatif ; c'est pour cela que, à la
suite de Pétau, Hertlein corrige la leçon de V : ἡμῶν en
ἡμᾶς ;

συνεξάγειν : 431,20 συνεξαγαγὼν τῆς τῶν θεῶν ἀγορᾶς τοὺς παῖδας ;

ἐπικαταχεῖν : 447,4 ἐπικαταχέων ἐμυτοῦ ταυτασί τὰς λοιδορίας.

IV. — GÉNITIF DÉPENDANT D'UN ADJECTIF.

Le génitif s'emploie, avec des adjectifs, de la même façon
et dans le même sens qu'avec les verbes. On le trouve :

1. Avec les adjectifs qui marquent la possession, notam-
ment :

ἰδιος, qui appartient en propre à : 5,21 ὁ ἐκ τούτων ἔπαινος
ἀληθὲς καθεστὼς ἰδιός ἐστι τοῦ κεκτημένου ; voy. encore 173,5 ;
232,4 ; 250,14 ; C 197,12 ; C 220,1 ;

κοινός : 60,15 τὸ... ἐν Γαλατίᾳ γενόμενον κοινήν ἀπάντων ἔδειξε
στρατοπέδων τὴν εὐνοίαν ; mais cette construction est exception-
nelle chez Julien ; voy. au *Datif*, p. 57 ;

c'est peut-être de la même façon qu'il faut expliquer l'adjectif verbal ἐξαίρετος de 6,1 : ἐξαίρετον αὐτῆς φησιν εἶναι τὸ γέρας ; il n'y a qu'un moyen ici d'expliquer le génitif αὐτῆς, c'est de le faire dépendre de ἐξαίρετον, « dit que cette récompense lui est réservée » (comp. Eur., *Andr.*, 15) ;

2. Avec les adjectifs qui expriment la valeur, notamment :

τίμιος et ἄξιος : 208,24 οὕτε μικροῦ τινος τίμιον ἀπὸ τῆς Φρυγίας ἐπήγον τὸν φόρτον, ἀλλὰ τοῦ παντὸς ἄξιον ;

il convient de signaler la construction de ἄξιος avec l'infinitif précédé de l'article : 350,25 τοῦ ζῆν γούν ἄξιος ; voy. encore 351,12 ; 401,16 : τὸν γε μὴν υἷέα οὐδὲ τοῦ σκωφθῆναι νομίσας ἄξιον ἀφῆκεν ;

3. Avec les adjectifs qui expriment l'idée de sollicitude ou de négligence :

ἀδεής, « sans crainte pour » : 95,16 τοῦ μέλλοντος ἀδεᾶ τὴν ὑπὲρ τῆς νίκης ἡδονήν ;

ὀλίγωρος : 110,10 οὐκ ὀλίγωρος θεραπείας θεῶν.

C'est aussi la construction classique avec δύσεως (voy. Kühner-G., § 416, 4 b ; I, p. 351) ; mais Julien construit cet adjectif d'une façon tout à fait inusitée : 109,21 (Δαρείον) δυσέρωτα δὲ ἀσχωρῶς εἰς χρήματα ;

4. Avec les adjectifs qui expriment l'idée de connaissance, d'expérience, et notamment :

ἀξύνετος, qui ne comprend pas : 282,25 (διαφορὰς πολλὰς) ὦν, εἴ τί σοι τῆς ῥητορικῆς ἐμέλησεν, οὐκ ἀξύνετος εἶ ; on peut rattacher à cette catégorie ἀμύητος, non initié à : 282,14 ὑμῶν δὲ τοῖς πολλοῖς, ὅσοι τέως ἐστὲ τούτων (scil. τῶν ἀρρήτων) ἀμύητοι ;

5. Avec les adjectifs qui expriment l'idée d'alliance, de parenté, d'amitié ou de haine, adjectifs qui d'ordinaire se construisent plutôt avec le datif ; ainsi :

φίλος, γνώριμος : 150,4 ὅσους τοῦ πατρὸς ἐνόμισε φίλους, « ceux qu'elle crut amis de son père » ; remarquer que si 19,24 : τοὺς πατρώους σοι φίλους, la leçon σοι, adoptée par Hertlein, est celle de V, en revanche on lit dans M : σου ; 60,20 φιλανθρωπίως τοῖς ἐκείνου γνωρίμοις προσηνέχθης ; mais 336,4 avec le datif, dans un cas quelque peu différent : ὑπὲρ ἀνδρὸς ξένου μικρὰ παντελῶς γνωρίμου μοι γενομένου ;

ἐχθρός. πολέμιος : 25,7 οὕτω γὰρ τοῖς ἐχθροῖς σὺν εὐπραπτοῦσι καὶ τὰ εἰκότα τιμωμένοις ἀγνοῦμαι : 37,21 : τὸ πάντων ἀνθρώπων ἀνοσιωτάτω καὶ πολέμιω κοινῇ μὲν πάντων, σπορείς κ.τ.λ. Il est vrai que, aussitôt après, Julien ajoute, en employant cette fois le datif : ἰδίχθ δὲ σοί :

ἑυγενής : 297,15 ἑ. δὲ ἦν αὐτῶν ; mais 100,19 avec le datif :

ἑὺμαχος : 43,20 τῶν ἐκείνου ἑομαχῶν :

σύμβουλος : 134,21 σύμβουλον δὲ αὐτοῦ καὶ διδάσκαλον γενομένην (il s'agit d'Athéna) ; αὐτοῦ est la leçon des mss. ; Cobet propose d'écrire αὐτῷ :

σύνθρονος et σύνθωκος : 215,13 αὐτῇ καὶ παρθένος ἀμήτηρ καὶ Διὸς σύνθωκος ; voy. encore 232,14 ; d'autre part avec le datif : 221,10 ; voy. le *Datif*, p. 57.

6. C'est une sorte de génitif partitif, que Julien construit avec μέσος, « qui est au milieu de » : 181,13 μέσῃν ἄρξ καὶ τούτων (scil. τοῦ τῶν ὅλων δημιουργοῦ et τῶν κατ' οὐρανὸν περὶ τοῦτων δημιουργικῶν θεῶν) τὴν ἄρξ Ἡλίου κατέκασταν εἰς τὸν κορυφὴν δημιουργικῆν θεῶν ; voy. Kühner-G., § 416,2 A. 4 : 1, p. 318. Cet exemple nous permet de comprendre 180,18 : ἡ τοῦ βασιλείας Ἡλίου μετὰ τελειότητος ἐνοείδης ἔστιν ; de μετὰ dépend le génitif qu'on trouve un peu plus haut [14] : τὰς τῆς αὐτῆς τοῦ διπλῆς ἐνοείδους τελειότητος, la phrase qui va de : φημί δὲ τῆς κ.τ.λ. jusqu'à : συναγομένης ἐνώσεως devant être considérée comme une parenthèse.

V. — GENITIF DEPENDANT D'UN ADVERBE.

Julien se conforme sur ce point aux habitudes classiques, notamment en ce qui concerne les adverbes de manière construits avec ἔχειν. Il y a lieu seulement de noter que, contrairement à l'usage, Julien a une tendance marquée à faire précéder ce génitif de l'article. Il est vrai qu'il écrit sans article : 162,4 ὅπως ἔχων ποταμός εἰς εἰδῆς ; voy. encore 176,17 ; en revanche 396,13 : ὁ Σειληνός ἐρωτικῶς ἔχειν μοι δοκῶν τοῦ Διονύσου καλοῦ καὶ νέου ; voy. encore avec l'article 2,17 ; 167,23 ;

468,23 ; 476,11. D'ailleurs dans la Koiné, l'emploi de l'article, sans être général, s'était beaucoup répandu ; voy. Phrynichus, p. 280.

II. — Le Génitif improprement dit.

Ce génitif correspond à l'ablatif latin. On le trouve :

I. Après les verbes :

1. marquant une idée de préférence ou de comparaison :

1) λείπεσθαι : 1,9 τὸ βραχὺ λειφθῆναι τῷ λόγῳ τῶν ἔργων ; voy. ἀπολείπεσθαι 15,9 ;

2) ἐλαττοῦσθαι : 9,20 (πὺλιν τοσοῦτῳ τῶν ἄλλων ἀπασῶν μείζονα) ὅσῳ τῆς Ῥώμης ἐλαττοῦσθαι δοκεῖ ;

3) ἡττᾶσθαι : 35,1 ἀνδρὸς Ἑλληνος ἡττᾶτο σοφίας, « il était vaincu par la sagesse d'un guerrier grec » ; comp. 129,26 ἀήττητος, « qui ne peut être vaincu par », avec le génitif ;

4) προτιθέναι : 63,23 ὅς τὴν συγγνώμην τῆς τιμωρίας προτίθει, « qui plaçait le pardon avant l'offense » ;

5) ὑπεραίρειν : 94,21 ἀνάγκη καὶ ταῦτα ἐκείνων ὑπεραίρειν.

2. Exprimant l'idée de disette :

1) δεῖσθαι, au sens de ἐνδεῖσθαι, manquer de : 109,9 τῶν τῆς ἐφημέρου τροφῆς δεσμένων (VM : ἐνδεομένων H.) ;

2) ἀποστερεῖν, voy. *Accusatif*, p. 46 ;

3) δεῖ, impersonnel, qui peut être remplacé par le personnel δέω : 364,3 μικροῦ γὰρ δέω φάναι, τὸ στρατιωτικὸν ἅπαν ἀδιακρίτως τὸ μαχιμώτατον ἀπαγαγεῖν τῆς Γαλατίας ἐκέλευσεν ; c'est la construction classique ; Julien s'y conforme habituellement. Il y a lieu pourtant de noter chez lui quelques particularités intéressantes ; c'est qu'il lui arrive, à trois reprises différentes, de supprimer, avec δέω, purement et simplement le génitif μικροῦ ou ὀλίγου : 298,11 ἐδέησε μὲν αὐτὸν εἰς τὸν τάρταρον προέσθαι ; 314,12 : κακὸν μὲν δοῦναι τῶν πολιτῶν τινι τοσοῦτον δέω λέγειν ἀπέσχομεν, ὥστε οὐδὲ ἐβουλεύσάμεθ' ἂν ποτε μετὰ ἀλλήλων ; 440,5 : ἐμπιμπλαμένης δέ μοι τῆς κεφαλῆς ἐδέησα μὲν ἀποπνιγῆναι ; la remarque en a été faite par Cobet, à propos de ce dernier

exemple (*Mnémos.*, 1861, p. 169) ; et Hertlein renvoie pour d'autres exemples du même emploi à I. Bekker (*Hom. Blätter*, p. 287) et à M. Haupt (*Hermès*, vol. IV, p. 30) (note de 298,11) ;

3. Indiquant l'origine ; ainsi après :

1) γίγνεσθαι : 120,1 τὸ προγόνων γενέσθαι δυναστῶν ; voy. encore 105,21 ; 120,11 ; mais avec ἐκ : 197,11 γινόμενοι γὰρ ἐξ αὐτοῦ ; voy. encore 199,22 ; 283,24 (voy. *Prépositions*, p. 86) ;

2) φῦναι : 104,12 ὅστις προγόνων ἀγαθῶν ἔφυ ; mais avec ἐκ : 106,20 τοὺς δὲ ἐκ μοχθηρῶν φύντας ; voyez encore 139,24 ; (voy. *Prépositions*, *pas. cité*) ;

4. Pour ce qui est de ἀνέχεσθαι, Julien n'a pas de règle fixe. Il le construit :

1) soit avec le génitif du nom de personne : 14,18 πολεμίων ἀνέχεσθαι ; et aussi avec le génitif du nom de chose : 235,15 ἀνὴρ δὲ τοῦ χρούς ἀνεχόμενος ; voy. encore 414,12 ; 419,2 ; 443,7 (comp. Kühner-G., § 420, 1 b ; I, p. 388) ; et avec un participe : 435,2 διαθεόντων ἀνέχομαι τῶν φθειρῶν ; voy. encore 445,9 ; 446,14 ; 461,2 ; (comp. Kühner-G., § 482,5 ; II, p. 56 ; et Riem.-G., § 594, 6 R ; p. 670) ;

2) soit avec l'accusatif : 439,17 ἐβουλόμην γὰρ ἐθίζειν ἑμαυτὸν ἀνέχεσθαι τὸν ἄερα ; voy. encore 443,13 ; 450,21 ; c'est dans ce sens que nous interprétons 445,14 : ἐκεῖνο τίς ἀνέξεται σου ; « qui supportera cela de toi ? » Avec un participe, l'accusatif est plus rare ; on ne le trouve que deux fois : 143,5 (μουσικὸν δὲ ἄνδρα) οὕτε μινύμενα τὰ μέλη τῆς ἡδονῆς χάριν φεύλως ἀνέχεσθαι ; 305,23 : παρ' ἡμῶν αὐτὸ ἀνάσχει πρῶτος λεγόμενον ; même variation dans la construction de ἀποδέχεσθαι : 96,15 πλέον δὲ ἔχοντα (il s'agit de Constance) δικαίως < ἄν H. > αὐτὸν μᾶλλον ἀποδεχοίμεθα ; d'autre part 459,14 : οἱ τῶν παιζόντων ἀποδεχόμενοι ; voy. Riem.-G., § 118, 2 R. IV, note ; p. 138.

II. Après des adjectifs de sens analogue :

1. avec un adjectif qui marque une idée de comparaison : ἀήττητος, qui ne peut être vaincu par : 129,26 οὐ μόνον ἐστὶ τῶν πολεμίων ἀήττητος ;

2. avec ἀποπληρωτικός, « propre à combler de » : 177,16 ὧν ἔφαμεν ἀγαθῶν ἀποπληρωτικός ; noter que ἀποπληρωτικός est la leçon de V ; tandis que les autres mss. (= MbEFG) ont une leçon encore beaucoup plus rare : ἀποπληστικός ;

3. avec les adjectifs qui expriment une idée d'exemption, notamment :

ἄμικτος, non mélangé de : 115,17 ὅσα μὲν ἀγαθὰ γέγονε παντελῶς τῆς ἐναντίας ἄμικτα φύσεως ;

ἀπαθής : 330,8 τοὺς ἐμπλέοντας ἀπαθεῖς τοῖς οἰκείοις κακῶν παραστῆσαι ;

4. avec ceux qui expriment une idée de ressemblance ou de différence, notamment :

ἀλλοτρίος : 160,20 (χάριν) οὐκ ἀλλοτρίαν τοῦ θεέντος ; voy. encore C 220,1.

C'est ainsi qu'on trouve construits avec le génitif, des adjectifs qu'on trouve plus ordinairement, ou même habituellement, avec le datif :

ἴσος : 3,13 τὴν ἴσην εὐνοίαν ἀπαιτήσαντα τῆς ὑπαρχούσης ἤδη σοι πρὸς ἡμῶν ; construction très rare ; cependant Thomas Magister en fait mention (voy. éd. Ritschl, p. 269,17) ; voy. aussi un exemple incontesté de cet emploi dans Athénagore, Περσβεΐα, p. 3,24 (éd. Schwartz) : ἐν ἴση τάξει τὴν καταδικάζουσαν τῆς ἀπολυούσης δέχονται ψῆφον ;

παραπλήσιος : 117,9 αὐτοῦ παραπλησίους· εὐξεται γενέσθαι ; ce génitif a paru si étrange à Hertlein qu'il propose d'écrire αὐτῷ ;

ὁμώνυμος : 454,10 ὁ. δὲ τοῦ τὸν Ἐέρξην ἀναπείσαντος ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα στρατεῦσαι.

III. — Génitif indépendant.

I. Génitif de temps.

1. Julien, pour indiquer en quel temps, à quelle date, une chose se fait, met au génitif les noms de temps, surtout s'ils ne sont pas accompagnés d'une détermination numérique :

161,9 : τοῦ μὲν χειμῶνος ; 190,23 : τῆς αὐτῆς ἡμέρας ; 191,5 : ἡμέρας ἐκάστης ; 228,20 : ἅπαξ τοῦ ἔτους ἡ δῖς, avec le sens distributif ; parfois même avec une détermination numérique : 440,10 τῆς ὑστεραίας πράττειν ὅτιπερ ἐθέλοισι (τῆς ὑστεραίας = τῆς δευτέρας) ; même observation pour 476,5 : τῆς ἐπιούσης. Beaucoup plus rarement, il les construit avec ἐν et le datif : 158,2 ἐν νυκτί ;

2. Parfois même, bien que très rarement (3 fois en tout), il emploie le génitif, au lieu de l'accusatif, pour indiquer la durée :

351,24 : ἐμὲ δὲ ἀφῆκε μόγις ἐπὶ τὰ μηνῶν ὅλων ἐλκύσας τῇδε καλῶϊσε, « pendant sept mois entiers » ; à cet égard, le cas de 353,11 est encore plus significatif : τὴν αὐτὴν αὐτῷ πόλιν ἐξ ὥκησα μηνῶν ; Cobet (*Mnémos.*, 1859, p. 390) remarque que si cette expression est vicieuse, il n'y a pas lieu de la corriger, car on en trouve beaucoup d'exemples chez les écrivains postérieurs. C'est encore la même interprétation que nous croyons devoir faire de 476,9 : μηνῶν ἐξῆς τριῶν ὑπεριδόντος μου καὶ περιμείναντος, « trois mois durant ».

II. Génitif de lieu.

Peu d'observations à faire sur ce point. Nous notons seulement que c'est sans doute un génitif de lieu qu'il faut voir dans 134,20 : Ὀδυσσεῖ μὲν ἡγήσασθαι τῆς ἐπὶ τὰ βασίλεια φερούσης ὁδοῦ, « conduire Ulysse sur la route... » ; voy. Riém.-G., § 136 ; p. 170. Nous n'avons pas trouvé dans Julien d'autre exemple de cet emploi.

CHAPITRE IV

DES PRÉPOSITIONS

A. — PRÉPOSITIONS GOUVERNANT UN SEUL CAS.

I. *Prépositions gouvernant le génitif.*

1. Ἀντί.

On la trouve dans Julien :

1) à peu près au sens de « en raison de » (comparer le français : « devant cela ») : 198, 19 ἀνθ' ὧν οἶμαι καὶ αὐτὸς ἔργων τὴν πόλιν Ἑλληνίδα γένος τε καὶ πολιτείαν, « à cause de quoi » = c'est pourquoi ; voy. encore 213, 9 ; 289, 25 ;

2) en guise de : 450, 4 ἀντ' ἐγκωμίων ὑμῖν προσεῖναί φημι πατρίων ζῆλον ἐπιτηδευμάτων ; voy. encore 454, 13 ;

3) avec un comparatif, à peu près au sens du génitif, complément du comparatif : 453, 7 δίδωμι ὃν ἀντ' ἐμοῦ δικαιότερον μισήσετε.

2. Ἀπό.

1) au sens *propre* de « faire sortir de » et « éloigner de », un peu avec le sens de ἐκ : 399, 21 πέμπε, εἶπε, τὸν σμικρὴν τοῦτον ἀπὸ τῆς Αἰγύπτου ;

2) au sens *figuré*, il signifie :

a) le moyen : 169, 12 τῆς σελήνης τὴν ἐναντίαν πρὸς τὸ πᾶν αὐτὸς ἀπ' ἐμαυτοῦ κίνησιν ξυνεῖδον (voy. Thucyd. 1, 17, notes de Classen et d'A. Croiset) ;

b) l'origine, à peu près au sens de ἐκ : 177, 1 Ὅμηρος δὲ αὐτὸν ἀπὸ τοῦ πατρὸς Ὑπερίωνα καλεῖ ; avec τυγχάνειν : 460, 23

τυχόντες δ' ἡμεῖς ἐξηγητῶν ἀπὸ τῆς ὑμετέρας πόλεως. Et voici deux cas où le génitif avec ἀπό, exprime, en même temps que la provenance, l'idée du partitif : 468, 11 (ὁ ἱερεὺς) ὃν οἶμαι δικαιότερον ἦν ἀπὸ τοῦ πλήθους τῶν προσφερομένων τῷ θεῷ παρ' ὑμῶν οἵκαδε ἀπιέναι μερίδας ἔχοντα ; 475, 6 : δέδωκα οὖν ὑμῖν καὶ ἀπὸ τῶν ἐπιτροπευσάντων τοὺς θησαυροὺς τοὺς ἐμοὺς... τοὺς πλεουσιωτάτους ἐλομένοις ἔχειν ; voy. Jannaris, § 1504 ;

c) la cause d'une action, avec un verbe passif ; ici ἀπό remplace ὑπό, mais insiste plus sur l'origine que sur la cause de l'action : 180, 1 ὡς μὲν οὖν ἐστὶ μέση τις, οὐκ ἀπὸ τῶν ἄκρων κραθεῖσθαι ; Julien parle ici de la substance du dieu Hélios, qui occupe, dans l'univers, une place intermédiaire, « sans être altérée par les extrêmes » ; voy. Jannaris, §§ 1507 suiv.

3. Ἐκ.

1) Au sens *temporel* : 417, 17 ἐκ παιδαρίου, « dès l'enfance » ; c'est Alexandre qui parle ; voy. encore 437, 19 ; mais cette fois, c'est Julien dont il est question. Il est à remarquer que, dans les expressions de ce genre, Julien emploie indifféremment le singulier ou le pluriel ; ainsi 464, 2 : γέγονεν οὖν μοι μετὰ τὴν ἐκ παίδων τροφήν ἥ τε ἐν μειρακίοις ὁδὸς διὰ τῶν Πλάτωνος καὶ Ἀριστοτέλους λόγων ; on attendrait régulièrement ici : τὴν ἐκ παιδός ; voy. dans *Mnémos.*, 1882, p. 436, une remarque de Cobet sur ce point : « veteres de uno dicebant ἐκ παιδός, de pluribus ἐκ παίδων » ; comp. Riém.-C., § 171 b ; p. 228 ;

2) Au sens *figuré*, il indique :

a) l'origine :

— la patrie : 402, 7 τὸ ἐκ τῆς Ἑμέσης παιδάριον ; et avec εἶναι : 136, 18 τὸ περὶ τῶν Μουσῶν λεγόμενον, ὡς εἶεν δῆπουθεν ἐκ τῆς Πιερίας ;

— les parents : avec φῦναι : 106, 20 τοὺς δὲ ἐκ μοχθηρῶν φῦντας ; voy. encore 139, 24 ; mais une fois sans préposition : 104, 12 ; voy. *Génitif*, p. 82 ;

avec γίνεσθαι : 197, 11 γινόμενοι γὰρ ἐξ αὐτοῦ ; voy. encore 199, 22 ; 283, 24 ; même remarque pour 193, 15 : (Ἀθηνᾶ Προνοία) ἣν ὁ μὲν μῦθος φησιν ἐκ τῆς τοῦ Διὸς γενέσθαι κορυφῆς ; voy. le *Génitif*, *pas. cité* ;

— l'école : 244, 7 οἷ τε ἐκ τοῦ Περιπάτου ;

b) la provenance :

463, 1 : (συγγράμματα τοιαῦτα) ἐν οἷς δρεπόμενος ἐκ τῶν πολλῶν εἰργάσαστο λόγους ἡδίους. C'est de la même manière qu'il faut expliquer 439, 14 : τὸ παραδέξασθαι τὴν ἐκ τοῦ πυρὸς ἀλέαν ; suivant une habitude chère à Julien, la préposition ἐκ suivie du génitif, est à peu près l'équivalent, ici, du génitif pur et simple, « la chaleur provenant du feu », c.-à-d. la chaleur du feu ; voy. *Article*, p. 195 ;

c) la matière dont une chose est faite, au lieu du génitif de matière, pur et simple : 80, 22 ἔφερεν ἐκ σιδήρου πύργους τοξοτῶν πλήρεις ; 72, 21 : ἔτερα τοιαῦτα ἐκ σιδήρου καλύμματα ; 72, 18 : κράνεσιν ἐκ σιδήρου πεποιημένοις ; voy. encore 47, 7. D'ailleurs, H. Van Herwerden estime que la préposition ἐκ devant le génitif de matière ne serait qu'une addition de grammairiens (*Mnémos.*, 1879, p. 341) ;

d) le moyen :

84, 1 λίθους ἐκ μηχανῶν ἀφιέντες ;

e) l'auteur d'une action, avec un verbe passif :

196, 8 : τελειούμενα δὲ ἐξ αὐτοῦ (scil. τὰ ἀγαθὰ) ; ἐξ αὐτοῦ = ὑπ' αὐτοῦ ; 271, 14 : τοὺς (scil. νόμους) ἐκ τῶν θεῶν ἡμῖν ὥσπερ ἐγγραφέντας ταῖς ψυχαῖς ; 78, 1 : ἐκ τῆς ποιήσεως ἀναπειθόμενοι ; 81, 5 : οὐδὲ ἐκ τῶν νόμων πολυωρίας ἀξιοῦται ; même avec un parfait passif : 211, 2 ταῖς ἐκ θεῶν δεδομέναις προφητείαις ;

f) souvent ἐκ a le sens partitif :

19, 17 : μόνος ἐκ πάντων τῶν ἐκείνου παίδων ; voy. encore 225, 20 ; 406, 24 ; 461, 5 ; 186, 3 : ἐκ μυρίων τὸ πλῆθος, ὀλίγα ; voy. encore 204, 17 ; 190, 16 : τρεῖς δὲ ἐκ τούτων (scil. τῶν κύκλων) ἐπιών, « (le soleil) parcourant trois de ces cercles » ; 374, 5 : ἐκ βραχέων ὧν εἶχον ἀναλίσκοντι τοῖς δεομένοις, « dépensant du peu que j'avais » ; voy. encore 456, 13 ; 466, 15 ; 475, 15 ;

g) d'une façon générale, il marque la cause :

342, 20 : ὅτοι δὲ σφίζονται νῦν ἐκ φιλοσοφίας, entendez « par l'effet de la philosophie », comme l'indique le contexte ; voy. encore 406, 1.

Il convient de signaler enfin une locution prépositive, telle

qu'on n'en trouve point de pareille dans les Lexiques, et à propos de laquelle Cobet écrit (*Mnémos.*, 1861, p. 169) : « non est graecum » : 442, 1 ἐκ τῶν ἱσῶν, et qu'il propose de corriger en : ἐκ τοῦ ἱσσοῦ. Nous n'avons pas trouvé dans Julien d'autre exemple de cette locution vicieuse ; partout ailleurs Julien écrit soit ἐξ ἱσῆς : voy. 281, 19 ; 405, 1 ; 463, 5 ; soit ἐκ τοῦ ἱσσοῦ : voy. 464, 1.

II. Prépositions gouvernant le datif.

1. Ἐν.

1) Sens *local*.

On trouve une fois ἐν et le datif avec un verbe de mouvement :

401, 19 : ἐπισέρχεται Περτίναξ ἐν τῷ συμποσίῳ ; noter que ἐν est la leçon de V Aug. Pcd, et manque dans MPab. Cette construction, qui est extraordinaire, se trouve dans S. Grégoire de Nysse, (Migne, P. G., XLIV, 256 A) : οὐκ ἄλλης ἐν τῷ ἀνδρὶ τῆς ψυχῆς ἐπαισελεύσεως ; on n'en cite pas d'autre exemple.

2) Sens *temporel* :

158, 2 : ἐν νυκτί (voy. *Génitif*, p. 84) ; 459, 7 : ἐν τοῖς Διονυσίοις, au lieu du datif sans préposition (voy. *Datif*, p. 60) ;

3) Sens *figuré* :

a) ἐν signifie « dans », dans ces expressions philosophiques : 178, 4 ὁ περὶ γῆν τόπος ἐν τῷ γίνεσθαι τὸ εἶναι ἔχει, « l'espace terrestre (= la terre et ce qui s'y trouve) a l'être dans le devenir » ; 196, 12 περὶ τὸν ἐν γενέσει τόπον ; Pétau traduit « in proprio generationis loco » ;

b) d'une façon générale, les conditions matérielles ou morales dans lesquelles on se trouve, et peut se rendre par « dans », « au milieu de » :

478, 3 ἡ πόλις ἐν ἀφθονίᾳ γέγονεν. Peut-être faut-il placer ici une phrase de Julien assez malaisée à expliquer : 66, 8 τοὺς Θρακίους ἵππους εὐλαδησόμεθα λευκοτέρους μὲν τῆς χιόνης, θεῖν δὲ ὠκυτέρους τῶν χειμερίων πνευμάτων, καὶ τὰ ἐν αὐτοῖς ἄρματα ; Pétau proposait de corriger : ἐπ' αὐτοῖς. Peut-être faut-il voir ici un

renversement de la locution : ἐν φορτίοις τρέχειν; on pourrait aussi bien dire : ἐν ἄρμασι; ici c'est le contraire : les ἄρματα sont dits ἐν ἵπποις; Pétau : « impositos illis currus »;

c) un instrument ou un moyen; Cobet (*Mnemos.*, 1880, pp. 283-4) note que cet emploi est de basse grécité :

14, 10 ἐν ταῖς ἐκείνων συμφοραῖς καὶ τοῖς σώμασι στρατηγικὴν ἐδίδασκε τέχνην, « dans leurs infortunes » (= par leurs infortunes); 271, 22 : (ὁ νόμος) μήτε ἐν λόγῳ μήτε ἐν ἔργῳ μήτε ἐν αὐταῖς ταῖς λανθανούσαις τῆς ψυχῆς ἐνεργείαις ταῦτα ἐπιτρέπων συγχεῖν, « ni en parole, ni en acte »; 2, 11 : οἱ δὲ τῆς τέχνης ἀπολαῦσαι φασιν ἐν τῷ δύνασθαι, « les autres disent qu'ils tirent parti de leur art en ayant le pouvoir de », = « par le pouvoir qu'ils ont de ». Ce serait peut-être le cas ici de rappeler cette remarque de Schweighäuser (*Lex. Polyb.*, p. 154), que la préposition ἐν, par suite de l'inadvertance des copistes, s'est glissée souvent indûment dans les textes; voy. encore 434, 5 : (τοὺς βαρβάρους) εὐφραίνομένους ἐν (mss. : ἐπὶ Hertlein) τοῖς μέλεσιν; voy. Jannaris, § 1562.

2. Σύν, Ξύν.

1) Au *propre*, s'emploie dans Julien, au sens de « avec accompagnement de, en communauté avec », suivi d'un nom de personne, ou d'un nom de chose collectif, représentant des personnes. Tycho Mommsen a montré que cet emploi de σύν était propre à la poésie, mais étranger à la prose, exception faite pour la prose de Xénophon qui ne distingue pas entre μετά et σύν (voy. J. Alph. Simon, *Xenophons Studien*, 4 Teil, *Die Prepositionen σύν und μετά c. gen. bei Xen.*, Progr. Düren, 1889, pp. 5 suiv.; comp. Meisterhans, § 85, 36, p. 219 et 47, p. 221) :

26, 22 : τὸν ποταμὸν ἐκείνον περαιωθεὶς ξὺν τῷ στρατεύματι (voy. *Datif*, p. 61); 170, 20 : ὁ τε λόγιος Ἑρμῆς ξὺν ταῖς Μούσαις ὁ τε Μουσηγέτης Ἀπόλλων; 207, 16 : δῆμος ἐξερχεῖτο τῆς πόλεως σὺν τῇ γεροσίᾳ; voy. encore 187, 16; 215, 9; 457, 11; 465, 6;

au sens de « en collaboration avec, avec l'aide de » : 435, 10 ὅπερ ἤδη τις ἔφη τῶν ἐργασαμένων ξὺν τῷ Πανὶ καὶ τῇ Καλλιόπῃ εἰς τὸν Δάφνιν ποιήματα;

2) Au *figuré*, marque une circonstance qui accompagne l'action exprimée par le verbe : 39, 11 ἀφελέσθαι ξὺν βίᾳ; 143, 12 : σὺν τέχνῃ μηδὲν ἀδικῶν τὰς Μούσας τῷ θεάτρῳ ξυγγέγονε; voy. encore 145, 9; 154, 26 : ξὺν πολλῷ πόνῳ πραγματευσαμένη, « ayant fait effort avec beaucoup de peine »; 443, 18 : σὺν βοῇ; voy. encore 478, 16; 470, 4 : ξὺν ἡδονῇ; 475, 21 : ξὺν δίκῃ.

III. Préposition gouvernant l'accusatif.

Εἰς.

L'emploi de cette préposition présente peu de particularités dans Julien :

1) Au sens *propre*, il la construit avec les verbes de mouvement; voy. par ex. 478, 12 : ἐς ἄλλο ἔθνος οἰχέσομαι; à noter un emploi intéressant, après un verbe qui n'indique pas le mouvement : 446, 13 (ὁ καίσαρ) πάλιν ἐς Φιλίου Διὸς τὰς εὐχὰς ἀναλαμβάνει; le langage est elliptique; Julien vient d'employer une série de verbes de mouvement; la phrase ici se conforme à la construction générale; il faut entendre : « de nouveau il se rend au temple de Zeus Philios et il recommence ses prières »; voy. à ce sujet Koch, § 86, 2; p. 326, et Schömann, dans son édition d'Isée, p. 308; comp. Jannaris, §§ 1538; 1547 suiv. ;

2) Au sens *figuré*, εἰς signifie :

a) « par rapport à, en ce qui concerne » : 9, 2 τὴν ἐς τοὺς πολέμους ῥώμην, « sa vigueur en ce qui concerne la guerre »; c'est sans doute aussi le sens de 16, 29 : οὐδὲν διάφορον προσῆν εἰς παιδείας λόγον τοῖς ἡγεμόσι τῶν ἄλλων. A signaler un emploi particulièrement curieux : 471, 10 οὐδ' ἐπέισκαμεν τὸν δῆμον εἰς παρασκευὰς δειπνῶν ἢ θεάτρων, οὐ εἰς signifie probablement « relativement à »;

b) à l'égard de : 418, 14 τῆς εἰς τὸν θεὸν ὑπερηφανίας, « l'orgueil à l'égard du dieu »; les Classiques, dans ce cas, emploient souvent le génitif objectif; comp. 479, 21 : τῆς εἰς ἡμᾶς εὐνοίας; mais 9, 6 : τοσάυτην δὲ εὐνοίαν αὐτοῦ τοῖς ὑπηκόοις

παρέστησεν, « de bienveillance pour lui-même » ; on peut joindre à ces exemples 435, 11 : εἰς τὸν Δάφνιν ποιήματα, « en l'honneur de Daphnis » ;

c) en vue de : 441, 6 ἀφ' ὧν εἰς τὰς τοιαύτας ἐορτὰς ἐθαπάνησαν (voy. encore 468, 6 et 8). C'est sans doute aussi de la même façon qu'il faut interpréter 469, 4 : οὐδεὶς ἐκόμισεν ἔλαιον εἰς λύχνον τῷ θεῷ, « en vue d'une lampe » ;

d) à noter enfin un emploi adverbial, qui appartient à l'époque tardive : 75, 6 ἐς τὸ παντελές, « complètement » ; voy. encore 75, 19 ; 78, 8.

B. — PRÉPOSITIONS GOUVERNANT DEUX CAS.

1. Διὰ.

1) Avec l'accusatif :

Cet emploi n'appelle guère de remarques dans Julien ; διὰ se construit avec l'accusatif d'un nom de personne ou de chose, au sens de « à cause de » : 440, 21 οἱ νόμοι φοβεροὶ διὰ τοὺς ἄρχοντας ; voy. encore 441, 1 ; 450, 14. Meisterhans fait remarquer (§ 85, 12 ; p. 213) que cet emploi n'est constaté dans les Inscriptions que postérieurement à la bonne époque, les Classiques employant ἔνεκα et le génitif ;

2) Avec le génitif :

a) sens *local* : « à travers » : 437, 2 διὰ πάσης τῆς οἰκουμένης ἄρξει τῶν μίμων ; voy. encore 454, 15 ; 464, 3 ;

« dans, au milieu de » : 20, 3 τοῖς μὲν δι' ὁμονοίας τὸν ἅπαντα χρόνον συγγέγονας ; δι' ὁμονοίας = ὁμονόως, « en bon accord » ;

b) sens *temporel*, « durant » : 30, 6 δι' ὅλης ἡμέρας ; 158, 2 : δι' ἡμέρας, « durant le jour » ;

c) sens *figuré*, « par le moyen de », avec un nom de chose : 460, 10 : (οἱ) γυναικες ἐπὶ τὰ σφέτερα σεβάσματα ἄγουσιν αὐτὰ (sc. τὰ παιδία) δι' ἡδονῆς ;

avec un nom de personne : 404, 4 ἔατε, ἔφη, νῦν γοῦν δι' αὐτοῦ τοὺς ἐξῆς φρενωθήναι.

Il y a lieu de signaler un emploi remarquable de διὰ et le génitif avec le verbe πλεροῦν : 194, 16 ἦν (sc. τὴν Σελήνην) ἡ

θεὸς ἦδε (= Ἀθηνᾶ)... ἐπλήρωσε διὰ τῆς φρονήσεως, « que cette déesse a remplie de son intelligence ». Ce διὰ semble suspect à Hertlein, qui le supprimerait volontiers. Mais, pour le supprimer, il faudrait pouvoir expliquer son introduction, or elle ne s'explique pas. Il faut noter encore un emploi de διὰ et le génitif avec un parfait passif : 375, 23 (τὴν τῶν θεῶν φήμην) ἡ παραδέδοται διὰ τῶν ἀρχαίων ἡμῖν θεωρηγίων.

2. Κατά.

1) Avec l'accusatif :

a) au sens *local* : « dans, sur » : 394, 17 ἄνω κατ' αὐτό, φασίν, οὐρανοῦ τὸ μετέωρον ;

b) au sens *temporel* : 208, 23 δύο ταῦτα Ῥωμαίοις ἔδειξεν ἡ θεὸς οἷμαι κατ' ἐκείνην τὴν ἡμέραν ;

c) au sens *figuré* : — conformément à : 425, 7 κατὰ τὸν Ὀμηρικὸν Ἑκτορα ; voy. encore 428, 1 ; 440, 11 ; 446, 14. A noter un emploi peu ordinaire : 446, 24 φίλα γάρ ἐστί μοι κατὰ τινι θεῶν ἴσως ταῦτα, « par l'inspiration d'un dieu » ; voy. le *Thes.*, article κατὰ, col. 1017 D. Nous rattachons ici un autre emploi, particulier à Julien, et qui d'ailleurs ne se rencontre qu'une fois : C 202, 10 ἕνα μοι κατὰ Ἀλέξανδρον δεῖξατε στρατηγόν, « montrez-moi un seul stratège comparable à Alexandre » ; κατὰ = πρὸς ; comp. l'expression : μεῖζων ἢ κατ' ἄνθρωπον ;

— au sens distributif : 468, 4 κατὰ φυλὰς βουθυτεῖν, « faire un sacrifice de bœufs par tribu » ; 453, 3 : ἰδίᾳ μὲν καὶ κατ' ἑμαυτόν, « en privé et pour moi seul » ;

— par rapport à : 220, 20 τοῖς δὲ περιττοῖς κατὰ τὴν φρόνησιν (voy. *Accusatif*, p. 49) ; 404, 17 : τὰ πρωτεῖα κατὰ τὴν φιλοσοφίαν ἀπηνέγατο τῶν κατ' ἑαυτὸν ἀνθρώπων.

2) Avec le génitif :

κατὰ avec le génitif est d'un usage relativement réduit chez Julien ; au *figuré*, on le trouve avec le sens de « contre » : 412, 6 ἐγγεγραμμένῃ μοι τοσούτοις κατὰ Προμηθεύου τρόποις ; voy. encore 27, 3 ; 27, 2 : νίκης κατὰ τῶν βραδύρων, où l'on pourrait avoir tout aussi bien, le génitif sans préposition ; voy. encore 138, 8. Il y a lieu de noter ici une construction assez surpre-

nante : 148, 2 *τυχὸν οὐκ ἄτοπον χαλεπῶς καὶ μέλις τὰ τοιαῦτα ξυγχωρεῖν κατὰ ἀνδρῶν ὑδριστῶν* ; peut-être ici *κατὰ* doit-il se comprendre au sens de « au sujet de » ; à rapprocher de l'exemple cité par Riem.-C., § 183, A, II, 1^o ; p. 242.

3. Μετά.

1) Avec l'accusatif : emploi normal chez Julien ;

2) Avec le génitif :

a) au sens *propre* de « avec, avec accompagnement de », principalement avec des noms de personne (en compagnie de), emploi conforme à celui des Inscriptions ; voy. Meisterhans, § 85, 34 ; p. 218 ; mais comp. ce qui a été dit plus haut pour σύν, et voy. Meisterhans, *ibid.*, 36 ; p. 219 : 142, 5 *ἐκ Μακεδονίας ἐκκλεῖτο μετὰ τῆς μητρὸς ἡ νύμφης* ; 199, 16 : *οἰκεῖ γοῦν αὐτῆς (scil. τῆς πόλεως) οὐ τὴν ἀκρόπολιν μόνον μετὰ τῆς Ἀθηνᾶς καὶ Ἀφροδίτης Ζεὺς* ; 399, 23 : *τῶν παίδων δὲ τὸν πρεσβύτερον μὲν παίζειν κέλευε μετὰ τῆς Ἀφροδίτης*, « en compagnie d'Aphrodite » : on attendrait plutôt πρὸς et l'accusatif ; voy. encore 462, 9 ; 470, 17 ; avec ἄγων et un verbe de mouvement : 286, 19 (*ὁ Διόνυσος*) *ἄγων μεθ' ἑαυτοῦ στρατίαν πολλήν δαιμονίων τινά* ; voy. encore 404, 23 (sur ce point voyez *Datif*, pp. 61 suiv.) ;

au sens de « en collaboration avec » : 346, 11 *τὰ μὲν γὰρ μεθ' ὑμῶν (εἰργάσαντο)* ; de même, mais plus rarement, avec des noms de chose : 178, 1 (*τὰ τῶν ποιητῶν*) *ἔχει γὰρ μετὰ τοῦ θεοῦ πολὺ καὶ τὸ ἀνθρώπινον* ; 399, 7 : *ἐπείσέρχεται λέγοντι τῷ Σειληνῷ Νέρων μετὰ τῆς κιθάρης καὶ τῆς δάφνης* ; voy. encore 187, 15 ; 209, 27 ; 443, 18 ;

b) au sens *figuré*, il indique :

— les circonstances qui accompagnent l'action marquée par le verbe : 142, 8 (*ὀχημάτων*) *μετὰ τῆς ἀρίστης τέχνης εἰργασμένων* ; dans ce sens, *μετά* avec le génitif d'un nom abstrait, équivaut à peu près pour le sens à un adverbe ou un participe ; voy. Meisterhans, § 85, 37 ; p. 219 : 458, 3 *μετ' εὐνοίας* = *εὐνοϊκῶς* ; 458, 14 : *μετὰ φρονήσεως* = *φρονίμως* ; voy. encore 455, 18 ; 461, 2 ; 470, 14. Meisterhans, *passage cité*, fait remarquer que cette construction est étrangère à la langue classique ;

— l'instrument ; on n'en trouve d'ailleurs qu'un exemple : 110, 26 κρατήσας δὲ μετὰ τῶν ὅπλων ἔπαυσε τὸ ξίφος φόνων ; cet emploi devait se propager par la suite ; voy. Jannaris, § 1605 b ;

— il signifie parfois « d'accord avec, conformément à » : 31, 8 οὐδεμίαν ἄξιον τέχνην μετὰ τῆς τύχης ἐξετάζειν, « selon l'énement » ; 473, 21 : μετὰ τοῦ δυνατοῦ πολλοὺς εἶ ποιεῖν ἀνθρώπους.

4. Ὑπέρ.

1) Avec l'accusatif :

a) au sens de « au-delà de » : 7, 23 τοὺς ὑπὲρ τὸν Ἰστρον οἰκοῦντας βαρβάρους ; 43, 11 : τῶν ὑπὲρ τὸν Πῆνον... ἐθνῶν τὰ μαχιμώτατα ; mais le texte, tel que les manuscrits l'ont transmis, renferme une impossibilité ; Hertlein déjà l'avait remarqué ; nous proposons de corriger ὑπὲρ : παρὰ (voy. nos *Rem.*) ; voyez encore 361, 11 ; 434, 2 ;

b) au sens de « au-dessus de » : 191, 9 ὁ τῆς ὑπὲρ γῆν ἡλίου πορείας χρόνος ; 194, 17 : ἡ Σελήνη τὰ τε ὑπὲρ τὸν οὐρανὸν θεωρεῖ νοητὰ καὶ... ; ici ὑπέρ = par-dessus, comme l'indique le contexte. C'est sans doute aussi de cette façon qu'il faut comprendre 174, 19 : τὰ ὑπὲρ τὸν οὐρανὸν ἀφανῆ καὶ θεῖα νοερῶν θεῶν, γένη τῆς ἀγαθοειδοῦς ἀποπληροῦται παρ' αὐτοῦ (scil. τοῦ Ἥλιου) δυνάμεως ; une fois après un superlatif : 178, 24 ὅς (scil. ὁ Ἥλιος) καὶ τὴν κίνησιν ἀπλουστάτην ὑπὲρ ἅπαντας ποιεῖται τοὺς τῷ παντί τὴν ἐναντίαν φερομένους ; voy. sur ce sujet, le *Thes.*, à l'article ὑπέρ.

2) avec le génitif :

a) au sens *local* de « sur » : 28, 12 μετέωρος ἀρθεῖς ὑπὲρ τῶν ἀσπίδων, « levé en l'air sur les boucliers » ; Hertlein propose de corriger ὑπὲρ : ἐπὶ ; mais voyez encore 29, 17 : τὸ μὲν τεῖχος αἰρουῦσιν εὐθέως τοὺς ὑπὲρ αὐτοῦ κτείναντες, « ayant tué ceux qui étaient dessus (sur le rempart) » ; Reiske voulait écrire τοὺς < μαχομένους > ; Hertlein écrit τοὺς < ἀμυνομένους > (voy. par ex. 27, 6 et 33, 18) ; 37, 2 : τὰς τε ὑπὲρ τῶν ὑδάτων μάχας, « les combats sur les eaux » ; 82, 8 ὑπὲρ τοῦ συνεστῶτος, ὁπόσον ἦν ἀχρεῖον πληθὺς ἐν τῇ πόλει, κατέστησαν, « sur le rempart resté

debout » ; 91, 11 : ἐκείνο μὲν ἦν τὸ τεῖχος ὑπὲρ τῆς ἡτόνος ; 91, 13 : τὸ δὲ ὑπὲρ τῶν Ἀλπεων τεῖχος. Ce sens est remarquable, et d'ailleurs ne se rencontre que dans les discours I et II. Au figuré 213, 7 : ἡ δὲ ὑπὲρ ταύτης (scil. τῆς φύσεως) ψυχῇ, « l'âme qui lui est supérieure » ;

b) au *figuré*, ὑπὲρ a parfois le sens normal de « dans l'intérêt de » : 458, 6 τοῦτο ποιῶν ὀρθῶς οἶει ποιεῖν καὶ φρονεῖν ὑπὲρ τῶν σεαυτοῦ ; voy. encore 465, 12 ; dans ce sens, on le trouve avec :

ἀμύνεσθαι : 27, 6 ; 33, 18 (voy. *Datif*, p. 51) ;

πιστεῦειν : 179, 7 ἐκ τῶν ἐμφανῶν ἀξιοῦμεν ὑπὲρ τῶν ἀφανῶν πιστεύειν ;

ἀγωνιᾶν, être inquiet : 407, 5 δηλὸς ἦν ἀγωνιῶν ὑπὲρ τῶν ἀπογόνων τῶν ἑαυτοῦ ;

δεδιέναι : 409, 7 ὑπὲρ τῶν σεαυτοῦ τοιγαροῦν ἀμπέλων, μᾶλλον ἢ τῶν ἐμῶν πηγῶν ἄξιόν ἐστί σοι δεδιέναι ;

πολυπραγμονεῖν : 479, 5.

Constructions remarquables avec :

πεῖθειν : 28, 14 τοὺς ὑπὲρ τοῦ πολέμου πείσαντας αἰτιώμενος ;

μανηθάνειν : 360, 21 ὑπὲρ τούτου μαθὼν, « ayant été informé sur ce point ».

Mais très souvent ὑπὲρ se trouve employé à la place de περί, « au sujet de » : 96, 5 τὰ ὑπὲρ Ἰλιάδος ἔπη ; 398, 17 : οὐδὲν οὖν ἔσχεν ὁ Σειληνὸς ὑπὲρ αὐτοῦ φράσαι, « à son sujet », et non « en sa faveur » ; 472, 16 : τὸν λεγόμενον ὑπὲρ τοῦ ἰκτινὸς μῦθον ; le cas est extrêmement fréquent ; nous signalons à ce sujet l'emploi que Julien fait de ὑπὲρ après φημί : 281, 20 : φησὶ δὲ οὐχ ὑπὲρ πάντων οὗτος, ἀλλ' ὑπὲρ τῶν τελεστικῶν, οὓς παρέδωκεν ἡμῖν Ὀρφεύς, c'est de Jamblique qu'il est question ici ; (voy. *Infinitif*, p. 113).

Des exemples comme ceux qui ont été cités plus haut : 407, 5 ; 409, 7, montrent par quelle transition Julien en vient à employer ὑπὲρ, là où les Classiques écrivaient περί. Cependant, quand il le veut, Julien sait faire la distinction entre περί et ὑπὲρ : 413, 8 τρεῖς τοσαυτάκις παραταξάμην ὁσάκις ὑπὲρ Ἀλεξάνδρου κομπάζουσιν οἱ τὰ περί αὐτοῦ σεμνοποιούντες ; voy. à ce sujet Meisterhans, § 85, 49 ; p. 222, et Jannaris, § 1685.

C. — PRÉPOSITIONS GOUVERNANT TROIS CAS.

I. Ἀμφί.

D'un emploi très rare chez Julien. Inusité avec le génitif, ἀμφί se trouve une fois construit avec le datif, dans un passage d'inspiration poétique : 75, 22 ξιφῶν τε ἄγνουμένων ἀμφὶ τοῖς κράνεσι, « (bruit) des épées se brisant autour des casques » ;

plusieurs fois, bien que rarement, avec l'accusatif : au sens de « parmi », à ce qu'il semble : 69, 19 τῶν δὲ ἀμφὶ τοὺς Τρῶας Ἑκτορα καὶ Σαρπηδόνα (ἀρίστους εἶναι φησι), « de ceux parmi les Troyens » = à peu près « d'entre les Troyens, des Troyens » ; — au sens de « au sujet de » : 406, 3 οὔσης δὴ τοιαύτης τῆς ἀμφὶ τὸ δεῖπνον παρασκευῆς.

II. Ἐπί.

1. Avec l'Accusatif : sur ce point, il n'y a rien de remarquable chez Julien.

2. Avec le Datif :

Dans cet emploi, Julien s'écarte assez souvent de l'usage classique :

1) au sens *local*, ἐπί signifie :

a) « sur » : 95, 6 τὰ ἐπὶ τῷ Τίγρητι ζεύγματα ; 199, 18 : Ἀπόλλων ἐπὶ τῷ Παλλαντίῳ λόφῳ. Quant à 42, 10 : (ἀποκτινύς) τοὺς ἐπὶ τῷ στρατοπέδῳ, leçon des mss., Hertlein écrit : ἐπὶ τοῦ στρατοπέδου, à bon droit, semble-t-il, si l'on en juge par le contexte ;

b) à peu près ἐν, « dans » : 32, 23 τὰς μὲν ἐπὶ τῇ Συρίᾳ πόλεις μηχανημάτων... ἐμπλήσας ; il semble bien qu'il faut comprendre ici « les villes de Syrie » (dans la Syrie) ; 474, 24 : Ἀλεξανδρέων τῶν ἐπ' Αἰγύπτῳ, « les Alexandrins, ceux d'Égypte ». Il faut noter d'ailleurs que Julien construit aussi ἐπί avec le datif d'un nom de lieu, au sens de « près de » : voy. 6, 9 ; 26, 12 ; 449, 19 ;

c) « dans, vers, jusqu'à » après un verbe de mouvement : 74, 2 κατὰγειν σφᾶς ἐπ' ἀκεραίοις τοῖς πρόσθεν ἡξίου, « il jugeait bon de les rétablir (= ramener) dans leurs biens antérieurs intégralement » ; 98, 6 : ἐπὶ τοῖς ὀρίοις ἀπὸ τῆς χώρας ;

2) au sens *figuré*, ἐπί dans Julien, signifie « au sujet de », par ex. 44, 13; 401, 22; 462, 5, etc. Il convient de signaler particulièrement l'emploi que Julien fait de ἐπί avec le datif, après σφάλλεσθαι : 331, 21 σφαλέντες δὲ ἐπ' ἐκείνοις, que Hertlein corrige : ἐν ἐκείνοις; voy. encore 332, 17 : οὐκ ἔχοντα μὲν εἰς ὅτι παρ' αὐτῆς (scil. τῆς πατρίδος) εὖ πάθῃ, καὶ τοὐναντίον ἐπὶ τίνι σφαλῇ, que Cobet et Hertlein écrivent ἐν τίνι; construction des plus rares, mais non sans exemple; voy. des analogues dans Manéthon, éd. Axtius et Fr. Rigler, 1832 : 2, 375; 5, 86.

3. Avec le Génitif :

1) Au sens *local* :

a) sur, dans : 7, 26 τὴν ἀφελειαν τῆς ἐσθῆτος ἐπὶ τῶν εἰκόνων ὁρῶμένην ἔτι; etc; la construction est normale;

b) au sens de « près de »; on le trouve une fois avec ce sens : 93, 22 ὁ μὲν ἐπὶ τῶν νεῶν κτείνεται;

c) au sens de « vers », avec mouvement : 182, 10 (τὸ φῶς) ἐπὶ γῆς φέρεται; du moins ἐπὶ γῆς est la leçon de MbEFG, tandis que V, suivi par Hertlein donne ἐπὶ γῆν;

d) « en présence de » : 38, 1 τὸν μὲν εἰς δίκην καὶ κρίσιν ἐπὶ τῶν στρατοπέδων προυκάλεις;

2) Au sens *temporel*, il signifie « au moment de, du temps de » : 2, 15 ἐπὶ τοῦ παρόντος, « en ce moment »; voy. encore 7, 15; 19, 12 : γενόμενος ἐφ' ἡλικίας, « arrivé au moment de l'adolescence »; comp. Meisterhans, § 85, 29; p. 217;

3) Au *figuré* il signifie :

a) « à la tête de » : 8, 3 γενομένων δὲ ἐπὶ τῶν πραγμάτων;

b) « au sujet de » : 44, 24 ὅσα ἄλλα θρυλεῖν εἰώθασιν ἐπὶ τῶν οὕτω λαμπρὰ καὶ περιφανῇ πραξάντων; peut-être peut-on expliquer de la sorte 63, 15 : καὶ σὲ μὲν ὁρῶν ἐπὶ τῶν ἔργων τὴν Ὀμηρικὴν παιδείαν ἐπιδεικνύμενον, « au sujet de tes actions, dans tes actions »;

c) dans des locutions prépositives, ayant un sens adverbial : 15, 10 ἐπ' ἀδείας, « en toute sécurité »; 433, 10 : ἐπ' ὀνόματος, « nominativum ».

III. Παρά.

1. Avec l'Accusatif.

1) au sens *local* : « près de », avec un nom de personne, ou un nom collectif de personne, à la question *ubi* (voy. dans *Rh. Mus.*, t. LXI, 1906, pp. 495 suiv., un article de F. Solmsen sur l'emploi des prépositions dans les dialectes grecs ; notamment sur παρά et l'accusatif à la question *ubi*, même chez les Attiques, voy. pp. 504 suiv.). Cet emploi est remarquable :

299, 23 κρείττονα γάρ μοι τὰ ἐκεῖ φαίνεται χωρία παρὰ σέ, « les régions près de toi » ; 395, 17 : χρυσοθρόνῳ δὲ παρ' ἐκάτερον ἐκαθίζετην ἢ τε μήτηρ καὶ ἡ θυγάτηρ ; Hertlein écrirait volontiers, en s'inspirant de VM (ἐκαθεζέστον) : ἐκαθεζέσθην ; 425, 3 : ὁ Πευκίστης ἔκειτο παρὰ σέ ; παρά est la leçon, adoptée par Hertlein, de VM et aussi, semble-t-il, de l'Aug. ; tandis que Bav. Pabed écrivent περί. Quant à 438, 5 : ἐτύγχανον ἐγὼ χειμάζων περὶ τὴν φίλην Λουκετίαν, il convient de signaler que la leçon περὶ, suivie par Hertlein, ne se trouve que dans V qui est, il est vrai, l'autorité principale, tandis que tous les autres mss. (= MbEF Peef) écrivent παρὰ. En revanche, on le trouve normalement à la question *quo* : 464, 17 ; 474, 22, etc. ;

2) Au sens *figuré* :

a) « auprès de » : 12, 4 καὶ τὰ παρὰ τὴν πρώτην ὑπάρξαντά σοι γένεσιν ὡς λαμπρὰ καὶ βασιλικά < καὶ Wyttenbach, Hertlein > τὸ λέγειν εὐθες, « tout proche de ta première origine » tout au commencement de ta vie ;

b) « auprès de, en comparaison de », souvent avec ἕτερος ou ἄλλος : 176, 18 ὁ γὰρ Ὑπερίων τίς ἂν ἕτερος εἶη παρὰ τοῦτον ; « car Hypérion, qui pourrait-ce être, sinon lui ? » ; noter que ἕτερος se trouve dans VPc, et manque dans MbEFG ; voy. encore 236, 16 ; 322, 21 ; C 165, 10 ; C 222, 1.

A rapprocher de ces exemples 415, 9 : τῷ παρὰ τὸν Κυρίνον τούτῳ Φουρίῳ, qu'il faut entendre sans doute « Furius, comparable à Quirinus » ; 475, 2 : (ἀνῆκα) φόρους δὲ παμπληθεῖς ἰδίᾳ παρὰ τὰς ἄλλὰς πόλεις, « en comparaison des autres villes », à moins qu'il ne faille entendre, « contrairement aux... » ; voy.

Jannaris, §§ 1615 suiv., sur la fortune de παρά dans cet emploi ;

c) « par suite de », ou encore « à cause de » : 16, 4 εἰ παρὰ τὸν καιρὸν βιασθεῖεν, « si, par suite des circonstances, ils y sont forcés » ; 290, 15 : τοῦτο δὲ οὐ παρ' ὑμᾶς γίγνεται, παρ' ἡμᾶς δέ, « et cela arrive non par votre faute, mais par notre faute » ; comp. Isocrate, *Archidam.* (= 6), § 52 ; 465, 20 : παρ' ἐμὲ τὰ τοῦ κόσμου πράγματα ἀντιέτραπται ; la vulgate écrit, contrairement aux mss., παρ' ἐμοῦ. D'ailleurs Schweighäuser, *Lexic. Polyb.* écrit, p. 310 : « παρὰ cum accusativo saepe causam denotat sicut διὰ » ; voy. Démosthène 4, 11 ; 9, 2, et la note de Weil à 9, 2 ; d'après Weil, Démosthène emploie παρὰ au sens causal, surtout dans les phrases négatives ; ailleurs il recourt à διὰ. Julien ne fait pas cette distinction ; comp. encore Thucyd., 1, 141 et la note d'A. Croiset ; et voy. Jannaris, § 1623.

2. Avec le Datif.

1) Παρά avec le datif est employé par Julien au sens ordinaire de « auprès de, chez », avec un nom de personne (question *ubi*) ; avec un passif : 21, 7 τὴν θαυμαστὴν καὶ παρὰ πᾶσιν ἀγαπωμένην εἰρήνην, « aimée chez tous » ; voy. encore 475, 16 (comp. Jannaris, § 1632). A signaler un cas où παρά avec le datif, précédé de l'article, équivaut à peu près à un pronom possessif : 464, 13 ἐν τῇ παρ' ὑμῖν τραφεὶς πέλει (voy. *Article*, p. 195) ;

2) παρά avec le datif, est employé au sens de « le long de », avec un nom de chose : 214, 6 παρὰ Γάλλου ποταμοῦ ταῖς δίναις ; voy. aussi 134, 16 : παρὰ τοῦ ποταμοῦ ταῖς ἡῖσι, au milieu, il est vrai, d'un développement poétique ;

3) Il convient de noter un cas singulier, où παρά est suivi du datif, avec un verbe de mouvement : 431, 6 ὁ μέγας Ἀρης ἥ τε Ἀφροδίτη παρ' ἐαυτοῖς ἐκαλεσάτην (scil. τὸν Καίσαρα) ; ἐαυτοῖς est la leçon de tous les mss., si l'on excepte V où se trouve à cet endroit une lacune, par conséquent de MAug. Bav. Pabed ; Hertlein a cru devoir écrire ἐξυτοῖς, peut-être à tort ; car cette construction, dont les grammairiens ne parlent pas, pour rare qu'elle soit, n'est pourtant pas sans exemple : on la trouve

dans Lucien, par ex. *Dialogues des Morts*, 20 (Jacobitz, I, p. 239) : ἤγε παρὰ σοὶ Ἀρίστιππος, etc. ; les éditeurs n'ont pas manqué de corriger chaque fois le texte. En somme, la différence entre παρὰ suivi du datif et παρά avec l'accusatif, exprime la différence des points de vue d'où l'on envisage l'action ; dans le premier cas, on considère le résultat du mouvement ; dans le second, on considère le mouvement lui-même. Si on les reporte dans le passé, aux temps où l'action est considérée comme accomplie, ces deux idées, distinctes en soi, risquent de se confondre ; il n'y a plus lieu en effet de tenir compte de la notion du mouvement. On conçoit dès lors que, même chez les meilleurs écrivains, il ait pu y avoir de l'incertitude sur ce point. Ces observations s'appliquent également aux exemples cités plus haut (p. 98, παρά et l'accusatif). J. Keelhoff (*Rev. Philol.*, t. XVII, 1893, p. 187) apporte à l'appui de cette remarque un certain nombre d'exemples empruntés aux Inscriptions, ou aux écrivains, même classiques ; voy. Krüger, § 68, 36, A. 1 ; p. 317 ; comp. Meisterhans, § 85, 19 ; p. 215 ; et Jannaris, § 1631.

3. Avec le Génitif.

Dans l'immense majorité des cas, chez Julien παρὰ est suivi d'un nom de personne, ou de chose personnifiée :

1) Dans ce cas, παρὰ marque l'origine ou la provenance : 477, 20 (οὐκ ἐπέτρεψα) τὸν ὑπὸ τῶν πλουσίων ἀποκεκλεισμένον ἐν ταῖς ἀποθήκαις σίτον ἄργυρον αὐτοῖς καὶ χρυσὸν ἐξαίφνης παρ' ὑμῶν γενέσθαι, « (je n'ai pas permis) que le blé mis de côté par les riches se changeât pour eux en argent et en or à vos dépens (= un argent et un or qui viendraient de chez vous) : il semble qu'il faille interpréter ainsi παρ' ὑμῶν, dans cette phrase d'une précision et d'une force singulière ; dans 7, 8 : τοὺς παρὰ τῶν ἄλλων λόγους, l'expression n'est pas très différente de « τοὺς τῶν ἄλλων λ. » : il y a sans doute une nuance ; παρὰ, certes, indique la provenance, mais la nuance n'est pas très marquée ; voyez encore 59, 22, où παρὰ retrouve tout son sens (question *unde*) ; sur ce point voyez *Article*, p. 195 et Jannaris, § 1629 ;

2) Julien fait un emploi extrêmement fréquent de *παρά* et le génitif avec un passif : Cobet remarque à ce sujet (*Mnemos.*, 1878, p. 332) que « sero nati Graeculi pro ὑπό τινος solebant *παρά τινος* cum verbis passivis componere » ; voy. aussi Jan-naris, § 1628. La construction est à signaler : 7, 19 *παρά τῶν κρατούντων εἰσποιηθέντες* ; voy. encore 9,11 ; 37,17 ; 162,20 ; 186,15 ; 214,8, etc. ; et toujours avec un nom de personne, sauf deux ou trois cas : 58, 21 *τοσαύτην ἀρχὴν καὶ δύναμιν μὴ παρὰ τῆς Ἰσῆς διοικουμένην καὶ κρατουμένην φρονήσεως* ; voy. encore 146,25 ; C 166,9 et 10 ; sans doute aussi 197,25 : (τοῦ φωτός) ὁ δὴ δίδεται τῇ θεῷ ταύτῃ *παρ' ἡλίου*, où *ἡλίου* semble désigner l'astre, plutôt que le dieu. On trouve même *παρά* et le génitif du nom de personne avec un parfait passif : 43,3 (τέλῃ) *παρὰ τῶν σῶν προγόνων καὶ πατρὸς κατειλεγμένα* ; voy. encore 280,9 ; 314,15 ; 328,20 ; 382, 16 ; 404, 22, où *παρά* exprime nettement une idée, non de provenance, mais de cause (voy. le contexte) ; 473,7 ; C 198,7 ; C 214, 17 ;

avec *γίγνεσθαι* : 51,5 ὅσα τοιχῦτα *παρὰ τῶν ὑπάρχων διὰ σὲ γέγονεν* ; voy. encore 189,21 ; 204,10 ; C 215,10 ;

avec *εἶ πάσχειν* : 332,16 (τὸν Διογένοῦς ἐκείνου) οὐκ ἔχοντα μὲν εἰς ὅτι *παρ' αὐτῆς* (scil. τῆς πατρίδος) *εὖ πάθη*.

IV. Περὶ.

1. Avec l'Accusatif.

C'est de beaucoup l'emploi le plus fréquent chez Julien ; notamment :

1) Au sens *local* de « près de » : 418,23 et 24 Αἴγυπτον μὲν περὶ τὸ Ἀκτιον κατέναυμάχησα, Βροῦτον δὲ καὶ Κάσσιον περὶ τοὺς Φιλίππους κατεπολέμησα ; 438,5 : ἐτύγχανον ἐγὼ χειμάζων περὶ τὴν οἰλὴν Λουκετίαν (περὶ V : *παρά MbEFPceff*) ;

— « dans la région de » : 81,6 συνέβη δὲ οὕτω καὶ περὶ τὴν Κρήτην καὶ Καρίαν (τὰ περὶ τὸν πόλεμον κατασκευασθῆναι), « en Crète et en Carie » ; voy. encore 104,17 : περὶ τὴν Βοιωτίαν ; à 37,10 : (ὅσα) περὶ τὴν Εὐρώπην διώκησας, on peut aussi interpréter *περὶ* au sens de « relativement à » ; au *figuré* : C 192, 8 τεταγμένοι περὶ τῶν ὄντων θεωρίαν, « in contemplatione rerum

versati ». On peut rattacher à ces expressions le cas de 178, 4 : ὁ περὶ γῆν τόπος, (voy. encore 193, 17), « l'espace terrestre », = la terre et tout ce qu'elle porte, périphrase dont Julien use souvent au lieu et place d'un génitif ; voy. plus loin, 2) ;

— « chez, parmi », avec un nom pluriel de personne : 364, 14 ὁρῶδες πολὺς ἦν περὶ πάντας τοὺς ἰδιώτας καὶ τοὺς στρατιώτας. A relever un emploi singulier de περὶ avec l'accusatif : 134, 20 τῆς περὶ τὰ βασιλεια φερύσης ὁδοῦ ; περὶ est la leçon de VM ; Hertlein et Cobet écrivent ἐπὶ ;

2) au *figuré*, par rapport à » : 401, 8 τούτου τὰ περὶ τὸν υἱὸν καὶ τὴν γυναῖκα πολυπραγμονῶν ἀμαρτήματα, « par rapport à son fils ». Dans des cas comme 173, 14 : εἰ μὲν οὖν ταῦτα περὶ τινὰ τῶν ἄλλων ἐμφανῶν ὀρωμεν θεῶν (voy. encore 188, 21 ; 350, 15), περὶ se rend bien en français par « chez, dans » : « si nous voyons cela dans un des autres dieux ». A 126, 23 : οἱ στρατιῶται χαλεπῶς μὲν εἶχον πρὸς τὴν ἀπιστίαν, πρὸς est la leçon de M, adoptée par Hertlein ; tandis que V écrit περὶ.

Il faut rattacher à cette construction les locutions prépositives qui, dans la langue de Julien, finissent par n'avoir plus qu'une valeur de périphrase ; nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion d'insister sur cette habitude de style (voy. aussi *Article*, p. 195) ; ainsi :

περὶ et l'accusatif, précédé de l'article au pluriel neutre ; l'expression ne diffère pas beaucoup du substantif pur et simple, accompagné de l'article : 56, 23 τὰ περὶ τὴν ἀρχήν = à peu près τὴν ἀρχήν ; pour les autres exemples : 318, 6 ; 397, 2, voy. à l'*Article*, *passage cité* ;

περὶ et l'accusatif, dépendant d'un substantif accompagné de l'article ou d'un déterminatif, se rapproche beaucoup, pour le sens, d'un substantif ou d'un pronom au génitif : 173, 15 τὴν περὶ τοὺς θεοὺς ἡγεμονίαν = à peu près τ. τῶν θεῶν ἡγ., « la prééminence sur les dieux » ; voy. encore 103, 25 ; 187, 9 ; 198, 15 ; pour les autres exemples, voy. *Article*, *pass. cité*.

2. Avec le Datif.

Cet emploi, rare dans la prose attique, est d'un usage relativement fréquent chez Julien ; mais on notera qu'à part un

seul cas : 246, 24, la construction ne sort pas des deux premiers discours. Voici les exemples rencontrés dans son œuvre ; περί et le datif au sens de :

— « autour de » : 33, 14 ἐπέρρει δὲ ὁ Μυγδόνιος πελαγίζων τὸ περὶ τῷ τείχει χωρίον ; voy. encore 79, 22 ; 72, 20 : περὶ τοῖς μηροῖς ἔτερα τοιαῦτα ἐκ σιδήρου κλύμματα ; voy. encore 73, 23 ; en parlant d'un fer d'épée ou de lance : 45, 22 οἱ μὲν ὠθοόμενοι περὶ τοῖς ξίφεσιν, « se poussant sur les épées » (et transpercés par elles) ; 75, 23 : τῶν ἀσπίδων περὶ τοῖς δόρασιν (ἀγνυμένων) ;

— « près de » : 37, 3 ὅσαι (scil. μάχαι) περὶ τῷ τείχει κατένεχθέντι γεγόνασιν = « près de la muraille », plutôt que « autour de » ; voy. encore 85, 5 ; 95, 14 ;

— « au sujet de » : 125, 20 ἡ τύχη δὲ τοὺς ἀνόητους ἐξαπατᾷ καὶ σφάλλει περὶ τοῖς μείζουσι ; 246, 24 : πικίζειν δὲ αὐτοὺς καὶ κυβεύειν περὶ τοῖς φιλιτάτοις ὑπολχμῆνομεν ;

— au sens *temporel* : 50, 3 (αὐτὸν) περὶ τῷ τρίτῳ παλαίσματι καταβαλὼν ; il semble qu'il faut comprendre : « au cours de la troisième lutte ».

3. Avec le Génitif.

est d'un emploi très restreint chez Julien ; voy. au sens normal de « au sujet de » : 413, 8 οἱ τὰ περὶ αὐτοῦ σεμνοποιούντες ; C 169, 6 ; C 216, 3 ; à deux reprises, Julien met la préposition après son régime : 100, 18 εἰσὶ γὰρ αἱ τούτων ὑπολήψεις ἀγαθῶν πέρι καὶ φαύλων ταῖς ὑμετέραις ξυγγενεῖς ; voy. encore 295, 9.

On trouve encore περί avec le génitif dans des expressions peu communes ; ainsi avec :

— εἰδέναι : 237, 9 ὁ γινώσκων αὐτὸν εἴσεται μὲν περὶ ψυχῆς ;

— ἀκροᾶσθαι : 455, 20 τί παθὼν αὐτὸς ἐπιχειρεῖς ἀκροᾶσθαι περὶ τῶν συμβολαίων ;

— μέλει μοι : 422, 18 οὐδὲν ἔμελεν αὐτῷ περὶ τῆς δίκης ; voy. *Génitif*, p. 73.

Partout ailleurs Julien remplace περί et le génitif par ὑπέρ et le génitif ; voy. par ex. 96, 5 ; 435, 6 ; 442, 4 ; 450, 13 ; 461, 24 ; 472, 16 ; C 163, 7 ; C 167, 1 ; C 216, 2 ; περί et ὑπέρ étant employés d'ailleurs dans des proportions tout à fait iné-

gales ; ainsi dans le *Misopogon*, περί : ὑπέρ = 2 : 19 ; et il emploie ὑπέρ, par parties sensiblement égales, au sens classique de « dans l'intérêt de » (voy. plus haut, p. 95), ou à la place de περί avec le génitif, au sens de « au sujet de ».

V. Πρός.

1. Avec l'Accusatif :

D'un usage très fréquent et normal ; nous n'avons relevé que quelques constructions plus dignes de remarque ; avec :

διατρίβειν : 4, 10 τοῖς μὲν γὰρ πρὸς τοὺς πολιτικούς ἀγῶνας καὶ τὴν ποίησιν διατρίβουσιν ; πρὸς est la leçon des mss. ; Hertlein écrit, après Schäfer, περί ;

χαλεπῶς φέρειν : 20, 21 χαλεπῶς φέροντες πρὸς τὸ δουλεύειν, exemple cité par Bailly, qui le rapproche de Libanios : 4, 755, où la même expression est construite avec διά et l'accusatif, éd. Foerster, VII ; 673, 3 ; le *Thes.* ne cite point d'exemples de χαλεπῶς φέρειν avec πρὸς et l'accusatif ; il en cite un certain nombre avec ἐπί et le datif ; πρὸς, dans le texte de Julien, paraît suspect à Hertlein ; quant à Reiske, il veut ou bien supprimer πρὸς, ou bien écrire φέροντες : ἔχοντες ; voy. par ex. 126, 23, où M avec ἔχειν a πρὸς, mais V écrit περί ; voy. plus haut, p. 102 ;

ξυμπεῖθειν : 52, 7 πολλῶν ἀπαγορευόντων καὶ πρὸς τάναντία ξυμπεῖθειν ἐπιχειρούντων, « beaucoup de gens s'efforçant de persuader le contraire » ;

κατανοεῖν : 363, 1 κατανοήσας δὲ πρὸς τὸ διάφορον τοῦ τρόπου καὶ βλέπων τῷ μὲν ἄγαν αὐτὸν πιστεύοντα, τῷ δὲ οὐδ' ὅλως προσέχοντα ; Hertlein est d'avis, ou bien de supprimer πρὸς, ou de mettre βλέπων à la place de κατανοήσας, et réciproquement.

2. Avec le Datif :

Emploi normal ; tout au plus, pourrait-on signaler la construction de πρὸς avec le datif, au sens *temporel* : 330, 6 πρὸς αὐτῷ γούν τῷ τέλει τοῦ βίου, « en touchant juste à la fin de la vie ».

3. Avec le Génitif.

Julien, au génitif, construit plusieurs fois (6 en tout) πρὸς

avec un passif, au lieu de *ὑπό* ; avec un nom de personne : 32, 16 (ἰκέτευσ) δεδιώς καὶ τρέμων, μὴ πρὸς τῶν τυράννων κρατηθείη ; voy. encore 48, 23 ; 101, 1 ; 214, 23 ; 291, 21 ; avec un nom de chose : 286, 14 ἀναλωθῆναι πρὸς τοῦ πυρὸς τοῦ ῥυέντος ἐπ' αὐτήν (scil. Σεμέλην) ; voy. Jannaris, § 1664.

VI. Ὑπό.

1. Avec l'Accusatif :

est d'un emploi très rare chez Julien ; on le trouve pourtant :

1) au sens *local* de « sous », à la question *ubi* : 155, 4 ἀργύρου πλῆθος, ὁπόσος νῦν ἐστὶν ὑπ' αὐγᾶς ἡλίου ; voy. encore 194, 18 ; 395, 2 ; C 187, 14 ; C 188, 1 ;

2) au *figuré*, « sous la domination de » : 200, 22 ἡ τῶν περιγείων δημιουργὸς ὑπὸ αὐτὸν ἄχρως γενομένη τὸν ἡλίον.

2. Avec le Datif :

est d'un usage relativement restreint chez Julien ; on y trouve *ὑπό* et le datif au *figuré* :

1) au sens de « par, au moyen de », toujours avec un *nom de chose*, au lieu de *ὑπό* et le génitif, avec un verbe passif : 416, 5 (Πομπήιος) ὑπὸ τοῖς οἰκείοις ἀμαρτήμασι καὶ οὐχ ὑπὸ τοῖς σοῖς ἐσφάλῃ στρατηγήμασι ; voy. encore 439, 12 ; remarquer 48, 13 : ἀποτειχιζομένης ἐν κύκλῳ τῆς Ἰταλίας τοῖς ὄρεσι, οὐ τοῖς ὄρεσι est la leçon de V, suivie par Hertlein, tandis qu'on lit dans M ὑπὸ τ. ὅ. ; — avec un verbe neutre : 257, 10 ὡς ἂν καὶ λάθοιμεν ὑπὸ τῷ σκότῳ ταῦτα ἐξεργαζόμενοι ; — avec un verbe actif : 284, 27 ὑπὸ τῷ θεῷ συνθήματι (κελεύσας), « ayant ordonné par le signal divin » ;

2) « sous la direction de » : 137, 19 ὁ τούτου παιῖς ὑπὸ τῷ Στραχειρίτῃ σοφῷ τρεφόμενος ; voy. encore 430, 22 ; 454, 14.

Quant à 469, 23 : ἐγὼ μὲν ὑπὸ τῷ θεῷ πρὸς τῷ βωμῷ καὶ τοῖς τοῦ ἀγάλματος ἵχνεσιν ἐν ὀλίγοις ὕμῳν κατέδραμον, nous comprenons « aux pieds du dieu ».

3. Avec le Génitif :

1) au sens *local* de « sous » : 155, 3 ὑπὸ γῆς, « sous terre » ; 163, 11 : (μεταβαλοῦσα) τὸν διὰ τῆς Βαβυλῶνος ποταμὸν ῥέοντα βασιλείᾳ τε ὠκοδόμησεν ὑπὸ γῆς πάγκαλα καὶ μεθήκεν ὑπὲρ τῶν

χωμάτων αὔθις; ici ὑπὸ γῆς est la leçon de V, adoptée par Hertlein; M écrit: ἐπὶ γῆς; il faut entendre, semble-t-il, « au-dessous du niveau du sol », c.-à-d. dans le lit du fleuve; comp. Hérodote, I, 179-180;

2) au *figuré*, ὑπὸ se construit à côté d'un verbe passif, avec un nom de personne ou de chose, pour marquer la cause : la construction est trop banale pour appeler une remarque. Il convient seulement de signaler que Julien emploie fréquemment avec un parfait passif ὑπό et le génitif de la personne, sans doute pour insister plus fortement sur la cause de l'action : 82, 16 ἐπεποιήτο δὲ ὑπ' αὐτῶν ἐκείνα πρότερον; voy. encore 273, 20, tandis qu'on trouve un datif un peu plus haut : 273, 14; voy. encore 276, 5; 283, 27; 294, 5; 354, 6; 447, 10; 456, 1; 477, 19; à 474, 6 : ὅποσα μὲν κοινῇ πρὸς πάντας πεποίηται τοὺς ἀρχομένους ὑπ' ἐμοῦ, il semble bien que ὑπ' ἐμοῦ dépend de πεποιήται, et non de τοὺς ἀρχομένους; un exemple comme 413, 23 : τὰς ὑπὸ τῶν οἰκείων πολιτῶν κεκαυμένας πόλεις ἀνέστησα, fait bien comprendre la raison pour laquelle, dans certains cas et non les moins nombreux, Julien emploie ὑπό et le génitif, plutôt que le datif sans préposition; il s'agit d'insister davantage sur l'agent : l'incendie n'a pas eu une cause ordinaire, puisque ce sont les habitants mêmes qui ont mis le feu à leur propre ville. Au reste, cette construction n'est pas rare; c'est même celle qui prévaut exclusivement chez des orateurs attiques, comme Antiphon et Andocide, *quand le sujet est une personne*; voy. dans *Class. Rev.*, t. III, 1889, l'article de E. C. Marchant, pp. 250-1.

Julien ne construit qu'exceptionnellement le parfait passif avec ὑπό et le génitif du nom de chose; ainsi 444, 7 : τὴν Εὐρύκλειαν ἐκπεπληγμένην ὑπὸ μεγέθους τοῦ κατορθώματος; quant à 419, 12 : ὑπὸ τῆς φύσεως ἀποδεδομένης (scil. ὄρις), on pourrait soutenir, à la rigueur, qu'il s'agit ici d'un nom de chose personnifiée.

On trouve même ὑπό et le génitif du nom de la personne avec γίνεσθαι, dans deux cas différents : 6, 11 γεγόναι δὲ ὑπὸ τοῦ σοῦ πατρὸς ὁμολογεῖ; 404, 15 : καὶ σὺ φιλόσοφος ὑπ' ἐμοῦ γέγο-

νς ; cette construction est rare ; le *Thes.* n'en cite point d'exemples ; voy. pourtant, d'après Ast : *Lex. Plat.*, *Plat.*, *Pol.*, V, 461 a ; *Conv.*, 187 b.

A noter enfin, l'emploi que Julien fait de ὑπό avec le génitif d'un substantif abstrait : 434,20 ὑπὸ δυστροπίας ; 436,17 : ὑπ' ἀβελτηρίας ; 19 : ὑπ' ἀνκισθησίας ; 445, 20 : ὑπ' εὐνοίας ; les exemples sont très nombreux.

CHAPITRE V

DES ADVERBES

ADVERBES DE LIEU.

1. La langue attique variait les formes, suivant que l'emploi répondait aux diverses questions de lieu : ποῦ ; ποῖ ; etc. L'usage de Julien, sur ce point, ne va pas sans quelque confusion. Ainsi on trouve employées à la question ποῦ ; des formes ordinairement réservées à la question ποῖ ; et réciproquement ; voy. par ex. 402,8 : τὸ ἐκ τῆς Ἑμέσης παιδάριον πόρρω που τῶν ἱερῶν ἀπηλάνετο περιβόλων, où l'on peut se demander avec Hertlein s'il ne faut pas écrire ποῖ ; 469,11 : (ὁ θεὸς) ἐν ἐκείνῃ τῇ ζάλῃ τρέψας ἀλλαχοῦ τῶν κρατούντων τὴν διάνοιαν, où Hertlein écrirait volontiers ἀλλαχοῖ ; 327, 8 : ἄγοι μὲν θεὸς εὐμενῆς, ὅπου ποτ' ἂν δέῃ πορεύεσθαι ; à la vérité, ὅπου est la leçon de V, tandis que dans M, l'autre des deux manuscrits en présence, on lit ὅποι, leçon adoptée par Hertlein. Par contre on trouve 340,7 : τῷ χαλεπῶς καὶ μάλιστα ὑγιείας ἕνεκα τῆς αὐτοῦ γυμναζομένῳ μετρίως οἶκαδε ; Hertlein, pour justifier cet emploi, renvoie à Platon, *Theag.*, 128 e : ἀσκήσειν στάδιον εἰς Νεμέαν ; Max. Tyr., 14, 4 : Ὀλυμπιάζε ἀγωνιούμενος ; voy. Schömann, *Isée*, p. 308.

Même confusion dans l'emploi de ἐκεῖσε, qu'il écrit en lieu et place de ἐκεῖ : 204, 12 ἐντυχὼν τοῖς παρὰ τοῦ θεοῦ γενομένοις Ἰαμβλίχου περὶ τῶν αὐτῶν τούτων συγγράμμασι τὸ τέλος ἐκεῖσε τῆς ἀνθρωπίνης εὐρήσεις σοφίας ; 395,1 : τοῖς μὲν οὖν θεοῖς ἐκεῖσε παρесеύαστο τὸ συμπόσιον ; voy. encore 463,19 : ὁ μὲν γὰρ ἐκεῖσε τεχθεὶς ; 464,18 : ἐπειδὴ παρὰ τὸν ἐκεῖσε βασιλέα πρῶην ἀφίκετο, à

moins qu'ici ἐκεῖσε ne puisse s'expliquer par la proximité de ἀφίκετο. Par contre, ἐκεῖσε est employé régulièrement 394,20 ; 464,13 ; voy., sur ce point, Phrynichus, pp. 45 suiv.

2. Ἐνθεν, adverbe relatif, semble employé fréquemment par Julien au sens d'un adverbe démonstratif ; ainsi 157,4 : (ἡγεμόνου) μεταφερομένου δὲ πολλάκις ἔνθεν ἐκεῖσε καὶ ἀμείβοντος δίφρου ἐκ δίφρου ; voy. encore 171,2 ; 176,14 ; 197,21 ; 202,15 ; 342,13 ; 438,14, tous exemples où Hertlein, s'appuyant sur 464,13 ; 567,14, substitue ἐνθένδε à ἔνθεν, peut-être témérairement ; comp. par exemple, l'expression classique ἔνθεν καὶ ἔνθεν, « des deux côtés », où ἔνθεν a bien le sens démonstratif. Par contre, on trouve aussi chez Julien ἔνθεν employé comme adverbe relatif, par ex. 460,13 ; 476,20.

CHAPITRE VI

DE L'INFINITIF

L'infinitif s'emploie avec l'article ou sans l'article :

A. Pour l'infinitif employé avec l'article, voy. *Article*, p. 194.

B. L'infinitif s'emploie sans article comme sujet ou comme complément.

I. — INFINITIF SUJET.

1) L'infinitif s'emploie sans article, comme sujet, avec les impersonnels *χρή*, *δεῖ*, *πρέπει*, *προσέχει*, *συμβαίνει*, *ἔστι*, *δοκεῖ*, « il paraît bon », et les expressions analogues formées d'adjectifs, ou d'un substantif abstrait, comme *ἄξιόν ἐστι* ; ainsi 476,23 : *μυρίους οὖς ἐπιχώριόν ἐστι λοιπὸν ἐνομάζειν μοδίους, ἀναλίσκειν* (VMbF : *ἀνάλισκον* H.) *σίτου*.

2) Il y a lieu de signaler des locutions impersonnelles exprimant un sentiment :

θαυμαστόν ἐστι : 280,1 *οὐδὲν θαυμαστὸν ἄνδρα στρατιωτὴν μὴ λίαν ἐξακριβοῦν μηδ' ἐξονυχίζειν τὰ τοιαῦτα* ;

νέμεσις (ἐστι) : 449,4 *τοῖς δ' ἅπ' ἐκείνου γενομένοις οὐ νέμεσις ζηλοῦν τὸν οἰκιστὴν ἢ τὸν ὁμώνυμον* (comp. Riem.-G., § 563,3, n. 2 ; p. 619) ;

3) dans les constructions adjectives, les Grecs emploient volontiers la construction personnelle ; c'est l'usage ordinaire de Julien : 48,11 *δῆλός τε ἦν λίαν πεπιστευκώς* ; voy. encore 407,5 ; 421,13 : *ἄρ' οὐχὶ καὶ τιμᾶσθαι πρὸ τῶν ἄλλων εἰμὶ δίκαιος* ; voy. aussi 421,17. On trouve pourtant dans les manuscrits,

un cas où Julien s'en écarte : 245,3 διὰ τοῦτο ἄξιόν ἐστι ὑφ' ὑμῶν ἀκούειν κακῶς, il s'agit de Diogène ; ici Reiske et Hertlein corrigent la leçon des mss., VPc, les seuls en présence, ἄξιόν : ἄξιός.

D'autre part, la construction personnelle est obligatoire avec δοκῶ, ἔοικα, φαίνομαι, et l'infinitif, exprimé ou sous-entendu, employés au sens de « il semble que je... » ; ainsi :

avec δοκῶ : 7,5 (τῶν ἄλλων) τοὺς ἐπαίνους διὰ τοῦτ' ἀφῆσιν μοι δοκῶ ; voy. encore 7,11 ; 10,9 ; 18,2 ; 23,3 ; 48,21 ; 56,10 ; 112,26 ; 136,15 ; 146,22 ; 147,16, 17 ; 149,3, 14 ; 163,26,28 ; 165,16 ; 166,13 ; 171,14 ; 208,10 ; 247,3 ; 426,14 ; 428,5 ; 438,17 ; 466,20 ;

avec ἔοικα : 7,15 ἀπορεῖν δὲ ἔοικα κἀνταῦθα, πόθεν ἄρχεσθαι χρή ;

avec φαίνομαι : 94,7 ὅποσα δὲ ἡμῖν ἐφαίνετο πρὸς τὰ τῶν ἡρώων ἐκείνων ἔχειν συγγένειαν ; voy. encore 48,23 ; 460,11 ; 479,13 ;

R. L'observation de cette règle est à peu près constante chez Julien ; avec δοκῶ, on n'y trouve qu'une exception : 145,13 (τῆς τρυφῆς δὲ) τίνα οὐκ ἂν ἡττηθῆναι δοκεῖ ; cette construction a paru suspecte à Hertlein, qui propose d'écrire δοκεῖτε, et à Reiske qui voudrait corriger δοκεῖ : εἰχδς.

Pour φαίνομαι, il y a lieu de signaler un exemple, où ce verbe est construit, à la 3^e personne du singulier, avec l'infinitif, dans le sens impersonnel de « il paraît bon de » : 362,19 πρῶτον μὲν ἰκέτευον, εἰ ταῦτα πράττειν αὐτῷ φαίνοιτο καὶ πάντως ἐμὲ προσαγορεύειν καίσαρα δεδογμένον εἶη, ἀνδρας ἀγαθοὺς καὶ σπουδαίους δοῦναί μοι τοὺς ὑπουργοῦντας, emploi contraire à toutes les habitudes : c'est sans doute pour cette raison que Hertlein est d'avis qu'on supprime φαίνοιτο.

Restent quelques cas où φαίνομαι est construit avec l'infinitif, alors que, d'après le contexte, on s'attendrait plutôt à trouver le participe ; ainsi 379,4 : εἴ τις οὖν οἶται δεῖν αὐτὰ μηδὲ φθεῖρεσθαι διὰ τὸ θεῶν ἅπαζ εἰκόνας κληθῆναι, παντελῶς ἄφρων εἶναι μοι φαίνεται, qu'il faut traduire : « il est évident à mes yeux qu'il est tout à fait fou », plutôt que « il me semble tout à fait fou », expression trop faible pour rendre le sens du morceau ;

voy. encore C 191,7 ; de même avec πέφηναι : 279,8 οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ Ξενοφῶν φαίνεται καὶ Ἀντισθένης καὶ Πλάτων προσχρησάμενοι πολλαχού τοῖς μύθοις, ὥσθ' ἡμῖν πέφηνεν, εἰ καὶ μὴ τῷ Κυνικῷ, φιλοσόφῳ γούν τινι προσήκειν ἡ μυθογραφία ; nous comprenons : « la mythographie convient manifestement, etc. » ; cette interprétation concorde avec celle de Pétau qui traduit ; « ex quibus apparet, si minus id cynico fas est, philosophorum certe generi alicui fabularum scriptionem esse tribuendam ». Au reste, nous avouons qu'il y a là des nuances d'idées assez délicates, et qu'il faut se garder de forcer la pensée de l'écrivain.

II. — L'INFINITIF COMPLÉMENT.

L'infinitif, exprimé ou sous-entendu, s'emploie comme complément :

1) avec les verbes qui signifient *penser, croire* ; ainsi :

οἶμαι : 36,12 ; 48, 8 ; 83,10 ; 308,10 ;

νομίζω : 144,21 ; 150,4 ; 156,19 ; 445,10 ;

ὑπολαμβάνω : 27,8 ; 144,8 ; 441,14 ;

κρίνω : 140,10 (= estimer, apprécier).

Après ces verbes, les Classiques construisaient ordinairement l'infinitif avec la négation οὐ ; sur ce point, l'usage de Julien est très irrégulier.

Après οἶμαι, il emploie ordinairement la négation οὐ, une seule fois la négation μή : 87,18 οἶμαι γὰρ τὴν Πλάτωνος μικρὰ παρατρέψας λέξιν οὐχ ἁμαρτήσεσθαι ; voy. encore 291,11 ; 330,13 ; mais 247,25 : (Διογένης) ἔργοις ὥετο δεῖν ἐξελέγχειν πάντα καὶ μὴ δόξαις ἄλλων ;

après νομίζω, il emploie la négation μή ; ainsi : 194,1 Ἀθηνᾶ Πρόνοια σύνθρονος Ἀπόλλωνι τῷ νομιζομένῳ μηδὲν Ἥλιου διαφέρειν ; 280,10 : νομίζω γε μηδὲν ἐνδεῖν ; voy. encore 363,14 ; 406,22 ;

de même après ὑπολαμβάνω : 129,3 ἀνδρεία δὲ διαφέρων, τῷ μηδένα πολέμιον ἀξιόχρεων ὑπολαμβάνειν ;

2) avec les verbes qui signifient *dire*, ordinairement φημί ; ainsi 160,24 : οὐδὲ γὰρ γεωργὸν φήσεις εὐγνώμονα ; voy. encore 163,6 ; 177,11, 13 ; 442,19 ; 479,1 ;

de même avec ἐμολογεῖν, convenir que : 6,11 γεγονέναι ὑπὸ τοῦ σοῦ πατρὸς ἐμολογεῖ; de même 179,6. — C'est la construction ordinaire; voy. cependant *Prop. complétives* avec ὥς ou ὅτι, pp. 145 suiv. Mais voici un cas assez extraordinaire, où φημί est suivi de ὑπέρ et le génitif : 281,20 (il s'agit de Jamblique) : φησὶ δὲ οὐχ ὑπὲρ πάντων οὕτως, ἀλλ' ὑπὲρ τῶν τελεστικῶν, οὓς παρέδωκεν ἡμῖν Ὀρφεύς; Pétau traduit : « hic autem non de omnibus loquitur, sed de mysticis (scil. fabulis) quas... nobis... Orpheus tradidit »; le cas peut paraître suspect, d'autant qu'il est unique.

Après φημί, la négation, chez les Classiques, est en général οὐ. Julien se conforme une fois à cet usage : 57, 7 (τὸν Φιλίππου φασὶν Ἀλέξανδρον) οὐ μόνον τὴν ἄλλην δίκαιαν πρὸς ὄγκον μείζονα καὶ λίαν ἐπαχθῆ τοῖς πᾶσιν ὑπεροψίαν μεταβαλεῖν, ἀλλ' ἤδη καὶ τοῦ φύσαντος ὑπερορᾶν; par contre avec la négation μή : 185,7 καὶ Ἀριστοτέλης φησὶ διὰ τὸ τοιοῦτο μήτε (H. : μηδὲ mss.) τὰς ἡδονὰς ἐμολογεῖν, μήτε (H. : μηδὲ mss.) τὰς λύπας ἀλλήλαις ἐν ἡμῖν.

C'est encore μή que Julien emploie après :

ἐμολογεῖν : 8,6 ὁ μὲν ὠμολόγει μηδὲν τούτου πώποτε κρεῖττον βεβούλεσθαι;

αἰτιᾶσθαι, accuser : 208,8 (τὴν Κλωδίαν ἡτιῶντο) μή παντάπασιν ἄχραντον μηδὲ καθαρὰν φυλάττειν ἐαυτὴν τῇ θεῷ;

ἐμύνειν, avec le futur de l'infinitif : 367,23 πέπεικα τοὺς στρατιώτας ὁμῶσαι μοι μηδενὸς ἐπιθυμήσειν.

Après les verbes qui signifient « nier », les Classiques ajoutaient ordinairement μή devant l'infinitif; Julien ne les suit pas sur ce point : 306,23 τὸν μὲν Σάμιον (le philosophe de Samos, Pythagore) οὐδεὶς ἀντερεῖ τοιοῦτον γενέσθαι; (voy. plus loin *Verbes de sens négatif*).

3) Avec les verbes qui marquent une manifestation de la volonté ou de l'activité, pour qu'un fait se produise ou ne se produise pas; ainsi :

παραινεῖν, exhorter : 63,11 παραινεῖν δὲ αὖ τοῖς στρατηγοῖς ὑπεροψίαν βασιλικὴν μή δυσχεραίνειν; voy. encore 216,19;

κελεύειν, construit avec le datif de la personne, ce qui n'est pas attique (voy. Koch, § 85, 1, R. I; p. 311) : 49, 25 ἄρματος

ζῶντας ἐκδήσας καὶ μεθεῖς φέρεσθαι, τοῖς ἡνίοχοις ἔλκειν ἂν ἐκέλευεν ; c'est sans doute une influence homérique ; partout ailleurs on trouve καλεῖν avec l'accusatif du nom de la personne ; voy. 156,3 ; 298,5 ; 399,23 ; 406,12 ;

διακαλεῖσθαι, avec l'accusatif du nom de la personne : 3,28 (ὁ νόμος) τὰς τῆς ἀρετῆς τοῖνυν ἀντέχεσθαι διακαλεῖται τοὺς μὴ μάτην τοῦτ' ἐπιείσοιτας τοῦνομα ;

παρακαλεῖσθαι, avec le datif de la personne (voy. Koch, *pass. cité*) : 154,14 (ἡμῖν τὸν ἔρωτα τοῦτον) οἶμαι παρακαλεῖσθαι μὴ σφόδρα ὀκνεῖν ; voy. encore 404,3 ;

διατείνεισθαι, soutenir énergiquement que : C 213,12 Μωυσῆς ἕνα διατεινόμενος μόνον εἶναι θεόν ; (chez les Classiques, ordinairement avec ὅτι ou ὥς, dans ce sens) ;

μαρτύρεσθαι, adjurer de : 345,12 μαρτύρομαι μὴ μεγάλα παρ' ἡμῶν ἀπαιτεῖν ;

ἐπιτάττειν, avec le datif de la personne : 14,8 εἰρήνην ἐπιτάττειν πρὸς τοὺς ὑπηκόους ἄγειν τοῖς βαρβάροις ;

προστάττειν, avec le datif de la personne : 430,17 (ὁ Ζεὺς) προσέταξε κηρῦξαι τῷ Ἑρμῇ ; voy. encore 468,15 ;

ἐπίταγμα ποιεῖσθαι : 215,24 (ὁ μῦθος ἔφη τὴν προμήθειαν....) ἐπίταγμα δὲ ποιεῖσθαι, μηδενὶ τῶν ἄλλων (scil. συνοικεῖν) ;

κινεῖν, exciter à : 364,21 (τοῦτο) ἐκίνησε πάντας, οἳ τὰ Κωνσταντίου μάλιστα ἐφρόνουν, ἐπιθέσθαι μοι κατὰ τὸ καρτερώτατον, ὅπως κ. τ. λ. ;

νόμους τιθέναι : 42,13 τοὺς καλοὺς ἐκείνους ἐτίθει νόμους, τὴν ἡμίσειαν εἰσφέρειν, « ces belles lois qui ordonnaient de contribuer de la moitié de ses revenus » ;

σοφίζεσθαι, au sens de « prétendre avec habileté, s'ingénier à » : 80,17 σοφίζονται δὲ ἐντεῦθεν τὸ μὴ δοκεῖν ἀφεστάναι Μακεδόνων, « en conséquence, ils ont la prétention ingénieuse de ne point sembler s'être détachés des Macédoniens » ;

ἄρκειν, suffire à : 19,1 (μεγάλας δωρεάς) ὅσαι τοὺς λαβόντας ἤρκουν ἀποφῆναι τῷ Λυδῶν δυνάστη παραπλησίους ; au contraire 35,19, le même verbe avec πρός et l'infinitif : ἐμοὶ δὲ ἄρκει τὰ πρόσθεν ῥηθέντα... πρὸς τὸ πάντων ἀποφῆναί σε τῶν ἔμπροσθεν τῆς ἀιτῆς σοι μετσχόντων τύχης συνέσει καὶ ῥώμῃ κρατοῦντα ;

ἰσχύειν, être capable de : 40,26 (τίς πειθῶ) τὸ κέντρον ἑναπο-
λιπεῖν ἰσχυσε ταῖς φυχαῖς ;

ἀνέχεσθαι, construction rare chez les Classiques : 111,21 οὐδὲ
μὴν ὑπνηλοὺς ἀνέξεται εἶναι (scil. τοὺς τῆς ποιμνῆς φύλακας) ; voy.
encore 118,1 ; 280,17 ; 286,13 ; 442,16 (mais 19, avec le par-
ticipe : δεσπότης εἶναι οὐ φῆς οὐδὲ ἀνέχῃ τοῦτο ἀκούων) ; 471,9
(voy. *Participe*, p. 127) ; voy. Kühner-G., § 484,23 ; II,
p. 74 ;

Après tous ces verbes, la négation employée par Julien est
μή, conformément à l'usage attique ; il n'y a lieu de signaler
que quelques cas, où il emploie οὐ ; ainsi après :

πειθεῖν : 276,4 ἐπέπειστο γὰρ (ὁ Διογένης) αὐτοῦ τοῖς θεοῖς μέλειν
εἰς τε τὴν Κόρινθον οὐ μάτην οὐδὲ κατὰ τινα συντυχίαν, τρόπον δέ τινα
ὑπὸ τῶν θεῶν εἰσπεπέμφθαι ; par contre avec μή : 257,3 (ὁρᾷς ὅτι
καὶ πλοῦτον ἄγαπᾷ πείθουσι) καὶ μηδέποτε νύκτωρ καθεύδειν μόνον ;

διανοεῖσθαι : 364,10 διανοοῦμένην μάρτυρες δὲ αὐτοῖ· πᾶσαν ἀπορρίψας
τὴν βασιλικὴν πολυτέλειαν καὶ παρασκευὴν ἡσυχάζειν, πράττειν δὲ
οὐδὲν ὅλως ;

εἶργειν : 434,16 τὸ γὰρ εἰς ἑαυτὸν γράφειν οὔτε ἐπαίνους οὔτε
φύγους εἶργει νόμος οὐδεὶς ; οὔτε... οὔτε est la leçon de tous les
mss. (= VMbEF) ; Hertlein corrige, après Cobet, εἵτε...
εἵτε...

R. Chez les Classiques, après les verbes à sens négatif non
accompagnés de négation, l'infinitif (assez souvent précédé de
l'article, voy. Riem.-G., § 553, I, R. III ; p. 598) prend fré-
quemment, d'une façon explétive, la négation μή ; et, s'ils
sont accompagnés d'une négation, l'infinitif se construit avec
μή οὐ. Chez Julien, rien de semblable ; ces verbes sont traités
comme des verbes ordinaires, c.-à-d. que l'infinitif qui les
suit, à part quelques exceptions (4 en tout), n'est pas accom-
pagné de négation :

1. Verbes à sens négatif, *non accompagnés de négation* :

εἶργειν : 443,4 τοὺς πένητας δὲ εἶργεις συκοφαντεῖν ;

ἀπαγορεύειν : 2,5 τὸ δὲ κολακεύειν οὐδαμῶς ἀπαγορεύσασα (scil. ἡ
τέχνη) ; voy. encore 18,2 ; 351,4 ; 433,11 ;

ἀφαιρείσθαι : 2,4 τὸ μὲν πλάττειν ἀφελομένην (ἢ τέχνην) ;

εὐλαβεῖσθαι, ρυλάττεσθαι : 27,18 ὁ παθεῖν εὐλαβησόμεθα ; voy. encore 473,1 ; 417,23 ;

ἀπέχεσθαι : 448,17 τοῦ διασύρειν μὲν τὰ τῶν ἄλλων ἔργα καὶ μικρὰ ποιεῖν ἀφεξομαι ; voy. encore 473,13. Mais avec le participe 54,18 : οὐκ ἀπέσχοντο δὲ ἤδη τινὲς τοῖς τοῦ σώματος ἀγαθοῖς, ὑγιεῖα φημι καὶ κάλλει καὶ εὐεξίᾳ, βασκαίνοντες, usage non conforme aux habitudes classiques ;

ἐπέχειν, s'abstenir de : 355,12 τὰ μὲν δὲ γράμματα διὰ τοῦτο ἐπέσχον εἰσπέμψαι ;

ἀποριγνώσκειν, renoncer à : 87,8 ἀπέγνω μὲν κρατοῦσι τοῖς Ἀχαιοῖς ἀντιστῆναι ;

ἀπέχειν, être éloigné de faire : 314,12 κακὸν μὲν δοῦναι τῶν πολιτῶν τινι τοσοῦτον δέω (voy. *Génitif*, p. 81 et la note de Hertlein à 298,11) λέγειν ἀπέσχομεν, ὥστε οὐδὲ ἐβουλεύσάμεθ' ὅτε μετὰ ἀλλήλων ;

par contre, avec la négation μή devant l'infinitif : 310,8 ἡ γὰρ οὐ ταῦτα καὶ ὁ ἱεροφάντης προαγορεύει, ὅστις χεῖρα μὴ καθαρὸς καὶ ὄντινα μὴ χρῆ, τοῦτοις ἀπαγορεύων μὴ μυεῖσθαι ; de même C 208,3, après le même verbe.

2. Verbes à sens négatif, accompagnés de négation :

εἶργειν : 434,16 τὸ γὰρ εἰς ἑαυτὸν γράφειν οὔτε (VMbEF : εἴτε Cobet, H.) ἐπαίνους οὔτε (VMbEF : εἴτε Cobet, H.) ψόγους εἶργει νόμος οὐδεὶς ;

κωλύειν, διακωλύειν : 19,27 ἄκων ἐτέρους (Schäfer, H. : ἐτέροις VM) ἐξαμαρτεῖν οὐ διεκώλυσας ; voy. encore 70,6 ; 321,4 ; 408,24 ; (voy. Koch, § 130,13 R. II ; p. 532 ; mais comp. Kühner-G., § 514, 3 a ; II, p. 208) ;

ἀρνεῖσθαι : 156,4 μήτε τὸ μέγεθος δέισαντα τῶν διδομένων ἀρνεῖσθαι τὸ λαβεῖν ;

par contre, avec μή devant l'infinitif : 70,22 (ᾧετο) αὐτὸν κατείργειν οὐδὲ ἔν τὸ μὴ ἐπὶ τοῦ Τίγρητος στήναι ταῖς ἐκβολαῖς ; et C 189,15 : ἡ οὐδὲ τὴν ἀρχὴν (absolument) ἡβουλήθη κωλύσαι μὴ προσκυνεῖσθαι καὶ τοὺς ἄλλους θεοὺς ;

4) Après quelques verbes marquant une perception physique ou intellectuelle, au lieu d'un participe se rapportant au complément ; ainsi :

ξυνιέναι, comprendre : 261,1 ξυνίεσαν οἶμαι φύσει κοινωνικὸν καὶ πολιτικὸν ζῶον τὸν ἄνθρωπον εἶναι ;

διδάσκειν, apprendre que : 460,24 ἐδιδάχθημεν ἀρχὰς ὀνομάτων εἶναι τὰ γράμματα δηλοῦν δ' ἐθέλειν τὸ μὲν Χριστόν, τὸ δὲ Κωνσάντιον ;

γινώσκειν, reconnaître que : 55,22 ὁ δὲ καὶ σαυτῷ μάλιστα πάντων ὑπάρχειν ἐγνωκώς, χαίρεις μὲν ἐπὶ τοῖς τῶν ἄλλων ἀγαθοῖς, « ayant reconnu que tu possèdes plus que personne cette prérogative » ; ici Hertlein se demande s'il ne faut pas écrire ὑπάρχον. Le cas de 46,23 nous paraît analogue : ὅσοι τῶν λόγων ἀκούσαντες ὑπερὸν ἰδεῖν ηὐτύχησαν, τὰς ἀκοὰς σαφέως ἀπιστοτέρας ἔγνωσαν εἶναι τῶν ὀμμάτων, « reconnurent que les récits sont manifestement plus infidèles que les yeux ; c'est sans doute aussi l'avis de Pétau qui traduit : « adeo ut, qui quod oratione perceperant, postmodum oculis usurpare possent, minus auribus quam oculis credendum esse perspicue cognoscerent » ; il ne semble pas qu'il y ait lieu d'appliquer ici l'observation faite dans Riem.-C., § 149,2° ; p. 201 ; d'autre part, emploi régulier avec le participe : 170,6 ; 372,7 ; 457,3 ;

εἰδέναι, savoir que, à l'impératif : 304,2 ἴσθι δὲ σεαυτῷ τὰ σαρκία δεδῶσθαι <τῆς> λειτουργίας ἕνεκα ταυτησί, « sache que ce peu de chair t'a été donné en raison de cette fonction-ci » ; ἴσθι d'ailleurs, se rencontre dans ce sens chez les poètes (voy. Riem.-G., § 609, R. I ; p. 688) ; par contre, emploi régulier de εἰδέναι (= être capable de) avec l'infinitif : 162,17 ; 451,3 ;

5) après des verbes qui se construisent d'ordinaire avec un participe :

λανθάνειν : 18,4 τὸ δὲ ἦν, οὐ τὴν ἐπιθυμίαν ἐξελεῖν τῶν νέων, ἀλλὰ τὸ λαθεῖν πειρᾶσθαι ἰδρῶτα προστάττειν, « l'entreprendre sans qu'on s'en aperçoive » ; voy. Jannaris, § 2120 ;

φθάνειν : 28,17 εἰ φθήσεται τὸν ποταμὸν διαβῆναι, « s'il se hâte de passer le fleuve » ; voy. Kühner-G., § 484,32 ; II, p. 76. Sur cet emploi, Cobet, *Variae Lectiones*, pp. 31 et 316, observe : « φθάνω : cum infinitivo, vitiose », et il cite l'exemple d'Alciphron, III, 4, 17 : « φθήσεσθαι ἐλθεῖν, pro ἐλθῶν » ; la construction est hellénistique ; voy. Jannaris, § 2121.

III. — INFINITIF MARQUANT LE BUT.

1. Chez les Classiques, l'infinitif marquant le but, ne s'employait que dans des cas bien déterminés, par ex. après διδόναι, παρέχειν, ἐπιτρέπειν. Dans Julien, on trouve l'infinitif marquant le but après ces mêmes verbes ; voy. par ex. 400,9 ; 19,5 ; 420,8 ; et aussi après un certain nombre d'autres ; ainsi après :

κατατιθέναι, προτιθέναι, proposer : 235,19 ὑπὲρ τῶν Κυνικῶν ὁπόσα διδασκάλων ἡκούσαμεν, ἐν κοινῷ καταθῶμεν σκοπεῖν τοῖς ἐπὶ τὸν βίον ἰοῦσι τοῦτον, « proposons à examiner à ceux... » ; 448,2 ; μέγας ἄθλος ἱατρῷ προτέθη τῷ Σαμίῳ τὴν νόσον, ἥτις ποτέ ἐστιν, ἐξευρεῖν ;

τάττειν, établir pour : 249,14 τὸν γε παρὰ θεοῦ ταχθέντα καθάπερ στρατηγοῦ πᾶν μὲν ἐξελεῖν τὸ νόμισμα, « établi pour abolir toute monnaie » ;

2. Dans quelques exemples, l'infinitif peut passer aussi bien pour marquer la conséquence que le but ; ainsi :

πραγματεύεσθαι, faire effort pour : 155,1 τὴν τοῦ γενναίου βασιλέως εὐνοίαν ἀκέραιον ἡμῖν καὶ ἀσινῇ μένειν ξὺν πολλῶ πόνῳ πραγματευσαμένη, « (l'impératrice) ayant fait effort pour que la bienveillance de l'empereur nous restât... » ;

προστάττειν (τι) : 18,4 τὸ λαθεῖν πειρᾶσθαι ἰδρῶτα προστάττειν, « prescrire des fatigues en vue d'essayer... » ;

παρασκευάζειν, préparer, disposer : 13,18 τὸ μὲν σῶμα διὰ τῶν ἐκουσίων πόνων πρὸς τοὺς ἀκουσίους εὖ ἔχειν παρεσκευάσας, « tu as préparé ton corps à... » ; 48,18 : πάντα ὑποχωρεῖν φρονήσει μετὰ ἀνδρείας ἐπιούσῃ παρασκευάζουσα, « disposant toutes choses de façon à céder à la prudence... ».

3. A l'imitation d'Homère, Julien emploie parfois l'infinitif de but à la place d'une proposition finale ; ainsi après :

καλεῖν : 48,1 ἐπεὶ δὲ ὁ καιρὸς ἐκάλει στρατεύεσθαι, « invitait à faire campagne » ;

de même après un verbe de mouvement, pour exprimer le but à atteindre ; ainsi après ὀρμασθαι, s'élancer pour : 39,2 τὴν εὐνοίαν δὲ οἱ μὲν ἐνεδείκνυντο <καί> διὰ τῆς ὀψέως, πάντες δὲ

τῷ σφόδρα ὠρμηθῆναι τῶν λόγων ἀκούειν ; 97,24 : ὁπότε ὠρμημένους ἐκπλεῖν τοὺς Ἑλληνας ἐπέχει τῆς ὀρμῆς, « qui se sont élancés pour mettre à la voile ». On trouve d'ailleurs, même chez les Attiques, surtout en poésie, des exemples de cette construction (voy. Jannaris, § 2095) ; sur ce point, voy. Riem.-G., § 568 et les notes ; pp. 632 suiv.

IV. — INFINITIF DE DÉTERMINATION.

L'infinitif de détermination se rencontre :

1. Après des adjectifs marquant l'aptitude, la capacité, etc. ; ainsi :

ἱκανός : 20,12 ;

ἐπιτήδειος : 81,9 ; 393,13 ; et avec l'infinitif passif, contrairement aux habitudes classiques : 201,9 γίνεται δὲ ἐπιτήδεια πλεῖσθαι τὰ πελάγη ; 382,3 : τῶν ἐπιτηδείων τιμαῖσθαι τὴν τιμὴν προσαφαιρεῖσθαι, « priver de l'honneur ceux qui méritent d'être honorés » ;

κύριος : 254,2 ἐκείνός ἐστιν ὡς ἀληθῶς δοῦλος, οὗ κύριός ἐστιν ἕτερος προσαναγκάσαι πράττειν ὃ τι ἂν κελεύῃ ;

2. Après les adjectifs signifiant « facile à, agréable à, bon à » etc. C'est l'infinitif passif que Julien emploie ordinairement après ces adjectifs ; les Classiques recouraient plutôt dans ce cas à l'infinitif actif ; ainsi :

17,18 : τοῦτο δὲ οἶμαι καὶ Σπαρτιάτας χαλεπωτέρους ἀρχθῆναι τοῖς βασιλεῦσι παρεῖχε πολλάκις ; voy. encore 230,28 ;

170,22 : καὶ δοῖεν δὲ εἰπεῖν ὅποσα τοῖς θεοῖς φίλα λέγεσθαι τε καὶ πιστεύεσθαι περὶ αὐτῶν ;

191,26 : καίτοι σιωπᾶσθαι κρεῖσσον ἦν (τοῦτο) ;

395,22 : ἀκοῇ δὲ καὶ ῥήμασιν οὔτε προοισθῆναι ῥάδιον οὔτε παραδεχθῆναι δυνατόν (scil. τὸ τῶν θεῶν κάλλος) ;

400,3 : παρῆλθεν ἐπὶ τούτοις γέρων ὀφθῆναι καλός.

Julien recourt rarement à l'infinitif actif ; cependant :

470,18 ἐμαυτὸν ἐπιδείξας μετὰ τῶν φίλων σωφρονοῦντα, φαυλότατον ἰδεῖν ὑμῖν καὶ ἀηδέστατον ; 454,2 : ἔστι καὶ φυτὰ παρ' αὐτῷ (scil.

Ὅμηρῳ) πολλὰ τερπνότερα ἀκοῦσαι τῶν ἑρωμένων ; le contexte aide à comprendre la pensée de l'écrivain : « il y a chez lui des arbres en grand nombre, qui font plus de plaisir à la description que ceux qui frappent la vue » ; 88,20 : καὶ γὰρ αἰσθέσθαι διὰ τῆς ἀκοῆς ἡδέιους τῶν ἀλῶν καὶ θρέψαι ψυχὴν ξὺν ἡδονῇ καὶ καθήρσι θαυμαστοί. De même aussi, comme il est naturel, 400,4 : (γέρον) ἐντυχεῖν πρότερος, χρηματῖσαι δικαιοτάτος. Quant à 66,7 : (τοὺς Θρακίους ἵππους) θεῖν δὲ ὠκυτέρους τῶν χειμερίων πνευμάτων, « plus rapides à la course = pour courir » , il y a ici influence d'Homère, *Il.*, X, 437 : θεῖειν δ'ἀνέμοισιν ὁμοῖοι.

Il faut remarquer qu'avec ἄξιος l'infinitif, à part un seul exemple pris dans le *Contra Christianos*, est toujours au passif ; voy. 260,2 ; 323,18 ; 462, 7 ; 474,11 ; et avec l'article devant l'infinitif 401,16 : τὸν γε μὴν υἷα οὐδὲ τοῦ σκωφθῆναι νομίσας ἄξιον ἀφῆκεν ; avec l'actif, C 177,10 : τοῦτο ἄξιον θαυμάσαι. Naturellement, c'est l'infinitif actif qui s'impose dans des exemples comme 245,3 : ἄξιός ἐστιν ὑφ' ὑμῶν ἀκούειν κακῶς ; voy. encore 350,25 ; 351,12. Le cas de 438,2 : ἄξιον δὲ ὑπομνησθῆναι διηγρήματος, est différent, « cela vaut la peine de.... »

V. — INFINITIF ABSOLU.

Chez les Grecs, l'infinitif s'emploie, d'une façon absolue, dans quelques locutions toutes faites. Julien, sur ce point, se conforme ordinairement à la règle. Il y a deux cas cependant où les manuscrits s'en écartent, et que nous signalons pour mémoire : 80,12 διασφύζουσι γὰρ καὶ ἀπομιμοῦνται τὰ Περσικὰ οὐκ ἄξιον ὄντες, ἐμοὶ δοκεῖ (VM : δοκεῖν H.) Παρθυαῖοι νομίζεσθαι, Πέρσαι δὲ εἶναι προσποιούμενοι ; de même 396,5 : ὅπερ Ὅμηρος ὁρθῶς ποιῶν ἔφη, δοκεῖ (VM Aug. Bav. : δοκεῖν Cobet, H.) μοι παρὰ τῶν Μουσῶν αὐτῶν ἀκηκοώς, ἔχειν ἕκαστον τῶν θεῶν θρόνον ; (voy., sur ce texte, nos *Rem.*).

APPENDICE

Le Grec ne connaît pas ce qu'on nomme l'infinitif historique.

D'autre part, il y'a, dans Julien, plusieurs textes où l'emploi de l'infinitif ne s'explique par aucune des règles ordinaires. Les éditeurs ont voulu, chaque fois, mettre ces textes d'accord avec la syntaxe grecque, soit par des corrections, soit par des additions. Ainsi 11, 4 : τὴν σὴν δὲ μητέρα κατὰ τοὺς παρ' ἡμῖν νόμους ἀρχόντους καὶ καθαροὺς τῆς οἰκειότητος ταύτης φυλάττουσαν τοῦ μὲν εἶναι παιδα, γαμετήν δὲ ἐτέρου, καὶ ἀδελφὴν ἄλλου, καὶ πολλῶν αὐτοκρατόρων, οὐχὶ δὲ ἐνὸς μητέρα, où Reiske écrit φυλάττουσαν συνέβαινε ; Schäfer ne fait pas de remarque sur ce texte ; Hertlein se contente d'indiquer après φυλάττουσαν une lacune ;

17, 14 : ἡ γὰρ τοιαύτη κατὰ μικρὸν ὑποδυομένη συνήθεια ταῖς ψυχαῖς ἐντεκεῖν ὑπεροψίαν τῶν κρείττωνων, où Pétau propose <πέφυκεν> ἐντεκεῖν, suivi en cela par Schäfer ; Wyttenbach écrit ἐνέτεκεν ; Hertlein ne change rien au texte ; P. Thomas, *art. cité*, p. 16, propose d'écrire : συνήθεια <φιλεῖ> ;

187, 11 : ἀλλὰ πολλὰς μὲν ἂν τις καὶ ἄλλας περὶ τὸν θεὸν τόνδε δυνάμεις θεωρῶν οὐποτ' ἔν ἐφίκοιτο πασῶν ἀπορχὴν <δὲ> τῆς μὲν χωριστῆς καὶ πρὸ τῶν σωμάτων ἐπ' αὐτῶν οἶμαι τῶν αἰτιῶν, αἱ κεχωρισμέναι τῆς φανερᾶς προὑπάρχουσι δημιουργίας, ἴσῃν Ἡλίῳ καὶ Διὶ τὴν δυναστείαν καὶ μίαν ὑπάρχουσαν τεθεωρηκέναι, où Hertlein écrit ἀπόρχῃ ;

396, 6 : ἤριζε δὲ οὐδεὶς, ἀλλ' ὅπερ Ὅμηρος ὀρθῶς ποιῶν ἔφη, δοκεῖν μοι παρὰ τῶν Μουσῶν αὐτῶν ἀκηκῶς, ἔχειν ἕκαστον τῶν θεῶν θρόνον ; peut-être ici l'infinitif peut-il s'expliquer par ἔφη, mais c'est improbable, et la construction apparaît bien anormale, ὅπερ... ἔφη étant une sorte de parenthèse ; nous écrivions volontiers ἔχει, voy. nos *Rem.*

Il serait imprudent de conclure du rapprochement de ces faits à une modification essentielle de la syntaxe grecque sur ce point ; il a semblé cependant utile de mentionner ces quelques cas, demeurés obscurs, et que la grammaire historique expliquera peut-être un jour.

CHAPITRE VII

DU PARTICIPE

Le participe tient de l'adjectif, mais il conserve sa valeur verbale à plus d'un égard ; et notamment, avec la particule ἄν, il remplace une proposition personnelle au potentiel ou à l'irréel ; il n'y a rien à noter de particulier sur ce point, dans Julien, sauf un emploi bien extraordinaire et qu'il faut signaler : 220,20 τοῖς δὲ περιττοῖς κατὰ τὴν φρόνησιν οὕτως ἄν μόνως ἐσομένης ὠφελίμου τῆς περὶ θεῶν ἀληθείας, εἴ τις ἐξετάζων αὐτὴν ὑφ' ἡγεμόσι τοῖς θεοῖς εὖροι καὶ λάβοι, διὰ μὲν τῶν ἀνιγμάτων ὑπομνηθεὶς, ὅτι χρὴ τι περὶ αὐτῶν ζητεῖν κ. τ. λ. ; voilà donc un participe futur accompagné de ἄν. L'éditeur a bien vu le caractère tout à fait insolite de cette construction (voy. par ex. Cobet, *Variae Lectiones*, sur ἄν et le futur, pp. 92 et 267) : ou bien il faut supprimer ἄν, ou bien il faut écrire γενομένης ; mais en somme il n'a fait ni l'un ni l'autre. Nous serions plutôt d'avis d'écrire γενομένης ; et on a ce sens : « c'est à cette condition seule, que la vérité sur les dieux peut leur être utile etc.... »

I. — LE PARTICIPE AVEC L'ARTICLE (voy. *Article*, pp. 193 suiv.).

II. — LE PARTICIPE SANS L'ARTICLE.

A. — 1. Le participe sans l'article peut s'employer pour remplacer une proposition subordonnée non complétive ; ainsi pour marquer le but, les Grecs joignaient le participe futur au verbe de mouvement. Julien se conforme parfois à cette règle :

202,12 (ὅποτε ὁ βασιλεὺς Ἡλῖος) ἔρχεται μεταδώσων ἡμῖν τῶν ἐπετείων ἀγαθῶν ; voy. encore 448,12 ; après στέλλειν : 207,8 ; πέμπειν : 402,6 ; πορεύεσθαι : 430,22 ; προσιέναι : 141,24 (τῇ Πηνελόπῃ) προσήει τὰ μειράκια μνηστευόμενα ἐκ τῆ Ἰθάκης καὶ Σάμου καὶ Δουλιχίου ; ici μνηστευόμενα est la leçon de VM, tandis que Pacd, qui sont sans autorité, écrivent μνηστεύμενα ; — ἄγειν : 13,26 ; 74,21.

On trouve même le participe futur pour exprimer l'idée de but, après un verbe qui n'est pas de mouvement.

Ainsi dans Julien : 402,7 (αὐτοῦς) κολασθησομένους παραδώσω ; il semble que les Attiques auraient plutôt employé, par ex. l'infinitif de but ; — de même après ὑποπτεῦειν : 354,12 (οὕς) ὑπώπτευνον δὲ οὐκ εἰς μακρὰν ἐπιβουλεύσοντας καὶ ἐμοί, où Cobet propose d'écrire <ὡς> οὐκ ;

par contre on trouve, après un verbe de mouvement, le participe présent là où l'on attendrait plutôt, semble-t-il, un participe futur ; ainsi :

49,14 ἐκλιπὼν ἔφυγε τὴν πόλιν καὶ τὴν Ἰταλίαν πᾶσαν, τοὺς φόνους καὶ τὰς πρόσθεν ἀδικίας ἐκκαθαίρων ; on pourrait comprendre, à la rigueur : « il s'enfuit, effaçant... (cherchant à effacer), c.-à-d. il s'enfuit, et en même temps il chercha à effacer ». Mais il est plus naturel d'interpréter au sens final : « il s'enfuit pour effacer ». Hertlein semble de cet avis, puisqu'il se demande si l'on ne doit pas écrire ἐκκαθαρούμενος ;

144,1 : ἀπήντων οἱ δῆμοι δεξιούμενοι καὶ χαίροντες ;

477,13 : οἱ πλείστοι δὲ καὶ ἐκ τῶν ἀγρῶν συντρέχουσιν, ὁ μόνον ἐστὶν εὐρεῖν πολὺ καὶ εὖωνον, ἄρτους ὠνούμενοι, « achetant des pains = pour acheter... » ; voy. encore 318,8.

Après ἥκειν, Julien n'emploie que le participe présent : 32,8 ἥκε δὲ ἀγγέλλων τις κ. τ. λ. ; voy. encore 86,21. Sur cette construction, H. van Herwerden écrit dans *Mnēmos.*, (1879), p. 216 : « utrumque recte dicitur ἥκει τις ἀγγέλλων et ἥκει τις ἀγγελῶν, sed illud de eo qui alia de causa veniens aliquid nuntiat, hoc de eo qui eo ipso consilio venit, ut aliquid nuntiet » ; Julien ne tient pas grand compte de cette distinction. Le cas de 94,4 est différent : ἐπειδὴ καθ' αὐτὸν ὁ λόγος φερό-

μενος ἤκει πάλαι ποθὼν τὴν ζύνεσιν ἐπαινεῖν καὶ τὴν εὐβουλίαν, ἀποδοτέον ; l'expression est maniérée, et elle n'est pas claire : « puisque mon discours, dans sa marche spontanée, est arrivé (adest) désirant... etc. ».

Sur ces diverses constructions, voy. Meisterhans, § 88,8 ; p. 241.

2. Julien construit parfois le participe au génitif absolu, sans sujet exprimé ; ainsi :

83,4 : ἐπιστρέφόντων γὰρ ἔπιπτον εὐθέως καὶ κατέφερον τοὺς ἰππέας, « (les chevaux) en se retournant tombaient et démontraient leur cavalier » ; il semble bien ici que le sujet de la proposition participiale est le même que celui de la proposition principale ; voy. encore : 208,3 ἐπειρῶντο τὴν ναῦν, ἥ δὲ οὐκ εἶχεν ὠθούντων (scil. ἐκείνων) ;

28,26 : κελεύοντος μένειν ἀχθόμενοι ; il faut comprendre sans doute, comme le soupçonne Hertlein, « κελεύοντός σου » ; mais l'idée du pronom ne se trouve exprimée que beaucoup plus haut : 27,24 « τὴν σὴν ἀρετὴν ». Il semble bien que c'est là le sens et qu'il faut interpréter : « s'irritant que tu leur ordonnes de demeurer » ; voy. encore quelques exemples, *Accord*, p. 39.

3. Chez les Classiques, le mot en *apposition* est accompagné du participe ὢν, ou d'un participe analogue. Julien se conforme le plus souvent à cet usage ; ainsi :

56,25 : σοὶ τὰ περὶ τὴν ἀρχὴν καὶ τὰ πρὸς τοὺς ἀδελφοὺς διοικεῖν ἐπιτρέψας μόνῳ, ὅντι γε οὐδὲ πρεσβυτάτῳ τῶν ἐκείνου παίδων ; Pétau, en se basant sans doute sur les exceptions assez nombreuses que nous allons noter bientôt, écrirait volontiers οὗτι γε οὐδὲ ; voy. encore 110,28 ; 111,8 ; 113,21 ; 123,22 ; 147,4 : πρῶτον ὄντα φύσει τὸν βασιλέα καὶ χρηστὸν καὶ εὐγνώμονα πρὸς ἃ πέφυκε παρκαλεῖ ; ici l'auteur veut marquer que la qualité, dont il est question, appartient véritablement au personnage, « un roi qui était (déjà) doux par nature » ; voy. encore un peu plus bas (18) ; 198,2 ; 396,16 ; 471, 19 ; à 158,3 : ταῦτα ἐγὼ ἐλογιζόμεν ἐν νυκτὶ βουλευόντων καὶ δι' ἡμέρας κατ' ἐμαυτὸν ἐπισκοπούμενος, σύννοους ὢν ἀεὶ καὶ σκυθρωπός ; la leçon σύννοους ὢν est celle de M, tandis que V écrit simplement σύννοους. Hertlein aurait

pu en somme adopter cette dernière leçon ; car il arrive assez fréquemment à Julien de supprimer le participe, à côté d'un mot mis en apposition ; ainsi :

173,15 : ἡ μὲν οὖν τῶν Φοινίκων δόξα, σοφῶν τὰ θεῖα καὶ ἐπιστημόνων ;

415,19 : οὐδὲν οὖν θαυμαστόν, εἰ κεκράτηκας Πομπηίου δακτύλῳ κνωμένου καὶ τᾶλλα ἀλώπεκος μᾶλλον ἢ λέοντος ;

c'est la construction ordinaire avec ἔτι :

14,4 : πατέρα τὸν σὸν διανοηθέντα (scil. ταῦτα) φαίην ἂν εἰκότως τοῖς Κελτῶν ἔθνεσιν ἐπιστῆσαί σε φύλακα καὶ βασιλέα, μειράκιον ἔτι, μᾶλλον δὲ παῖδα κομιδῇ τῷ χρόνῳ ;

51,23 : ὁ μὲν γὰρ (Alexandre) μειράκιον ἔτι κομιδῇ νέον ;

350,1 : ἐμὲ δὲ κομιδῇ μειράκιον ἔτι τῶν διδασκαλείων ἀπαραγόντες ;

361,9 : τρίτον ἐπεραιώθην καῖσαρ ἔτι τὸν Πῆγον ;

de même avec ἄρτι : 169,4 καὶ μέ τις ἤδη ἀστρόμαντιν ὑπέλαβεν ἄρτι γενειήτην.

4. Pour indiquer plus nettement la relation logique qui existe entre la proposition principale et le participe, les Grecs recouraient volontiers à l'emploi de certaines particules avec le participe :

1) particules causales :

a) ἄτε. Julien se conforme sur ce point à l'usage classique ; ainsi 172,6. Il faut signaler, toutefois, qu'il emploie avec ἄτε la négation μὴ :

295,13 : αὐτὸς ἦν οὐ μάλα ἐπιστήμων τῆς τοιαύτης τέχνης, ἄτε μὴ λόγῳ προσειληφώς αὐτήν ; voy. encore C 166,4.

Après ἄτε, il y a toujours omission du participe de εἶναι :

76,11 : οἱ θωρακοφόροι πυκναῖς ἐπ'αὐτοὺς ἐχρῶντο ταῖς ἐπελάσεσιν ἄτε ἐν πεδίῳ καθαρῷ καὶ λείῳ ; voy. encore 145,9 ; 162,16 ; 202,6 ; 322,5 ;

avec ἄτε δὲ, ce qui est rare chez les Classiques : 417,23 Ἡρακλέα δὲ θαυμάζων καὶ ἐπόμενος, ἄτε δὲ κατ' ἔχνος θεοῦ ἄνθρωπος ;

b) ὥς. L'usage de Julien ne s'écarte pas de l'usage classique

c) à ces constructions il faut joindre, pour mémoire, l'emploi tout à fait extraordinaire de ὅτι avec un participe : 55,6

τούτους οὖν ὅτι πάντας ὑπερβαλλόμενος ἀρετῇ, τοῖς πλουτοῦσι μὲν τὸ πλουτεῖν ἀσφαλέστερον ἢ πατήρ τοῖς αὐτοῦ παισὶ κατέστησας ; nous n'en avons trouvé nulle part un autre exemple ; Schäfer, dans son édition, n'a pas fait d'observation sur ce texte ; Hertlein est pour la suppression pure et simple de ὅτι.

2) Particules finales :

Pour marquer le but, les Grecs employaient ὡς devant un participe futur. Mais si le verbe principal est un verbe de mouvement, ils se contentaient d'employer le participe futur sans la particule (voy. plus haut). Au contraire 431,7 : Τραϊανὸς δὲ παρὰ τὸν Ἀλέξανδρον ἔθει ὡς ἐκείνῳ συγκαθεδούμενος ;

38,8 : παρῆν δὲ ἄγων ὀπλιτῶν φάλαγγας καὶ τάξεις ἱππέων, ὡς, εἰ μὴ πείθοι, βιασόμενός <σε> ὀπίσω πάλιν ἀπιέναι ; παρῆν = « il était venu et se trouvait présent ».

Le cas de 33,3 est différent : (Πέρσαι) ὡς ἐξ ἐφόδου τὴν Συρίαν ληψόμενοι, πᾶσαν ἐξαναστήσαντες ἡλικίαν καὶ φύσιν καὶ τύχην ἐφ' ἡμᾶς ὠρμήντο ; ici ὡς = ὥσπερ ;

3) Particules concessives :

Julien emploie dans ce sens, καίπερ avec le participe, construction régulière : voy. 401,14 ; 416,21 ; 417,18 ; 440,3 ; 448,15, etc ;

ou simplement καί : 415,1 τὸν δουλικὸν δὲ ἐκείνον πόλεμον, οὐδὲ (= καὶ οὐ) πρὸς ἄνδρας γενόμενον, ἀλλὰ πρὸς τοὺς χειρίστους τῶν οἰκετῶν.

Mais il faut noter que, à côté de καίπερ, Julien a une tendance marquée à employer καίτοι, tendance qu'on relève déjà, par ex. chez Lucien (voy. dans *Mnémos.*, (1879), p. 379, un article de H. van Herwerden) :

38,11 οὐδὲν ἐκπλαγεῖς, ὅτι τὸν σύμμαχον καὶ στρατηγὸν μενεῖν ἐπαγγελλόμενον πολέμιον εἶδες ἐξ ἴσης ἄρχειν ἐθέλοντα, καίτοι τῷ πλήθει τῶν στρατευμάτων ἐλαττούμενος ; voy. encore 127,8 ; 184,11 ; 189,3 ; 309,5 ; 401,7 ; 404,2 ; 421,10 ; C 214,7.

B. — *Participe employé comme attribut.*

1. Du sujet.

Le participe est employé dans ce sens par Julien, après :

ἀνέχεσθαι : 6,15 (Ἰλλυριοὶ) οὐκ ἀνέξονται τοῦ καλλίστου τῶν εὐτυχμάτων στερόμενοι ; voy. encore 442, 19 ; voy. Kühner-G., § 484,23 ; II, p. 74, et Krüger, § 56,6, A. I ; p. 211 ; comp. *Infinitif*, p. 115 ;

ἀνιέναι, cesser : 152,6 οὐκ ἀνῆκε ταῦτα δεομένη ;

ἀποκρύπτεσθαι : 133,17 (Ξενοφῶν) τοὺς ἐπαίνους ξυγγράφων οὐκ ἀπεκρύπτετο ; voy. Kühner-G., § 482, 15 b ; II, p. 63 ;

ὑποδέχεσθαι, supporter de : 133,6 ἀλλ' οὐδὲ ὑποσχὼν τῷ χειρὶ ὑποδέξαίτο ἄν τις ; ὑποσχὼν est la leçon de V, le manuscrit qui fait autorité ; M écrit ὑποσχεῖν, leçon adoptée par l'éditeur.

Dans les constructions de ce genre, Julien sous-entend volontiers le participe de εἶναι, pour donner plus de rapidité à la phrase ; ainsi avec :

τυγχάνειν : 128,15 ἀνελπίστου μὲν οἱ τοῦ παιδὸς τῆς σωτηρίας τυγχανούσης ; voy. encore 139,8 ; 177,16 ; 453,6 ; mais 3,10 : εἰ μὲν οὖν καὶ αὐτὸς εἶς ὢν ἐτύγχανον τῶν τοὺς ἐπιδεικτικὰς ἀγαπῶντων λόγους ;

avec ὑπάρχειν : 61,9 ;

φαίνεσθαι, ἀναφαίνεσθαι : 144,15 ; 404,14 : φιλόσοφος ἡμῖν ἀνεφάνης ; sur ce point, voy. Kühner-G., § 483 c ; II, p. 67.

2. Du complément.

On le trouve employé ainsi après :

περιορᾶν : 95,9 περιεῖδον ἅπασαν τμηθεῖσαν τὴν εἰσω Τίγρητος καὶ Λύκου (scil. χώραν) ; voy. encore 401,11. Dans *Mnémos.*, (1882, p. 212), Cobet fait remarquer à propos de ce verbe, que chez les Classiques, à l'exclusion de Thucydide, il se construit toujours avec le participe ; plus tard, on emploie tantôt le participe, tantôt l'infinitif. Cette dernière construction ne se rencontre pas chez Julien ;

ποιεῖν, représenter, mettre en scène (?) : 146, 9 ταῦτά τοι καὶ τὴν μητέρα πεποίηκεν αὐτῷ παραινέσσαν μεμνηθεῖσαι πάντων. Pétau

semble avoir interprété de la même façon ; il traduit : « propterea et matrem ejus cohortantem induxit ut... » ;

ἐννοεῖν, réfléchir que : 101,5 ἐπεὶ καὶ τὸν Ἀθηναῖον ἐνενόησα Σωκράτη... οὐ ταῦτα εὐδαιμονοῦντα (?) οὐδὲ εὐδαίμονας καὶ μακαρίους ὁμολογοῦντα τοὺς πολλὴν κεκτημένους χώρην ; nous n'avons pas trouvé ailleurs d'exemple de cette construction ;

ἀνέχεσθαι ; ce verbe se construit avec le génitif absolu, si le participe ne se rapporte pas au sujet du verbe principal (voy. Riém.-G., § 594, 6 R ; p. 670). Il en est ainsi 435,2 : διαθεόντων ἀνέχομαι τῶν φθειρῶν ; 445,9 : ἀνέχου τοίνυν αὐτῶν μισούντων καὶ λοιδορούντων ; voy. encore 446,14 ; 461, 2 ; mais non pas 143,4 : (οὐκ ἂν οἴσθῃς...) μουσικὸν δὲ ἄνδρα, τοὺς λόγους ἐξεπιστάμενον τῆς τέχνης, οὔτε μιγνύμενα τὰ μέλη τῆς ἡδονῆς χάριν φαύλως ἀνέχεσθαι ; voy. encore 305,23.

Ainsi qu'il a été indiqué plus haut à propos du participe employé comme attribut du sujet, Julien supprime volontiers le participe de εἶναι : ainsi après :

ὁρᾷν : 2,15 εἰ μὲν ἐώρων ταύτης ἐμαυτὸν ἐπὶ τοῦ παρόντος ἐν χρειᾷ τῆς τέχνης ; voy. 101,20 ; 476,12 ;

ἐπίστασθαι : 128,12 ὃν σφόδρα ἀγαθὸν καὶ διαφερόντως πρῶτον ἡπίστατο μισῶν ;

καταμανθάνειν : 160,19 ;

εἰδέναι : 292,18 γῆν γὰρ αὐτὰ οἶδεν ἀμφοτέρω ;

εὐρίσκειν : 182,5 ; 456,5 : ἐμὲ νέον εὐρών, ἐρχστὴν λόγων ; voy. sur ce point Kühner-G., § 483, a ; II, pp. 66 suiv.

III. — NÉGATION DU PARTICIPE.

La négation du participe est οὐ, sauf quand la proposition participiale tient la place d'une proposition personnelle dont la négation serait μή ; ainsi dans Julien : 404,10 ; voy. encore 408,11, etc.

ou par attraction, quand elle se rattache à une proposition qui exige la négation μή : 31,16 ἐγὼ δέ, εἰ μὴ καὶ τὴν τύχην τὴν σὴν ἀμείνω καὶ δικαιότεραν τῆς τῶν ἀντιταξαμένων, μᾶλλον δὲ τῆς ἀπάντων ἀνθρώπων κρατίστην φῆσαιμι, ἀδικεῖν ἂν εἰκότως δοκοίην, τὴν

μή παρασχούσαν τοῖς πόλεμίοις αἰσθέσθαι τὸ πλεονέκτημα ; c'est sans doute parce que le participe se rattache à une proposition hypothétique, qu'on trouve ici μή (sur ce texte, voy. Klimek, p. 2) ; de même 270,15 : ἀλλ' ἴσως ὁ μὲν λόγος οὗ φησι δεῖν ἀντὶ τῶν ἀληθῶν καὶ μὴ πεπλάσμενων τὰ ψευδῆ καὶ πεπλάσμενα παρὰ τοῦ κυνός, ὃ μόνῳ τῇ ἐλευθερίᾳ μέτεστιν, ἐν τοῖς κοινοῖς ἄδεσθαι συλλόγοις ; ici μή est amené sans doute par l'infinitif ἄδεσθαι.

Mais en dehors de ces quelques cas, l'usage de Julien est tout différent de l'usage classique, et l'on peut dire que c'est la négation μή qui, chez lui, devient la négation ordinaire du participe (voy. Jannaris, § 1815). Ainsi par ex. :

367,5 : ὥς δὲ ἐώρα με μηδὲν προσέχοντα ; voy. encore 414,5 ; 434,19 ; 479,3 : λαβόντες δ' ἐνείμασθε πάντες οἱ μὴ δεόμενοι, « sans en avoir besoin ». De même encore 17,8 : τὸν Λυκοῦργον δὲ τοῖς ἀφ' Ἡρακλέους ἀστυφέλικτον τὴν βασιλείαν διαφυλάττοντα [καὶ] μηδεμίαν ὑπεροχὴν ἐν ταῖς ἐπιμελείαις τῶν νέων εὐρόντα σφόδρα ἄν τις εἰκότως μέμψαιτο ; ici, le participe ne peut remplacer une proposition hypothétique ; c'est une affirmation : Julien constate que Lycurgue soumettait tous les jeunes gens à un genre d'éducation uniforme ; voy. encore 27,5 ; 210,17 ; 350,5 ; 362,8 ; 418,3 ; C 174,11 ; C 183,12 ; C 184,11. De même encore 52,1 : καὶ ταῦτα οὐδεὶς ἐστὶν <οὕτως> ἡλίθιος, ὅστις οὐκ οἶεται, μηδὲν ἐκείνων μεγαλοφυχία καὶ τῇ πρὸς τὰ καλὰ φιλοτιμία λειπόμενον, οὕτως ἐγκρατῶς καὶ σωφρόνως τῷ πατρὶ καὶ τοῖς ἀδελφοῖς προσενηγέσθαι (sur ce texte, voy. nos *Rem.*) ; ici μηδὲν ne peut se justifier du point de vue classique, et d'ailleurs après οἶεσθαι, c'est l'infinitif avec οὐ qui prévaut chez Julien (voy. *Infinitif*, p. 112) ; 347,17 : Θεμιστοκλέους γὰρ μετὰ τὰ Μηδικὰ γνώμην εἰσηγεῖσθαι διανοουμένου λάθρα καταφλέξει τὰ νεώρια τῶν Ἑλλήνων, εἴτα μὴ τολμώντος εἰς τὸν δῆμον λέγειν, ἐνὶ δὲ ὁμολογοῦντος πιστεύσειν τὸ ἀπόρρητον, ὅνπερ ἂν ὁ δῆμος χειροτονήσας προέληται, προυβάλετο μὲν ὁ δῆμος τὸν Ἀριστείδην κ.τ.λ. ; dans cette phrase, le participe énonce un motif. La construction se rencontre, encore que rarement, chez les Classiques ; voy. Xén., *Cyr.*, 6, 3, 15 ; Thucyd., I, 77, 3 ; voy. là-dessus, Desrousseaux, *Revue Universitaire*, 1899, I, p. 263.

DEUXIÈME PARTIE

SYNTAXE DE LA PHRASE

CHAPITRE I^{er}

LES PROPOSITIONS COORDONNÉES

I. — PROPOSITIONS COORDONNÉES A L'AIDE DES CONJONCTIONS COPULATIVES : Τε, Καί.

1. Les Classiques réunissaient les divers membres d'une énumération par καί : c'était la construction ordinaire ; s'ils voulaient donner de la vivacité au style, ils supprimaient toute particule de liaison. On trouve les deux constructions dans Julien, et il n'y a pas lieu d'y insister. Il suffira de noter que dans un exemple comme 462,7 : προσίων τῇδε τῇ πολυανθρώπῳ καὶ τρυφερῇ καὶ πλουσίᾳ πέλει, Julien, en répétant καί devant chaque terme de l'énumération, semble avoir en vue un *ensemble* de qualités dans un même objet, ou bien une *collectivité* dont il énumère les différents membres. Au contraire, s'il recourt à l'asyndète, par ex. 464,19 : ὁμῶν μέντοι πολλοὺς καὶ ὀλίγου δέω φάναι πάντας, τὴν βουλὴν, τοὺς εὐπόρους, τὸν δῆμον (scil. ἐλύπησα), c'est pour insister plutôt sur les *individus*, ou catégories d'*individus* qui entrent dans l'énumération.

Si l'énumération porte sur deux ou plusieurs adjectifs, dont chacun exprime une qualité *distincte* du substantif auquel il se rapporte, Julien, conformément à l'usage classique, les relie

entre eux par *καί*, *τε*... *καί* (voy. 440, 14 ; 441,9). Les poètes en usaient autrement ; et c'est une construction poétique qu'il faut voir dans 401,24 : *ἀνὴρ πικρίας γέμων κολαστικός* ; ici *πικρίας γέμων* et *κολαστικός*, qualifient chacun le substantif ; on s'attendrait par conséquent à lire <*καί*> *κολαστικός*, comme Hertlein, après Sylburg, l'écrirait volontiers ; voy. encore 181,24 ; 182,8 (sur ce point, comp. Riem.-G., § 663, III ; p. 742).

D'une façon générale, l'usage de Julien est assez variable sur ce point. Il lui arrive par ex. de ne placer *καί* (ou *τε*) que devant le dernier terme de l'énumération : 188,23 *ἡ τοῖς κρείττοσι γένεσιν ἐνδιδομένη μοῖρα βελτίων, ἀγγέλοις, θαίμοσιν, ἥρωσι ψυχαῖς τε μερισταῖς* ; 250,6 : *πάντες ἄνθρωποι πλησίον οἰκοῦντες θαλάττης, ἥδη δέ τινες καὶ τῶν πέρρω, οὐδὲ θερμῆναντες καταρρο-φοῦσιν ἐχίνους, ὅσπερ καὶ πάντα ἀπλῶς τὰ τοιαῦτα*.

R. A noter quelques cas intéressants où *καί* est employé en corrélation avec un adjectif ou un adverbe de comparaison :

154,5 : (*οὐ φήσει τις τυχόν*) *ταῦτα ἐθέλειν ἡμᾶς ἐξ ἀρχῆς διελθεῖν, καθάπερ δὲ τοὺς Κορυβαντιῶντας ὑπὸ τῶν αὐλῶν ἐπεγειρομένους χορεύειν καὶ πηδᾶν οὐδενὶ ξὺν λόγῳ, καὶ ἡμᾶς ὑπὸ τῆς μνήμης τῶν παιδικῶν ἀνακινήθέντας ᾄσαι τῆς χώρας καὶ τῶν ἀνδρῶν ἐγκώμιον, οὐ καθάπερ* est en corrélation avec *καὶ ἡμᾶς* ; voy. encore 320,15 ; 568,14 ; — avec *τοσοῦτος* : 413,24 *τί τοσοῦτον ἦν μυρίων Γραικῶν κρατῆσαι καὶ πεντακαίδεκα μυριάδας ἐπιφερομένας ὑποστῆναι* ; que nous interprétons : « en quoi est-ce aussi grand... que... » ; voy. sur ce point Kühner-G., § 524,2 ; II, p. 256 ; Riem.-G., § 356 ; R. IV et note ; p. 360.

2. A côté ou au lieu de *καί*, Julien emploie volontiers *τε* :

1) Il semble qu'il ne fasse guère de distinction entre ces deux particules : 7,17 *πρόγονοί τε γὰρ εἰσὶ σοὶ καὶ πάπποι καὶ γονεῖς ἀδελφοί τε καὶ ἀνεψιοὶ καὶ ξυγγενεῖς βασιλεῖς ἅπαντες* ; voy. encore 75,20 ; 404,7 : *σὺ δὲ αὐστηρὸς ἦσθα λίαν καὶ τραχὺς ἀεὶ εἶχων τε* (VM, H. : δὲ Aug. Bav.) *οὐδαμοῦ* ; voy. encore 431,11, etc. ;

2) *τε* est employé en corrélation avec un autre *τε* : 112,19-

20 καὶ καρτερεῖν δὲ καὶ ὑπομένειν τόν τε ἐπὶ στρατιᾷ καὶ ἐν τοῖς ὅπλοις χάματον ὅποσα τε κατὰ τὴν εἰρήνην ἐξηυρέθη γυμνάσιον μελέτης ἕνεκα τῆς πρὸς τοὺς ὀθνεῖους ἀγῶνας; voy. encore 174, 9-10 ; 464, 3-6 ;

3) On le trouve exceptionnellement en corrélation avec δέ qu'il annonce : 63,17 (σὲ μὲν ὄρων) ἐθέλοντα πάντως κοινῇ τε ἅπαντας ἀγαθόν τι δοῦναι, ἡμῖν δὲ ἰδίᾳ τιμὰς καὶ γέρας ἄλλα ἐπ' ἄλλοις παρασκευάζοντα ; de même 204,14-15 : δοίη δ' ὁ μέγας Ἥλιος μηδὲν ἔλαττόν με τὰ περὶ αὐτοῦ γινῶναι, καὶ διδάξαι κοινῇ τε ἅπαντας, ἰδίᾳ δὲ τοὺς μανθάνειν ἀξιούς : deux cas où Hertlein voudrait, en se basant sur 54,14 et 65,13, écrire κοινῇ μὲν ;

de même τε semble une fois en corrélation avec εἴτα : 408,25 οὐδέν, εἴπε, κωλύει λέγειν τε (mss. = VM Aug. Bav.) αὐτοῖς ἐπιτρέψαι, μικρὰ τοῦ ὕδατος ἐπιμετρήσαντας, εἴτα ὕστερον ἀνερωτᾶν καὶ ἀποπειρᾶσθαι τῆς ἐκάστου διανοίας, où Reiske proposait d'écrire λέγειν γε, et où Hertlein écrit λέγειν μὲν ;

4) τε est employé sans corrélatif : ici on peut l'entendre au sens du latin « atque », et il marque une union plus étroite entre plusieurs objets, insiste sur la simultanéité entre deux actions : 9,17 ἐπέκλυσεν ἀθρόως τῷ πλοῦτῳ πάντα, πόλιν τε ἐπώνυμον αὐτοῦ κατέστησεν (extruxit, *Pétau*) ; voy. encore 44,21 ; 182,4, où τε relie entre eux deux longs membres de phrase, en les mettant en opposition : il joue ici à lui seul le rôle de μὲν... δὲ... ; 32,1 ; 397,8 ; 472,8 ; 434, 5 : πλανώμενον δὲ πολλὰ καὶ περιτρέχοντα τὸν καίσαρα κατελεήσας ὁ μέγας Ἄρης ἢ τε Ἀφροδίτη παρ' ἐκντοὺς ἐκχλεσάτην ; ici le τε semble insister davantage sur l'idée de *couple*, d'ailleurs le verbe est au duel. Il y a une idée analogue rendue par τε à 435,19 : ὥσπερ οἱ τράχοι τὸ γένειον ἔχων, ἔξον οἶμαι λείον αὐτὸ ποιεῖν καὶ ψιλόν, ὅποιον οἱ καλοὶ τῶν παίδων ἔχουσιν ἄπαιχί τε αἱ γυναῖκες, « de même que toutes les femmes » ;

5) L'enclitique τε doit régulièrement se trouver immédiatement après le mot même sur lequel il porte ; c'est pourquoi il y a lieu de signaler des constructions qui s'écartent de cet usage ; ainsi 90,4 : πάντα τε ἰδιώτην καὶ βασιλέα, au lieu de πάντα ἰδιώτην τε ; 115,18, où l'on trouve dans V, le meilleur des

deux manuscrits qui ont seuls servi à établir ce texte : ἐπ' ὠφελείᾳ κοινῇ τε ἀνθρώπων καὶ τοῦ παντὸς κόσμου ; Hertlein d'ailleurs adopte ici la leçon de M : κοινῇ τῶν ; 116,19 : μείζονά τε ἐν τῇ πόλει τιμὴν καὶ δύναναι ; 165,1 : πολλὰ τε ἰδίᾳ τοῖς ἀνθρώποις καὶ εἰς τὸ κοινὸν ἀγαθὰ συμβαίνει ; quant à 208,12 : ἡ δὲ τὸ μὲν πρῶτον αἰδοῦς ὑπεπίπλατο πρὸς τε τὸ ὄνομα καὶ τὴν ὑποψίαν, comp. ce qui est dit dans Kühner-G., § 452 ; I, p. 552, sur la place de certaines particules après une préposition ; ici encore, il serait plus logique d'écrire πρὸς τὸ τε ὄνομα κ.τ.λ. ; sur τε et la fortune réservée à cette particule, voy. Jannaris, §§ 1706 suiv.

II. — PROPOSITIONS COORDONNÉES A L'AIDE DE CONJONCTIONS ADVERSATIVES.

1. Ordinairement, après une expression accompagnée de négation, ou de sens négatif, les Attiques employaient ἀλλά, pour opposer ce qui est à ce qui n'est pas. Julien se conforme parfois à cet usage ; ainsi par ex. 440,20 ; mais plus souvent dans ce cas, il emploie δέ au lieu de ἀλλά ; voici quelle est la proportion, d'après le *Misopogon* : ἀλλά : δέ = 8 : 17. On remarquera qu'au δέ correspond souvent un μὲν dans la proposition négative ; ainsi 434,9 : οὐκ ἀπὸ τῆς ἴσης μὲν ἕξεως, ἀπὸ δὲ τῆς ὁμοίᾳς, ὥς ἐμχυτὸν πείθω, μεγαλοφροσύνης ; voy. encore — rien que pour le *Misopogon* — 434,17 ; 435,1 ; 440,1 ; 463,11 ; 469,7 ; 470,22 ; 475,9 ; 477,12.

C'est δέ notamment, non ἀλλά que Julien emploie de préférence après οὐ μόνον : 25,25 καὶ ταῦτα οὐ ῥήμασι μόνον οὐδὲ ἐξ ἐπιτάγματος, μελετῶν δὲ αὐτός ; voy. encore 8,16 ; 19,16 ; 33,8 ; 46,14 ; 57, 14,17 ; 58,12 ; 73,26 ; 99,20 ; 113,12 ; 140,14 ; 149,17 ; 150,1 ; 200,8 ; 477,12. A propos de 149,22, Hertlein renvoie sur ce point à Ast, Platon, *les Lois*, p. 123 ; Stalbaum, *les Lois*, liv. V, 747 D ; (voy. aussi dans Stalbaum la note qui renvoie à d'autres exemples de la même construction, p. 92) ; mais avec ἀλλά καί : 108,1 ἵστε οὐδὲ ἐλευθέρους ὄντας, οὐ μόνον εἰ τὰ παρόντα οὐδενός σφισιν ἐμποδῶν ὄντος ἔχοιεν καὶ ἐμποροῖντο τῆς ἐξουσίας, ἀλλὰ καὶ εἰ τῶν ἐπιστρατευόντων κρατοῖεν ; voy. encore 465,17.

2. δέ est souvent en corrélation avec un μέν ; rien de particulier sur ce point ; mais voici quelques observations sur la place de μέν et de δέ (voy. Kühner-G., § 528 ; II, pp. 267 suiv. ; Koch, § 131,39 R. III ; p. 555) :

1) Μέν et δέ se placent immédiatement après les mots mis en opposition ; c'est la construction ordinaire, mais Julien ne se conforme pas toujours à cette habitude.

Parfois la dérogation s'explique par l'union étroite qui relie entre eux plusieurs mots, et n'en fait en quelque sorte qu'une seule expression logique. C'est le cas pour εἰ βούλει : 399,3 ἀλλ' ἴθι, εἴπει, πέμψον ἐπ' ἐκείνους, εἰ βούλει δέ, καὶ ἐπὶ τὴν γαμετὴν Μεσσηλίναν ;

τὰ πολλά : 438,11 ὀλιγάκις ὁ ποταμὸς ἐλαττοῦται καὶ μείζων γίνεται, τὰ πολλὰ δ' ἔστιν ὁποῖος ὥρα θέρους καὶ χειμῶνος ; 477,12 : οἱ πλειστοὶ δὲ καὶ ἐκ τῶν ἀγρῶν συντρέχουσιν ;

οὐχ ἥκιστα : 296,6 (τῶν ἀναθημάτων) ἃ τέθειτο παρὰ πολλῶν μὲν καὶ ἄλλων, οὐχ ἥκιστα δὲ τῶν προπατόρων αὐτοῦ ; voy. encore 441,3 ;

et de même pour 455,16 : ἔθος, φασί, δευτέρῃ φύσις· φύσει μάχεσθαι δ' ἔργον ; on peut croire que φύσει μάχεσθαι est considéré ici, et traité comme ne formant qu'une seule expression.

D'autres fois, il semble qu'en donnant à μέν et δέ la 3^e place, au lieu de la 2^e, Julien veuille attirer l'attention sur le mot qu'il fait suivre de la particule μέν ou δέ, et le mettre plus fortement en relief : 59,14 Περσῶν μὲν τὴν δύναμιν καταστρατηγήσας οὐδένα τῶν ὀπλιτῶν ἀποβαλὼν διέφθειρας, τὸν πρὸς τοὺς τυράννους δὲ πόλεμον διελὼν τοῦ μὲν ἐκράτησας ταῖς δημηγορίαις κ. τ. λ. ; 399,22 : τῶν παίδων δὲ τὸν πρεσβύτερον μὲν παίζειν κέλευε μετὰ τῆς Ἀφροδίτης τῆς πανδήμου, τὸν νεώτερον δὲ τῷ Σικελικῷ θηρίῳ παραπλησίως κλειῶ δῆσον ; voy. encore 414,27 : τὸν δουλικὸν δὲ ἐκείνῳ πόλεμον, qui répond à : τὸ μὲν γὰρ ἀπὸ Λιβύης θριαμβεῦσαι : ici, c'est le mot δουλικὸν qui devait être mis en évidence ; 433,12 : (ἐμοὶ ἀπαγορεύει ὁ νόμος) αἰτιᾶσθαι τοὺς ἀδικουμένους μὲν οὐδέν ; mais on s'étonne de lire ensuite : εἶναι δ' ἐπιχειροῦντας δυσμενεῖς : car il semble évident que ce n'est pas sur εἶναι que doit porter l'intention de l'écrivain ; voy. encore 443,4 : 478,3 : ἡ πόλις δέ (il est vrai que V supprime ἡ) ; 478,10.

Mais il faut avouer que certaines constructions restent inexplicables : 2,3 τοῖς ῥήτορσι δὲ, qui répond à τοῖς μὲν ποιηταῖς ; 46,14 ; 442,24 : καίτοι πόσῳ κρείττον ἦν ὀνομάζεσθαι σε μὲν (VMbEF) δεσπότην, ἔργῳ δὲ ἑᾶν ἡμᾶς εἶναι ἐλευθέρους, où Cobet a tort d'écrire μὲν σε ; évidemment cette interversion donne à la phrase un tour plus classique ; mais on vient de voir que Julien se soucie peu de la régularité sur ce point ; voy. nos *Rem.* ; voy. encore 473,13 ; 475,10, où au lieu de παραπλήσια πόλει μὲν, on s'attendrait à lire παραπλήσια μὲν πόλει ;

2) Quand les mots, mis en opposition, sont régis par une préposition, voici quelle est l'habitude de Julien :

a) μὲν et δέ occupent la 2^e place, s'il s'agit d'un substantif avec article :

74,23 : ἄχρι μὲν γὰρ τῆς μάχης αὐτῆς ; 114,20 : εἰς δὲ τὴν ἄλλων ὠφέλειαν ; 289,26 : πρὸς μὲν τὸν μακαρίτην Κωνσταντῖον ; voy. encore 302,5 ; 402,24 ; 411,13 ; 414,4 ; 434,9 ; 434,14 ; 435,6 ; 441,4 ; 459,5, 10 ; 460,5 ; 466,19 ; 470,11 ; mais 442, 1 : ἐκ τῶν ἱσων δὲ ;

b) μὲν et δέ sont à la 3^e place, si le substantif est employé sans article :

139,24 : ἐξ ἀγαθῶν μὲν γὰρ ἀγαθὸν φύναι χρή ; 226,1 : ἐπὶ νοῦν δὲ ; 296,5 : παρὰ πολλῶν μὲν καὶ ἄλλων ; 421,8 : πρὸς Παρθαίους δὲ. En revanche 115,14 : εἰς αὐτὸν δὲ οἶμαι τῶν θεῶν τὸν βασιλέα ; 395,2 : ὑπ' αὐτὴν δὲ τὴν σελήνην ;

c) si c'est un pronom qui est régi par la préposition, l'usage de Julien est incertain ; μὲν et δέ sont :

tantôt à la 2^e place : 400,6 ὑπὲρ δὲ τούτου ; 402,21 : πρὸς μὲν ἐκείνον ; 443, 2 : πρὸς δὲ τούτοις ;

tantôt à la 3^e place : 402, 1 ὑπὲρ τούτου δὲ ; 475,16 : παρ' ὑμῖν δὲ.

III. — PROPOSITIONS COORDONNÉES A L'AIDE DES NÉGATIONS οὐδὲ... οὐδὲ..., οὔτε... οὔτε...

1. 1) Pour relier une proposition négative et une proposition positive, Julien recourt plusieurs fois, très rarement

d'ailleurs (3 fois en tout) à οὔτε... καί, construction étrangère à la prose classique, et peu ordinaire : 124, 8 ἐγὼ δὲ οὔτε περὶ ἐκείνων τῷ λόγῳ πείθομαι, καὶ βασιλέα θεάεσθαι σφόδρα ἐγκρατῶς τὴν λοιδορίαν τρεψάμενον (ἀποτριψάμενον H.) ; voy. encore 373, 20 ; 455, 9 ; voy. Kühner-G., § 535, 3 a ; II, pp. 291 suiv. ;

2) De même, quoique rarement, Julien relie une proposition de sens négatif à une proposition positive, par οὐδέ : 436, 17 εἴργω τῶν θεάτρων ἐμαυτὸν ὑπ' ἀβελτηρίας, οὐδ' εἴσω τῆς αὐλῆς παραδέχομαι τὴν θυμέλην ἔξω τῆς νομηνίας τοῦ ἔτους, ὑπ' ἀναισθησίας ; 437, 9 : μισῶ τὰς ἵπποδρομίας, ὥσπερ οἱ χρήματα ὠφληκότες τὰς ἀγοράς ὀλιγάκις οὖν εἰς αὐτάς φοιτῶ ἐν ταῖς ἑορταῖς τῶν θεῶν οὐδὲ διημερεύω ; ici οὐδέ vient après une proposition de sens négatif ; même remarque à propos de 437, 21 : δεινὴ δέ τις ἐκ παιδαρίου με καὶ ἀνόητος ἀπάτη καταλαβοῦσα τῇ γαστρὶ πολεμεῖν ἔπεισεν, οὐδὲ ἐπιτρέπω πολλῶν ἐμπύμπλασθαι σιτίων αὐτῇ, où l'idée négative est contenue dans πολεμεῖν. On lit d'ailleurs dans Pef, suivis par Pétau, οὐ γὰρ. On peut de la même façon, semble-t-il, expliquer le οὐδὲ de C 186, 20 ;

3) On trouve chez Julien soit οὐδὲ... δὲ, soit οὔτε... δὲ pour opposer une proposition négative à une proposition positive qui suit : 139, 4 μόνης δὲ οἶμαι ταύτης (scil. τῆς ἐπωνύμου τοῦ ἔτους ἀρχῆς) οὐδὲ τὴν ἀρχὴν ὑπερεῖδον, χαίρουσι δὲ καὶ πρὸς ἐνιαυτὸν τυγχάνοντες, « neque initio contempserunt, et quotannis... » (Pétau) ; Hertlein écrirait volontiers οὔτε... χαίρουσί τε ; voy. encore 420, 17 ; 143, 5 : (οὐκ ἄν οἴεσθε) μουσικὸν δὲ ἄνδρα, τοὺς λόγους ἐξεπιστάμενον τῆς τέχνης, οὔτε μιγνύμενα τὰ μέλη τῆς ἡδονῆς χάριν φαύλως ἀνέχεσθαι, δυσχεραίνειν δὲ καὶ εἴ τις τοὺς τρόπους τῆς μουσικῆς διαφθείροι, où Hertlein propose d'écrire δυσχεραίνειν τε ;

4) Il arrive qu'une seule négation embrasse à la fois deux propositions réunies par καί ; ainsi 63, 24 : αἰσχυνοίμην ἄν, εἰ μὴ τοῦ Πηλέως φαινοίμην εὐγνωμονέστερος καὶ ἐπαινοίην εἰς δύναμιν τὰ προσόντα σοι ; ici les deux idées peuvent être considérées comme n'en formant qu'une ; néanmoins Hertlein voudrait écrire μηδὲ ἐπαινοίην ; voy. encore 373, 4 ; sur ce point, voy. Kühner-G., § 535, m ; II, p. 291.

2. Dans la langue classique, οὔτε ou μήτε sont employés

ordinairement en corrélation avec un autre οὔτε ou μήτε, au sens de : neque... neque..., tandis que οὐδέ ou μηδέ, quand ils sont opposés, ont le sens de : ne... quidem... neque... Dans Julien cette distinction n'existe plus guère :

1) On trouve parfois encore, à la vérité, οὔτε... οὔτε... employés normalement ; ainsi 34, 5 ; 442, 17 etc. Il faut pourtant signaler un emploi assez bizarre de οὔτε... οὔτε... : 132, 21 οὐδὲ γὰρ τοῦτο ἐνεστὶν εἰπεῖν, ὡς ἀνωφελὲς χρῆμα ἢ εὐφημία οὔτε τοῖς ὑπὲρ ὧν γέγονεν οὔτε αὖ τοῖς ἄλλοις, οὐ ἀνωφελὲς étant négatif de sens, mais de sens seulement, on attendrait plutôt soit : καὶ τοῖς... καὶ αὖ, soit ἤ... ἤ... ; il n'y aurait rien à dire, si Julien avait écrit : ὡς οὐκ ὠφέλιμον.

De même on trouve employés régulièrement par Julien οὐδέ... οὐδέ..., ne... quidem... neque, ces nuances étant d'ailleurs souvent très difficiles à saisir ; ainsi : 34, 9 ; 39, 10 ; 51, 1 ; 108, 15 ; 330, 3. La construction paraît beaucoup moins régulière à 356, 8 : ἀνθρώπος δὲ εἶναι βουλόμενος οὐδὲ τῶν ἀγελαίων οὐδὲ τῶν συρφετωδῶν, où l'on cherche en vain l'application de la règle traditionnelle ; de même encore 90, 20 : ἡξιοῦμεν δὲ μηδὲ ἐς ἄστὺ ἰέναι μηδὲ ἀπολείπειν τὴν μάχην. Dans ces deux cas, on attendrait plutôt οὔτε... οὔτε, μήτε... μήτε ;

2) Le plus souvent d'ailleurs, c'est ainsi que Julien en use, οὐδέ... οὐδέ... remplaçant chez lui οὔτε... οὔτε... : 74, 4 ἐκείνο δὲ ἤδη ῥητέον, ὡς οὐδὲ ἐν τοῖς κειμένοις ἦν οὐδὲ ἐν τοῖς φεύγουσιν ὁ παιδοτρίβης τοῦ τυράννου ; voy. encore 94, 23 ; 109, 4 ; 121, 6 ; 143, 23 ; 161, 5 ; 162, 11 ; 165, 17 ; 185, 1 ; 208, 24 ; 228, 24 ; 282, 27 : dans tous ces exemples, οὐδέ... οὐδέ... ont été corrigés dans le texte par Cobet ou Hertlein : οὔτε... οὔτε..., et peut-être à tort ;

3) Julien semble employer parfois indistinctement οὐδέ et οὔτε : 115, 9 αὐτῷ δὲ οὔτε ἐν τῇ χειρὶ ξίφος εἰς πολίτου, κἂν ἀδικῇ τὰ ἔσχατα, φόνον οὐδὲ ἐν τῇ ψυχῇ κέντρον ὑπεῖναι χρή, où Hertlein écrit οὐδέ : οὔτε ; voy. encore 52, 22 ; 164, 6, avec même correction de l'éditeur ; et de même 185, 1 ; C 207, 9 ;

4) οὔτε et μήτε sont souvent employés isolément, dans des cas où les Classiques employaient οὐδέ ou μηδέ ; ainsi :

a) après une proposition négative : 169, 1 οὐκ ἐτι ξυνιείς οὐδὲν

εἴ τις λέγει τι πρός με οὔτε αὐτὸς ἑμαυτῷ ὅ τι πράττοιμι προσέχων ; de même 169, 5 ; 245, 7 ; 425, 22 : Hertlein écrit partout οὐδέ ;

après οὐ : 209, 24 οὐ γὰρ δὴ πάντων ἐν πᾶσι τὰ εἶδη, οὔτε ἐν τοῖς ἀνωτάτω καὶ πρώτοις αἰτίοις τὰ τῶν ἐσχάτων καὶ τελευταίων, οὐ Hertlein écrit οὐδέ ; de même 380, 5 ; voy. Kühner-G., § 535, b ; II, pp. 288 suiv.

b) au sens de : ne... quidem, « ne... pas même », ou « non plus » : 126, 25 θῆλυν δὲ οὐχ ὑπομένοντες ἑρᾶν ἐνδεδυκότα στολὴν τὸν δειλίαιον ἐπιθέμενοι σπαράττουσιν, οὔτε τὸν τῆς σελήνης κύκλον ἄρξει σφῶν ἀνασχόμενοι, « pas même le cycle » ; Hertlein écrit οὐδέ ; voy. encore 134, 17 ; 183, 11 ; 243, 6. Partout Hertlein ramène à l'usage classique, une langue qui tend à s'en écarter. Il semble pourtant bien évident que Julien n'établit plus de distinction formelle entre οὔτε et οὐδέ. D'ailleurs Jannaris, § 1723 b, observe qu'à partir de l'époque gréco-romaine οὔτε... οὔτε, μήτε... μήτε... ont pris souvent la place de οὐδέ et μηδέ, et que οὔτε et μήτε sont souvent employés isolément.

CHAPITRE II

LES PROPOSITIONS SUBORDONNÉES

I. — INTERROGATION INDIRECTE.

1. Pour l'emploi des mots interrogatifs, Julien s'en tient en général à l'usage attique ; c'est pourquoi on s'étonne de lire 339, 11 : (καταμαθὼν) τὸ δίκαιον ὃ ἐστὶ τῇ φύσει ; Hertlein a vu ce que l'expression a d'étrange, et il écrirait volontiers δίκαιον < οἷον >. Il semble plus conforme aux habitudes de Julien d'écrire ὃ < τι > ἐστὶ (voy. nos *Rem.*), et comparez 441, 20 ; 447, 19 ; 448, 3. Il faut remarquer d'ailleurs que M. Dufour (*Rev. Philol.*, XIV, pp. 57 suiv.) a prouvé contre Kühner-G., (§ 562, 4 ; II, pp. 438 suiv.) et Koch (§ 110, 2 R. II ; p. 424, et § 79, R. I ; p. 266), qu'à l'époque classique, on rencontre des passages assez nombreux où ὅς, ὅςος, ὅσος paraissent employés, non pas comme pronoms relatifs, mais comme pronoms interrogatifs indirects, de préférence, il est vrai, — et c'est ici le cas — après un verbe signifiant « savoir, montrer », etc. ; l'usage des Inscriptions corrobore cette observation : voy. Meisterhans, § 87, 30 ; p. 240. Voy. encore sur ce point Phrynichus, p. 57.

Pour ce qui est de 455, 22 : (ὁ παιδαγωγὸς) ὅς οὐδ' εἰ ἄρξεις ἡπίστατο, la construction ne paraît pas normale, assurément ; d'ailleurs οὐδ' εἰ est la leçon de EFPcef (Mb écrit οὐδὲ εἰ), tandis que V écrit οὐδὲ ; Cobet propose : οὐδ' ὅτι ; nous demeurons perplexe, car cette même expression se retrouve à C 199, 7 : ἀγνείας μὲν οὐδὲ γὰρ εἰ πεποιήται μνήμην ἐπίστασθε, « scitis enim quod sanctificationis ne mentionem quidem fecerint » (Oecolampade) ;

2. Après un temps historique, Julien remplace parfois l'indicatif par l'optatif du style indirect : 424, 5 (οἱ θεοὶ) ἔδοσαν αὐτῷ πρῶτον Ἀλεξάνδρου πυθέσθαι, τί νομίσαιε κάλλιστον. Mais, dans la grande majorité des cas, il conserve le mode de la proposition interrogative directe ; pour ne citer que le *Misopogon* par ex., c'est toujours le mode de l'interrogation directe qui est conservé dans l'interrogation indirecte, après un verbe principal à un temps historique : voy. 447, 19 ; 448, 3 ; 455, 22 (sur cet exemple, voy. plus haut) ; 458, 16 ; 467, 16 ; 474, 17. Même remarque pour les expressions du type οὐκ ἔχει ὁ τι εἶπη, que nous rattachons à l'interrogation indirecte (voy. par ex. Koch, § 110 ; p. 423 ; Riem.-G., § 416, 1 R. ; p. 431 ; Krüger, § 34, 7, A. 1) : 35, 9 (οὐδὲ ἔτχεν) ἐφ' ὅτῳ σεμνύνηται ; voy. encore 30, 16 ; 329, 16 ; mais 120, 23 : οὐκ ἔχων ὁ τι μέμφοιτο, δῆλος ἦν εὐνους ὧν. Quand le mot interrogatif est un pronom, Julien se sert ordinairement du pronom composé ;

3. Par contre, il arrive que Julien emploie l'optatif, là où l'usage classique mettrait l'indicatif ; ainsi après :

εἰ : 209, 19 (ἀκούω Περρυρίῳ τινὰ περιλοσοφῆσθαι περὶ αὐτῶν) οὐ μὴν οἶδά γε, οὐ γὰρ ἐνέτυχον, εἰ καὶ συνενεχθῆναί που συμβαίη τῷ λόγῳ : ici l'optatif semble se rapprocher, pour le sens, de l'indicatif futur ;

εἴτε... εἴτε, . : 394, 7 ἀλλ' εἴτε πλάσμα λέγοις Ἑρμοῦ..., εἴτε καὶ ἀληθὲς οὕτως ἔχει, εἴτε μίξις τίς ἐστὶν ἀμοιβῶν, ... αὐτὸ δείξει τὸ πρᾶγμα ; λέγοις est la leçon de VAug., deux mss. importants ; d'autre part on lit λέγεις dans MBav., qui ne sont pas sans autorité : il faut avouer qu'on a quelque peine à s'expliquer l'emploi simultané de l'optatif et de l'indicatif ; d'ailleurs comp. 395, 14-15 ; nous serions plutôt d'avis qu'il faut écrire λέγεις, correction qui ne présente point de difficulté.

II. — PROPOSITIONS RELATIVES.

1. Propositions relatives finales.

Elles sont à l'indicatif futur : 453, 7 διδῶμι γὰρ ὃν ἀντ' ἐμοῦ

δικαιότερον μισήσετε τὸν φιλαπεχθήμονα παιδαγωγόν; voy. encore 322, 17; 437, 2; même après une proposition principale à un temps historique : 12, 9 ἔδει σοι τῆς βασιλικῆς τροφῆς δέηπουθεν, ἢ τὸ μὲν σῶμα πρὸς ἰσχὺν καὶ ῥώμην καὶ εὐεξίαν καὶ κάλλος ἀσκήσει, τὴν ψυχὴν δὲ πρὸς ἀνδρείαν... παρασκευάσει. Voyez toutefois 258, 4 : (ἦν γὰρ αὐτῷ) οὐκ ἀργύριον, ὅθεν αὐτὰ πρίαιτο, οὐ Julian, par un retour à une construction archaïque, met, après un verbe principal au passé, le verbe de la proposition relative à l'optatif sans ἄν; comp. Jannaris, § 2021, et les exemples de proposition finale à l'optatif, après un temps historique; sur l'emploi de ὅθεν au lieu d'un pronom relatif, voy. Kühner-G., § 554, 3, A. 3; II, p. 401, et Jannaris, § 2011.

2. Propositions relatives consécutives.

Dans Julien, les propositions relatives qui expriment la conséquence, s'introduisent par ὅς, rarement par ὅστις, même quand la proposition principale est négative; la négation est toujours οὐ : ainsi 22, 4 οὐκ ἔστιν οὐδεὶς οὕτως ἀναίσχυντος οὐδὲ βάσκανος συκοφάντης ὃς οὐκ αἰτιώτατον γενέσθαι σὲ τῆς πρὸς ἐκείνους ὁμονοίας φήσει; 43, 23 : οὐδεὶς οὕτως ἐφάνη τολμηρὸς, ὃς οὐκ ἔδεισεν οὐδὲ ἐξεπλάγη τὸν ἐπιόντα χειμῶνα :

— avec ὅστις : 51, 25 οὐδεὶς ἔστιν ἡλίθιος ὅστις οὐκ οἶται κ. τ. λ. ; Hertlein, écrit <οὕτως> ἡλίθιος; ὅστις est la leçon de V, ὃς celle de M. Mais d'autre part on lit C 189, 1 : (ποῖον ἔθνος ἔστιν) ὃ μὴ τὰς ἄλλας οἶται χρῆναι φυλάττειν ἐντολάς; où l'on attendrait avec l'antécédent par ex. τοιοῦτον; il est vrai que cette proposition peut être interprétée aussi comme une proposition relative ordinaire; il faut noter en tout cas que, contrairement à son habitude constante, Julien emploie ici la négation μὴ.

Le mode employé est généralement le même que dans les propositions indépendantes. Il convient de signaler 151, 20 : κινδύνων τε ἑξαρχίας τεληικοῦτων, οὓς οὐδ' ἂν ἡδῶν ἀνὴρ εἰ μὴ διαφύγοι, μὴ θείας τινὸς καὶ ἀμηχάνου σωτηρίας τυχῶν; ce texte est celui de Hertlein; on lit dans VM : οὓς οὐδὲ ἡδῶν... διαφύγη (V, mais il y a dans l'interligne, au-dessus de η, un οἰ : διαφύγη M).

On rattache ordinairement aux propositions relatives consécutives les expressions ἔστιν οἷ, οὗ, οὐδείς ἔστιν ὅστις οὐ; οὐκ ἔστιν ὅστις; οὐκ ἔστιν ὅσον οὐχί; ces expressions, dans la langue classique, sont suivies le plus souvent de l'indicatif; Julien se conforme parfois à cet usage; ainsi 236, 23 : εἰσὶν μὲν οὖν οἱ μίαν οἶονται διὰ τούτων πάντων ἥκειν φύσιν, εἰσὶ δὲ οἱ καὶ κατ' εἶδος ταύτας διαφέρειν; voy. encore 211, 19; 445, 16. Mais après οὐδείς ἔστιν ὅστις, οὐκ ἔστιν ὅστις, on trouve plus souvent chez lui l'optatif sans ἄν. Cet emploi est imité sans doute des poètes attiques : 55, 21 ὅτω δὲ τὰ μὲν ἐκ τῆς τύχης ἐστὶ λαμπρά, καὶ οἷα οὐδενὶ τῶν ἄλλων, τὰ δὲ ἐκ τῆς προαιρέσεως τῶν ἐκ τῆς τύχης μακροῦ σεμνότερα, οὐκ ἔστιν ὅτου δεόμενος τῷ κεκτημένῳ φρονήσειεν; 230, 27 : οὐδείς ὅστις οἶμαι τῶν Ἀσκληπιαδῶν οὐ φήσειεν; 306, 15 : οὐκ ἔστιν ὅσον οὐχί λέγειν ἐθέλων τις ἐκ πάνυ θαψιλοῦς ἀντλήσειε τοῦ πίθου. Hertlein a eu tort, semble-t-il, de vouloir ajouter dans chacun de ces exemples, ἄν au texte des manuscrits; comp. 11, 17; οὐδέν ἐστι τοιοῦτον τῶν ἄλλων, ἐφ' ᾧ μακαρίζων τις αὐτοὺς εἰκότως σεμνύνει κ. τ. λ.

3. Propositions relatives conditionnelles.

La négation est μή au lieu de οὐ. Julien se conforme en général à l'usage; ainsi 23, 13 : λυσιτελὲς μὲν γὰρ οὐδέν, ὅ τι μή τὸ αὐτὸ καὶ καλόν, ἔμοιγε φαίνεται; voy. encore 57, 10; 317, 12, etc.

Dans ces sortes de proposition, le mode est le même que dans la proposition hypothétique par laquelle on pourrait remplacer la proposition relative. Par conséquent, s'il s'agit d'un fait qu'on suppose pour un instant possible, les Grecs emploient l'optatif sans ἄν dans la proposition relative, et ordinairement l'optatif avec ἄν dans la proposition principale. On trouve pourtant deux cas de ce genre où la proposition principale a son verbe à l'indicatif : 97, 19 ὅστις δὲ οἶμαι τῶν ἔργων ἀξίως μνησθεῖν, . . . οὗτος ἀρκούντως ἐπαινεῖ τὴν βασιλέως ἀγγέλιον; 161, 21 : (ὅστις οὖν λόγους τρέφων ἀθρόως πάντων δεηθείη) ἄρα ὑμῖν μικρὰς δεῖσθαι βοήθειας δοκεῖ; Julien emploie sans doute ici l'indicatif pour donner à la proposition principale un caractère plus affirmatif; voy. p. 163, *Propositions Conditionnelles*.

4. Propositions relatives indéterminées.

Il faut rattacher aux propositions relatives hypothétiques, les propositions relatives indéterminées ; on distingue plusieurs constructions :

si l'indétermination porte sur le sujet, on emploie ὅστις avec l'indicatif : 106, 19 ὅστις δὲ ἐξ ἀγαθῶν γέγονε μοχθηρὸς, τοῦτον τοῖς νόμοις ἐγγράφειν ἄξιον ; avec le futur : 4, 16 λέγειν δὲ οὐδὲν ὅ τι μὴ πρὸς ἀρετὴν καὶ φιλοσοφίαν ἀνοίστουσι ;

si l'indétermination porte sur le prédicat, on emploie ὅς ἂν et le subjonctif ; ainsi 4, 15 : μεμνησθαι προστάτων, ὅπη τούτων ὑπέξουσιν εὐθύνας, ὧν ἂν τύχουσιν εἰπόντες ; 288, 5 : ὅς δ' ἂν μὴ ταύτη ποιῇ, γελάσεται. Le cas de 253, 16 : τίνα οὖν ὑπολαμβάνομεν τὸν δοῦλον ; ἄρα μὴ ποτε ἐκείνον, ὃν πριώμεθα δραχμῶν ἀργυρίου τόσων ; ne constitue pas une exception ; il y a là une erreur de copiste que Hertlein a eu raison de corriger en écrivant : ὃν < ἂν > πριώμεθα ;

enfin si l'indétermination porte à la fois sur le sujet et sur le prédicat, on trouve ὅστις ἂν et le subjonctif : 106, 12 ὅτω μὲν ἂν ὧσιν ἀγαθοὶ πατέρες καὶ αὐτὸς ἐκείνοις ἐμπερὴς, τοῦτον ὀνομάζειν θαρρούντως εὐγενῇ ; 111, 6 : χαρίζεσθαι δὲ ἅπασιν ὅτου ἂν τύχουσιν ἐνδεεῖς ὄντες ; voy. encore 458, 12 (comp. Kühner-G., § 559, A. 2 ; II, p. 426).

Quand la proposition principale est à un temps historique, le verbe de la proposition relative est ordinairement à l'optatif : 146, 20 (ἡξίου αὐτήν) ὅ τι πρακτέον εἴη συννοεῖν ; voy. encore 38, 6 ; 305, 10 ; 161, 14 : (οὐκουν οὐδὲ νομέα ποιμνίων ἐπιεικῇ φήσει τις) ἐπιλαθόμενον ὧν εὖ πάθοι, « qui a oublié les bienfaits reçus » = tous les bienfaits, quels qu'ils fussent. Mais avec l'indicatif : 161, 4 τυχόντα δὲ (scil. γεωργὸν) ὧν ἐδεῖτο ; avec le subjonctif : 252, 17 πράττειν δὲ ἡξίου μόνον ὅποσα ἂν φανῇ τῷ λόγῳ πρακτέα. Après une proposition principale à l'optatif, il n'y a pas d'attraction de mode : 459, 23 εἴ τις ἀφέλοιτο τοῦ λέγειν καὶ πράττειν ὅ τι βούλονται τοὺς ἀνθρώπους. A 424, 6 : (ἔδοσαν αὐτῷ πυθέσθαι) πρὸς τί βλέπων ἐργάσαιο καὶ πάθοι πάντα ὅσα περ δεδράκοι τε καὶ πεπόνθοι, le cas semble différent ; nous avons affaire à une proposition relative *déterminée* ; d'ailleurs à côté

de la leçon de MBav., adoptée par Hertlein, on lit dans VAug. : δεδράκει τε καὶ πεπόνθει.

Il reste deux cas, où l'emploi de l'optatif dans la proposition relative s'explique difficilement : 230, 3 ὅπως ἐκείνω (χρησώμεθα), ὅτω ἄρα πρῶτον μὲν ἡ τοῦ σώματος συγχωροίη δύναμις, « afin que nous fassions usage de ce dont la force du corps permet de se servir », où Hertlein propose d'écrire συγχωρεῖ ; et 287, 21 : ὅτω γὰρ μὴ τὸ πεπληθυσμένον τῆς ζωῆς ὑπὸ τῆς ἐνοσιδοῦς καὶ ἐν τῷ μεριστῷ παντελῶς ἀδιαιρέτου ὅλης τε ἐν πᾶσιν ἀμιγροῦς προὑπαρχούσης οἰσίας τοῦ Διονύσου τελεσιουργηθείη διὰ τῆς περὶ τὸν θεὸν ἐνθέου βακχείας, τούτῳ κίνδυνος ἐπὶ πολλὰ ρυῆναι τὴν ζωὴν ; ici le verbe principal non exprimé devrait être au présent ; Hertlein voudrait écrire : ὅτω γὰρ <ἂν> ... τελεσιουργηθῇ. Pour ce qui est de 150, 15 : (ἐ)χω γὰρ ἤδη, ἅπαντα τὰ ἀγαθὰ ὑπὲρ ὧν ἂν τις κολακεύων ἅπαντα ἀφίη (V : ἀφίει M) ῥήματα, il ne peut y avoir de doute ; et Hertlein a raison d'écrire, après Cobet : ἀφείη.

Dans les propositions relatives indéterminées, la négation employée par Julien est toujours μή.

III. — PROPOSITIONS INTRODUITES PAR DES CONJONCTIONS.

1. Propositions complétives.

1) avec ὅτι, ὥς.

I. On sait que les Grecs employaient ὅτι ou ὥς, celui-ci plus rarement, du moins chez les Attiques (Meisterhans, § 91, 26 ; p. 253), après les verbes *dicendi*, concurremment avec l'infinitif, et après les verbes exprimant une perception des sens, concurremment avec le participe.

a) Les grammairiens distinguent entre ὅτι et ὥς. D'après Madvig, § 159, R. 3 (p. 201) :

1° après les verbes qui signifient « dire », on emploie presque toujours ὥς au lieu de ὅτι, « quand il s'agit d'une affirmation incertaine ou contraire à la vérité, d'un prétexte ou d'un faux-fuyant, par conséquent aussi après un verbe

accompagné d'une négation (οὐ λέγω, ὥς), ou quand l'énoncé lui-même est négatif (οὐ λέγω, ὥς οὐ) » ;

2° après les verbes qui expriment une opinion, « croire, etc. », on emploie seulement ὥς et non ὅτι, et « cette particule implique assez souvent l'idée accessoire d'une fausse opinion » ;

3° après les verbes signifiant « voir, savoir, montrer, etc. », au lieu de la construction avec le participe, on peut employer sans différence de sens une proposition avec ὅτι (ou ὥς, le plus souvent après une négation) ; voy. § 178, a, R. 5 ; p. 237 ; sur cette question, voir Riemann, dans *Rev. Philol.*, VI, 1882, pp. 73 suiv.

Cette règle se vérifie parfois dans l'usage de Julien ; ainsi 466, 3 : τὰς ἀστυγείτονας ἐσυκοφαντήσατε πόλεις ἱερὰς καὶ ὁμοδούλους ἐμοί, ὥς δὴ παρ' αὐτῶν εἶη τὰ εἰς ἐμὲ ξυντεθέντα ; c'est ainsi encore qu'il faut interpréter ὥς dans le cas de 105, 26 : οὐ πειστέον τοῖς λέγουσιν, ὥς ἄρα ἐκεῖνοι ὑπὸ ἀμαθίας ἐξαπατῶμενοι ταῦτα τῶν θεῶν κατεψεύδοντο. Mais, en fait, l'usage de Julien contredit le plus souvent cette règle.

Ainsi notamment avec πείθω. D'après Madvig, la conjonction employée après πείθω devrait être ὥς ; dans Julien on ne trouve que deux exemples de cet emploi : 442, 12 πεπείσμενος ὥς οὐκ ἔστιν ἰδίᾳ σωφρονεῖν ; 456, 6 : (ἐμὲ) ἀνέπεισεν ὥς, εἰ τὰ πάντα ἐκείνων ζηλωτῆς γενοίμην, ἀμείνων ἔσομαι (scil. ἐμυτοῦ). Partout ailleurs, sauf les cas indiqués plus haut, p. 115, Julien emploie ὅτι après πείθω ; ainsi 71, 25 : (τὴν Κακίαν) ἐθέλουσαν τὸν τοῦ Διὸς ἀναπείθειν παῖδα, ὅτι ἄρα αὐτῷ μάλιστα πάντων τιμητέα εἶη ; 240, 8 : ὅτι δὲ μία τέ ἐστιν ἀλήθεια (ἐξ ᾧ κατεβάλλοντο ξυγγραμμάτων ὑπὲρ αὐτοῦ τούτου πεισθείης ἄν) : il faut nécessairement ici rattacher ὅτι δὲ κ.τ.λ., au πεισθείης ἄν qui se trouve plus bas, *ibid.* 20 ; voy. encore 330, 21 ; 349, 19 ; 424, 21 ; 428, 8, 16 ; 470, 21 ; 476, 7 ; C 163, 2.

En réalité, dans l'immense majorité des cas, Julien emploie indifféremment ὅτι ou ὥς ; ainsi 465, 19 suiv. : ὑμεῖς δὲ αὐτοῖς ἀντιδεδῶκατε νῦν ἐνθένδε πρῶτον μὲν, ὅτι παρ' ἐμὲ τὰ τοῦ κόσμου πρᾶγματα ἀνατίετραπται... εἶτα, ὥς ἐκ τοῦ πώγωνός μου χρὴ πλέκειν σχοινία, καὶ ὅτι πολεμῶ τῷ Χτ.

Ainsi on trouve οἷδα construit avec ὅτι : 27, 20 ; 244, 14 ; 404, 5 ; 460, 19 ; 466, 4 ; 479, 13 ; avec ὡς : 107, 7 ; 412, 2 ; 427, 3 ;

δηλον ὅτι : 4, 24 ; δηλον ὡς : 5, 3.

Julien emploie ὡς avec le sens de ὅτι : après λέγω, ou verbes de sens analogue : 74, 4 ἐκείνο δὲ ἤδη ῥητέον, ὡς οὔτε ἐν τοῖς κειμένοις ἦν οὔτε ἐν τοῖς φεύγουσιν ὁ παιδοτρίβης τοῦ τυράννου ; voy. encore 443, 23 ; 449, 12 ;

après δηλοῦν : 138, 5 ; mais on trouve ὅτι après une expression équivalente pour le sens : 462, 14 πρὸς τοὺς προλαβόντας τῶν φίλων δυσχεραίνων ὡς μηνυτὰς γενομένους (= μηνύσαντας) αὐτοῖς, ὅτι Κάτων προσάγει ; après μνηθάνω : 464, 15 ;

b) Parfois Julien semble employer ὡς pour marquer plus expressément qu'il cite ou évoque les propos ou les pensées d'autrui : 32, 8 ἦκε δὲ ἀγγέλων τις, ὡς Γαλατία μὲν συναφροτῶσα τῷ τυράννῳ ἀδελφῷ τῷ σὺ ἐβούλευσέ τε καὶ ἐπετέλεσε τὸν νόνον : ici le narrateur donne la nouvelle en la rapportant au messenger ; 136, 17 : τὸ περὶ τῶν Μουσῶν λεγόμενον, ὡς εἶεν δῆπουθεν ἐκ τῆς Πιερίας ; voy. encore 347, 22. C'est ce que l'on entend sans doute, quand on dit (Croiset et Petitjean, § 622, R. I ; p. 551), que « ὅτι donne le fait comme posé, ὡς le donne comme simplement pensé ;... après les verbes qui signifient *croire*, on n'emploie que ὡς ». Cette observation s'applique à la langue attique, très peu à la langue de Julien.

Ainsi, après les verbes qui signifient *croire*, en dehors des cas où ils se construisent avec l'infinitif, on trouve, il est vrai, chez Julien ὡς et un mode personnel ; après :

ὑπολαμβάνω : 117, 18 ὁ δὲ καὶ αὐτὸς περὶ τῆς κακίας ὑπολαμβάνων, ὡς ἐστὶ πῶικίλη ;

πιστεύω : 174, 19 πῶς οὖν οὐκ ἐκ τούτων ἤδη καὶ περὶ τῶν θεiotέρων πιστεύομεν, ὡς... κ.τ.λ. ;

νομίζω : 324, 4 νομίζειν, ὡς ἐκείνοις μὲν ὁ θεὸς προθύμως συναλάμβανε ; mais après les mêmes verbes, on trouve, plus souvent encore, ὅτι ; ainsi après :

πιστεύω : 99, 25 πιστεύοντι, ὅτι ἄρα τὰ κείνων αὐτὸς ἐξαγγελεῖ καὶ διηγῆσεται (il manque ici vraisemblablement un mot, par ex., comme l'indique Pétau, ἄμεινον) ; voy. encore 404, 18 ;

νομίζω : 249,17 νομίζειν ὅτι κρέας μὲν ἐστὶν ἐψηθὲν ἀγνόν ; voy. encore C 200,3 ;

οἶμαι : 305,18 ἐπὶ τὴν ἀρετὴν οἶμαι ὅτι σου συντομωτέραν ἐτραπό-
μεν ; il ne semble pas qu'on puisse ici interpréter ὅτι d'une
autre manière ;

ὕπολαμβάνω : 474,20 ὑπελάμβανον ὅτι μάλιστα ἀλλήλους ἀγαπή-
σομεν ; d'ailleurs on trouve ὑπολαμβάνω avec ὅτι dans Platon,
Phédon, 87 c ;

δοξάζω : C 183,3 περὶ τοῦ θεοῦ δοξάζοντες, ὅτι πεφóθηται κ.τ.λ. ;

c) Contrairement aux habitudes classiques, Julien très sou-
vent construit φημί non pas avec l'infinif, mais avec ὅτι et un
mode personnel :

162,21 φήσουσι γὰρ οἶμαι πολλοὶ... ὅτι ἄρα μικρὰ καὶ φαῦλα
πράγματα ἀναλεξάμενος ὥς δὴ τι σεμνὸν ὑμῖν ἀπαγγέλλω ; voy.
encore 179, 25 ; 231, 2 ; 314, 22 ; 374, 10 ; C 170, 18 ;
C 181,13 ;

parfois, bien que plus rarement, avec ὥς : 81,18 φημί γὰρ
ὥς οὔτε ἐγὼ τῶν τεχνῶν μεταποιούμαι ; voy. encore 201,9 ; 254,
23. B. Kaiser avait cru relever dans l'*Index Demosthenicus*
de Preuss, cinq exemples de φάναι avec ὅτι, et trois avec ὥς.
W. G. Rutherford, vérification faite, ne trouve que 3 fois la
construction avec ὅτι et 2 fois la construction avec ὥς ; encore
estime-t-il que cette construction anormale est justifiée par
une inversion de la proposition introduite par ὅτι, ou par
d'autres raisons ; voy. *Class. Rev.*, X, févr., p. 6 ;

d) Il reste à signaler quelques constructions peu ordi-
naires :

avec ὥς : 150,10 ὁμνυμι ὑμῖν ὥς οὐδὲν ψεῦδος οὐδὲ πλάσμα
ἐρῶ ; 148,10 : προσθείην δ' ἂν ἔγωγε θαρρῶν εἰ μάλᾳ... ὥς οὐδὲ
ἐφ' ἐνὸς ἀνδρὸς ἢ γυναικὸς μίᾳς ἔστιν αὐτὴν αἰτιασθαι ξυμφορᾶς τῇ τῆς
τυχούσης ;

avec ὅτι : 416,19 ὅτι μὲν καὶ ὑμεῖς ἐντεῦθεν γεγόνατε,... καίπερ
εἰδὼς ὁμῶς οὐ παραδέχομαι, « je n'accueille pas la tradition qui
veut que... » ; après προσδοκᾶν 455,4 : οὔτε γὰρ ἠπίστατο πρὸς
ὑμᾶς ἀξιόμενον οὗτ', εἰ τὰ μάλιστα φοιτᾶν μέλλοιμι, ὅτι καὶ ἄρχων
προσεδόκᾳ (scil. ὅτι ἂν φοιτῶν καὶ ἄρχων π.) ; « il ne s'attendait
pas que ce serait de plus en qualité d'empereur ».

II. Quand la proposition complétive introduite par ὅτι ou ὥς, dépend d'un verbe à un temps historique, les Grecs mettent le verbe de la proposition complétive à peu près indifféremment à l'indicatif ou à l'optatif; voy. *Rev. Philol.*, XIV, à propos de P. Schmitt, *Ueber den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartiklen im Griechischen*, le compte rendu de Riemann, et la note 1. Julien semble employer plus volontiers l'optatif. Dans ce cas, l'optatif signifie en général qu'on rapporte plus expressément la pensée du sujet de la proposition principale; voy. Kühner-G., § 550, 4; II, p. 361; et comp. sur cette question le compte rendu, dans *Rev. Philol.* 1880, *Revue des Revues*, pp. 319-320, d'un article de S. J. Cavallin, *De Xenophonteo temporum et modorum usu, in enuntiationibus orationis obliquae primariis ad tempora praeterita relatis*. Ainsi :

347, 23 : ὁ δὲ ἀκούσας τῆς γνώμης ἔκρυψε μὲν τὸ ῥηθέν, ἐξήνεγκε δὲ εἰς τὸν δῆμον, ὥς οὔτε λυσιτελέστερον οὔτε ἀδικιώτερον εἶη τι τοῦ βουλευμάτος; 466, 3 : τὰς ἀστυγείτονας ἐσυκοφαντήσατε πόλεις ἱερὰς καὶ ὁμοδούλους ἐμοί, ὥς δὴ παρ' αὐτῶν εἶη τὰ εἰς ἐμὲ ξυντεθέντα.

Il arrive que l'optatif se rencontre dans la proposition complétive, après un temps principal. Kühner-G., (§ 551, 2; II, p. 364), dit que dans ce cas, le temps principal correspond pour le sens à un temps historique. A la rigueur cette explication peut suffire pour 71, 25 : οἷαν ὁ σοφὸς ἐν μύθοις Πρόδικος τῇ Κεκλίαν δημιουργεῖ πρὸς <τὴν> Ἀρετὴν διαμιλλωμένην καὶ ἐθέλουσαν τὸν τοῦ Διὸς ἀναπείθειν παῖδα, ὅτι ἄρα αὐτῷ μάλιστα πάντων τιμητέα εἶη, « qui voulait persuader le fils de Zeus... »; de même 136, 17 : τὸ περὶ τῶν Μουσῶν λεγόμενον, ὥς εἶεν δῆπουθεν ἐκ τῆς Πιερίδας, οὐχὶ δὲ ἐξ Ἑλικῶνος εἰς τὸν Ὀλυμπον ἀφίκοντο παρὰ τὸν πατέρα κληθεῖσαι, peut-être « ce qu'on racontait au sujet des Muses... ». Mais l'explication ne rend point compte de l'optatif qu'on trouve à 138, 6 : ἄρ' οὖν ἔτι χρεὶ διὰ μειζόνων τεκμηρίων δηλοῦν, ὥς ἔνδοξος μὲν ἡ Μακεδονία καὶ μεγάλη τὸ πρόσθεν γένοιτο; même remarque pour 195, 16. Le cas de 244, 15 est tout différent; on lit dans les mss. : εἰ γοῦν ἔροισι τις τὸν σοφὸν Πλάτωνα « τὸ Γνωθὶ σκυτὸν πόσου νερόμικας ἄξιον »; εὖ οἶδ' ὅτι τοῦ

παντὸς φήσεις; Hertlein a eu raison de corriger : παντὸς <ἄν>, car il ne peut s'agir ici que d'un potentiel; cependant voy. *Emploi des Modes*, pp. 27 suiv.

III. On sait que l'optatif du discours indirect garde une valeur temporelle. On devait donc s'étonner de lire dans les manuscrits 478, 5 : συνίην μὲν οὖν καὶ τότε ταῦτα ποιῶν ὅτι μὴ πᾶσιν ἀρέσχοιμι; c'est la leçon de tous les mss. (= VMbFPcef). Il ne peut s'agir ici que de l'avenir; dans le discours direct, on aurait : « οὐ πᾶσιν ἀρέσω »; Hertlein a donc eu raison d'adopter ici la correction de Cobet, et d'écrire ἀρέσοιμι. Pour ce qui est de 424, 22, il y a une difficulté; Silène vient de poser à Alexandre cette question : dans laquelle de ces deux catégories te placeras-tu? « parmi les êtres inanimés, ou bien parmi les êtres animés et vivants? » Et Alexandre répond d'une façon indirecte : ὅτι δὴ καὶ θεὸς γενοίμην, μᾶλλον δ' εἶην, ἐπεπείσμην. Si l'on s'en tient à la règle traditionnelle, il faut traduire : « je m'étais persuadé que j'étais devenu un dieu »; mais ceci ne s'accorde guère avec εἶην. Il semble qu'il faut corriger ici γενοίμην : γινοίμην. Dès lors, on comprend : « je m'étais persuadé que je devenais, ou plutôt que j'étais un dieu ». Pour la forme γινοίμην, voy. par ex., dans le cod. V, 397, 6; 407, 10, etc. (voy. nos *Rem.*).

IV. Dans la langue attique, la négation après ὅτι ou ὥς est οὐ. Voici quel est sur ce point l'usage de Julien :

après ὥς, Julien emploie toujours οὐ; voy. par ex. 81, 18; 150, 10; 347, 22, etc.;

après ὅτι, il n'a pas de règle fixe; on trouve parfois οὐ : voy. par ex. 231, 2; 320, 5; 330, 21; souvent μή, mais dans une mesure inégale : 6, 17 λέγειν ὅτι μὴ δίκκια δρωμεν; voy. encore 54, 8; 56, 4; 56, 15; 68, 7, etc. C'est un usage, pour ainsi dire, constant dans les 3 premiers discours (genre épictique), moins fréquent dans les autres; c'est ainsi qu'on constate cet emploi 13 fois dans les 3 discours d'éloge du début, et 9 fois seulement dans tout le reste de son œuvre.

Pour prendre un exemple, le *Misopogon* nous offre une fois ὅτι μή : 478, 5 ; et deux fois ὅτι οὐ : 448, 5 ; 477, 17. Après les verbes déclaratifs, il y eut une tendance marquée à substituer μή à οὐ ; le fait s'observe déjà à l'époque classique, mais devient bien plus fréquent par la suite ; voy. dans *Transactions of the Oxford Philol. Soc.*, 1887-1888, 13 juin, l'article de J. C. Wilson, sur quelques anomalies apparentes dans l'usage de μή, pp. 23 suiv. ; et comp. Jannaris, § 1818.

2) avec ὅπως ou μή.

1. Dans Julien, les propositions complétives introduites par ὅπως sont construites le plus souvent avec le futur de l'indicatif : ainsi après :

προνοεῖν 17,3 ;

ἐπιμελεῖσθαι καὶ προνοεῖν : 442,3 ;

φροντίζειν : 295,19 ;

διακονεῖσθαι : 445,12 ;

προσέχειν : 427,22 ;

σκοπεῖν : 302,7 ; 400,16 ; 451,22 ; 475,4.

Voici deux cas moins ordinaires ; après :

περιβλέπειν : 133,4 χρήματα μὲν γὰρ εἰς τὸ ἐμφανὲς διδόναι. καὶ περιβλέπειν, ὅπως ὅτι πλείστοι τὸ δοθὲν εἴσονται ;

περιεργάζεσθαι : 251,15 οὐδὲ ἀετὸς οὐδὲ πλάτανος οὐδὲ ἄλλο τι τῶν ὄντων ζώων ἢ φυτῶν χρυσᾶ περιεργάζεται πτερὰ καὶ φύλλα, οὐδὲ ὅπως ἀργυροῦς ἔξει τοὺς βλαστοὺς ἢ τὰ πλεῖντρα καὶ κέντρα σιδηρᾶ.

De même après un verbe à un temps historique ; voy. par ex. 295,19 : οὐδὲν ἐφρόντισεν, ὅπως ἔσονται σπουδαῖοι ; voy. encore 475,4 ;

2. Plus rarement, Julien emploie, après ὅπως, le subjonctif ; ainsi 113,3 : προνοητέον δὲ αὐτῷ, τῶν εἰρημένων οὐ μείον, ὅπως ἄφθονον τὴν τροφὴν ἔχωσι ; 297,11 : σκόπει δὲ ὅπως ἐν ἀνθρώποις ὁ πονηρὸς οὕτως τῆς ἀνοσιουργίας ζῆλος μὴ παντάπασιν ἐπικρατήσῃ ; voy. encore 260,25.

Le texte de Julien ne vérifie point la règle dite de Dawes, en vertu de laquelle ὅπως ne pourrait se construire qu'avec le

subjonctif de l'aoriste second, et non pas avec le subjonctif de l'aoriste premier, — règle qui pour les écrivains classiques est fondée, en ce qui concerne les propositions complétives avec ὅπως ; (voy. Riém.-G., § 485, 1 note ; p. 502 ; Kühner-G., § 553, 4, A. 5 ; II, p. 384 ; et sur cette question, dans *Mnémos.* (1869), pp. 201-203, un article de H. Van Herwerden). C'est sans doute par souci de conformer à cette loi le texte de Julien, que Hertlein veut corriger 260,25 : ἐσκόπουν ὅπως αὐτοὶ μὲν εὐδαιμονήσωσιν, et le texte de 297,11 cité plus haut, et écrire εὐδαιμονήσουσι et ἐπικρατήσει ; car il ne serait pas suffisant, pour justifier cette correction, de prétexter les exemples plus nombreux où σκοπεῖν ὅπως est construit avec le futur de l'indicatif.

Il faut rattacher aux verbes précédents ἐπέχειν, qui signifie, à ce qu'il semble, « attendre animum », construit avec ὅπως μὴ et le subjonctif aoriste premier : 68,20 καὶ ταῦτα θέλοντος ἐπέχειν καὶ βιαζομένου ὅπως μὴ τῷ μεγέθει τῶν ἔργων ἢ τῶν λόγων ἀσθένεια περιγεομένη διαλυμήνηται.

Dans les propositions complétives de ce genre, on ne trouve qu'une fois ὅπως avec ἄν et le subjonctif : 111,10 προνοῶν ὅπως ἄν αὐτῷ θάλλῃ καὶ εὐθυνηται τὰ θρέμματα ;

R. Parfois le verbe principal est sous-entendu. Dans cette construction elliptique, Julien, au lieu d'employer le futur de l'indicatif, se sert du subjonctif aoriste ; ainsi 308,8 : σὺ δὲ ὅπως ἡμῖν μὴ τὸν Διογένη προβαλὼν ὥσπερ τι μορμολυκεῖον ἐκροδήσῃς, où Cobet voudrait écrire ἐκροδήσεις ; et à la 3^e personne 409,3 : ὅπως μὴ, νομίσαντες αὐτὸ νέκταρ εἶναι, Τραϊανὸς τε καὶ Ἀλέξανδρος ἅπαν ἐκροφήσωσι τὸ ὕδωρ, εἶτα ἀφέλονται τοὺς ἄλλους, où Hertlein estime qu'on devrait écrire ἐκροφήσουσι et ἀφελοῦνται. Il n'y a pas d'autres emplois de ce genre chez Julien.

3. Julien construit avec μὴ :

εὐλαβεῖσθαι : 165,7 ἄρ' οὖν ἔτι προσῆκεν εὐλαδῆθῃναι τοσοῦτον ἡγεμόνα ποιουμένοις, μὴ τις ἄρα μικροὺς ὑπολάβῃ καὶ φαύλους ;

προσέχειν : 435,5 δεῖ γὰρ οἷμαι προσέχειν, μὴ λάθω καὶ συγκαταπαχῶν τὰς τρίχας τοῖς ἄρτοις ;

ῥᾶν, prendre garde que : 406,20 ὅρα μή ποτε οὔτοι ἐνδὲς ὧσιν οὐκ ἀντάξει τοιούτου τοῦ Γραικοῦ ; pour ῥᾶν et γρηγορεῖν, prendre garde, avec μή et l'optatif, voy. plus loin (4) ;

R. ὅρα μή se construit non seulement avec le subjonctif, mais aussi dans certains cas avec l'indicatif, et s'emploie parfois en grec pour exprimer une forme plus délicate de l'affirmation. Ainsi dans Lucien, 10,16, 2 : ὅρα μή τὸ ἐναντίον ἐστί ; de même 52,29 : ὅρα μή τοῦνὸ φησι Τυχιάδης (voy. Cobet, *Var. Lect.*, p. 266). Comme on peut sous-entendre devant μή le verbe ὅρα, on comprend que dans la grécité postérieure μήποτε se construise parfois sans proposition principale exprimée, devant un subjonctif ou devant un indicatif, au sens de « peut-être », proprement « si ne... pas ». Ainsi dans Julien 134,18 : μήποτε οὖν οὐδὲ τῆς Ἀθηνᾶς τῆς τοῦ Διὸς ἀπόσχονται παιδός ; plus haut (12, les manuscrits écrivent μήποτε... φασι, que Hertlein a eu raison d'écrire μήποτε... φῶσι, comme il y a un peu plus loin ἀπόσχονται.

On trouve plus souvent l'indicatif : 160,16 ἀλλὰ μήποτε οὐκ ἐκείνων (scil. τῶν βιβλίων) χρή νῦν τὸν ἔπαινον γράφειν ; 194,2 : μήποτε οὖν καὶ θεῖα μοῖρα τοῦτο Ὀμηρος... ἀπεμαντεύσατο πολλαχοῦ τῆς ποιήσεως ; voy. encore 181,5 ; 214,12 ; les exemples de l'indicatif avant Julien sont surtout dans Athénée et les Scholiastes ; comp. Kühner-G., § 553 b, surtout les nos 1,6 et 8, A. 5 ; II, pp. 390 suiv. La phrase elliptique ainsi construite à l'indicatif, se prononce souvent sur le ton de l'interrogation ; voy. par ex., dans Julien, 181,5 ; 194,2 ; 214,12 : c'est l'origine du μή interrogatif ; voy. encore 245,4 ; 329,18 ; quand il n'y a pas de verbe principal exprimé, Julien ne se sert que de l'expression μή ποτε. Comp. Riem.-G., § 487, 2, R. II ; p. 507 ;

4. Quand le verbe principal est à un temps historique, Julien emploie indifféremment, dans la proposition complétive, le subjonctif : 260,25 ἐσκόπουν ὅπως αὐτοὶ μὲν εὐδαιμονήσωσιν ; ou l'optatif : 455,13 τυχόν δὲ ὁ παιδαγωγὸς εἰ προύγνων τοῦτο, πολλὴν ἂν ἐποιήτατο προμήθειαν, ὅπως ὁ τι μάλιστα ὑμῖν φανείην καυχρισμένος.

Mais il faut signaler ici un emploi intéressant de l'optatif dans les propositions complétives de ce genre, après un verbe à l'impératif ; ainsi :

396,24 ὅρα, εἶπεν, ὦ Ζεῦ, μή σε ὁ ἀνὴρ οὗτος ὑπὸ φιλαρχίας ἀφελέσθαι καὶ τὴν βασιλείαν διανοηθείη : c'est la leçon de tous les manuscrits sans exception (= VM Aug. Bav. Pabed) ; Hertlein, après Sylburg, a écrit à tort, selon nous, διανοηθῇ (voy. nos *Rem.*) ; 302,13, où la leçon manuscrite (= V) donne : σὺ δὲ νῆφε καὶ γρηγόρει, μή σε διὰ τῆς τοῦ φίλου παρρησίας ὁ κόλαξ ἐξαπατήσας λάθῃ, χαλκεὺς οἷά τις γέμων καπνοῦ καὶ μαρίλης, ἔχων ἱμάτιον λευκὸν καὶ τὰ πρόσωπα τῷ ψιμυθίῳ κεχρισμένους, εἴτα αὐτῷ δοίης γῆμαί τινα τῶν σῶν θυγατέρων ; Hertlein est incertain s'il doit écrire δῶς ou λάθοι ; nous croyons qu'il faut écrire λάθοι ; (voy. nos *Rem.*). Hertlein rapproche divers passages traditionnels, où dans des propositions subordonnées de genres variés, l'optatif semble en corrélation avec l'impératif de la proposition principale, et qui appuient notre interprétation ; voy. notamment 273, 18 : ἔτω, χαιρέτω, γῆν πρὸ γῆς, ὅποι βούλοιτο ; voy. encore 300,17.

On peut assimiler à ces propositions qui dépendent d'un verbe principal à l'impératif, deux propositions complétives dépendant d'adjectifs verbaux, dont le sens, comme on sait, n'est pas sans analogie avec le sens de l'impératif ; ainsi 293,22 : ἐξεταστέον ὅπως μήτε εἰς θεοὺς μήτε εἰς ἀνθρώπους πλημμελὲς ἢ, καθάπερ ἔναγκος, δυσσεβὲς τι ῥηθείη. Voy. encore 113,4 : προνοητέον δὲ αὐτῷ τῶν εἰρημένων οὐ μείζον ὅπως ἄφθονον τὴν τροφὴν ἔχωσι καὶ οὐδεὶς τῶν ἀναγκαίων ἐνδέοιντο. Il faut ici évidemment une correction ; Hertlein la fait porter sur ἐνδέοιντο et il écrit ἐνδέωνται ; d'après ce qui précède, on peut se demander si ce n'est pas ἔχουσιν qu'il faut écrire au lieu de la leçon des manuscrits, ἔχουσι (voy. nos *Rem.*).

2. Propositions subordonnées non complétives.

1) CAUSALES, avec ὅτι (διότι, ὡς), ἐπεί, ἐπειδὴ.

1. Julien introduit une proposition causale par ὅτι (deux fois

διότι, une fois ὥς), par ἐπεὶ et par ἐπειδὴ. Contrairement aux habitudes attiques, Julien emploie très communément la négation μή, au lieu de la négation οὐ qui est ordinaire, dans les propositions énonçant un jugement ; sur cet usage, voy. Cobet, *Var. Lect.*, p. 47 : « Graeculi discrimen inter οὐ et μή ita negligunt, ut saepissime μή scribant ubi οὐ est necessarium » ; et il cite notamment Lucien qui construit ἐπεὶ avec μή, etc. ; voy. Jannaris, § 1818. Ainsi dans Julien :

avec ὅτι : 28,25 χαλεπαίνοντες ὅτι μηδεμὴν ὑπέσχον τῶν τετολμημένων δίκην ; voy. encore 52,23 ; 85,8 ; 107,12 ; 148,10 ; 193,18 ; 225,23 ; 228,24 suiv. ; 257,27 suiv. ; 296, 19 suiv. ; 399,11 suiv. (sur cette expression fréquente dans les Inscriptions, voy. Meisterhans, § 91,23 ; p. 252) ; 405,24 ; C 199,13 ; comp. ἔτι avec négation, dans les propositions complétives ; voyez plus haut ; pp. 150 suiv.

avec διότι : 190,23 οὐχ' ἑτερήμεροι λέγονται (scil. οἱ Διόσκουροι), διότι μή θέμις ὁρᾶσθαι τῆς αὐτῆς ἡμέρας ; voy. encore 456,12. Sur ce point, voy. Sauppe, à propos de Arrien, *Ven.*, 35,2 (la référence est de Kühner-G., § 511,3 ; II, p. 188) ;

avec ἐπεὶ : 38,12 τῷ πλήθει τῶν στρατευμάτων ἐλαττούμενος, ἐπεὶ μή πάντες εἴποντο ; voy. encore 47,4 ; 178,8 ; 342,6 ; — mais avec οὐ : 36,22 ; 393,17 ; 450,13 ;

avec ἐπειδὴ : 243,18 (ὁ ἐν Δελφοῖς θεὸς) ὃν ἐπειδὴ μή θέμις ἦν τι διαλαθεῖν, οὐδὲ ἡ Διογένους ἐπιτηδειότης ἔλαθε ; voy. encore 475,19.

Mais avec ὥς causal, la négation est οὐ : 439, 11 ὥς οὖν ἐν τοῦτοις ἀγριώτερος ἦν τοῦ συνήθους, ἐθάλπετο δὲ τὸ δωματίον οὐδαμῶς κ. τ. λ. ; voy. Kühner-G., *passage cité*.

R. Après un certain nombre de verbes, exprimant généralement un sentiment, on trouve parfois εἰ au lieu de ὅτι. Il est bon de signaler ici un exemple curieux de construction de ce genre, après un verbe qui n'exprime pas un sentiment : 239,13 μή δὲ τοῦτό τις ἡμῖν προφερέτω, εἴ τινες τῶν κατ'αὐτὰς ἰόντων τὰς ὁδοὺς ἀπεπλανήθησαν ; il semble nécessaire ici d'interpréter comme s'il y avait ὅτι ; Pétau traduit : « sed nec illud nobis

debet objici, quod nonnulli easdem vias secuti, a recto tramite aliquo alio aberrantes deflexerint ».

Il convient de faire remarquer que dans les emplois de ce genre, Julien a une tendance à mettre le verbe de la proposition subordonnée à l'optatif, même après un verbe principal à un temps principal ; ainsi 68,19 : καὶ μοι μὴ τις δυσχεράνη πειρωμένῳ πράξεων ἄπτεσθαι μειζόνων, εἰ καὶ τὸ τοῦ λόγου συνεκθέει μῆκος, οὐ συνεκθέει est la leçon de V, tandis qu'on lit dans M συνεκθέει ; 85,16 : ἀγαπᾷ δὲ οἴκοι μένων, εἰ μὴ στρατεύοιτο βασιλεὺς ἐπ' αὐτὸν καὶ δίκην ἀπαιτοῖ τοῦ θράσου ; 143,6 : δυσχεραίνειν δὲ καὶ εἴ τις τοὺς τρόπους τῆς μουσικῆς διαρθείροι κ.τ. λ. ; il est vrai que dans ce dernier exemple, l'optatif διαρθείροι a pu être influencé par l'optatif du verbe principal (142,23), dont dépend l'infinitif δυσχεραίνειν. Par contre on trouve εἰ avec l'indicatif 445,20 ; 463,16.

2. Julien emploie parfois, bien que très rarement, ἐπεὶ au sens de « quoique » ; ainsi 342,6 : ἄρ' οὖν οὐκ ἦν ἐκείνος πρακτικὸς, ἐπεὶ μηδενὸς ἦν [ἐκείνος] κύριος ; avec ellipse du verbe : 36,21 ταύτῃ πρᾶττειν ἄξιον τῇ πολιουρίᾳ τὴν ἐναγχοῦς τῷ τέλει τῆς τύχης, ἐπεὶ τοῖς γε ἔργοις οὐδεμιᾷ τῶν ὅσαι πάλλαι γεγονάσι ; devant un simple adjectif : 14,4 (πατέρα τὸν σὸν τοῖς Κελτῶν ἔθνεσιν ἐπιστῆσαι σε φύλακα καὶ βασιλέα) μειράκιον ἔτι, μᾶλλον δὲ παῖδα κομιδῇ τῷ χρόνῳ, ἐπεὶ τῇ γε συνέσει καὶ ῥώμῃ τοῖς κελτοῖς ἀγαθοῖς ἀνδράσιν ἐνάμιλλον ἤδη ; ici la vulgate donne, comme leçon, sans doute d'après M, ἤδει ; Schäfer, dans son édition, écrit ἤδη, d'après une leçon qui se trouvait dans la marge, et il en donne cette raison : « auget vim oppositionis » ; la correction était bonne, et d'ailleurs correspondait au texte de V. Sur ἔπει = quoique, voy. Kühner-G., § 569, A. I ; pp. 461 suiv.

Pour ce qui est de 179, 14-17 : ἐπεὶ καί, εἰ μέσον ἔφαμεν ἐν μέσοις ἰδρῦσθαι τὸν θεὸν τοῖς νοεροῖς θεοῖς, ποταπή τις ἡ μεσότης ἐστὶν ὧν αὐτῷ μέσον αὐτὸν ὑπολαβεῖν, αὐτὸς ἡμῖν ὁ βασιλεὺς εἰπεῖν Ἥλιος δοίη, il n'y a guère moyen de donner de ἐπεὶ καὶ εἰ une traduction satisfaisante. Ici εἰ (MbEFG : εἰς V) est gênant, et ne s'explique pas ; nous croyons qu'il y a lieu de supprimer

purement et simplement εἰ, qui a pu très bien s'introduire indûment dans le texte à la suite d'une erreur très vraisemblable d'un copiste, ayant écrit ἐπὶ pour ἐπεὶ ; voy. nos *Rem.*

2) CONSÉCUTIVES, avec ὥστε, ὡς.

Pour exprimer la conséquence, Julien se sert de ὥστε avec l'indicatif (négation οὐ), de ὥστε ou ὡς avec l'infinitif (ordinairement la négation est μή).

1. Dans le premier cas, ὥστε indique toujours un résultat réellement acquis : voy. 8,5 ; 96,19 ; 395,9 etc. Sur ce point, rien de particulier. Il n'y a lieu de signaler que 443,6 : (ἀφείς τὴν σκηνὴν ἀπολώλεκας ἡμῶν τὴν πόλιν), ὥστε οὐδὲν ἡμῖν ἀγαθὸν ὑπάρχει παρὰ σοῦ, où ὑπάρχει est la leçon de V, tandis que les autres manuscrits (= MBEF) écrivent ὑπάρχειν, leçon insoutenable, si l'on se réfère à l'usage classique. Dans la moitié des cas, ὥστε correspond à οὕτω, deux fois à οὕτω τι (voy. 96,17 et 275,8), qu'on lit plus d'une fois chez Hérodote, et très souvent chez Philostrate, (voy. Hertlein, note de 96,17).

2. Dans le second cas, Julien emploie indifféremment ὥστε ou ὡς avec l'infinitif, pour indiquer en général un résultat seulement possible, ou qu'il ne veut pas présenter comme réel ; cet emploi de ὡς, peu ordinaire à la bonne époque, était devenu plus fréquent dans la grécité postérieure (Riem.-G., § 476,2, n. 1 ; p. 492, et Jannaris, §§ 1756 suiv., et la note à § 1757). Ainsi 23,7 : ὁ δὲ ὑπὲρ τῆς τῶν ὅλων ἀρχῆς οὕτω μεγαλοψύχως καὶ σωφρόνως δοκῶν βεβουλεύσθαι, ὡς τὸν μὲν ἐκ τῆς ἐπιμελείας αὐτῷ μείζονα μὴ προσθεῖναι πόνον κ. τ. λ. ; voy. encore 430,20 etc.

C'est le cas notamment, après une proposition négative ou une proposition interrogative, qui équivaut, pour le sens, à une proposition négative, puisque la proposition principale étant négative de forme ou de sens, le résultat du fait ou de l'action qu'elle exprime n'est pas réalisable ; voy. 76,21 : οὐδὲ ἦν εὐμενὴς τοῖς φεύγουσιν, ὡς τοὺς μὲν νεκροὺς αὐτοῖς ὅπλοις ἐξωθεῖν ; voy. encore 213,13 ; 393,8.

Mais d'autre part, Julien emploie assez volontiers ὥς οὐ ὥστε avec l'infinitif, pour indiquer un résultat non plus seulement possible, mais réel. La différence est souvent à peine sensible, la construction variant avec l'intention de l'auteur, et l'on doit se garder de faire violence à sa pensée. Il est des cas pourtant où il ne peut y avoir de doute ; ainsi pour 97,2 : (ὁ δὲ ἐκ τῆς Ἰθάκης ῥήτωρ) οὕτω τὸν νεανίσκον παρώξυνεν, ὥστε οὐ πρότερον βουλευσάμενον (V : βουλευσάμενος M) τὸν ἀπόπλουν παρασκευάζεσθαι (V : παρασκευάζεται M) ; ici la leçon de V est seule admissible ; car Achille a seulement l'idée de s'en retourner dans sa patrie ; et il ne met pas ce projet à exécution.

En revanche, il semble bien que les Attiques auraient employé un mode personnel à 15, 19 : πυρθάνομαι δὲ Ἀλκιβιάδην μόνον ἐξ ἀπάντων Ἑλλήνων οὕτως εὐφρῶς μεταβολῆς ἐνεργεῖν, ὥς καὶ μιμήσασθαι <πρῶτον> μὲν τὴν τῶν Λακεδαιμονίων ἐγκράτειαν κ.τ.λ. ; ici Julien constate un résultat qui s'est réellement produit, et que l'histoire atteste ; même remarque à propos de 26,5 : ἐν τῷ αὐτῇ <τε> τοὺς στρατευομένους ἤγας ἀφθονίᾳ, ὥς μήτε ὑδρίζειν τῷ κόρῳ μήτε ὑπὸ τῆς ἐνδεείας πλημμελεῖν ἀναγκασθῆναι ; voy. encore 159,12 suiv. ; 414,19 ; 440,9 ; 466,9 ; C 168,14 ; C 171, 22.

La négation est μή ; peut-être faut-il signaler l'emploi fait à deux reprises de οὐ au lieu de μή : 97,2 (voy. plus haut) ; 252,24 : (Διογένης οὕτω) διετέθη τὴν ψυχὴν, ὥστε εὐδαιμονεῖν, ὥστε βασιλεύειν οὐδὲν ἔλαττον, εἰ μή καὶ πλεόν, ὥς οἱ τότε εἰώθεσαν λέγειν Ἑλληνας, τοῦ μεγάλου βασιλέως.

3) FINALES, avec ἵνα, ὅπως, ὥς.

Dans les propositions finales, Julien emploie, par ordre décroissant de fréquence, ἵνα, ὅπως, ὥς.

1. Il construit de la même façon ἵνα et ὅπως : quand le verbe principal n'est pas à un temps historique, Julien met ordinairement le verbe de la proposition finale au subjonctif, purement et simplement : ainsi pour ἵνα, ou parfois μή = ἵνα μή : 399,22 πέμπε, εἶπε, τὸν σμικρὴν τοῦτον ἀπὸ τῆς Αἰγύπτου

ταχέως, ἵνα τὴν φλόγα ταύτην κατασβέσῃ ; 425,17 : παῦσαι, εἶπεν, ὃ παππίδιον, τοιαῦτα λέγων, μή σε οὗτος ὅποια τὸν Κλεῖτον ἔδρασεν ἐργάσεται, etc. : on voit qu'ici Julien emploie à deux reprises le subjonctif, après un verbe principal à l'impératif, encore qu'il semble mettre volontiers, dans ce cas, le verbe de la proposition subordonnée à l'optatif ; voy. *Propositions complétives, avec ὅπως*, p. 154, et les renvois faits par Hertlein à la note de 300, 17 ;

de même pour ὅπως : 8,25 προσήκει δὲ οἷμαι καὶ περὶ τούτων ἐν βραχεὶ διελθεῖν, ὅπως μὴ τῆς ἀρχῆς φανῇς μόνον, ἀλλὰ καὶ τῆς ἀρετῆς κληρονόμος ; voy. encore 27,7 ; 119,24 ; 150,10 ; 251,1 ; 283,12 ; 383,4 ; C 181,14 ; même avec un verbe principal à l'impératif : 96,8. Nous n'avons trouvé dans Julien qu'un exemple de ὅπως construit, conformément aux habitudes classiques (voy. par ex. Meisterhans, § 91,30 ; p. 253), avec ἄν et le subjonctif : 111,22 οὐδὲ μὴν ὑπνηλοὺς ἀνέξεται εἶναι καὶ ἀργοὺς καὶ ἀπολέμους (scil. τοὺς φύλακας), ὅπως ἂν μὴ φυλάκων ἐτέρων οἱ ἐρρουροὶ δέωνται.

Plus rarement, Julien construit ἵνα et ὅπως avec un optatif ; ainsi :

pour ἵνα : 189,22 (οἶδα Πλάτωνα καὶ Ἰάμβελιχον) τῷ γεννητῷ προσχρωμένους..., ἵνα τὸ μέγεθος τῶν παρ' αὐτοῦ γινομένων ἔργων ἐπινοηθεῖη ; à la rigueur on pourrait supposer que προσχρωμένους est le participe de l'imparfait, et comprendre : « je sais qu'ils se servaient du mot γεννητός... ». Mais il est impossible d'expliquer de la même façon l'optatif de 306,10 : ἀφίημι δὲ τὰ ἐξῆς, ἵνα μὴ καὶ πρὸς τούτους ἀπεχθανόμενος ἅμα τοῖς τε φαυλοτάτοις τῶν Κυνικῶν καὶ τῶν ῥητόρων προσκρούσαιμι ; de même 346,14 : (ἵνα μὴ) προτιμᾶν ἐτέρας ἐτέραν ἐν οἷς διαμφισθητοῦσι νομισθεῖν..., τοῦτο ἐθέλω φράσαι μόνον ; voy. encore 119,24 et 150,10, cités plus haut, où en regard du subjonctif qui est la leçon de V, on trouve l'optatif, qui est la leçon de M. De même 478,23 : ἐνὸς ἢ δύο βούλεσθε ὑμᾶς ὑπομνήσω, μὴ τις ὑπολάβῃ σχῆμα καὶ ῥητορεῖαν εἶναι καὶ προσποιήσιν τὸ πρῶγμα ; ici ὑπολάβῃ est la leçon de V, adoptée par Hertlein, tandis qu'on lit partout ailleurs (= en l'absence de E, dans MbFPcef) : ὑπολάβοι ;

de même pour ὅπως : 348,18 (βούλομαι ὑμῖν τὰ κατ'ἑμαυτὸν ἀπαγγεῖλαι) ὅπως, εἴ τι λέληθεν... ὑμῖν τε καὶ δι' ὑμῶν τοῖς ἄλλοις Ἑλλήσιν γένοιτο γνώριμα ; 446, 2 : ἀνδρὲς ἀποψιλουμένους (voy. *Emploi des Temps*, p. 25) οὕτι τὰς γνώθους μόνον, ἀλλὰ καὶ ἅπαν τὸ σῶμα, λειότεροι τῶν γυναικῶν ὅπως φαίνονται τοῖς ἐντυγχάνουσιν ; 452,18 : (ἐμὲ δὲ ὑγρὸν βλέπειν) ὅπως ὑμῖν καλός, οὕτι τὴν ψυχὴν, ἀλλὰ τὸ πρόσωπον ὁφείην, ὁ τρόπος οὐ συγχωρεῖ ; voy. encore 445,8.

2. Quand le verbe principal est à un temps historique :

Julien ne met que très rarement le verbe de la proposition finale à l'optatif après ἵνα (2 fois en tout) : 15,1 (τὸν Ὀδυσσεῆα Ὀμηρὸς φησὶ καὶ πολλῶν ἀνθρώπων τὸν νοῦν καταγινῶναι) ἵν' ἐξ ἀπάντων ἐπιλεξάμενος ἔχοι τὰ κράτιστα, οὐ καταγινῶναι garde toute sa signification temporelle = avoir observé ; voy. encore 86,17. Le mode qu'il emploie ordinairement dans ce cas, c'est le subjonctif, et presque toujours le subjonctif aoriste :

230,1 τὸ δυνατόν δὲ ὁ θεὸς νόμος τῇ ἀνθρωπίνῃ φύσει σκοπῶν ἐπέτρεψε χρῆσθαι τουτοισὶ τοῖς πολλοῖς, οὐχ ἵνα πᾶσι πάντας ἐξ ἀνάγκης χρησώμεθα κ.τ.λ. ; voy. encore 220, 17 ; 252,16 ; 307,12 (ici μή = ἵνα μή) ; même remarque à propos de 460,3,6,9. Avec le subjonctif présent : 190,5 ; 373,6 ; 460,1 ;

au contraire, après ὅπως, Julien dans ce cas emploie le plus ordinairement l'optatif ; ainsi 3,4 : οἱ μὲν γάρ, ὅπως μὴδὲν ὑπὸ τοῦ χρόνου τῶν σοι παραχθέντων ἀμαυρωθείη, τὸν μέγιστον ὑποδῦναι πόνον ἐτόλμησαν ; voy. encore 28,10 ; 138,2 ; 269,1 ; 364,23 ; 368,2 ; 454,15. On ne trouve que deux cas où ὅπως soit suivi du subjonctif : 13,16 ὅπως δὲ μὴ τὰς ἀνέσεις ῥαθύμους εἶναι μηδ' ἄνευ τῶν ὀπλῶν ποιεῖσθαι συμβαίνει, ἐπίσκοπα τοξεύειν ἤσκησας ; voy. encore 172,19 ;

3. Quand le verbe de la proposition principale est à l'optatif, Julien semble de préférence construire le verbe de la proposition finale au subjonctif :

174,4 ὅρατὸν δὲ ὁλῶς εἶη ἅν τί, μὴ φωτὶ πρῶτον ὥσπερ ὕλη τεχνίτῃ προσαχθέν, ἵν' οἶμαι τὸ εἶδος δέξηται ; voy. encore 235,26. Cependant, on lit avec l'optatif : 474,6 ἄλλ' ἐπόσα μὲν κοινῇ πρὸς πάντας πεποιήται τοὺς ἀρχομένους ὑπ' ἐμοῦ, πρόποι ἂν σιωπᾶν, ἵνα μὴ δοκοίην ὥσπερ ἐξεπίτηδες αὐτοπρόσωπος ἐπαίνους ἄδειν ἑμαυτοῦ ;

4. Il reste à signaler un cas où *ἵνα* semble employé comme conjonction complétive : 373,15 τί γὰρ ἀπαιτοῦμεν ἵνα χρυσὸν ὥσπερ τοῖς Ῥοδίοις ὁ θεὸς ὕψη τοῖς πένησιν ; voy. sur ce point Riem.-G., § 513, R. IV, *note* ; p. 544 ;

5. Après un temps non historique, Julien emploie ὥς final avec ἄν et le subjonctif : 234,7 (ἀνὴρ κυνικὸς ψυχρολουτεῖν οὐ βούλεται) ὥς ἄν μή τι κακὸν λάβῃ ; voy. encore 242,13 ; 287,16 ; C 197,7 ;

ou bien avec ἄν et l'optatif : 257,10 (οὐ βέλτιόν ἐστιν ὑπὸ τὴν Χάρυδιν θῦναι ἢ πεσεῖν εἰς τοιοῦτον βίον αἰδοίοις καὶ γαστρὶ δουλεύοντα, καὶ οὐδὲ τούτοις ἀπλῶς ὥσπερ τὰ θηρία), πράγματα δὲ ἔχειν, ὥς ἄν καὶ λάθοιμεν ὑπὸ τῷ σκότῳ ταῦτα ἐξεργαζόμενοι ; voy. encore 283,22. Pour ce qui est de 300,17, voici le texte tel qu'on le lit dans V, le seul manuscrit important qui nous ait transmis ce discours : ἴθι οὖν παρ' ὑμᾶς, ὥς ἄν μυηθεῖς ἀσφαλῶς τε ἐκεῖ διάγοις ; Pétau corrige : μυηθῆς ; Hertlein adopte cette correction, et écrit en outre διάγῃς ; étant donné la présence de διάγοις, et les précédents qui viennent d'être cités, nous croyons qu'il faut écrire : ὥς ἄν μυηθείης ἄ. τ. ἐ. διάγοις (voy. nos *Rem.*) ; d'autant que nous avons eu déjà l'occasion de signaler chez Julien, une relation curieuse entre l'impératif de la proposition principale et l'optatif de la proposition subordonnée ; voy. *Propositions subordonnées*, p. 154, et la note de Hertlein à 300,17. A signaler toutefois l'emploi de ὥς avec l'optatif sans ἄν : 84,14 (κελεύει) συνεχῶς βάλλειν πρὸς τὸ διερρηγμένον τοῦ τείχους, ὥς μή δυνηθεῖεν ἀποικοδομησαὶ καὶ ἔχειν ἀσφαλῶς τὴν πόλιν ; on remarquera d'ailleurs ici que κελεύει est un présent de narration.

Après un temps historique, Julien construit ὥς final avec ἄν et l'optatif : 353,10 ἀγωνισαμένης Εὐσεβίας, ὥς ἄν ὑπὲρ τῆς σωτηρίας τῆς ἐμχυτοῦ θαρρήσαιοι ; 353,18 : ὥκνει γὰρ ὥς ἄν μή τις συνηθείας ἐγγενομένης ἡμῖν πρὸς ἀλλήλους, ἔπειτα ἀγαπηθείην καὶ πιστὸς ἀναφανείς ἐπιτραπείην τι ; nous croyons qu'il faut comprendre : « il différerait afin que... », comme l'indique le contexte ; voy. *ibid.*, 12 suiv. ; voy. encore 245,21, où la proposition finale dépend du participe parfait ἐγκατορωρυγμένη ;

357,27 ; 364,6. Après un temps historique, on ne trouve qu'une fois $\omega\varsigma$ final et le subjonctif : 38,26 $\delta\acute{\alpha}\kappa\rho\upsilon\alpha$ δὲ προυχεῖτο πολλοῖς, καὶ ἐς τὸν οὐρανὸν τὰς χεῖρας ὤρεγον, σιγῇ καὶ ταῦτα δρῶντες, $\omega\varsigma$ μή τις αἰσθῆται ; voy. sur cette question, Riem.-G., § 475, avec les Remarques et les notes ; pp. 488 suiv., et Kühner-G., § 553,5 b ; II, p. 386.

Cet emploi de $\omega\varsigma$ final, avec $\acute{\alpha}\nu$ et le subjonctif ou l'optatif, est étranger à la prose classique, si l'on excepte Xénophon.

4) CONDITIONNELLES.

Dans l'emploi des propositions conditionnelles, Julien ne se conforme pas à l'usage classique.

1. E! et l'optatif.

Quand il s'agit d'un fait que l'on *suppose* pour un instant possible, le Grec attique met ordinairement le verbe de la proposition principale à l'optatif avec $\acute{\alpha}\nu$, et le verbe de la proposition conditionnelle à l'optatif sans $\acute{\alpha}\nu$. Julien se conforme parfois à cet usage ; ainsi 460,16 etc. ; pour ce qui est de 63,24 : $\alpha\iota\sigma\chi\upsilon\upsilon\omicron\iota\mu\eta\nu$ δ' εἰ μὴ τοῦ Πελέως φαίνοιμην εὐγνωμονέστερος, Hertlein a cru devoir écrire, malgré l'autorité de VM : $\alpha\iota\sigma\chi\upsilon\upsilon\omicron\iota\mu\eta\nu$ < $\acute{\alpha}\nu$ >, et avec raison, semble-t-il, car c'est le seul exemple qu'on rencontre dans Julien, d'une période hypothétique construite de cette façon.

Mais Julien, par un retour à une construction archaïque, met plus volontiers le verbe principal au futur ; ainsi 6,12 : (ἡ ἐπὶ τῷ Βοσπόρῳ πόλεις) δεῖνὰ πάσχειν οἰήσεται, εἰ ταύτης γούν τις αὐτὴν τῷ λόγῳ τῆς συγγενείας ἀφαιροῖτο ; voy. encore 6,15 ; 34,15 : ἐπιλείψει με, καθ' ἕκαστον εἰ πᾶσιν ἐπεξελθεῖν βουλοίμην, ὁ χρόνος ; comp. 42,16, où la proposition conditionnelle est remplacée par un participe ; voy. encore 36,10 ; 64,4 ; 87,23 ; 96,2 ; 112,14 ; 113,22 ; 158,15 ; 166,14 ; 181,23 suiv. ; 201,9 ; 240,1 ; 306,26 ; 373,16. Le cas de 50,15 semble plus extraordinaire : (συγγνώμην) παρέξεις, εἰ μήτε τῶν ἀποστόλων τῶν ἐπὶ Καρχηδὸνα μνημονεύοιμι ; car il s'agit ici d'un cas déterminé qui se rapporte au futur : on attendrait donc εἰ et le futur, ou bien ἐάν

et le subjonctif. Hertlein se demande s'il ne faut pas écrire *μνημονεύσω* ; sur cette question, comp. Phrynichus, pp. 721 suiv. ;

avec le verbe principal à l'impératif, lequel par certains côtés se rattache pour le sens au futur ; 79,5 τὰ μὲν δὴ κατὰ τὴν μάχην, εἰ μὴ δόξῃ τις τῶν διηγουμένων προσέχειν ἐθέλοι μηδὲ ἔπessin εὖ πεποιημένοις, ἐς αὐτὰ δὲ ὁρᾶν τὰ ἔργα, κρινέτω, « quant aux faits relatifs au combat, si quelqu'un voulait ne pas faire attention à la réputation des narrateurs ni à la beauté des vers, mais observer les faits en eux-mêmes, qu'il juge ».

L'emploi du futur au lieu de l'optatif avec ἄν donne à la proposition principale un caractère plus affirmatif en face de l'incertitude ou de la simple subjectivité de la condition. Il est vrai qu'on distingue parfois une différence de sens entre l'optatif avec ἄν et le futur ; ainsi 68,14 : εἰ δὲ ἐς τοὺς ἄλλους ἐκφέρωμι τὰ σεμνότεστα τῶν ἔργων, ἴσως ἂν ἀποφύγοιμι τὴν ἀμαρτάνην καὶ οὐκ ἔσομαι ταῖς διαβολαῖς ἐνδοχος ; ici l'optatif avec ἄν : ἴσως ἂν ἀποφύγοιμι correspond à notre conditionnel présent, « j'éviterais la faute » ; l'emploi du futur οὐκ ἔσομαι donne à la pensée un tour plus affirmatif : « et (par conséquent) je ne serai pas exposé aux accusations ». Mais il faut avouer que la nuance est assez subtile, et que dans bien des cas elle n'est guère perceptible.

Dans d'autres cas, le verbe principal est à l'indicatif présent, dont le sens ici a quelque affinité avec celui du futur (voy. *Emploi des Temps*, p. 14). L'emploi de ce présent marque, semble-t-il, une conséquence nécessaire : 27,15 ἥς (= τῆς ἀληθείας) εἴ τις ἐκὼν ἀμαρτάνοι, τὴν ἐκ τοῦ κολακεύειν αἰσχύνην οὐδαμῶς ἐκφεύγει ; voy. encore 97,14 ; 157,18 suiv. ; 241,15 ; 271,19 ; 459,22 ; voy. encore 146,6 : τί δὲ οὖν οἴεσθε πρὸς ταῦτα ἐκείνον εἰπεῖν ἔχειν ; ceci répond à 145,18 : εἴ τις οὖν ἔροιτο x. τ. λ. : « si l'on interrogeait Ulysse..., que croyez-vous qu'il ait à dire » ; à la place de : « que croyez-vous qu'il aurait à dire ? » ; ce dernier sens serait assurément plus naturel ; pour avoir ici la construction normale, il suffirait d'écrire ἐκείνον < ἄν >.

On trouve une fois le verbe principal à l'aoriste : 254,18 εἰ τούτων (scil. τοῦ γαστρὸς καὶ τῶν ἑνερθεν γαστρὸς) ἥ δὲ γένοιο κρείττων, ἕως ἂν δουλεύῃς ταῖς τῶν πολλῶν δόξαις, οὕπω τῆς ἐλευθερίας ἔθιγας οὐδὲ ἐγέύσω τοῦ νέκταρος ; sur le sens de cet aoriste, voy. *Emploi des Temps*, p. 17.

2. Εἰ et l'indicatif (temps principal).

Pour indiquer que la supposition exprime un fait conforme à la réalité, les Grecs emploient l'indicatif d'un temps principal dans les deux propositions ; dans ce cas, εἰ équivaut à peu près à « puisque, s'il est vrai que ». On emploie volontiers dans ce sens εἴπερ et l'indicatif ; c'est pour cela que, à propos de 240,2 : πάντα γὰρ αὐτὸς ἐστίν, εἴπερ καὶ ἐν ἑαυτῷ καὶ παρ' ἑαυτῷ ἔχει τῶν ἐπωποῦν ὄντων τὰς αἰτίας, Hertlein croit devoir écrire et écrit en effet ἔχει. Mais il faut faire remarquer que la différence entre εἰ et l'indicatif, εἰ et l'optatif n'est pas toujours bien visible ; ainsi 441,21 suiv. : εἰ δ' ὅποσον σὺ νῦν ἐπιτηδεύεις ἐστίν, ἐπίστασθαι μὲν ὅτι θεοῖς χρή δουλεύειν καὶ νόμοις ; un peu plus loin il revient sur cette idée : 442,9 εἰ δὲ καὶ τοῦτό τις ἔργον θεῖτο σωφροσύνης κ. τ. λ. ; puis, plus loin encore (14) : εἰ δὴ οὖν ὄντως ἡ σωφροσύνη τοιοῦτόν ἐστιν, ἀπό' ὧλας μὲν αὐτὸς κ. τ. λ. S'il n'était question que des deux dernières propositions, on pourrait dire que la construction est double : Julien présentant d'abord, avec εἰ...θεῖτο son idée comme une simple hypothèse ; puis, plus bas, avec εἰ...ἐστίν, supposant la condition remplie. Mais la construction de 441,21 ne permet pas, semble-t-il, d'établir une différence aussi tranchée entre les deux sortes de proposition. Parfois :

1) au lieu de l'indicatif (mode réel), Julien emploie, dans la proposition principale, l'optatif avec ἂν (mode potentiel), moins affirmatif que l'indicatif ; ainsi 210,7 : τούτων εἰ μὴ τις αἰτία προτέταχται, λανθάνοιμεν ἂν ἑαυτοὺς εἰσάγοντες τὴν Ἐπικούρειον δόξαν ; 373,22 : θαυμάσεις δ' ἂν τις εἰκότως, εἰ τοῦτο μὲν ἀξιοῦμεν οὔτε πεφυκὸς γίνεσθαι καὶ ἀλυσιτελὲς πάντη, τὰ δυνατὰ δὲ μὴ πράττομεν, où Hertlein, peu conséquent avec lui-même, tout en écrivant avec Reiske et Cobet, πράττομεν, au lieu de

πράττωμεν, leçon des mss., propose d'écrire par contre ἀξιοῖμεν ; voy. encore 162,7 : (ὅστις) ἀδικοῖτ' ἄν, εἰ μὴ τυγχάνει τῆς χάριτος ; mais ici Hertlein, par comparaison avec 160,10, corrige la leçon de VM et écrit τυγχάνοι ;

2) parfois on trouve dans Julien εἰ et l'indicatif, alors qu'il s'agit d'un fait éventuel ; ainsi 124,12 : εἰ δὲ ἀπιστεῖ τις καὶ οὐ μέγα οἶεται οὐδὲ ἄξιον ἐπαίνων τοσούτων, ἐς αὐτὸν ἀφορῶν, ὅταν ἔν τινι τοιαύτῃ ξυμφορᾷ γένηται, κρινέτω ; on attendrait plutôt ici ἔάν et le subjonctif ; d'ailleurs le verbe principal est un impératif ; or l'impératif par le sens se rapproche du futur (voy. le verbe qui suit, δόξομεν) ; même remarque à propos de 143,15 ; et aussi, à ce qu'il semble, de 175,14 ; voy. encore C 201,7 ; C 231,2.

3. Εἰ et l'indicatif (temps secondaire).

1) Pour exprimer une supposition contraire à la réalité, les Attiques emploient dans les deux propositions le mode irréel, c.-à-d. l'indicatif d'un temps secondaire, sans ἄν dans la proposition conditionnelle, avec ἄν dans la proposition principale. Julien se conforme en général à cette règle. Il faut noter seulement l'emploi qu'il fait, à deux reprises, du plus-que-parfait avec ἄν : 294,15 ; C 198,11 ; et de plus, qu'il a une tendance à supprimer ἄν dans la proposition principale, qui dans ce cas est construite ordinairement à l'imparfait, et ainsi à donner à l'imparfait le sens de notre conditionnel (voy. *Emploi des Temps*, p. 16). Ainsi 8,9 : οἱ δὲ τὴν μετ' ἀλλήλων κοινωνίαν μᾶλλον ἢ τὴν τῶν ὅλων ἀρχήν, εἶπερ οἷόν τε ἦν, ἐκάστω περιγενομένην, ἡγάπων, οὐ Hertlein se demande s'il ne faut pas écrire περιγενομένην <ἄν> ἡγάπων ; 87,12 : εἰ μὲν αὐτὸς ἰκέτευε πρὸ τοῦ νεῷ ξὺν τῇ γερουσίᾳ πολὺν εἶχε λόγον, οὐ Hertlein écrit πολὺν <ἄν> ; même remarque à propos de 387,22 : εἰ μὲν οὖν ἡμεν αὐτοψυχαὶ μόναι, τὸ σῶμα δὲ πρὸς μηδὲν ἡμῖν διώγλει, καλῶς εἶχεν ἕνα τινὰ τοῖς ἱερεῦσιν ἀφορίζειν βίον· ἐπεὶ δὲ κ. τ. λ. Ici encore Hertlein écrit καλῶς <ἄν> εἶχεν. Il y a une difficulté à propos de C 220,21 : τί γὰρ <ὁ Μωυσῆς> ὑμῖν ἐπέταξε τῶν χαλεπῶν, εἰ ἀπηγόρευσεν ἐσθίειν πρὸς τοῖς ὑείοις τά τε πτηνὰ καὶ τὰ θαλάττια, οὐ

il ne peut s'agir que d'un irréel et où l'on ne peut comprendre si l'on n'écrit pas $\acute{\upsilon}\mu\acute{\iota}\nu < \acute{\alpha}\nu >$;

2) On enseigne qu'avec les verbes marquant possibilité ou obligation, les Attiques emploient souvent l'indicatif, là où nous mettons le conditionnel, à côté d'une proposition conditionnelle au mode irréel, — quand il s'agit d'une possibilité ou d'une obligation indépendante de la condition exprimée ; et l'on n'ajoute à ces locutions la particule $\acute{\alpha}\nu$, que pour indiquer que la possibilité ou l'obligation n'existe pas, ou n'a pas existé. En fait, cette distinction n'existe plus guère dans la langue de Julien.

Il supprime la particule $\acute{\alpha}\nu$, même dans les cas où la possibilité et l'obligation sont subordonnées à une condition ; voy. 241,7 ; 422,1 ; et voyez encore : 3,12 ; 150,17 ; 204,22. Au reste il y a là des nuances parfois insaisissables, parce qu'elles sont en relation directe avec les intentions d'un écrivain subtil.

Pour opposer à une hypothèse fausse la réalité, Julien se sert habituellement de $\epsilon\pi\epsilon\iota \delta\acute{\epsilon}$: voy. 3,16 ; 204,24 ; 241,12 ; 422,2 ; on trouve une fois seulement $\nu\acute{\upsilon}\nu \delta\acute{\epsilon}$: 150,17 (voy. *Modes*, p. 29).

4. La négation employée ordinairement dans la proposition conditionnelle est $\mu\acute{\eta}$. Parfois la négation où peut remplacer $\mu\acute{\eta}$; par exemple :

1) quand $\epsilon\iota$ a le sens de « s'il est vrai que » ; ainsi 175,16 : $\epsilon\iota \delta\acute{\epsilon} \acute{\omicron}\upsilon\chi \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota\nu \acute{\omicron}\upsilon\delta\acute{\epsilon}\nu \alpha\upsilon\tau\acute{\omega} \kappa\omicron\iota\nu\delta\acute{\omicron}\nu \pi\rho\acute{\omicron}\varsigma \tau\omicron\upsilon\varsigma \acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\upsilon\varsigma$ κ.τ.λ. ; voy. encore 213,17 ; 275,6 ;

2) quand $\epsilon\iota$ a le sens de « parce que » : 416,4 $\epsilon\iota \delta\acute{\epsilon}$ Πομπήιος ὑπ'ἀφροσύνης τε καὶ ἀνοίας ἢ τοῦ μὴ δύνασθαι τῶν πολιτῶν ἄρχειν οὔτε, ἡνίκα ἔδει τρίβειν τὸν πόλεμον, ὑπερετίθετο τὴν μάχην οὔτε νικῶν ἐπεξῆρει, ὑπὸ τοῖς οἰκαίοις ἀμαρτήμασι καὶ οὐχ ὑπὸ τοῖς σοῖς ἐσφάλη στρατηγήμασι ;

3) Quand la négation où forme corps avec certains mots, au point de ne pouvoir en être séparée : 124,12 $\epsilon\iota \delta\acute{\epsilon}$ ἀπιστεῖ τις καὶ οὐ μέγα οἶται, οὐδὲ ἄξιον ἐπαίνων τοσούτων κ.τ.λ. ; ici οὐ μέγα a sans doute entraîné la suite : οὐδὲ ἄξιον ;

4) Mais il y a des cas où l'emploi de οὐ au lieu de μή ne s'explique par aucune de ces raisons ; par ex. 120,18 : *τυχὸν δὲ καὶ ἤδη τοῦ λεγομένου ξυνίετε, εἴ τε οὐπω δῆλον, αὐτίκα μάλα ξυνήσετε*, où Hertlein propose d'écrire *μήπω* ; 263,10 : *εἰ δὲ οὐδὲν περαινόμεν, ἐκ τοῦ παραχρημα περὶ τῶν τοιοῦτων ἀπνευστὶ τὸ δὴ λεγόμενον συνείραντες κ.τ.λ.*, où Hertlein voudrait écrire *μηδὲν* ; voy. encore 329,23, etc. D'ailleurs, après l'époque classique, οὐ tend de plus en plus à remplacer, notamment dans les propositions conditionnelles, la négation μή ; voy. Jannaris, § 1808. Sur cette question, voy. encore Kühner-G., § 511,4 ; II, pp. 188 suiv. ; Riem.-G., § 538, pp. 580 suiv.

5) TEMPORELLES.

1. Avec ὅτε, ὁπότε.

1) Si la proposition temporelle exprime un fait précis et unique, Julien emploie l'indicatif ; la négation est μή (comparer ὅτι, pp. 150, 155), lors même qu'il est impossible de considérer ὅτε comme synonyme de εἰ : 56,9 *τῆς τιμῆς δὲ τὸν οὐ μετασχόντα τῶν πόνων ἡξίωσας μεταλαβεῖν μόνον, ὅτε μηδὲν ἔτι φοβερόν ἐδόκει* ; 222,11 : *οὐδέποτε γέγονεν, ὅτε μή ταῦτα τοῦτον εἶχε τὸν τρόπον*. On trouve quelques exemples de cet emploi déjà dans Homère ; voy. dans *Beiträge zur Kunde der Indogermanischen Sprachen*, XXVIII, un article de C. Hentze sur le développement de la particule μή dans les poèmes homériques, pp. 106 suiv. ;

2) s'il s'agit d'un fait général qui se répète dans le présent, Julien emploie, conformément à la règle classique, la conjonction ὅταν et le subjonctif ; voy. 446,22 ; à 395,12 : *ἐπασχε δὲ ταῦτ' ὁπρὸς τὴν ἔθελον ἐκείνην τὰ ὄμματα δι' ὑπερβολὴν τῆς λαμπροδότητος, ὅπερ οἶμαι πρὸς ἡλίον, ὅταν αὐτοῦ τῷ δίσκῳ τις ἀτενέστερον προσβλέπῃ* (VM) ; il n'y a pas lieu de tenir compte de la leçon de Bav. Aug. : *προσβλέπει*.

Mais il y a, dans Julien, un emploi qui s'explique mal par les règles ordinaires, et qu'il faut signaler : 474,1 *ὅταν οὖν φανῶ μηδὲν ἐλπιώσας τῶν δημοσίων συντάξεων, ὅσας εἶδοθεν ἡ βασιλική*

νέμειν δαπάνη, ὑμῖν δ' ἄνεις τῶν εἰσφορῶν οὐκ ἐλίγα, ἄρ' οὐκ κίνιγματι τὸ πρᾶγμα ἔοικεν ; s'agit-il ici d'un fait qui se répète dans le présent ? dans ce cas, on devrait entendre : « lorsque, chaque fois que ». Mais ce sens ne s'accorde pas bien avec le contexte. D'autre part, il ne s'agit évidemment pas d'une chose future ; il semble que ὅταν doit être rendu ici par « alors que ». Pétau traduit : « cum igitur videar, etc. ».

2. Avec ἕως.

ἕως peut signifier *tant que*, ou bien *jusqu'au moment où* ; la distinction d'ailleurs n'est pas toujours facile à faire :

1) ἕως signifiant *tant que* se construit avec l'indicatif, si l'action de la proposition temporelle se rapporte au passé : 11,11 ὁ δὲ ἐτήρησεν ἄβατον τοῖς πολεμίοις τὴν χώραν, αὐτὸς ἐπιστρατεύων ἐκείνοις πολλάκις, ἕως ἐπέτρεπον οἱ μικρὸν ὕστερον τῶν εἰς ἐκεῖνον ἀδικημάτων δίκην ὑποσχόντες ;

si l'action se rapporte à l'avenir, les Classiques emploient ἕως ἄν avec le subjonctif ; dans l'œuvre de Julien, nous trouvons ἕως avec le subjonctif sans ἄν : 303,7 (ἡμεῖς γὰρ σοι πανταχοῦ συνεσόμεθα) ἕως τὰ τε πρὸς ἡμᾶς ὅσιος ἦς καὶ τὰ πρὸς τοὺς φίλους πιστός ; ἕως est la leçon de V ; la vulgate écrit ὥς ; Hertlein corrige et écrit : ἕως <ἄν>. Il y a lieu de faire remarquer que cette construction de ἕως avec le subjonctif sans ἄν s'observe dans Elie, d'ailleurs rarement ; voy. dans *Philol.*, LIV, 4^e livr., pp. 604-5, un article de P. Thouvenin sur l'usage des modes dans Elie, et voyez dans Meisterhans, un exemple de cet emploi dans les Inscriptions, § 91,12 ; p. 251.

Dans C 164,1, ἕως ἄν est construit avec l'indicatif ; il n'y a pas à tenir compte de cette construction ; Aubert, et après lui Neumann, ont raison d'écrire : ἀπολογήσονται ;

2) ἕως signifiant « jusqu'au moment où », se construit avec l'indicatif, s'il s'agit d'exprimer un but réellement atteint (voy. Koch, § 118, 4 a ; p. 464) : 44,18 (ἐπανήγες τὸ στράτευμα, εἶπετο δὲ ἐκεῖνος), ἕως εἰς τὴν εὐρυχωρίαν ἄμρω κατέστητε.

Si le but est indiqué comme éventuel, les Classiques emploient $\xi\omega\varsigma \acute{\alpha}\nu$ et le subjonctif, quand le verbe de la proposition principale est à un temps principal. L'usage de Julien en ce point est incertain, et s'écarte en tout cas de la syntaxe classique. Ainsi 259,19 : γευέσθω δὲ (scil. ὁ ἀρχόμενος κυνίζειν) τρυφῆς μηδὲ ἄκρω. φασί, τῷ θακτύλῳ, $\xi\omega\varsigma$ αὐτὴν παντελῶς πατήσῃ ; $\xi\omega\varsigma$ est ici construit avec le futur ; Hertlein corrige : $\xi\omega\varsigma$ < $\acute{\alpha}\nu$ > πατήσῃ ; mais il faut faire remarquer que $\xi\omega\varsigma$ et le futur se rencontrent déjà dans Elien (voy. *Philol.*, article cité).

D'autre part, on lit 382,1 : ἐγὼ δὲ φημι χρῆναι τὸν μὲν τοιοῦτον ἐξελέγγειν, ἵνα μὴ πονηρὸς ὢν ἐνοχλῇ τοὺς θεούς, $\xi\omega\varsigma$ δὲ ἐξελέγγῃ τις, μὴ ἀτιμάζειν, où $\xi\omega\varsigma$ est construit avec le subjonctif sans $\acute{\alpha}\nu$, leçon de V, que Hertlein corrige : $\xi\omega\varsigma$ δ' < $\acute{\alpha}\nu$ > ἐξελέγγῃ ; le cas semble à rapprocher de celui dont il a été question plus haut, à propos de 303,7.

Il faut joindre à cela l'exemple de 204,15, qui ne laisse pas d'embarrasser : $\xi\omega\varsigma$ δέ μοι τοῦτο δίδωσιν ὁ θεός, κοινῇ θεραπεύμεν τὸν τῷ θεῷ φίλον Ἰάμβλινον : c'est la leçon de tous les manuscrits (= MbEFGPc, celui-ci copie de V, qui fait défaut pour la dernière partie du discours IV). Hertlein n'a pas fait d'observation à propos de ce texte ; mais, à l'étudier de près, on s'aperçoit qu'il faut comprendre, non pas « tant que, aussi longtemps que », mais : « en attendant que le dieu me fasse cette grâce », celle dont il vient de parler, à savoir « τὰ περὶ αὐτοῦ (= Ἡλίου) γινῶναι » ; Pétau le comprend ainsi, puisqu'il traduit : « dum id ille mihi concedat deus ». Dès lors on attendrait $\xi\omega\varsigma \acute{\alpha}\nu$ avec le subjonctif, d'autant que le verbe principal est un impératif, mode dont le sens se rapproche du futur.

3. avec Πρίν.

1. Quand la proposition principale est affirmative, Julien conformément à la règle, construit toujours πρίν avec l'infinitif ; voy. 34,11 ; 52, 26 ; 352,16 ; 364,23 ; 461,11 ; 475,12 ; on remarquera que l'infinitif est toujours à l'aoriste ;

2) quand la proposition principale est négative, Julien :

a) ou bien construit *πρὶν* avec l'infinitif, et dans ce cas la proposition temporelle vient plus ordinairement la première : 150,9 ἀλλ' ὅπως μου μὴ ποτε ὑπιδόμενοι τὴν μαρτυρίαν πρὶν ἐπακοῦσαι τῶν λόγων διαταράττησθε, ὅμνυμι ὑμῖν κ.τ.λ. ; voy. encore 249,12 ; 421,8 ; 350,23 : αὐτίκα φθονεῖν ἀρξάμενος οὐ πρότερον ἐπαύσατο πρὶν καθελεῖν αὐτόν ; voy. encore 453,1. Dans tous les cas, l'infinitif qui suit *πρὶν* est à l'aoriste ; il n'y a à cette règle qu'une seule exception : 421,8 πρὸς Παρθυαίους δέ, πρὶν μὲν ἀδικεῖσθαι παρ' αὐτῶν, οὐκ ὥμην δεῖν χρῆσθαι τοῖς ὅπλοις, où le présent marque peut-être une idée de continuation ;

b) ou bien, plus rarement, il construit *πρὶν* comme les autres conjonctions de temps :

avec l'indicatif aoriste : 152,7 οὐκ ἀνῆκε ταῦτα δεομένη πρὶν ἐμὲ ἡγαγεν ἐς ὅψιν τὴν βασιλείῳς ;

avec *ἄν* et le subjonctif aoriste : 110,24 οὐ πρότερον ἀφιστάμενος, πρὶν ἄν ἐξέλῃ τῶν πολεμίων τὴν δύναμιν ; voy. encore 282,2. A 174,6 : τὸ χρυσίον ἀπλῶς οὕτως κεχυμένον ἔστι μὲν χρυσίον, οὐ μὴν ἀγαλμα οὐδὲ εἰκὼν, πρὶν ἄν ὁ τεχνίτης αὐτῷ περιθεῖη τὴν μορφήν, la leçon περιθεῖη est celle de tous les manuscrits (= VMbEFGPc) ; Hertlein a eu raison d'écrire περιθῇ ;

c) Julien, dans quelques cas (3 en tout), se sert de *πρὶν* ἢ :

ou bien avec l'infinitif, que la proposition principale soit affirmative ou négative : 89,3 πρὶν ἢ μετρίως ἐφικέσθαι τοῦ προτέρου λόγου, μέσον ὑποτεταμένους φιλοσόφων ἐξηγεῖσθαι ῥήσεις ; 231,11 : ἀλλ' οὐδὲ προελομένοις ὑπὲρ τούτων εἰπεῖν, πρὶν ἢ τὰς δέλτους ταύτας αἰτῆσαι ; voy. Meisterhans, § 91,13 ; p. 251, et dans *Mnemos.*, (1887), p. 50, cette remarque de H. van Herwerden, que cette construction, évitée à la bonne époque, est habituelle à Hérodote, et à Pausanias, qui sur ce point imite Hérodote ;

ou bien avec un mode personnel : 30,4 οὐδὲ γὰρ ἐπέσχε τὴν φυγὴν πρὶν ἢ κατὰ νότου τὸν ποταμὸν ἐποιήσατο. Sur ce point Julien se montre en somme plus près de l'usage classique qu'un écrivain comme Elie, chez qui c'est *πρὶν ἢ* qui domine de beaucoup, et presque dans tous les cas avec l'infinitif ; voy. dans *Philol.*, LIV, 4^e livr., l'article de P. Thouvenin, déjà cité, sur l'usage des modes dans Elie, notamment p. 606.

TROISIÈME PARTIE

LES PARTIES DU DISCOURS

CHAPITRE I^{er}

L'ADJECTIF

LES DEGRÉS DE COMPARAISON.

1. Le comparatif s'emploie ordinairement au lieu du superlatif quand on compare entre eux deux objets.

Il arrive que Julien emploie le positif, là où l'on s'attendrait à trouver le comparatif : 133,15 (Ξενοφῶν δὲ ἐπηγνεί) Κῦρον τὸν Πέρσην, οὔτι τὸν ἀρχαῖον ἐκείνον μόνον, ἀλλὰ καὶ ὃ συνεστράτευστο, où l'on attendrait, semble-t-il, τὸν ἀρχαιότερον ; 152,18 : ἐγὼ δὲ τότε μὲν αὐτῇ καὶ πρώτῳ γε, ὡς εἰκός, βασιλεῖ πολλὰ καὶ ἀγαθὰ διδόναι τὸν θεὸν ἡυχόμεν ; comme il ne s'agit ici que de deux personnes, l'impératrice Eusébie et l'empereur, il serait plus correct d'écrire προτέρῳ. Par contre :

Julien se sert parfois d'un comparatif au lieu d'un positif : 64,9 ἀρξώμεθα δὲ ἀπὸ τοῦ σκήπτρου πρότερον, εἰ βούλει, καὶ τῆς βασιλείας αὐτῆς ; πρότερον est la leçon de VM, les seuls manuscrits consultés par Hertlein pour le discours II ; Hertlein corrige : πρῶτον.

Il faut signaler encore que Julien rend une fois l'idée du comparatif, par le positif suivi de la préposition πρό et de son régime : 42,1 οὕτω σοὶ τὰ κοινὰ πρὸ τῶν ἰδίων ἔδοξε (Schäfer :

ἔδοξαν mss.) καὶ δοκεῖ τίμια (πρὸ τῶν ἰδίων τίμια = τιμιώτερα τ. ἰ.). A signaler encore l'emploi pléonastique du comparatif avec la préposition ἀντί : 453,7 δίδωμι ὃν ἀντ' ἐμοῦ δικαιοτέρον μισήσετε, à peu près au sens d'un comparatif suivi d'un complément au génitif ; voy. *Prépositions*, p. 85 ; sur l'emploi de ces prépositions au sens comparatif, voy. Jannaris, § 1188, et comp. encore *Prépositions*, παρά et l'acc., p. 98.

2. Il semble qu'à un certain moment la distinction entre le comparatif et le superlatif ait été quelque peu effacée ; ainsi on trouve l'article et le superlatif là où l'on attendrait l'article et le comparatif : 142,18 εἰ δὴ οὖν τις τοῖν ἀνδροῖν ἐκείνοι τὸν κράτιστον ἐπιλεξάμενος κ. τ. λ. : ici il n'est pourtant bien question que de deux personnes ; 450, 18 : ὁ δὲ τῷ τὰ ἐναντία ζηλοῦντι νέμων συγγνώμην εἶναί μοι δοκεῖ πρότερος ; en fait il y a comparaison ici entre les habitudes des habitants d'Antioche et les habitudes de Julien ; voy. d'ailleurs un peu plus haut (*ibid.*, 11) : πρότερα μὲν οὖν ἐστὶ κορυφώτερα κ. τ. λ. ;

d'autre part Julien emploie parfois l'article et le comparatif à la place de l'article et du superlatif : 143,1 τῶν ἀνδρῶν δὲ τοὺς ἀμαθεστέρους ; 259,22 : τῶν ταύρων ἀκούω τοὺς ἀσθενεστέρους ἐξίστασθαι τῆς ἀγέλης ; voy. encore 412, 22 : τὸ μεῖζόν μου ; 463,4 : φιλεῖ γὰρ τὸ γῆρας ἐπανάγειν αὐθις εἰς τὴν τῶν νέων φιληκοίαν τοὺς ἀρηλικεστέρους ; à signaler de même 407,17 : ὁ Ἑρμῆς παριέναι Καίσαρα καὶ τὸν Ὀκταβιανὸν ἐπὶ τούτῳ, Τραϊανὸν δὲ ἐκ τρίτων, ὡς πολεμικωτέρους ; c'est la leçon de tous les manuscrits (= VM Aug. Bav.) ; Hertlein écrit néanmoins πολεμικωτάτους ; voy. à ce sujet Kühner-G., § 349 b, 3 et 4 ; I, pp. 22 suiv., et Jannaris, § 514 ; voy. nos *Rem.*

3. Parfois, Julien renforce :

a) le sens du comparatif par l'addition de μᾶλλον : 235,11 τούτοις ἄμεινον ἢν οἰκέταις γενέσθαι μᾶλλον ἢ δεσπότης ; voy. encore 260,2 ; 441, 5 ; et comp. Krüger, § 49,7, A. 5 ; p. 88 ; Kühner-G., *passage cité*, 6 c ; I, p. 26 ;

b) le sens du superlatif par πάνυ : 132,7 (αὐτοὺς ἐνόχους) νοσήμασιν αἰσχρίστοις πάνυ ; voy. encore 483,4 ; 512, 17 ; — μάλιστα : 455,23 ὃν καὶ ὑμεῖς ὡς ὄντα μάλιστα αἰτιώτατον τῶν ἐμῶν

ἐπιτηδευμάτων ὀρθῶς ποιοῦντες ξυλλοιδορεῖτέ μοι; voy. Krüger, *passage cité*, 10, A. 8; p. 90 et Kühner-G., *passage cité*, 7 c; p. 27;

c) le sens du superlatif par ὥς, accompagné ordinairement d'un verbe marquant la possibilité : 113, 18 ὥς ἐνι τάχιστα; voy. encore 283,8; 293,2;

deux fois sans verbe : avec ὥς : 428,23 δεῖσθαι μὲν ὥς ἐλαχίστων; — avec ὥς ὅτι μάλιστα : 428,24 ὥς ὅτι μάλιστα πλείστους.

Dans ce sens, Julien emploie une fois ὥς et οἷόν τέ ἐστι, avec le comparatif au lieu du superlatif : 10,13 οὐ τὸ πρὸς ὀλίγον ἀπολαῦσαι τῆς ἀρίστης ἀρχῆς, ἀλλ' ὥς οἷόν τέ ἐστιν εἰς πλείονα χρόνον, où Hertlein se demande s'il ne faut pas écrire πλείστον; — et deux fois, ὥς et le verbe ἐνδέχεται, avec un positif, au lieu du superlatif : 256,21 παιδεύσαντες, ὥς ἐνδέχεται σπουδαίως; 474,16 : ἐπὶ γὰρ ὅτι ὥς ἐνδέχεται μοι φιλοτίμως.

Il reste à signaler un emploi assez étrange et inattendu de ὥς devant un superlatif, emploi qui n'a rien de commun avec ceux qui précèdent, et dont on ne trouve pas d'analogie dans Julien : 91,17 οὐδὲ αὐτὸς ὥς πορρωτάτω πορεύεται.

4. Julien a une tendance marquée à éviter la forme du superlatif, lors même qu'elle est consacrée par l'usage; il la remplace volontiers, par le positif, accompagné d'un adverbe de degré; ainsi :

πάνυ : 405,7 πολλῶν πάνυ; voy. encore 438,3; 462,19; 476,1; 476,16; et de même s'il s'agit d'un adverbe : 208,13 πάνυ πόρρω; 403,19 : πάνυ σωφρόνως, etc.

μᾶλ' ou μάλιστα : 393,17 μᾶλα ἀσμένῳ (on trouve le superlatif dans Hippocrate); voy. encore 453,12; 460,13; 438,4 : μάλιστα οἰκείου;

λίαν : 442,10 λίαν ἀπρεποῦς οὐδ' ἐπονειδίστου; voy. encore 458,14; 460,1;

ἄγαν : 210,25 τοῖς ἄγαν περιπατητικοῖς, où ἄγαν se conçoit facilement; par contre 407,23 : σεμνὸς ἄγαν;

διαφερόντως : 421,14 φοβερὸς δὲ πρὸς τοὺς πολεμίους διαφερόντως; voy. encore 422,5 : σοφὸς διαφερόντως;

παντάπασιν : 422,9 μικρά παντάπασιν ;

παντελῶς : 440,2 παντελῶς μετρίους ;

δεινῶς : 405,7 δεινῶς... ἀκόλαστον ;

enfin il arrive à Julien, pour exprimer l'idée du superlatif, de créer un mot : ὑπεράργος : 231,5 τοῖς ὑπεράργοις ; en effet nous n'avons point trouvé d'autre exemple de ce mot avant Julien ; voy. *Thes.*, Sophocles, etc.

Une seule fois, Julien exprime l'idée du superlatif, non par un adjectif, mais par la répétition, au génitif, du substantif dont il est question : 237,2 τὴν φιλοσοφίαν, εἴθ' ὥσπερ τινὲς ὑπολαμβάνουσι, τέχνην τεχνῶν καὶ ἐπιστήμην ἐπιστημῶν, εἴτε ὁμοίωσιν θεῶν κατὰ τὸ δυνατόν, ... ὑπολάβοι τις ;

Les Tragiques donnent l'exemple d'une construction analogue ; voy. *Génitif*, p. 66, et comp. Jannaris, §§ 509 suiv.

5. Julien semble n'avoir pas de doctrine bien définie sur l'emploi respectif de ἄλλος, ἕτερος ; ἕκαστος, ἐκάτερος.

Parfois il emploie, suivant la règle, ἕτερος au sens de « l'un des deux » : 365,15 ἐγὼ μὲν ἡξίουں ἐτέραν τραπῆναι, οἱ δὲ αὖθις ἀναγκάζουσιν ἐκείνην ἵεναι ; ici, ἐτέραν a pour correspondant ἐκείνην ; en revanche, voy. 11, 5 : τοῦ μὲν εἶναι παῖδα, γαμετὴν δὲ ἐτέρου καὶ ἀδελφὴν ἄλλου, οὐ ἐτέρου semble mis pour ἄλλου ; de toute façon, il s'agit ici de plus de 2 personnes ; voy. encore 478,13 : ἐς ἄλλο ἔθνος οἰχίσσομαι καὶ δῆμον ἕτερον.

De même, il fait mal la distinction entre ἕκαστος et ἐκάτερος ; il emploie ἕκαστος là où l'on attendrait ἐκάτερος : 117,4 τὰς δὲ οἷον κῆρας ἐκ τοῦ πλεονάζοντος ἐν ἐκάστῳ τῶν ἔμπροσθεν εἰρημένων ἐκρεύγων : Julien fait allusion ici aux deux catégories d'hommes dont il vient de parler (116,9 et 12 ; voy. d'ailleurs 116,18 ; 117,2 : τὰ μὲν ἐν ἀμφοτέροις ἔχων ἀγαθὰ) ; même remarque à propos de 191,4 : πῶς γὰρ ἐστὶν ἐτερέημερον αὐτῶν ἕκαστον οὐδὲ ἐπινοῆσαι ῥᾶδιον ; ἕκαστον, alors qu'il s'agit ici, comme il vient de le dire, des deux hémisphères, -ἡμισφαίρια τοῦ παντός τὰ δύο.

CHAPITRE II

LE PRONOM

I. — PRONOM PERSONNEL.

Il n'y a lieu de signaler ici que l'absence du pronom de la 1^{re} et surtout de la 2^e personne du singulier, soit comme complément d'un verbe, soit comme sujet d'une proposition infinitive :

11,22: μακρῷ τῶν προγόνων ἐπιδείξω σεμνότερον, où nous croyons pouvoir écrire sans inconvénient < σε > σεμνότερον; voy. nos *Remarques*; 52,2 : (οὐδείς ἐστιν < οὕτως > ἡλίθιος ὅστις οὐκ οἶεται) μηδὲν ἐκείνων μεγαλοψυχίᾳ... λειπόμενον, οὕτως ἐγκρατῶς καὶ σωφρόνως τῷ πατρὶ καὶ τοῖς ἀδελφοῖς προσενηγέχθαι, que nous écrivons οὕτω σ'ἐγκρατῶς; voy. nos *Remarques*; voy. encore 56,19 et 29, deux phrases où Hertlein croit devoir ajouter le pronom; 362,7 : ὁρᾶτε, πῶς ἐπεξιώναι τούτοις ὁ Κωνστάντιος νομοθετεῖ, où il faut suppléer ἐμέ devant ἐπεξιώναι, la phrase devant être interprétée dans un sens ironique. Voy. encore, avec l'absence d'un pronom de la 2^e personne, facile à suppléer, 2,25; 6,21 etc.

II. — PRONOM RÉFLÉCHI.

1. Les pronoms réfléchis composés s'emploient normalement pour renvoyer au sujet même de la proposition dans laquelle ils se trouvent; à noter pourtant dans Julien 421,4 : τῶν πρὸ ἐμοῦ γεγονότων αὐτοκρατόρων ὥφθην τοῖς ὑπηκόοις πρῶτατος, où Hertlein fait remarquer avec raison qu'il préférerait πρὸ

ἐμαυτοῦ. En revanche, on s'étonne de lire 120,17 : ὑπομνήσω γὰρ ὑμᾶς αὐτοὺς ὧν ἴστε, où Hertlein propose de supprimer αὐτοὺς ou de corriger : αὐτοί. Pour ce qui est de 453,7 : διδωμι γὰρ ὃν ἀντ' ἐμοῦ δικαιοτέρον μισήσετε τὸν φιλαπεχθήμονα παιδαγωγόν, on notera simplement qu'à côté de la leçon régulière ἀντ' ἐμοῦ, qu'on trouve d'ailleurs dans les manuscrits les plus importants (= VMbEF), on lit dans Pceef : ἀντ' ἐμαυτοῦ. Enfin, quant à 178,2 : ἃ δὲ ἡμᾶς ἔοικεν αὐτὸς ὁ θεὸς διδάσκειν ὑπὲρ τε αὐτοῦ καὶ τῶν ἄλλων, ἐκείνα ἥδη διέλθωμεν, nous adopterions volontiers la correction de Marcilius : θ' ἐαυτοῦ ; 9,18 : πόλιν τε ἐπώνυμον αὐτοῦ κατέστησεν, où il est facile de corriger, avec Pétau : αὐτοῦ, au lieu de αὐτοῦ, leçon des manuscrits (= VM).

2. Julien emploie le pronom réfléchi composé de la 3^e personne, aussi bien comme réfléchi indirect que comme réfléchi direct. Comme réfléchi indirect, le pronom renvoie parfois, non pas au sujet grammatical, mais au sujet logique de la proposition principale : 358,4 (τοῦτο εἶρητο) ὅτι τοῖς Γάλλοις οὐ βασιλέα δίδωσιν, ἀλλὰ τὸν τὴν ἐαυτοῦ πρὸς ἐκείνους εἰκόνα κομιοῦντα : c'est l'empereur qui a donné l'ordre de porter son image ; peut-être, pour expliquer la présence de ce ἐαυτοῦ, peut-on supposer qu'il y a eu ici reproduction, plus ou moins complète, des termes mêmes employés par l'empereur dans l'ordre envoyé à Julien ; voy. encore 414,13 : πέρας γὰρ οὐδὲν ἔστιν, ὡς ὁρᾶτε, οὔτε τῶν εἰς αὐτὸν (VM Bav. : αὐτὸν Aug.) ἐπαίνων οὔτε τῶν εἰς ἐμὲ βλασφημιῶν : c'est de César qu'Alexandre parle ici en s'adressant aux dieux ; voy. là-dessus Kühner-G., § 455, A. 2 ; I, p. 562. Il semble enfin que Julien, au lieu du pronom réfléchi indirect, emploie une fois le démonstratif ἐκεῖνος : 150,1 (καὶ οὐ τοὺς συγγενεῖς, μόνον τοσαῦτα ἔδρασεν ἀγαθὰ), ξενίαν δὲ ὅτῳ πρὸς τοὺς ἐκείνης πατέρας ὑπάρξασαν ἔγνω, οὐ πρὸς τοὺς ἐκείνης = πρὸς τοὺς ἐαυτῆς ; voy. Kühner-G., § 467, 12 ; I, p. 649.

3. Parfois le pronom réfléchi composé de la 3^e personne, s'emploie au lieu du pronom de la 1^{re}, un peu plus rarement de la 2^e personne ; emploi plutôt tardif dans les habitudes de

Julien. On n'en relève que deux exemples dans les 3 premiers discours (genre épidiétique) : 4,25 ἐπιδώσομεν ἑαυτοὺς θαρροῦντες τοῖς ἐγκωμίοις ; voy. encore 143, 20.

Par la suite, l'usage en devient un peu plus fréquent : 328,7 (τῆς ὑποσχέσεως) ἦν ὑπὲρ ἐμοῦ πρὸς τε τοὺς ἄλλους ἅπαντας καὶ ἔτι μᾶλλον πρὸς ἑαυτὸν ποιῇ, où Hertlein écrit : πρὸς σεαυτὸν ; même remarque à propos de 356,10 : ἀποστερεῖς ἑαυτοῦ (σεαυτοῦ H., mais voy. plus loin 356,17) τοὺς θεοὺς ; voy. encore 452, 9, où Hertlein, constant avec lui-même, préfère, à la leçon de VMbEF : τοῖς ἑαυτοῦ, la leçon de Pceff : τοῖς σεαυτοῦ ; voy. encore 303,11. Dans des exemples comme ceux-ci, où le pronom réfléchi de la 3^e personne du singulier est mis à la place du pronom de la 2^e personne, il est facile d'expliquer la chute du σ ; mais parfois toute correction est impossible : voy. le passage, cité plus haut, 356,17. D'ailleurs Stalbaum a démontré, à propos de Platon, Alc. II, 143 c (V, p. 369) que le pronom réfléchi de la 3^e personne pouvait servir pour la 1^{re} et la 2^e personnes ; voy. Kühner-G., § 455,7 ; I, p. 572. En fait, beaucoup de ces leçons ont été corrigées par les éditeurs.

Dans Julien, les cas sont plus fréquents où le pronom réfléchi *pluriel* de la 3^e personne, remplace celui de la 1^{re} personne ; voy., outre les 2 exemples cités plus haut (4,25 ; 143,20) 321,1 : καθέξομέν τε ἀλλήλους ἐν ταῖς ἑαυτῶν διανοίαις ἰδρυμένους ὥσπερ ἀγάλματα ; voy. encore 316,13 ; 377,16.

On trouve plus rarement le singulier ; cependant 439,15 : συνέβη δ' οἶμαι καὶ τότε διὰ σκαιότητα τὴν ἐμὴν καὶ τὴν εἰς αὐτὸν (VMb : ἐμαυτὸν H.) πρῶτον, ὡς εἰκός, ἀπανθρωπίαν ; voy. aussi 418,19 : νέος προύστην τῆς ἐμαυτοῦ (V Aug. Bav. : αὐτοῦ M) πόλεως ; 419,19 : οὐδενὸς νομίζων τῶν πρὸ ἐμαυτοῦ (VM Bav. : ἑαυτοῦ Aug.) χειρὸν βεβουλεῦσθαι, deux cas où l'on trouve, du moins dans un manuscrit important, la « lectio rarior » ; voy. nos *Rem.* ; comp. Jannaris, § 1407.

4. Le pronom réfléchi simple de la 3^e personne, surtout σφῶν, plus rarement οἱ, σφᾶς, σφίσι, est employé assez souvent par Julien dans un sens qui s'écarte de l'usage normal ; mais

il faut noter que cet emploi ne sort pas des deux premiers discours (Éloge de Constance), si l'on excepte deux cas qui se présentent dans le *Contra Christianos* :

1) il est employé, au lieu du pronom réfléchi composé, pour renvoyer au sujet, dans une seule et même proposition : 16,25 τῆς ἀρίστης ἐπιμελείας τὸν ἄρχοντα σφῶν ἡξίου ; 107,11 : οὐδὲ εἰ πάντες ἄνθρωποι βασιλέα σφῶν τοῦτον ὁμολογοῖεν ; voy. encore 24,26 ; 78,9 ; 97,11 ; 106, 18 ; 118,4. Si l'on excepte C 194,11, ce sont les seuls cas de ce genre qu'on rencontre chez Julien ;

2) il est employé parfois, bien qu'assez rarement, au lieu d'un pronom personnel de la 3^e personne ; 74,2 (ὁ δὲ ἐκήρυττεν ἄδειαν τοῖς ἐξοικισμένοις τὴν ξυνομισίαν καὶ) κατάρχειν σφᾶς ἐπ' ἀκέραις τοῖς πρόσθεν ἡξίου ; 80,25 : τὸ πεζὸν γὰρ σφιν ἀχρεῖον ἐς τὰ πολεμικὰ καθέστηκεν. A signaler encore 76,6 : ὅσοις τῶν ἱππέων ὑπὸ τῶν θραυμάτων ἀχρεῖα παντελῶς ἐγεγόνει τὰ δόρατα σφῶν, οὐ σφῶν est noté par Pétau comme devant être supprimé. Voyez enfin C 180,2 : καθ' ἐκάστην οὐσίαν τῶν οἰκείων θεῶν ἔπεται καὶ τὰ ἐπιτροπευόμενα παρὰ σφῶν ἔθνη. Au sujet de cet emploi du réfléchi simple, il est bon de se rappeler que σφῶν, σφᾶς sont donnés comme attiques par Mæris, avec le sens de αὐτῶν, αὐτούς ; voy. Mæris, p. 340 (Pierson). D'autre part, voy. dans *Mnemos.*, 1882, p. 197, cette remarque de Cobet, que les Grecs de la décadence emploient volontiers οἷ, σφῶν, σφίσι, σφᾶς, pour αὐτῶν etc. ; et comp. Kühner-G., § 155, A. 8 ; I, p. 567.

III. — PRONOM DÉMONSTRATIF.

Entre les pronoms démonstratifs, ὅδε désigne ordinairement ce qui va suivre, οὗτος ce qui précède ; c'est le sens que leur donne le plus souvent Julien ; mais souvent aussi ces nuances sont effacées ; ainsi :

1. οὗτος s'emploie assez souvent pour annoncer ce qui va suivre : 242,22 τοῦτο γοῦν ἔοικεν Οἰνόμαχος οὐκ ἀτόπως λέγειν· ὁ

κυνισμός κ. τ. λ. ; 290,8 : πάλοι μὲν οὖν ὑμῖν ἐθέμην ἐγὼ τοῦτο τὸ ὄνομα... ἀποτακτιστάς (sur ce mot, voy. nos *Remarques*) τινὰς ὀνομάζουσιν οἱ δυσσεβεῖς Γαλιλαῖοι ; voy. encore 346,16 ; 444,4 ; de même τοιοῦτος : 458,13 ;

c'est le cas notamment quand οὗτος est suivi :

de ὅτι : 477,16 ταύτης ἕνεκεν ὑμῖν ἀπηχθόμην ἐγὼ τῆς πράξεως, ὅτι τὸν οἶνον ὑμῖν οὐκ ἐπέτρεψα ; voy. encore 422,19 ; avec le neutre τοῦτο (voy. par ex. 459,24) la construction est classique ;

de ὡς : 208,22 δύο ταῦτα Ῥωμαῖοις ἔδειξεν ἡ θεὸς..., ὡς οὔτε μικροῦ τινοῦ τίμιον ἀπὸ τῆς Φρυγίας ἐπῆγον τὸν φόρτον, ἀλλὰ τοῦ παντὸς ἄξιον, οὔτε κ. τ. λ. ; voy. encore 443,23 ; 463,12.

d'un participe, exprimant l'idée que le pronom a pour objet d'annoncer : 433,8 τῇ μουσικῇ πρὸς τοῦτο ἐχρῶντο, κουφότερα ποιοῦντες αὐτοῖς ὅσα ὀδείμων ἐδίδου, τῇ εἰς τοὺς ἀδικοῦντας λοιδορίᾳ ; 435,7 : καίτοι καὶ τοῦτο ἔχειν ἔοικεν ὁ πώγων ὥσπερ τὰ ἄλλα λυπηρόν, οὐκ ἐπιτρέπων καθαρὰ λείεις καὶ διὰ τοῦτο οἶμαι γλυκερώτερα χεῖλεσι χεῖλη προσμύπτειν ;

d'une proposition infinitive : 7,12 (ὥστε μοι δοκῶ) τούτῳ τιμᾶν αὐτήν (= τὴν πόλιν) πλέον, τῷ παραχωρεῖν σοι τῶν εἰς αὐτήν λόγων ; 442,9 : εἰ δὲ καὶ τοῦτ' οἷς ἔργον θεῖτο σωφροσύνης, ἀπέχεσθαι πάσης ἡδονῆς οὐ λίαν ἡρεποῦς ;

d'une proposition finale : 268,23 παρέθηκε γὰρ αὐτοῦ τούτου χάριν, ὅπως μὴ σιλλογράφος τις, ἀλλὰ ποιητῆς νομισθεῖη ;

d'une proposition conditionnelle : 28,16 (ᾧτε) τοῦτο μόνον οἷ πρὸς σωτηρίαν ἀρκέσειν, εἰ φησεται τὸν ποταμὸν διαθῆναι. Ce sont les seuls exemples que nous ayons trouvés dans Julien de cet emploi de οὗτος.

2. De même on trouve employé, pour annoncer également ce qui va suivre, le pronom ἐκεῖνος ; mais cet emploi est plus rare, et il s'y mêle parfois, non pas toujours, une nuance emphatique ; ainsi 413,3 : ὄντων δὲ τούτων μοι τοιούτων ἔργων, ἐκεῖνο μεῖζον ἦν καὶ τολμηρότερον, οὐ ἐκεῖνο annonce le développement qui suit : ἐχρῆν γάρ με καὶ πρὸς αὐτοὺς διαγωνίζεσθαι τοὺς πολίτας ; 445,14 : ἀλλ' ἐκεῖνο, τίς ἀνέξεται σου ; καθεύδεις ὡς ἐπίπαν νύκτωρ μόνος ;

c'est le cas notamment, quand ἐκεῖνος est suivi de ὅτι : 165,18 ἐκεῖνο δὲ ἡξίου τῶν αὐτῶ πεπολιτευμένων ἐπικινεῖν, ὅτι τοσοῦτον ἐπιτροπεύσας τὸν Ἀθηναίων δῆμον οὐδενὶ θανάτου γέγονεν αἵτις ; voy. encore 237,1 ; 451,21 ; ou quand il annonce une proposition infinitive : 459,19 ὥς ἐκεῖνό γε οὐδαμῶς σπουδαῖον οὐδὲ ζηλωτόν, εἶργειν καὶ κολάζειν τῶν νέων τὸ ἀκόλαστον.

IV. — PRONOM RELATIF.

1. Le pronom relatif avait à l'origine le sens démonstratif, comme on s'en rend compte par l'expression consacrée καὶ ὅς, « alors lui ... » : voy. 398,7 ; 418,14 etc. Mais peut-être est-il permis de noter des traces de cet emploi ancien dans certaines constructions qu'il est difficile d'expliquer par les règles de la syntaxe traditionnelle ; ainsi 396,4 : ἤριξε δὲ οὐδεὶς, ἀλλ' ὅπερ Ὀμηρος ὁρθῶς ποιῶν ἔφη, δοκεῖν μοι παρὰ τῶν Μουσῶν αὐτῶν ἀκηκῶς, ἔχειν ἕκαστον (nous écrivons ἔχει ἕκαστος ; voy. nos *Remarques*) τῶν θεῶν θρόνον : ici ὅπερ, leçon de VM, semble avoir le sens démonstratif ; les autres manuscrits (= Aug. Bav.) écrivent ὥσπερ. Même remarque à propos de 436,14 ; Julien vient d'entrer dans des détails sur sa conformation physique ; puis il s'interrompt, et il ajoute : καὶ ἃ συγγινώσκετε ; voy. encore 439,6 : ἴστε δῆπου τὸν Φρύγιον λίθον ὃ ἔφκει μάλιστα τοῦ λευκοῦ τούτου τὰ κρύσταλλα ; ce passage a paru altéré à Pétau, à Cobet et à Hertlein ; nous proposons une ponctuation nouvelle, et nous faisons de ὃ ἔφκει κ.τ.λ. une proposition coordonnée à la première ; car le pronom relatif ne sert pas seulement à établir une relation de dépendance entre deux propositions, dont l'une est principale et l'autre est subordonnée ; il sert encore parfois à marquer entre deux propositions, logiquement égales, une relation de coordination ; dans ce cas il équivaut à un pronom démonstratif ou personnel, accompagné d'une conjonction ; voy. Kühner-G., § 561, 2 ; II, p. 434 ; et il faut joindre à l'exemple précédent, celui de 470,17 : οὐδὲν ὑμᾶς ἐγὼ διὰ τοῦτο πώποτε δεῖνδον ἐργάσσομαι... πῶς γάρ ; ὅς,... μεταστῆναι τὴν πόλιν ἐγνωκά. Ici ἕς = ἐγὼ γάρ.

Il n'y a donc pas lieu, dans les cas analogues, d'ajouter au pronom relatif une particule.

Toutefois, suivant la remarque de Krüger (§ 51, 9, A. 5 ; p. 135), il est permis d'ajouter au pronom relatif la particule adversative δέ, quand à la proposition relative correspond plus loin un pronom démonstratif ; c'est le cas de 178, 1 : ἃ δὲ ἡμᾶς ἔοικεν αὐτὸς ὁ θεὸς διδάσκειν,.... ἐκεῖνα ἥδη διέλθωμεν. C'est sans doute par une raison analogue, qu'on peut expliquer le cas de 168,9 : ὁ δὲ μοι θέμις εἶπεν καὶ ἀνεμέσσητον, ἐντέτληκέ μοι δεινὸς ἐκ παίδων τῶν αὐγῶν τοῦ θεοῦ πάθος, où l'idée évoquée par le relatif est exprimée, à défaut d'un démonstratif, par la proposition tout entière qui suit la proposition relative.

2. Là où il devrait y avoir deux propositions relatives reliées par une conjonction, Julien, respectueux de la syntaxe attique, remplace parfois le 2^e relatif par le pronom αὐτός : voy. 90,3 (comp. *Lysias* de Frohberger, I, p. 477).

Si ce démonstratif doit être au nominatif, il ne l'exprime pas : 457, 16-17 (ἐπὶ τὰ μὲν γὰρ ἔσμεν οἷδε) οἷς οὐδέν ἐστι πρὸς τινὰ συμβόλαιον, οὐδ' ἄλλην ὁδὸν βαδίζομεν (sous-ent. αὐτοί). Mais voy. 106, 12-16 : ὅτῳ μὲν ἂν ὦσιν ἀγαθοὶ πατέρες καὶ αὐτὸς ἐκείνοις ἐμμερής, τοῦτον ὀνομάζειν θαρρούντως εὐγενῆ· ὅτῳ δὲ τὰ μὲν τῶν πατέρων ὑπῆρξεν ἀρετῆς ἐνδεᾶ, αὐτὸς δὲ μετεποιήθη τούτου τοῦ κτήματος κ.τ.λ. ; ici le pronom démonstratif n'a nul besoin d'être exprimé ; voy. Kühner-G., § 561,1 ; II, p. 432 ; Koch, § 78,7 ; p. 265. D'autre part, dans *Rev. Philol.*, 1916, pp. 49-50, une note de L. Laurand sur la répétition du pronom relatif en grec, tendrait à infirmer la règle communément admise.

3. Quand l'antécédent est un substantif, Julien le renvoie souvent après la proposition relative, et dans ce cas il le construit sans article ; voy. par ex. 169,19 ; 439,11 ; 452,6 ; la construction est classique. A noter seulement 453,7 : δίδωμι γὰρ ὃν ἀντί ἐμοῦ δικαιοτέρον μισήσετε τὸν φιλαρχηθῆμενα παιδαγωγόν, où l'article se trouve exprimé, sans doute par emphase ; noter encore 449,1 : ἣν πρότερον διδομένην αὐτῷ χάριν εὐγενῶς ἤρνηθη, μᾶλλον κραταιῶς μετεδίδωξεν, où l'antécédent se trouve placé après

le relatif, non pas — comme il est plus ordinaire — après la proposition relative.

4. Quand une proposition relative est en relation si étroite avec un antécédent au génitif ou au datif, qu'elle est indispensable pour déterminer le sens de cet antécédent, Julien, conformément à l'usage classique, met le relatif, *qui devrait être à l'accusatif*, au même cas que l'antécédent; voy. par ex. 4, 15; 46, 14 etc. Il ne s'écarte de cette règle que dans 2 cas : 414, 21 ἐχρῆν δέ, ὦ Καῖσαρ, ὑπομνησθῆναι σε τῶν διακρούων ἐκείνων, ἃ τότε ἀφῆκας; la leçon ἃ, adoptée par Hertlein, est celle des manuscrits les plus autorisés (= V Aug. Bav., et aussi Pc, copie de V); les autres manuscrits (= M PabD) écrivent ὧν; peut-être Julien a-t-il évité ici l'attraction par raison d'euphonie.

Le cas de 229, 25 : ὑπὲρ δὲ ὧν ἐπιτρέπει χρῆσθαι (ὁ θεῖος θεσμός) est assez extraordinaire, et contraire d'ailleurs à toutes les habitudes grecques; ici le relatif au datif est assimilé à l'antécédent au génitif : ὑπὲρ δὲ ὧν = ὑπὲρ δὲ τούτων οἷς; voy. là-dessus Kühner-G., § 555, 2 A. 4; II, p. 409; d'autre part, Meisterhans (§ 87, 21 et 22; p. 238) cite quelques inscriptions, où le relatif au génitif est assimilé à un antécédent au datif; mais il fait remarquer qu'on n'a point d'exemple certain de l'assimilation d'un relatif au datif à un antécédent au génitif; c'est pour ces raisons, sans doute, que Hertlein s'accommode malaisément de la présence ici de χρῆσθαι.

5. Dans une exclamation, on n'emploie en grec que le pronom relatif simple, comme ὅσος, οἷος : voy. Krüger, § 51, 8, A. 1; p. 134. Il y a lieu de relever une infraction à cette règle : 196, 17 αὐταῖς δὲ ταῖς μερισταῖς ψυχαῖς ὁπόσων ἀγαθῶν ἐστὶν αἴτιος; ὁπόσων est la leçon de tous les mss. (= VMbEFGPc). Hertlein écrit ὅσων et renvoie à Krüger, *passage cité*.

CHAPITRE III

L'ARTICLE

I. — Présence de l'article.

1. L'ARTICLE AVEC LE SUBSTANTIF.

L'article placé devant le substantif indique :

1. S'il est au *pluriel*, l'ensemble des individus appartenant à la classe dont on parle : 267, 4 ὁ δὲ καὶ λέγουσιν οἱ σοφοὶ δύναν, les sages, c.-à-d. tous les sages ; nous n'insistons pas sur ce point ;

— s'il est au *singulier*, un individu considéré comme le représentant de toute la classe à laquelle il appartient : 282, 18 ὁ μῦθος λόγος τίς ἐστιν, la fable, c.-à-d. toute fable ; 416, 15 : τὸν Πέρσην, le Perse = les Perses ;

R. I. — On conçoit dès lors que l'article employé de la sorte, devant un nom au singulier désigne parfois un individu quelconque, ou encore chacun des individus de la classe dont il fait partie : dans le premier cas, il se traduit assez bien par « un », dans le deuxième cas, par « chaque » (sens distributif) ; voy. Koch, § 72, 4 R. II ; p. 240 :

11, 1 : νόμος δὲ ἐδίδου γαμεῖν ἀδελφὴν τῷ Πέρσῃ, « à un Perse » ; 265, 13 : τῷ κυνὶ λόγους μᾶλλον ἢ μύθους προσήκει γράφειν, « à un chien » ; 452, 3 : τῇ σώφρονι πόλει δεῖν φάμενος κ. τ. λ., « à une ville frugale » ; 228, 20 : καὶ πολλὰ παρ' ἄλλοις ἐστὶ τῶν τελεστικῶν, καὶ δημοσίᾳ ταῖς πόλεσιν ἅπαξ τοῦ ἔτους ἢ δις τοιαῦτα θύματα, « une fois ou deux par an », (= chaque année) ; 387, 10 : τρεῖς τῆς ἡμέρας.

Peut-être est-ce l'explication qu'il faut donner à l'article de 477, 4 : εἰ δὲ τοσαῦτα μέτρα θέρους ἦν παρ' ὑμῖν τοῦ νομίσματος, « valaient chaque fois un statère d'or » ; de même 477, 15 : τίς μέμνηται παρ' ὑμῖν εὐθουρούμενης τῆς πόλεως πεντεκαίδεκα μέτρα σίτου πραθέντα τοῦ χρυσοῦ, « vendus chaque fois un statère d'or » ; Reiske fait remarquer à propos de 477, 4, que ces deux substantifs désignent la même monnaie ; comp. 477, 18 : ἀποδόσθαι χρυσοῦ, « à prix d'or » ;

R. II. — Chez les Attiques, un certain nombre de mots, employés pour désigner des objets seuls de leur espèce, pouvaient pour cette raison se passer de l'article ; par ex. βασιλεύς = le roi de Perse, ἥλιος, σελήνη, γῆ, θάλαττα, οὐρανός ; Julien se sépare ici assez nettement de l'usage classique :

1) tandis que chez les Grecs le mot βασιλεύς construit sans article, désigne comme il vient d'être dit, le Grand Roi, chez Julien, notamment dans le Discours II, consacré à l'éloge de l'empereur, il s'emploie, sans doute par flatterie, pour désigner Constance : voy. 69, 1 ; 70, 3, 8 ; 72, 15 ; 73, 20 ; 84, 17, etc. : le cas se présente 29 fois dans le Discours II. Dès lors on peut, avec Hertlein, trouver suspecte la présence de l'article à 69, 22 ; 72, 9 ; 97, 26 ; 125, 9 ; quant à 128, 6 : περὶ τοῦ βασιλέως, l'article peut, à la rigueur, s'interpréter au sens possessif. On peut voir par d'autres passages de ses œuvres, que pour désigner le roi de Perse, Julien se sert par ex. de l'expression μέγας βασιλεύς, avec ou sans article, usage tout à fait attique : voy. 252, 26 ; 262, 22 ; d'ailleurs dans le Disc. II, ὁ βασιλεύς désigne soit le roi des Parthes : 80, 19 ; 84, 6 ; soit le roi de Sparte : 126, 1 ; ici du reste, l'article peut aussi s'interpréter au sens possessif ; soit Agamemnon : 96, 18 ;

2) Julien construit ordinairement le substantif ἥλιος (= le soleil considéré en tant qu'astre), *sans article* ; voy. par ex. 34, 17 ; 103, 5 ; 153, 8 ; 224, 12 ; 365, 27 ; C 166, 2 etc. ; notamment après une préposition : 197, 25 παρ' ἡλίου ; 199, 6 : ἐξ ἡλίου ; 236, 15 : ἐξ ἡλίου ; 395, 12 : πρὸς ἥλιον. Mais avec l'article : 218, 17 ; 222, 23 ; C 176, 9, ici peut-être par imitation des LXX, *Deutér.*, 4, 19 (Tischendorf I, p. 207) ; et avec une préposition 200, 22 ; ces derniers cas sont rares ;

3) Le mot *σελήνη* est presque toujours construit avec l'article ; voy. par ex. 103, 10, 14 ; 126, 25 ; 169, 11 ; même quand l'astre est considéré comme une divinité : 194, 14, 17 ; 422, 17 ; d'ailleurs il n'est pas toujours facile de distinguer si Julien parle de l'astre ou de la divinité ; de même après une préposition : 199, 8 ἀπὸ τῆς Σελήνης ; 201, 7.

Les exceptions sont très rares : 200, 18 Ἡλίου τε καὶ Σελήνης ; voy. encore 354, 23 ; ici l'absence d'article peut s'expliquer par le voisinage de ἡλίω ; voy. encore 215, 2 : ὑπὸ σελήνην = « sublunaire » ; d'autre part avec le même sens on trouve ailleurs : ὑπὸ τὴν σελήνην : voy. 195, 22 ; 203, 16. Par contre dans le *Contra Christianos*, l'article est toujours absent : 166, 2 ; 170, 6 ; 182, 15 ;

4) Le mot *γῆ* est le plus souvent accompagné de l'article : voy. 125, 19 ; 169, 20 ; 195, 4, 21 ; 226, 27 ; 378, 8 ; 451, 12 ; même après une préposition : 178, 17 ἐπὶ τὴν γῆν ; 179, 9 : εἰς τὴν γῆν ; voy. encore 200, 18-19 : εἰς τὴν γῆν... ἀπὸ τῆς γῆς ; mais un peu plus bas (23-24) : εἰς γῆν... ἀπὸ γῆς ; 219, 16 : ἐν τῇ γῇ, qui peut être interprété ici « sur cette terre » ; de même 219, 20 ; 223, 2 : ἀπὸ τῆς γῆς ; 227, 9 : κατὰ τῆς γῆς ; 348, 6 : διὰ τῆς γῆς ; 372, 20, 24 : ἐκ τῆς γῆς.

D'autres fois on trouve *γῆ* construit sans article : 171, 4 ; 411, 21 ; (voy. plus loin, p. 229) notamment dans ces expressions : 186, 8 πρὸς καὶ γῆς ; 296, 15 : οὐρανοῦ καὶ γῆς ; 329, 4 : γῆν τε καὶ θαλάτταν ; et dans des locutions surtout prépositives, en général quand elles ont un sens adverbial : 226, 26 κατὰ γῆς ; (par contre 227, 9) ; 227, 14 : ἐκ γῆς ; 401, 17 : εἰς γῆν ; 368, 22 : πανταχοῦ γῆς ; 405, 14 : οὐκ οἶδα ὅποι γῆς ; C 170, 3 : περὶ δὲ οὐρανοῦ καὶ γῆς ;

5) Le mot *θάλαττα* prend ordinairement l'article : 272, 10 ; 284, 18 ; 373, 3 : ἐν τῇ θαλάττῃ. Cependant après une préposition, l'article fait le plus souvent défaut : 91, 19 πρὸς θαλάττῃ ; 145, 15 : τὰ μὲν ἐν θαλάττῃ ; 250, 4 : πλῆσιον θαλάττης ; comp. 330, 12 ; de même dans ces expressions : 35, 1 ἡπείρου... καὶ θαλάττης ; 329, 4 (voy. plus loin, p. 229, 2 et 3) ;

6) pour *οὐρανός* la construction est variée ; Julien l'emploie

avec l'article : 185, 23 ; 195, 3 ; quant à C 183, 10 l'article peut à la rigueur être interprété au sens possessif ; après une préposition : 171, 19 ὑπὲρ τὸν οὐρανόν ; 227, 5 : πρὸς τὸν οὐρανόν ; 379, 9 : περὶ τὸν οὐρανόν ;

plus souvent il l'emploie sans article : 181, 12 ; 190, 15 ; 197, 20 ; 229, 21 ; C 165, 8 ; C 170, 6 ; et après une préposition : 115, 21 ἐξ οὐρανοῦ ; 181, 7 : κατ' οὐρανόν (MbEFG, leçon adoptée par Hertlein d'après 181, 12 et 190, 15 : τὸν οὐρανὸν V) ; C 165, 15 ; C 170, 3 ;

7) le mot κόσμος s'emploie habituellement avec l'article : 181, 17 ; 189, 14 ; 193, 10 ; 308, 24 ; 319, 4 ; après une préposition 180, 16 : περὶ τὸν κόσμον ; 181, 14 : εἰς τὸν κόσμον ; 185, 21 : ἐν τῷ κόσμῳ. En revanche 187, 7 : ἐν κόσμῳ ; voy. encore 213, 22 : ὑπὲρ τῆς ἀδιόττητος κόσμου.

R. III. — Les mots qui désignent des divisions du temps ne sont pas tous traités de la même façon par Julien :

1) les noms des saisons ont ordinairement l'article : 15, 17 πρὸς τὴν ὥραν τοῦ θέρους ; voy. encore 201, 14, 21 ; 32, 5 : ἐ χειμῶν ; voy. encore 47, 18 ; 201, 19 ; 357, 23 ; 438, 14, 21 ; 439, 4, 18 ; 47, 16 : τῆς ἐπώρας ; voy. encore 201, 15, 24 ; 202, 2 ; 306, 4 : τὸ ἔαρ. Les exceptions sont rares : 28, 1 θέρως ; 161, 13 : ἥρος δὲ οἶμαι καὶ θέρους φανέντος ; 477, 4 : θέρους, « en été », indication générale de temps ; mais 161, 9 et 439, 1 : τοῦ χειμῶνος, « pendant l'hiver » ;

2) les mots ἡμέρα, νύξ, ou les divisions du jour, comme ὄρθρος, etc., sont le plus souvent construits sans article ; νύξ : 76, 12 ; 103, 13 ; 174, 15 ; 197, 24 ; 199, 8 ; 231, 8 ; 387, 13 ; ἡμέρα : 174, 16 ; 197, 24 ; 265, 2 ; 319, 15 ; 387, 11-12 ; ὄρθρος : 387, 12 ; ὁψία : 387, 13.

Et notamment dans les indications générales de temps, qui se mettent au génitif ou à l'accusatif : 365, 27 ὁψίας ; 387, 10 : ὄρθρου τε καὶ δείλης ; 388, 1 : νύκτι καὶ ἡμέραν ; ou qui se construisent avec une préposition : 49, 9 πρὸ μεσημέρις ; voy. encore 91, 12 ; 103, 13 : ἐκ μεσημέρις ; 158, 2 : ἐν νυκτί... δι' ἡμέρας ; mais on trouve l'article, bien que plus rarement ; ainsi devant νύξ : 177, 20 ; 199, 9 ; 223, 14 ; 319, 15 ; 440, 9 ;

devant ἡμέρα : 30, 10; 222, 25; 223, 14; enfin 49, 8 : πρὸ τῆς ἑω.

R. IV. — Certaines désignations de lieu comme πόλις, ἄστυ, ἀγορά se construisent ordinairement avec l'article : 135, 12 διὰ τοῦ ἄστεος; 153, 6 : πρὸ τοῦ ἄστεος; 451, 14 : τῆς πόλεως; 22 : ἐν τῇ πόλει; 472, 14 : τῆς ἀγορᾶς; 477, 11 : οὐχ ἡ πόλις (VMbFPef : οὐχὶ πόλις Pe, Martini, Pétai); 21 : ἔξω τῆς πόλεως; 354, 15 : εἰς τὴν ἀκρόπολιν. D'autre part l'article manque : 279, 22 τὸ περὶ πόλιν, et dans des locutions prépositives employées comme désignations générales de lieu : 262, 1 ἐν ἀγορᾷ; voy. encore 388, 24; 452, 1; 388, 8, 16 : εἰς ἀγοράν; 475, 14 : ἀπ' ἀγορᾶς; comp. 441, 3 : ἐν ταῖς ἀγοραῖς.

R. V. — Chez les Attiques, les noms qui désignaient les diverses relations de parenté pouvaient se construire sans article, quand il n'y avait pas de doute sur le rapport qu'ils exprimaient. Julien emploie le plus ordinairement l'article : 10, 16 σὲ δὲ πρῶτον μὲν τοῦ πατρὸς... σαφῶς εὖ οἶδα; 17, 27 : ἐξελεγκόντες γὰρ τῶν οἰκιῶν οἱ γονεῖς τοὺς παῖδας; 51, 16 : οὐκοῦν τῷ πατρὶ μὲν εὐσεβῶς καὶ φιλανθρώπως ὅπως προσηνήχθης, οὐ τῷ πατρὶ est la leçon de VM; les autres mss. (= Pacd) écrivent πατρὶ; mais il n'y a pas lieu d'en faire état; voy. encore 37, 12; 105, 1; 139, 16 etc.; ces exemples suffiront.

Par contre on lit dans Julien : 11, 1 νόμος δὲ ἐδίδου γαρμὲν ἀδελφὴν (*sa sœur*) τῷ Πέρσῃ; 16, 17 : πατρὶ γὰρ ὑπήκουες, à *ton père*; 57, 24 : τούτων γὰρ οἱ μὲν... παισὶν... τοὺς κλήρους παραπέμποντες; 139, 19 : ὅστις δὲ ἀποδίδωσι πάλιν ἐξ ἑαυτοῦ προγόνοις τε καὶ πατρὶδι μεῖζονα τιμῆς ὑπόθεσιν; 149, 9 γένος τε (voy. nos *Rem.*) ἅπαν καὶ ξυγγενεῖς εὐθὺς ἐνέπλησσε τιμῆς; 362, 10 : τὸν φονέα πατρός, ἀδελφῶν, ἀνεψιῶν (ἐθεράπευσσα), « le meurtrier de mon père »; peut-être est-ce par analogie avec les exemples qui précèdent que Julien écrit 349, 2 : πατέρα δὲ ἐμὸν (κτείνας), où Hertlein, se référant à 352, 9 voudrait écrire <τὸν> ἐμόν. Quant à 352, 3 : οὐδ' ὄναρ μοι φανείς ἀδελφὸς ἐπεπράχει, on ne peut guère s'en autoriser, car il était facile d'écrire comme l'a fait d'ailleurs, peut-être sans raison suffisante, Hertlein : ἀδελφός; sur 429, 13 : διὰ τὸ παῖδά σε εἶναι, « mon enfant », voy. aussi p. 228.

R. VI. — Contrairement à l'usage classique qui construisait souvent θεός, θεοί sans article, quand il ne s'agissait pas de divinités déterminées, Julien écrit plus ordinairement ces mots avec l'article ;

ainsi pour le pluriel : 373, 10 τούτους ὁρῶντες οἱ πολλοὶ τοὺς θεοὺς ὀνειδίζουσιν ; pourtant Julien ajoute aussitôt : αἵτιοι δὲ θεοὶ μὲν οὐκ εἰσὶ τῆς τούτων πενίας ; 403, 13 : φράσας ἐν τοῖς θεοῖς : ici on peut comprendre aussi : « parmi les dieux » *ici présents* ; même remarque à propos de 446, 16. On trouve l'article même dans les formules suivantes : 169, 4 μὰ τοὺς θεοὺς ; voy. encore 247, 18 ; 352, 2 ; par contre 247, 7 : μὰ θεοὺς ; 454, 9 : νῆ θεοὺς (V : τοὺς θεοὺς MbEF). L'article manque parfois devant θεοί, mais c'est plus rare : 244, 5 ἀληθείας δέ, ἥ πάντων μὲν ἀγαθῶν θεοῖς, πάντων δὲ ἀνθρώποις ἡγεῖται ; voy. encore 446, 18 ; 450, 12 ;

de même pour le singulier θεός. Parfois l'article marque qu'il s'agit de tel dieu déterminé, dont on vient de parler, etc. : 275, 7 οὐκ ἂν οὖν εὖροις ἄλλην αἰτίαν ἢ τὴν εἰς τὸν θεὸν θεραπείαν ; ici il est question du dieu qu'on vénère à Olympie ; voy. encore 457, 3. Mais il est d'autres cas où la présence de l'article devant θεός s'explique assez malaisément ; c'est une expression vague dont les Grecs aimaient à faire usage : le dieu, *dont c'est la fête* ou *la fonction*, simple hypothèse du lecteur et qui ne s'appuie point directement sur le contexte ; ainsi 150, 13 : ἔχω γὰρ ἡδὲ τοῦ θεοῦ διδόντος καὶ τοῦ βασιλέως ἅπαντα τὰ ἀγαθὰ ; 393, 3 : ἐπειδὴ δίδωσιν ὁ θεὸς παίζειν ; 433, 6 : τὴν μοῦσαν ἔδωκεν ὁ θεὸς εἰς εὐφροσύνας καὶ ἡδονὰς τρέψαι, où ὁ θεὸς est la leçon de VPcf ; tandis qu'on lit θεὸς dans MbEFPe. D'ailleurs θεός est rarement employé sans article ; voy. 355, 4 : οὕτω τὰ καὶ τὰ θεός σοι δοίη, leçon transmise par Suidas et adoptée par Hertlein, malgré l'autorité de VPc qui écrivent : σοὶ ὁ θεός.

R. VII. — Avec ἀνθρώπος au singulier, employé d'une façon générale et non pas pour désigner un individu déterminé, Julien semble employer de préférence l'article : 185, 3 ταῦτα μὲν οὖν περὶ τὸν ἀνθρώπον οὐχ ὧς ἔχει ; 236, 23 : ὁ δὲ ἀνθρώπος καὶ λογικῆς ψυχῆς (μετέσχε) ; il s'agit dans ces deux cas de

l'homme en général ; c'est pour cela sans doute que Hertlein, après Cobet, écrit 371, 10 : ὄντος τάνθρώπου φύσει πολιτικοῦ ζώου, tandis qu'on lit dans V et sa copie Pc, les seuls mss. en présence pour ce passage : ἀνθρώπου ; — au pluriel, il semble que Julien, pour désigner les hommes en général, tous les hommes, construit ἄνθρωποι à peu près indifféremment avec ou sans l'article ; ainsi sans article : 244, 5 ; 451, 3 ; avec l'article 444, 17 : τοὺς ἀνθρώπους (VMbFPcef : ἀνθρώπους E) ; 479, 15.

2. L'article s'emploie aussi devant le substantif pour désigner un objet connu, de tout le monde ou des personnages en présence ; c'est dans ce sens que Hertlein a raison d'écrire, avec Cobet, 366, 1 : αὐτίκα <τὰ> βασιλεια περιείληπτο ; voy. d'ailleurs *ibid.*, 8, 18, 24 ;

3. ou encore pour désigner un objet dont on a parlé antérieurement ; l'article, dans ce cas, joue le rôle d'un véritable adjectif démonstratif : voy. par ex. 358, 24 : τὴν χλανίδα περιέφερων καὶ τὴν εἰκόνα ; pour donner ici à l'article la plénitude de son sens, il faut se reporter à 357, 1 et 358, 1-2 ; voy. encore par ex. 445, 12 ; 447, 18 ; 458, 4 ; cet emploi est d'ailleurs très ordinaire ; mais encore que l'article ait parfois si clairement le sens démonstratif, il y a des cas où il ne saurait remplacer le pronom démonstratif ; c'est ainsi que Reiske, et après lui Hertlein, ont cru qu'à 153, 15 : ἥχιστα δέ ἐστι τῶν πηγῶν ἔκρητι τὸ Ἄργος πολυδίψιον, l'absence du pronom démonstratif ne pouvait s'expliquer que par un oubli de copiste et qu'il fallait le rétablir en écrivant ἐστι <τούτων> τῶν ; voy. encore 434, 5 : εὐφραينوμένους ἐπὶ τοῖς μέλεσιν, où nous écrivions volontiers de la même façon <τούτοις> τοῖς ;

4. Un objet lié par un rapport de possession à un autre objet. Dans ce sens nous croyons devoir corriger 454, 19 : μετ' ἐνιαυτὸν <τὸν> ἑβδομὸν αὐτῷ παρεδόθη, « après *ma* septième année » ; voy. nos *Rem.*

R. I. — Le sens possessif de l'article apparaît plus manifestement encore devant les substantifs construits comme

compléments d'un verbe au moyen : 445, 26 ἄνδρας ἀποψιλωμένους (mss., voy. nos *Rem.*: ἀπεψιλωμένους Cob. H.) οὐτι τὰς γνάθους μόνον, ἀλλὰ καὶ ἄπαν τὸ σῶμα.

R. II. — L'article à sens possessif suffit, quand on veut seulement indiquer le rapport de possession, et qu'il n'y a pas à craindre d'obscurité dans l'interprétation de la phrase. Parfois Julien insiste sur l'idée de possession, soit en recourant au datif du pronom personnel, soit en accompagnant le substantif du pronom possessif ou du génitif du pronom réfléchi : 440, 5 ἐμπιμπλαμένης δέ μοι τῆς κεφαλῆς ἐδέησα μὲν ἀποπνιγῆναι ; 460, 10 : ἐπὶ τὰ σφέτερα σεβάσματα ἄγουσιν αὐτὰ δι' ἡδονῆς ; 407, 15 : δῆλος ἦν ἀγωνιῶν ὑπὲρ τῶν ἀπογόνων τῶν ἑαυτοῦ ; voy. encore 348, 24.

R. III. — L'idée de possession est indiquée le plus souvent par le sens général de la phrase ; c'est ce qui arrive notamment quand le nom du possesseur est sujet du verbe de la proposition, et dans ce cas l'article possessif renvoie au sujet du verbe de la proposition *dans laquelle il se trouve* ; il arrive cependant que l'article renvoie au sujet de la proposition *dont celle-ci dépend* : 256, 15 μέμνημαι γοῦν ἐγὼ ποτε τροφέως εἰπόντος πρὸς με, ἐπειδὴ τὸν ἑταῖρον εἶδεν Ἰφικλέα ἀρχμηρὸν ἔχοντα τὴν κόμην, (= mon compagnon) ; mais la proximité de πρὸς με, explique dans une certaine mesure le sens de l'article τόν ;

R. IV. — On sait que le grec omet habituellement après l'article certains substantifs faciles à suppléer : 406, 14 ὁ τῆς Ἀλκμήνης (υἱός) ; dans les expressions de ce genre, Julien sous-entend généralement le mot qui marque la parenté, non pas toujours ; il lui arrive parfois de l'exprimer (en tout huit fois), et dans ce cas, la construction semble emphatique. On notera d'ailleurs que le génitif du nom propre de personne, avec ou sans ellipse, est, contrairement à l'usage classique, ordinairement précédé de l'article (voy. Krüger, § 47, 5, A. 2, 4) : 64, 16 (σχηπτρον) ἔδωκε Δία, ὁ δὲ τῷ τῆς Μαίας καὶ ἑαυτοῦ παιδί ; 71, 25 : (τὴν Κακίαν) ἐθέλουσαν τὸν τοῦ Διὸς ἀναπεῖθειν παῖδα ; voy. aussi 74, 20 ; 105, 13 ; 137, 8, 12 ; 331, 4 ; 447, 11 ; voy. encore, pour ce qui est de l'article devant le génitif

62,12, 21 ; 406,14 ; mais sans l'article 123, 18 ; 63,24 : τοῦ Ηγλέως (= τοῦ Ηγλέως υἱοῦ) : comp. Meisterhans, § 84,15 ; p. 206, et 86,7 ; p. 223 ; et voy. Phrynichus, pp. 100 suiv.

5. L'article s'emploie encore pour désigner un objet dont le sens est restreint par une détermination quelconque ; par exemple par :

1) un complément déterminatif au génitif (voy. 1,7 ; 405,6 etc.). On lit pourtant dans Julien 22,19 : μικροῦ με ἔλαθε τῶν πρᾶξεων ἀρχή, où Schäfer et Hertlein écrivent : ἔλαθεν ἡ τ. πρ. ἀρ. ; de même 70,8 : (ἄνθρωπος ἄπιστος) κτείνει τε ἀδελφὸν βασιλέως, que Hertlein a raison de corriger : τὸν ἀδελφὸν ; 180,23 : οὐχὶ καὶ περὶ τὸν οὐρανὸν φαίνεται κύκλῳ πορευομένη τοῦ πέμπτου σώματος οὐσία, où nous proposons d'écrire : πορευομένη <ἡ> (voy. nos *Rem.*) ; 200,26 : ἔτι σοι βούλει περὶ τῶν αὐτῶν φράσω τεκμήριον τοῦ Νόμου τοῦ βασιλέως ἔργον, que nous croyons devoir corriger : <τὸ> τοῦ Νόμου (voy. nos *Rem.*).

R. Cependant quand le complément au génitif et le nom dont il dépend sont considérés comme formant un seul tout, il arrive que l'article soit exprimé seulement devant le substantif au génitif : 448, 14 ἄσθμα τῶν θλιβομένων ἡρπίζει ; voy. encore, 79,5 ; 227,19 ; 322,24 ; 377,18 ; 419,17 ; 420,6 ; 420,25 ; 444,7. On remarquera par contre la présence de l'article, même devant le substantif dont dépend le génitif, si les deux substantifs sont considérés comme nettement indépendants et pris chacun isolément ; dans ce cas, il y a application de la règle ordinaire : 197,25 ἐκ τοῦ φωτὸς τῆς σελήνης ; etc.

Si le génitif est un nom propre, le nom dont il dépend prend l'article : 64,6 τὴν Ὀμήρου ποιήσιν ; voy. encore 397,17 ; 398,19 ; 420,23 ; parfois aussi, quoique plus rarement, le nom propre : 440,11 τὸν τοῦ Μενάνδρου Δύσκολον, etc.

Mais il arrive plus souvent encore dans Julien que l'article fait défaut devant les deux substantifs, quels qu'ils soient, notamment quand ils sont pris dans le sens le plus général : 35,1 ἀνδρὸς Ἑλλήνος ἡγεῖτο σοφίας ; 90,21 : μέλλοντά γε οὐ στρα-

τηγοῦ καὶ βασιλέως ἐπιτελεῖν ἔργον ; 130,7 : θέρους ὥρα (voy. encore 438, 11) ; 359,4 : ἥρος ἀρχῇ, mais 15,17 : πρὸς τὴν ὥραν τοῦ θέρου ; 155,4 : ὑπ' αὐγᾶς ἡλίου ; 171, 4 : ἀπ' ἄκρας ἀψίδος οὐρανοῦ (voy. encore 194,13) ; 411,21 : ἐπὶ γῆς ἦλθε πέρατα (voy. encore 74,20) ; 140,22 : πρὸς κοινωνίαν βασιλέως ; 152, 27 ; 227,12 ; 228, 5 : εἰς τροφὴν σώματος ; 229,9 ; 309, 7 ; 442,16 : ἀκούειν πρῶτον ὄνομα δουλείας ; 447,12 ; 469,18 ; 472,7 ;

2) un adjectif épithète : 439,6 τὸν Φρύγιον λίθον, etc.

R. Il y a quelques exemples qui s'écartent de cette règle : 14,11 στρατηγικὴν ἐδίδασκε τέχνην ; 229,2 : τιμητηρίους θυσίας, construction singulière, étant donné le contexte (voy. nos *Remarques*) ; 418, 21 : Γερμανικοὺς πολέμους ; 437,11 : καθάπερ εἰώθεσαν ὁ τε ἀνεψιὸς ὁ ἐμὸς καὶ ὁ θεῖος καὶ ὁ ἀδελφὸς ὁμοπάτριος, que Cobet et Hertlein écrivent : <ὁ> ὁμοπάτριος ; 463,21 : ἐμοὶ δὲ Κέλται καὶ Γερμανοὶ καὶ ὄρυμνός Ἑρκύνιος ἐμῆλεν, que nous corrigeons : ὄρυμνός <ὁ> Ἑρκύνιος ; voy. d'ailleurs 608,22 et nos *Remarques* ; 467,17 : ἐπεὶ δὲ ἡρόμην, τί μέλλει θύειν ἢ πόλις ἐνιαύσιον ἐορτὴν ἄγουσα τῷ θεῷ, que nous écrivions volontiers <τὴν> ἐνιαύσιον ;

3) une préposition accompagnée de son régime : 65, 8 τὰς ἐντὸς Ὀκεανοῦ νήσους, etc. Cependant on lit 14,20 : ἐν μὲν δὴ τούτοις σοὶ πρὸς ἀνδρείαν ὑπῆρχε μελέτη, que Schäfer propose d'écrire : σοὶ <ἡ> πρὸς ἀνδρείαν ; de même 420,22 : μόνος ὑπὲρ τὸν Ἰστρον ἐτόλμησα προσλαβεῖν ἔθνη, que Sylburg et Reiske proposent de corriger : <τὰ> ὑπὲρ, correction qui s'appuierait sur des constructions analogues de Julien ; voy. par ex. 92,18 ; 417,9. A propos de 126,11 : ἀνὴρ τῶν ἐπιταχθέντων τοῖς ἐν Γαλιτίᾳ στρατοπέδοις, il convient de signaler que l'article τοῖς manque dans VM, les mss. qui font ici autorité, le Bav. n'ayant pas été consulté pour ce discours ;

4) une proposition relative : 414, 21 τῶν θαυρῶν ἐκείνων, ᾧ τότε ἀφῆκας, etc. On sait qu'on ne met pas l'article devant le

substantif, si la proposition relative qui le détermine a une valeur purement explicative : 92, 7 (ὄρη ἀρχόμενα μὲν) ἀπὸ θαλάσσης, ἣ δὲ τὸν Ἰόνιον εἶναι φασιν, « une mer, à savoir celle que... » ; 232, 25 : δίδου πᾶσι μὲν ἀνθρώποις εὐδαιμονίαν, ἥς τὸ κεφάλαιον ἡ τῶν θεῶν γυνώσις ἐστι ; voy. encore 258, 4 ; 344, 22. Ces constructions sont prévues et normales. Mais il y a quelques cas, dans Julien, où l'on s'explique malaisément l'absence d'article devant un substantif dont le sens est déterminé et restreint par la proposition relative², ainsi 303, 12 : ἔχων οὖν πανοπλίαν, ἣν ἐκόμισας πρὸς ἡμᾶς, où Hertlein écrirait volontiers <τὴν> πανοπλίαν ; 351, 5 : τοὺς ἀφαιρεθέντας δὲ τιμᾶς, αἳ εἶχον ; 386, 8 : πρέποι δ' ἂν ἡμῖν ἱστορίαις ἐντυγχίνειν, ὁπόσαι συνεγράφησαν ἐπὶ πεποιημένοις τοῖς ἔργοις ; à noter enfin que 439, 10 : ἐθάλπετο δὲ τὸ ζωμάτιον οὐδαμῶς, οὐπερ ἐκάθευδον, l'article τὸ manque dans les mss. les plus importants (= VMbEF) ;

6. L'article, accompagnant des expressions substantivées, est susceptible des mêmes acceptions que l'article avec le substantif ; ainsi on le trouve :

1) devant des adjectifs pris substantivement : 395, 8 ἐν τῷ μέλανι ; l'emploi est banal. L'article est ici nécessaire ; c'est pourquoi à 283, 18 : τὸ δὲ κατὰ τὴν διάνοιαν ἀπεμφαῖνον χρησίμου γιγνόμενον χάριν ἐγκριτέον, Reiske et, après lui, Hertlein ont raison d'écrire : <τοῦ> χρησίμου.

Cependant l'adjectif employé substantivement au singulier ou au pluriel, peut se construire sans article quand on parle d'une façon générale, et au pluriel si l'on envisage seulement une partie de l'ensemble des individus ou des objets en question ; voy. Kühner-G., § 462, 1 ; I, p. 608 : 463, 2 νέῳ φιληκόῳ καὶ πρεσβυτέρῳ ; 463, 5 : νέους, « des jeunes gens », comp. ce qui vient d'être dit : φιλεῖ γὰρ τὸ γῆρας ἐπανάγειν αὖθις εἰς τὴν τῶν νέων φιληκόειαν τοὺς ἀφηλικεστέρους ;

2) devant des participes employés substantivement, au singulier ou au pluriel, pour désigner soit un ou plusieurs individus déterminés, soit toute une catégorie d'individus ; voy. par ex. 409, 10 ; 455, 6 ; 458, 8, etc. La construction est ordinaire.

D'ailleurs le participe s'emploie parfois aussi sans article, au singulier ou au pluriel, pour désigner d'une manière indéterminée telle ou telle sorte d'individus ; dans ce cas il répond à peu près au français : un homme qui, des gens qui : 172, 24 τούτων δ' ἐναργεῖς αἱ πίστεις ἐκ τῶν φαινόμενων τὰ ἀφανῆ σκοποῦντι, « pour un homme qui étudie » ; voy. encore 181, 11 ; 156, 19. Ce n'est pas le cas, semble-t-il, de 47, 18 : ἄρ' ἐνταῦθα τὴν διήγησιν πάλιν ἀφήσομεν ; ἢ πάντως τὸ τέλος ἀποδοῦναι τῶν ἔργων ποθοῦσιν ἄξιον ; où le participe a un sens nettement déterminé ; il ne peut être question ici que des lecteurs ou des auditeurs auxquels ce discours s'adresse ; avec Hertlein on attendrait : τοῖς ποθοῦσιν ;

3) devant un infinitif, et dans ce cas il équivaut parfois à peu près à un substantif ordinaire (voy. sur ce point *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 1878 ; pp. 5 suiv.) : 443, 8 τὸ εὐχεσθαι, « le fait de prier, le soin de prier », etc. Dans ce sens, à 194, 21 : ἀνθρώποις δὲ ἀγαθὰ διδωσιν Ἀθηναῖ σοφίαν τε νοεῖν καὶ τὰς δημιουργικὰς τέχνας, nous croyons devoir écrire τέ νοεῖν : τὸ νοεῖν ; Hertlein écrit <τὸ>τέ νοεῖν ; voy. nos *Rem.* On sait que la présence de l'article est même nécessaire, si l'infinitif est employé à l'un des cas obliques, ou qu'il dépende d'une préposition. On ne trouve dans le texte de Julien qu'une exception à cette règle ; il s'agit d'un génitif absolu : 2, 22 ἄξιως διηγήσασθαι τῶν ἔργων ἀνεφίκτου, « un récit (le fait de raconter d'une façon) digne de tes actions ayant paru inaccessible », où Reiske corrige avec raison : <τοῦ>ἄξιως, leçon adoptée par Schäfer, et après lui par Hertlein, qui d'ailleurs omet de mentionner Schäfer.

4) devant une préposition accompagnée de son régime : 83, 22 τὰ ἐν μέσῳ etc. Julien, par une recherche de style, fait un usage fréquent de ces locutions prépositives, soit à la place d'un substantif simple au nominatif ou à l'accusatif, si l'article qui précède la préposition est un pluriel neutre, soit à la place d'un génitif simple ou d'un pronom possessif, si l'article n'est pas un pluriel neutre. Ces locutions sont formées le plus souvent des prépositions περί, παρά, plus rarement de ἐκ, κατά.

Il y a des cas où la préposition garde toute sa valeur : 183, 10 ἅπαντα μὲν οὖν τὰ περὶ τὴν οὐσίαν τοῦ θεοῦ τοῦδε διελθεῖν, « tous les attributs relatifs à la substance de ce dieu » ;

mais plus souvent il ne reste du sens de la préposition qu'une simple nuance : 474, 13 τοῦ τε ἀύχμου τοῦ περὶ τὸ πρόσωπον, où τοῦ περὶ τὸ πρόσωπον est à peu près l'équivalent de τοῦ προσώπου, avec cette nuance particulière de « rougeur répandue sur le visage » ; 7, 8 : τοὺς παρὰ τῶν ἄλλων λόγους ἀφήρησαι, où τοὺς παρὰ τῶν ἄλλων λόγους n'est pas très différent de τοὺς τῶν ἄλλων λόγους ; il y a sans doute une nuance : παρά indique mieux la provenance, l'origine, mais cette nuance, somme toute, n'est pas très marquée ; voy. *Prépositions*, p. 100 ; 138, 8 : τῆς κατ' ἐκείνων ἐπώνυμον νίκης, où le génitif ἐκείνων pourrait suffire, la préposition n'ayant d'autre utilité que d'insister un peu sur l'idée ; 439, 14 : καὶ ταῦτα ἔχον εὐτρεπῶς πρὸς τὸ παραδέξασθαι τὴν ἐκ τοῦ πυρὸς ἀλέαν, « la chaleur venant du feu », la chaleur du feu ; voy. *Prépositions*, p. 87 ;

souvent même cette nuance semble avoir disparu : 4, 24 τῇ περὶ τὸν ἐπαινούμενον (= τῇ τοῦ ἐπαινουμένου) ἀρετῇ πεπιστευκότες ἐπιδῶσομεν ἑαυτοὺς θαρροῦντες τοῖς ἐγκωμίοις ; 105, 25 : ἄλλων γὰρ οὐδὲ εἰδότες τοὺς εὔσει γονέας ἐς τὸ θαυμάσιον ἀνηπτον τὴν εἴμην, τῇ περὶ αὐτοὺς ἀρετῇ (τῇ ἀρετῇ αὐτῶν) χαριζόμενοι ; 448, 1 : τῆς περὶ τὸ μειράκιον (= τῆς τοῦ μειρακίου) ἀσθενείας ; 348, 6 : τὰ περὶ τὴν Λιδύην (= ἡ Λιδύη) ; 397, 1 : τὰ γοῦν περὶ τὴν κεφαλὴν (= τὴν γοῦν κεφαλὴν) ; 347, 13 : τῆς παρ' ὑμῖν (= τῆς ὑμετέρας, scil. πόλεως) ; comp. 464, 13.

2. L'ARTICLE AVEC LES PRONOMS

I. — Pronoms-adjectifs démonstratifs ὅδε, οὗτος, ἐκεῖνος.

Un substantif déterminé par un des pronoms démonstratifs ὅδε, οὗτος, ἐκεῖνος, prend régulièrement l'article, et d'autre part cet article ne précède pas immédiatement le pronom. La règle est banale. Il y a lieu seulement de faire remarquer qu'elle est contredite par une leçon de V : 93, 2 τὸ ξύμπαν τῆς

ἐκείνης θαλάττης πέρας βασιλεὺς ὑπὸ σοφίας ἔλαβε, où Hertlein a eu raison d'écrire avec M : ἐκείνη, d'autant plus que ce cas est unique.

Il y a omission de l'article :

1) quand le pronom démonstratif joue le rôle de sujet et le substantif celui d'attribut ; et dans ce cas le pronom s'accorde généralement en genre et en nombre avec l'attribut (voy. *Syntaxe d'Accord*, p. 41) ; Julien n'emploie le plus souvent dans ce sens que le pronom οὗτος : 29, 21 : τοῦτο τέλος τῆς μάχης ἐκείνης γέγονε, « ce fut là la fin de ce combat » ; il n'y a pas lieu d'adopter la correction de Schäfer : τοῦτο τὸ τέλος ; voy. encore 146, 21 ; 147, 1 etc. Dans le cas de 457, 13 : ἑπτὰ [μὲν] γὰρ ἐσμεν οἷδε [καὶ] παρ' ὑμῖν ἕεναι νεήλυδες, le pronom est non pas sujet, mais apposition du sujet, « nous sommes ici » ; voy. Kühner-G., § 467, 2 ; I, pp. 641 suiv.

Il en est de même quand le pronom démonstratif, au lieu d'être sujet, est complément : 62, 8 (τὸν Ἀχιλλέα φησὶν ἡ ποιήσις ἄδειν), καὶ ταύτην διαγωγὴν τῆς ἡσυχίας ποιῆσθαι ; il n'y a lieu ici de tenir compte que de la leçon de VM : voy. encore 166, 11 ; 442, 9 etc. Conformément à ces exemples, nous corrigeons 457, 19 : (il s'agit des théâtres, où Julien et ses amis ne vont que rarement) πεποιημένοι τὸ δυσκλεέστατον τῶν ἔργων καὶ ἐπονείδιστον τοῦ βίου τέλος, où nous écrivons : πεποιημένοι <τοῦ> το ; voy. nos *Rem.*

C'est de la même façon qu'il faut expliquer une expression d'une concision remarquable : 173, 11 τὸ δὲ φῶς εἰδὸς ἐστὶ ταύτης οἷον ὕλης (= τούτου ὃ ἐστὶν οἷον ὕλη, la forme de ce qui est comme la matière) ὑπεστρωμένης καὶ παρεκτεινομένης τοῖς σώμασιν.

Toutefois Julien conserve l'article, quand le substantif employé comme attribut désigne un objet déterminé ou notoire (voy. de plus, p. 229, et Kühner-G., §§ 461, 1 A. 4 et 465, 4 A. 6 ; I, pp. 592 et 629) : 64, 24 αὕτη σοὶ τῆς Πελοπιδῶν οἰκίας ἡ γενεαλογία, emploi emphatique de l'article ; 260, 23 : οὗ τοῦτο ἦν τὸ προηγούμενον αὐτοῖς τέλος ; voy. encore 86, 11 ; C 195, 21. Il y a lieu de signaler un cas où la présence de l'article s'explique malaisément : 341, 7 τούτους δὲ αὐτὸς μὲν εἶναι φῆς

τοὺς βασιλέας, (τούτους = et par là); on attendrait ici βασιλέας sans article, car il ne peut être question ici que des rois en général. Quant à 353, 16 : πλὴν ἀλλὰ τὸ κεφάλαιον ἐκεῖνος ἦν, la phrase n'est pas claire, soit qu'on écrive ἐκεῖνος avec V, ou ἐκεῖνο suivant la suggestion de Pétau et Reiske. Quoi qu'il en soit, ces divers exemples nous permettent de comprendre une phrase, qui d'abord semble difficile à interpréter : 142, 11 ἔστω δέ, εἰ βούλει, Τέρπανδρος οὗτος ἢ ὁ Μηθυμναῖος ἐκεῖνος; οὗτος est sujet, Τέρπανδρος et ὁ Μ. ἐκεῖνος sont attributs; on vient de parler d'un joueur de cithare, « que ce soit, si tu veux, Terpandre ou ce fameux... ». Dans le cas de 305, 10 : βιβλία ταῦτα ἀνεγίνωσκον, ὅπως αὐτὸς δοκιμάσειεν, on peut expliquer l'absence de l'article devant le substantif, en disant avec Kühner-G. (§ 465, 4, A. 6 a; I, p. 629) que la proposition relative remplace ici l'article.

2) Quand le substantif est un *nom propre de personne*; et dans ce cas, le pronom désigne presque toujours un personnage qu'on montre du doigt : 289, 5 εἰ μὲν οὖν ἡμεῖς σοι παῖδες ἐράνημεν εἴτε ἐγὼ εἴτε Ἀνατόλιος οὗτοςί; voy. encore 303, 5; 412, 3; 421, 6. Julien assimile aux noms propres de personne un nom commun, s'il a l'importance d'un nom propre : 151, 17 ἐμοὶ γὰρ βασιλεύς οὗτοςί σχεδὸν ἐκ παιδὸς νηπίου γεγωνῶς ἥπιος πάσαν ὑπερεβάλλετο φιλοτιμίαν, il s'agit ici de Constance (sur le mot βασιλεύς dans Julien, voy. plus haut, p. 184); sur cette question, voy. dans *Rh. Mus.*, t. 44, 1889, à propos d'une étude de F. Blass sur Démosthène, les pages consacrées à l'emploi de l'article devant les noms propres avec οὗτος, οὗτοςί (pp. 1 suiv.).

R. I. On ne trouve dans Julien que très peu d'exceptions à cette règle : 301, 15 μετὰ ταυτησί (Cobet, H. : ταύτης V) τῆς Ἀθηνᾶς; 415, 10 : τὸν Κυρεῖον τουτονί;

R. II. Dans cet emploi, Julien se sert surtout du pronom οὗτος, et lui donne généralement (non pas à ὅδε ni à ἐκεῖνος) la désinence attique ι; les mss. ne présentent que 2 exceptions : 303, 15 ταυτησί (Cobet, H. : ταύτης V) δὲ Ἀθηνᾶς; le texte com-

plet porte : ταύτης δὲ Ἀθηνᾶς τῆς καλῆς : l'article s'explique par l'apposition ; 397, 13 : ἐγὼ γὰρ αὐτὸν τοῦτω Ζήνωνι παραδούς αὐτίχα ὑμῖν ἀποφανῶ χρυσὸν ἀκήρατον, où Cobet et Hertlein corrigent τοῦτω : τουτωί ;

R. III. Il est intéressant de remarquer que le pronom démonstratif, quel qu'il soit, employé sans article, se trouve placé après le substantif, sauf dans un seul cas : 427, 11 ἢ γὰρ οὐκ ἐπλαττες ἡμῖν, εἶπεν, ὥσπερ ἐκείνοι τὰς νόμφας, ὃ Σεβαστέ, θεούς, ὧν ἓνα καὶ πρῶτον τουτονὶ Καίσαρα ; il est donc vraisemblable qu'il faut comprendre 418, 22 : ὁ ἐμὸς πατήρ οὐτοσί, Κεῖσαρ, « mon père que voilà, César ».

R. IV. Par contre, si le substantif qui détermine le pronom démonstratif *n'est pas un nom propre de personne*, Julien le construit régulièrement avec l'article, soit pour désigner un objet ou un individu qu'on montre du doigt, soit pour indiquer un objet seulement présent à l'esprit et dont on vient de parler ; et dans ces différents cas, le pronom se place plus ordinairement (dans la proportion de 2 à 1) devant le substantif, et prend la désinence attique i : 4,1 τοὺς μὴ μάτην τουτὶ περιόισοντας τοῦνομα ; 265,8 ; 289,24 ; 297, 10, 14 ; 298,23 ; voy. encore 304,23 ; 305,3 ; 306,18 ; 394, 11 ; 398,8 ; 399,4 ; 399, 18 ; 406,21 ; 431,16 ; 447,4 ; 453,19 ; par contre on trouve le pronom après le substantif : 301,3 ; 304,2 ; 364,16 ; 407,20 ; 421,21 ; 430,3, 18 ; voy. encore 229,21 : ἀθέατον γὰρ ἐστὶν οὐρανοῦ τουτὶ τὸ ζῶον, (l'animal dont il vient d'être question, celui dont on a parlé en dernier lieu, et dont l'idée est présente à l'esprit) ; 255,12 : λόγον τὸν σιγῶμενον, οὗ κήρυξ ἐστὶν ὁ διὰ τῆς φωνῆς οὐτοσί λόγος (cette raison-là, qu'il vient de nommer, et qu'il définit aussitôt : « προῖὼν ἐξ ὀνομάτων καὶ ῥημάτων »). Mais 304,2, sans article.

On voit dès lors comment il y a lieu d'interpréter 302,1 : μάνθανε, εἶπεν, ὃ λαῶντε, πατρὸς ἀγαθοῦ τουτοῦ τοῦ θεοῦ παῖ ἐμὸν βλάστημα, « rejeton d'un bon père, le dieu que voilà » ; de même 398,8 : ἐξέπληξέ με ὁ γέρον, οὐτοσί ὁ σάτυρος, « le vieux, le satyre que voilà ».

3) Quand le pronom démonstratif est là pour amener une citation : 476, 5 ὁ δῆμος ἐν τῷ θεάτρῳ, πνιγόμενος ὑπὸ τῶν πλουσίων, ἀρῆκε φωνὴν πρῶτον ταύτην Ἰλάντα γέμει, πάντα πολλοῦ, « laissa échapper le mot que voici... » ; voy. d'ailleurs 3,22 : νόμος ἐστὶ παλαιὸς παρὰ τοῦ πρώτου φιλοσοφίαν ἀνθρώποις φήναντος οὕτωςι καίμενος, (οὕτωςι V : οὕτωςι M) ; et Hertlein renvoie à un passage analogue de la correspondance (546,22), où la leçon manuscrite est οὕτωςι, il est vrai, mais où Reiske et Hercher, après Martini (Paris, 1566 ; mais Paris, 1583 : οὕτωςι), écrivent οὕτωςι.

4) quand le pronom démonstratif annonce une énumération, et dans ce cas il est accompagné chaque fois du nombre cardinal qui récapitule les divers termes de l'énumération, et il répond assez exactement au français « à savoir » ; (comp. Meisterhans, § 86, 35 ; p. 232) : 180,25 δύο δὲ ταύτας οὐσίας συνοχῆς αἰτίας, τὴν μὲν..., τὴν δὲ... ; 208,22 : καὶ δύο ταῦτα Ῥωμαίοις ἔδειξεν ἡ θεός,... ἐν μὲν... ἕτερον δὲ... ; voy. encore 243,12 ; 391,5.

En revanche, Julien emploie l'article, quand le pronom renvoie à une énumération faite antérieurement : 283, 6 τοῖν δυοῖν τούτων (= τοῦτε σεμνοῦ κατὰ τὴν διάνοιαν καὶ τοῦ ἀπεμφαίνοντος : 1-3), ὅταν μὲν ὑπὲρ τῶν θείων πλάττωμεν, σεμνὰ γρὴ πάνυ τὰ ῥήματα εἶναι.

Ces deux constructions, avec les sens différents qu'elles entraînent, se trouvent curieusement réunies dans un fragment de Julien : 607,6 τρία δὲ ἄμα ταῦτα ξυνελθόντα ἤρκεσεν ἀπορῆναι τὸν Ἀμφίωνα τῆς παλαιᾶς μουσικῆς εὐρετήν, χρόνος, θεοῦ πνεῦμα, ἕως ὑμνοδίαζ. ... καὶ ταῦτα ῥαδίως ἂν ὁ τῶν τριῶν τούτων (les trois éléments mentionnés antérieurement) μέτοχος ἐξεύροι,..... τῶν παλαιῶν οἱ πλεῖστοι τοῖς τρισὶ τούτοις (même remarque) εὐρίσκει μάλιστα προσσχόντες οὕτι πλαστώξ φιλοσοφῆσαι.

Nous ne pouvons donc admettre, à propos de 180,25, la remarque de Hertlein dont la note à 391,5 prouve qu'il n'a pas su faire de distinction entre ces divers emplois ; nous ne pouvons pas davantage admettre la correction de Cobet à 391,5. Par contre on peut se demander, à propos de 279,14 :

τριῶν δὴ τούτων αὖθις ἕκαστον εἰς τρία τέμνεται, si le texte est satisfaisant, et s'il ne conviendrait pas d'écrire <τῶν> τριῶν, puisque l'auteur fait ici un rappel des diverses parties de la philosophie, énumérées par lui un peu plus haut (12-13); même observation à propos de 282, 18 : ἐπειδὴ καὶ ὁ μῦθος λόγος τίς ἐστιν, ἐκ δυοῖν τούτοις συγκαίεται (les deux éléments qu'il vient d'énumérer).

II. — Pronoms-adjectifs corrélatifs τοσοῦτος, τοιοῦτος, τηλικαῦτος.

Les pronoms corrélatifs se construisent avec ou sans l'article ; dans le premier cas, ils désignent un objet nettement déterminé, ou un objet considéré comme représentant la classe des objets semblables, et ils sont précédés immédiatement de l'article ; dans le second cas, ils indiquent un objet indéterminé, ou construit comme attribut : 13,23 (ὅπως δὲ μὴ ἡ ψυχὴ) πράξεων ἄπειρος οὔτε τὸν τοιοῦτον διαμείνει χρόνον, « pendant ce si long temps » = tout le temps consacré, comme il vient de dire, à l'éducation du corps et de l'âme) ; voy. encore 17,13 ; 417,8 ; 441,6 ; 450,11 ; 467,22 ; 479,14 ; par contre sans article : 477,4 ; 413,3 ; 448,8 : τὸ μειράκιον ὁρῶν ὑπὸ τε ἡλικίας καὶ συνηθείας οὐκ ἀναφρόδιτον, ὁδὸν ἐτράπετο τοιαύτην ἐπὶ τὴν τοῦ νοσήματος θήραν (= ἡ ὁδὸς ἣν ἐτράπετο τοιαύτῃ ἤν).

C'est de la même façon qu'il faut expliquer l'absence d'article devant le corrélatif, dans des phrases où le pronom est suivi d'une proposition consécutive : 411,16 ἐμοὶ μὲν, ὦ Ζεῦ καὶ θεοί, γενέσθαι ἐν τηλικαύτῃ συνέδῳ πόλει μετὰ τοσούτους ἀνδρας, ὥστε τὴν μὲν ὅτων οὐ πώποτε ἄλλη πόλις ἐβασίλευσε βασιλεύειν, ταῖς δὲ ἀγαπητὸν τὸ καὶ τὰ δεύτερα κομίσασθαι ; voy. encore 417,17 ; par contre 78, 6 : τοσαύτην μέντοι ἤνεγκεν εἰς τὰ πράγματα τῶν Ἀχαιῶν ἡ νίκη τὴν ῥοπήν, ὥστε...., où Hertlein s'explique mal la présence de l'article.

Enfin il y a une difficulté à propos de 411, 24 : ἐν δὲ τοσαύτῃ καὶ τηλικαύτῃ πόλει γενόμενος ; il s'agit ici d'une ville dont on vient de parler, et presque dans les mêmes termes ; l'objet est

donc nettement déterminé, et l'on attendrait ici l'article ; aussi a-t-on voulu corriger les mss. : ἐν δὲ τοσαύτῃ VM Aug. : ἐν τῇ τοσαύτῃ Pétau ; ἐν δὲ τῇ τοσαύτῃ Spanheim.

III. — Pronoms possessifs.

Les pronoms possessifs, et ce qui en tient lieu, suivant les cas, à savoir un génitif du pronom personnel ou du pronom réfléchi, se construisent avec ou sans article :

1. Ils se construisent avec l'article, pour signifier que l'objet, simple ou multiple, représente tout ce qui, dans l'espèce donnée, appartient au possesseur (voy. Krüger, § 51, 4, A. 10 ; p. 128). Cette définition semble assez large pour s'étendre à tous les cas : 418, 19 νέος προύστην τῆς αὐτοῦ (M : ἐμυτοῦ V Aug. Bav., H. ; voy. nos *Remarques*) πόλεως. La règle est banale. Mais il y a une phrase de Julien qui semble s'écarter de l'usage : 349,2 ἐξ μὲν ἀνεψιούς ἐμοῦ τε καὶ ἑαυτοῦ, πατέρα δὲ ἐμὸν, ἑαυτοῦ δὲ θεῖον, ... ἀκρίτους χτείνας ; c'est la leçon de tous les manuscrits ; mais il y a lieu de corriger, comme d'ailleurs le propose Hertlein : <τὸν> ἐμὸν, et comme l'a écrit Julien : 352,9. Le cas est différent de ceux auxquels il est fait allusion dans Kühner-G., à propos de mots indiquant la parenté (§ 465,3 ; I, p. 627) ; et la correction d'ailleurs ne souffre pas de difficulté.

2. Ils se construisent sans article :

1) quand on veut désigner, sans les spécifier, seulement un ou plusieurs des objets qui, dans une espèce donnée, appartiennent au possesseur ; comp. Krüger, § 51,4, A. 8 ; p. 128, et Riem.-G., § 679, R. II ; p. 770 : 349,5 ἀδελφὸν ἐμὸν, « un de mes frères » ; 479,11 χάριτι δ'ἐμῇ, « par une faveur de moi », = par une de mes faveurs ; 474,7 : ἐπαίνους ᾗδεν ἐμυτοῦ, « chanter de mes propres louanges », non pas « chanter mes propres louanges » ;

2) quand ils sont attributs : c'est d'ailleurs une règle générale, aussi bien dans le grec classique, que dans le grec postclassique (voy. dans *Transactions and Proceedings of*

the American philological Association, vol. XXXVII, 1906, pp. xxiv-v, un article de A. W. Milden sur le possessif dans le prédicat en grec) ; il en est de même s'ils sont joints à un attribut ou à une apposition (Krüger, *passage cité*, A. 8 et 9) : 5,25 οὐκ οἶδα τίνα χρή πρῶτον ὑπολαβεῖν πατρίδα σήν, etc. Il y a une phrase de Julien qui semble contredire cette règle : 412,17 Γερμανικὸν αὖ τοῦτο τὸ ἐμὸν ἔργον ; mais ce texte qui est celui de l'Aug., est probablement défectueux ; il vaut mieux adopter la leçon de M et écrire τὸ ἐμὸν : ἐμὸν ; voy. nos *Remarques* ; il convient de noter à propos de 437,10 : ὀλιγάκις οὖν εἰς ἀντὶς φοιτῶ (scil. τὰς ἵπποδρομίας) ἐν ταῖς ἐορταῖς τῶν θεῶν οὐδὲ διημερεύω, καθάπερ εἰώθεσαν ὅτε ἀναψίδας ὁ ἐμὸς καὶ ὁ θεῖος καὶ ὁ ἀδελφὸς <ὁ> ὁμοπάτριος, que la leçon : ὁ ἐμὸς se trouve seulement dans V, et que l'article fait défaut dans MbEF, trois manuscrits qui ne sont pas négligeables.

IV. — Les pronoms ἐκάτερος, ἄμφω, ἀμφοτέρω.

Julien n'emploie ces pronoms avec l'article, qu'en liaison avec un substantif et donne à ces pronoms la construction attributive ; cet emploi est normal ; voy. par ex. 231, 17 ; 286,2 ; 451, 14 ; 98,8 ; 387,13. Il y a lieu de signaler trois cas où l'article fait défaut : 44,21 ἐτάττοντο μὲν ἐπὶ κέρως (Wytttenbach : ἐπικαίρως mss.) ἵππεῖς ἐκατέρου πεζοί τε ἐν μέσῳ ; ici, la correction de Wytttenbach a l'autorité d'une leçon originale ; comp. 73,16 dans un autre récit de la même bataille : même texte, même correction de Wytttenbach, même absence de l'article. Noter que l'article fait défaut également avec ἐκάτερος dans une inscription de la fin du v^e siècle, av. J.-C. ; voy. Meisterhans, § 86,39 ; p. 233. De même avec ἄμφω : 325,1 ὥσπερ Ἀχιλλέα καὶ Πάτροκλον καὶ Αἴαντας ἄμφω ; comp. 431,3 : ἀμφοῖν δὲ ἀπρίξ εἶχετο τοῦ Διὸς καὶ Κρόνου Μάρκος. Quant à la place occupée par l'article dans l'exemple de 281,12 : ἀντὶ δὲ τῆς Προδίκου σκηνοποιίας, ἀμφὶ τοῖν ἀμφοῖν τούτοις θεοῖν ἐτέραν ὁμοίαν εἰσάγειν εἰς τὸ θέατρον, elle montre que Julien traite ici ἀμφοῖν à la façon d'un adjectif qualificatif en liaison avec un substantif et un démonstratif ; voy. p. 216.

R. Quand Julien emploie ἕκαστος avec un substantif, l'article est toujours absent : 97,20 ἐφ' ἑκάστη συνόδῳ ; voy. encore 10,3 ; 247,1 ; 357,3 ; 452,16 ; 479,8 ; 201,8. Ce tour est propre à la Koiné ; voy. Meisterhans, § 86,38 ; p. 232.

V. — Πολύς.

Πολύς se construit sans article ou avec l'article.

1. Il s'emploie sans l'article :

1) quand l'objet est donné comme indéterminé : 70,23 εἶπετο δὲ αὐτῷ πολὺς μὲν ὀπλίτης πεζός, « de nombreux fantassins » (une nombreuse infanterie) ; voy. encore 107,21 ; 360,11 ; c'est encore de cette façon qu'il faudrait comprendre 309,22 : αὐτῶν τε οἶμαι τούτων, ὧν θέμις φάναι, ἕνια πρὸς πολλοὺς σιωπητέον εἶναί μοι φαίνεται ; mais il semble que Hertlein a eu raison de corriger ici le texte des mss., et d'écrire : <τοὺς> πολλοὺς ;

2) quand πολὺς est attribut ; ce serait le cas pour 461,6 : ὡς τὰ γε ἄλλα ὑμῖν μόνοις ἐκ πάντων Ῥωμαίων πολλῶν δοῖεν οἱ θεοὶ τῶν Κωνσταντίων περὶ αὐτῶν, si le sens pouvait ici s'accorder avec le contexte ; il faudrait interpréter dans ce cas : « faire l'épreuve que les Constance sont en grand nombre », ce qui serait absurde. Il faut croire avec Hertlein que l'article τῶν n'est pas authentique. D'autre part, on se demande comment il a pu s'introduire dans le texte.

2. Πολύς s'emploie avec l'article, quand on veut désigner :

1) un objet déterminé ou connu : 357,13 etc. ;

2) un ensemble par opposition à une de ses parties ; c'est dans ce sens que οἱ πολλοί s'emploie pour désigner la grande foule, ou simplement la foule ; par ex. 17,4 ; 104,3 etc. ;

3) ou enfin la plus grande partie d'un total, par comparaison avec l'ensemble : 76,19 ἐνταῦθα δὲ ὁ πολὺς ἐγένετο φόνος, sans doute « le plus grand carnage », plutôt que « le vaste carnage » (qu'on connaît).

Il y a une difficulté à propos de 463,1 : Δαμοφίλῳ τῷ Βιθυνῷ πεποιήται συγγράμματα τοιαῦτα, ἐν οἷς δρεπόμενος ἐκ τῶν πολλῶν εἰργάσατο λόγους κ.τ.λ. Assurément l'article est de trop ; ou

bien il faut supposer une lacune dans le texte, comme le suggèrent Reiske et Hertlein ; mais ici encore on s'explique difficilement l'intrusion de cet article. Voy. sur ces divers points, Kühner-G., §§ 465,11 ; I, pp. 635 suiv.

VI. — Πας (ἅπας, ξύμπας), ὅλος.

Un substantif, en liaison avec πας, ὅλος se construit, suivant le cas, sans article ou avec l'article :

1. Il ne prend pas l'article, quand il est employé dans un sens tout à fait général et indéterminé ; c.-à-d. :

1) Quand πας, ἅπας signifient à peu près : « chaque, n'importe lequel » : 33,4 (Πέρσαι) πασαν ἐξαναστήσαντες ἡλικίαν, « chaque âge » ; 55,9 ; 174,21 ; 375,12 etc. ;

2) quand πας, ἅπας, ξύμπας, ὅλος signifient « tout entier, tous », et que le substantif, employé seul, ne prendrait pas l'article : 30,6 δι' ὅλης ἡμέρας καὶ νυκτὸς ἀπάσης ; 45,7 : τὸ τέως ἄπιστον ἅπασιν ἀνθρώποις (= tout ce qui appartient à l'espèce humaine, tout le monde etc. ; voy. Kühner-G., § 465, 6 ; I, pp. 631 suiv.) ; — devant deux substantifs accouplés : 351,13 οὐχ οὗτός ἐστιν ἀνθρώποις ἅπασιν κοινὸς Ἑλλήσιν ἅμα καὶ βαρβάρους ὁ νόμος ; sur ce cas, voy. Kühner-G., *pas. cité*, p. 632 ; etc. ;

3) quand πας, ἅπας, ὅλος sont attributs ou joints à un attribut : 7,18 etc.

2. Il y a lieu d'employer l'article, quand le sens du substantif est nettement déterminé. On sait que dans ce cas, on place l'article tantôt devant le substantif, tantôt devant πας :

devant le substantif, si ce substantif employé seul se construirait avec l'article, et dans ce cas πας signifie « tout entier », ou au pluriel « tous » : 6,3 ἐφ' ἀπάντων τῶν αὐτοκρατόρων (tous les empereurs qui ont régné sur Rome) ; 6,9 ; 6,20 etc. ;

devant πας, quand on considère l'objet dans son ensemble, par opposition à une ou plusieurs de ses parties : 92,1 τὸ μὲν δὴ ξύμπαν ἔθνος, « la nation dans son ensemble » etc. ; — plus rarement devant ἅπας ; cependant 19,18 : τὸν ἅπαντα... χρόνον ;

voy. encore 20,3 ; 151,15 ; 329,21 ; — de là l'expression τὸ πᾶν : 174,14 ; et une expression nouvelle, intraduisible : 172,6 ὁ ξύμπας ; Julien désigne par là le dieu Hélios, issu de la substance même de ce qu'il nomme : « τὸν πάντων βασιλέα » (171,10), τὸ νοητὸν ξύμπαν εἴτε ἐν (171,13), τὰ γὰθὸν (171,15). Mau, p. 128, traduit tout simplement par « Helios » ; — de là encore l'expression neutre τὸ πᾶν, employée soit au génitif, soit au datif : 244, 15 τοῦ παντός (ἅξιος) ; 106,26 τῷ παντὶ κείνων εἰσι λαμπρότεροι « du tout, tout à fait ; » ; voy. encore 139,11,15 ; sans comparatif : 217,23 θεὸν μὲν τῷ παντί.

A noter qu'on trouve dans les manuscrits deux exemples de πᾶς employé, dans des constructions analogues, sans article : 340,18 παντὸς διαμαρτάνω, que Hertlein écrit <τοῦ> παντός ; voy. cependant Platon, *Rép.*, 4, p. 423, a : παντὸς ἂν ἀμάρτοις ; *Phèdr.*, 237, c : παντὸς ἀμαρτάνειν ἀνάγκη ; mais comp. dans Julien 3,7. De même, on lit dans les mss., 245,5 : παντὶ χρεῖττον, que Hertlein corrige, conformément aux habitudes de Julien <τῷ> παντί ; ici d'ailleurs la correction ne présente point de difficulté ; on conçoit que αὐτὸ <τῷ> παντί, soit devenu par l'inadvertance des copistes : αὐτὸ παντί.

3. L'ARTICLE AVEC LES NOMS DE NOMBRE

(voy. Kühner-G., § 465, 13 et 14 ; I, pp. 637 suiv.).

I. — Les nombres cardinaux.

Ces noms de nombre se construisent sans l'article ou avec l'article :

1. Sans l'article :

1) s'ils sont joints à un substantif indéterminé : 35,11 τεττάρων μηνῶν ἀναλώσας χρόνον ; voy. encore 78,2 ; 192,19 ;

2) s'ils jouent le rôle d'attribut : 190,16 πέντε μὲν κύκλων ἄρχων κατ' οὐρανόν, τρεῖς δὲ ἐκ τούτων ἐπιὼν ἐν τρισὶ τρεῖς γεννᾷ τὰς Χάριτας, « il engendre les Charites, au nombre de trois » ; la traduction de Mau (p. 142) : « die drei Chariten » n'est pas exacte ; voy. encore 192,4 : τριῶν δὲ (ὁ δίσκος ἔξει τὸ μέσον) τῶν

κόσμων κατὰ τὰς τελεστικὰς ὑποθέσεις, « les mondes qui sont au nombre de trois, suivant les hypothèses mystiques » ; ici encore Mau traduit « τριῶν », comme s'il était épithète : « die (Mitte) der drei Welten » (p. 143) ; voy. encore 239,3 ; 359,7 ; 457,13 ;

2. Avec l'article, et dans ce cas le nombre cardinal est construit à la façon d'un adjectif épithète :

1) quand le nombre cardinal est déterminé, c.-à-d. :

a) quand il rappelle un substantif accompagné du même nombre cardinal, avec ou sans article : 192,17 τοὺς τρεῖς γὰρ τετραχῆ τέμνων (voy. plus haut, 4) ; 194,14, à rapprocher de 190,6 ; 375,19, à rapprocher de 17 ;

b) quand le substantif, accompagné du nombre cardinal est suivi d'une proposition relative, qui en précise le sens : 350,2 πῶς ἂν ἐνταῦθα φράσαιμι περὶ τῶν ἐξ ἐνιαυτῶν, οὓς ἐν ἀλλοτρίῳ κτήματι διαγαγόντες... ; les mss. écrivent ὥς ; mais οὓς, correction de Cobet admise par Hertlein, a ici la valeur d'une leçon authentique ;

c) quand l'objet est déterminé par le sens général de la phrase ; voy. 190,6 ; 196,16. En revanche on lit 210,9 : ἀρχαῖν γὰρ δυοῖν εἰ μὴδὲν ἐστὶ πρεσβύτερον ; or ces principes viennent d'être désignés (6) : ὕλην ἀλλὰ καὶ ἔνυλον εἶδος ; voy. d'ailleurs 7 : τούτων ; nous croyons devoir écrire <τοῖν> δυοῖν ; voy. nos *Rem.* ;

2) Quand on veut exprimer un rapport de distribution ; voy. plus haut, p. 184 c'est ainsi que nous croyons devoir interpréter 477,3 : ἀπὸ τῆς Αἰγύπτου κομισθέντα μοι σῖτον ἔδωκα τῇ πόλει, πραττόμενος ἀργύριον οὐκ ἀντὶ (κατὰ mss. ; voy. nos *Rem.*) δεκά μέτρων, ἀλλὰ πεντεκαίδεκα τοσοῦτον, ὅσον ἐπὶ τῶν δέκα πρότερον ; le τῶν δέκα ne rappelle pas ici le δέκα μέτρων de 2, mais doit se comprendre : « autant pour quinze que précédemment pour dix » (= par quantité de dix) ;

3) pour exprimer un nombre formé par addition de deux autres nombres, et dans ce cas l'article se place devant le plus grand : 53,6 ἐπαγαγεῖν πρὸς ταῖς χιλίαις τριήρεσι διακοσίας ; 192,21 : ὥστε ποιεῖν ἐξ ἐπὶ τοῖς τριάκοντα. On ne trouve pas dans

Julien d'autre exemple de cette construction, qui appartient à la Koiné (voy. A. Croiset et J. Petitjean, *Gram. Grecq.*, p. 202) ; on voit ici que Julien se sert aussi bien de *πρός* que de *ἐπί*, encore que *πρός* ait été d'un usage moins fréquent chez les Grecs ;

4) pour exprimer un nombre pris sur un plus grand ; voy. par ex. 360, 14 ; 405, 17. Mais on lit 190, 16 : ἔστι γὰρ ὁ θεὸς ὅδε πέντε μὲν κύκλων ἄρχων κατ' οὐρανόν, τρεῖς δὲ ἐκ τούτων ἐπιὼν ἐν τρισὶ τρεῖς γεννᾷ τὰς χάριτας, où d'après cette habitude de Julien, on s'attendrait à trouver : τοὺς τρεῖς δὲ ;

5) quand le nombre cardinal désigne un chiffre sous forme d'approximation ; on le trouve, dans Julien, notamment après *πλέον* ou *ἐλκτιον* : 361, 17 (*πόλεις*) ἀνειλήφειν ἐλάττους ὀλίγω τῶν τεσσαράκοντα ; voy. encore 438, 16 ; mais comp. 53, 5 : χρόνον ἐτῶν οὐκ ἐλάσσονα δέκα. C'est en nous inspirant des deux premiers exemples, que nous corrigeons un texte qui, tel qu'il se présente dans les mss., n'offre point de sens admissible : 455, 17 ἐτῶν τριάκοντα μελέτην ἀφεῖναι παγγάλεπον, où nous écrivons : ἐτῶν <τῶν> ; voy. nos *Rem.*

II. — Les nombres ordinaux.

Ils se construisent sans l'article ou avec l'article :

1. Sans l'article :

1) si leur emploi est indéterminé : 171, 9 βᾶθμῳ δὲ ὥσπερ δευτέρῳ ; voy. encore 454, 19 ; pour 32, 6 : ἦν μὲν γὰρ ὁ χειμῶν ἐπ' ἑξέδοις ἡδὲ, ἔκτον που μάλιστα μετὰ τὸν πύλεμον ἔτος, voy. Koch, § 83, 12 R II ; p. 286 ; voy. encore 355, 20 ;

2) s'ils sont attributs : 467, 1 δεκάτῳ γὰρ που μηνὶ τῷ παρ' ὑμῖν ἀριθμουμένῳ.

Les nombres ordinaux employés à l'accusatif adverbial ne prennent ordinairement pas l'article : 349, 15 πρῶτον ; 358, 22 : δεύτερον ; de même 412, 6 ; 205, 5 : τρίτον ; voy. encore 230, 4 ; 256, 5 ; 339, 4 etc. ; mais 336, 10 : τὸ δεύτερον. Dans *Class. Rev.*, XX, 1906, juillet, p. 304, J. Thompson, étudiant l'usage de l'article avec les nombres ordinaux en grec, pose comme

règle que l'article n'était omis qu'avec des noms de temps (ἔτος, ἡμέρα, μῆν) ; l'usage de Julien vérifie la règle dans la majorité des cas, non pas dans tous.

2. Avec l'article :

Si leur emploi est déterminé par le contexte, ou parce que l'objet est connu : 21,4 ; 50, 4 ; 106,27 etc. ; rien de particulier sur ce point.

Il conviendra peut-être de noter que Julien, dans les énumérations, affecte volontiers d'employer indifféremment les nombres cardinaux et les nombres ordinaux, avec ou sans article : 190,6 τὰς ἑπτὰ καὶ τὴν ὀγδόην οὐρανοῦ κυκλοφορίαν ἐνάτην τε οἶμαι δημιουργίαν ; 472,3 : δύο καὶ τρεῖς, ἀλλὰ καὶ τέτταρας, εἰ βούλεσθε δὲ νυνὶ καὶ πέμπτον.

4. L'ARTICLE AVEC LES NOMS PROPRES.

Chez les Attiques, les noms propres, en dehors de quelques cas déterminés, ne prenaient pas l'article. Julien s'écarte sensiblement de cet usage.

I. Noms propres de personnes.

(Voy. notamment sur ce point dans *Rh. Mus.*, t. 44, pp. 1 suiv., un article où F. Blass a précisé l'usage de Démosthène, qui est celui des écrivains classiques sur ce point ; dans *American journal of Philology*, 1890, XI, n° 44, une note de Gildersleeve sur l'usage des poètes attiques, pp. 483 suiv. ; dans *Commentationes Aenipontanae*, fasc. 3, 1908, une étude de H. Pfeifauf, sur l'article devant les noms propres de personnes et de dieux dans Thucydide et Hérodote).

Julien n'a point de doctrine ferme sur ce point :

1) Il arrive que l'article indique un personnage déjà mentionné ou connu : 208,6 τὴν Κλωδίαν, dont il vient de parler sans la nommer ; 318,4 : τὸν Ἀφρικκόν, à rapprocher de 317,5 ; 398, 20 : τὸν Κλαύδιον, où l'article renvoie sans doute au τοῦ Κλαυδίου de 18 ; 110, 2 : τὸν Σάραμβον, « le Sarambos » bien

connu ; 407,22 : τὸν Μάρκον, article emphatique ; il s'agit d'un empereur philosophe, Marc-Aurèle, et Kronos vient de dire que les philosophes sont ses amis ; voy. encore 405,8 ; 448,21 ; 453,23 ; 461,3 etc. ;

2) l'article fait souvent défaut, même quand il s'agit de personnages déterminés ou notoires : 400,21 Ἀντίνοον ; il s'agit ici d'Hadrien, et de son Antinoos ; 412,15 : Ἀλεξάνδρου ; tout ce morceau n'est qu'un parallèle institué par César entre lui et Alexandre ; 462,14 : Κάτων, alors que le contexte même indique que c'est un personnage à mettre en relief ; même devant un adjectif pris substantivement : 318,7 Ἀφρικανός ; comp. *ibid.*, 4 ;

3) Julien emploie l'article, même sans idée de rappel : 398,18 τοῦ Κλαυδίου ; voy. encore 400,11 ; 404,21 ;

4) enfin on trouve dans un même développement, les noms propres, avec ou sans l'article, sans raison spéciale : 411,11 ὁ Ἀλέξανδρος ; mais 13 : Ἀλέξανδρος, du moins c'est la leçon de V, adoptée par Hertlein, tandis que l'article se trouve dans M Aug. Bav.

II. — Noms propres de peuples.

1) L'article fait défaut ordinairement, devant des noms de peuples dont il n'a pas été question encore : 10,25 Περσῶν (V, H. : τῶν Περσῶν M) ; 36,5 ; 175,19 ; 412,9 ; 416,7 ; 417,10 ; 417,15 ; 449,10. Mais même parfois devant des noms de peuples déjà nommés : 417,12 Περσῶν, à rapprocher de 7 ; 440,12 : Κελτῶν, à rapprocher de 11 ; 449,14 : Ἑλλήνων, ce terme d'ailleurs étant moins un nom de peuple qu'un nom générique devrait avoir l'article, etc. ;

2) Julien emploie plus souvent l'article devant un nom de peuple déjà désigné antérieurement : 412, 14 τῶν Κελτῶν ; 416,12 : τοὺς Πέρσας ; 459,8 : τῶν Ταραντίνων, « ces Tarentins » ; — ou dont il est question en termes plus ou moins explicites : 438,6 οἱ Κελτοὶ τῶν Περσιῶν ; Julien est en train de parler de Lutèce ; voy. encore 451,18 ; 453,22 ; 461, 17 ; 464,23 : οἱ

Κελτοί, les Celtes, dont il parle, dans l'anecdote qu'il raconte ici ; au contraire 465,10 Κελτοί : l'anecdote est terminée, et Julien reprend la trame, un moment interrompue, de ses invectives.

III. — Noms propres de dieux.

L'usage de Julien est incertain :

1) On trouve ces noms sans article : 63,5 Δία ; 175,20 : Δί ; 409,11 : Ἐρμῆς ; notamment dans l'expression τὰ εἰς Ἀφροδίτην ; voy. 401,1 ; 405,10 ; et dans les formules νῆ Δία : 184,25 ; 212,10 ; 235,6 ; 343,23 (corr. de Cobet) ; 347,25 (Hertlein écrit chaque fois μὰ : voy. la note à 275, 7) ; καὶ μὰ Δία : 102,16 ; 104,5 ; 106,24 ; 239, 6 ; 289,19 ; 394, 4 ; 400,7 ; 437,13 ; 453,16 (καὶ μὰ Cobet : μὰ mss.) ; 471,17 ; μὰ Δία : 64,1 ; 406,21 (μὰ VM Aug. : νῆ μὰ Bav.) ; 434, 13 ; 440,7 ; 446,3 ; mais 428,10 : μὰ τὸν Διόνυσον (voy. plus loin 2 a) ; comp. Meisterhans, § 86,1 ; p. 222 ; πρὸς Δίης : 274,26 ; mais πρὸς τοῦ Δίης : 289,23 ; πρὸς τῶν Μουσῶν : 271,1 (voy. plus loin 2 a).

Il est remarquable que l'article fait défaut devant le mot Ἥλιος pris comme divinité (comp. plus loin, p. 227). Dans le Disc. IV, « *au Roi Hélios* », on trouve le nom employé sans article 32 fois : 172,14 ; 175,20,24 ; 181,14,22 ; 185,19 ; 186,22 ; 187,1,5,14 ; 190,14 ; 193,2,4,19 ; 194,2,6,8 ; 195, 2,16 ; 196,2 ; 197,11 ; 198,4 ; 199,19,23 ; 200,2,4,15,18 ; 201,10,15 ; 202,25,26 ; et seulement 3 fois avec l'article, sans qu'il soit facile d'en deviner la raison : 177,13 ; 194,11 ; 200,22 (dans ce dernier cas, il n'est pas sûr du tout que Julien ait en vue l'astre, et non pas le dieu ; Hertlein aurait dû par conséquent écrire, comme il fait chaque fois qu'il s'agit de la divinité, avec la majuscule Ἥλιον). On notera d'ailleurs que Julien a l'habitude presque constante d'omettre également l'article devant ἥλιος, considéré comme l'astre visible ; voy. *plus haut*, p. 184.

2) par contre, en général, Julien emploie l'article :

a) pour mettre le nom du dieu en relief, ou s'il s'agit d'une divinité dont il parle expressément : 206,5 τίς μὲν ὁ Ἄττις ; Julien vient de nous parler de la mère des dieux, et il se demande : « qui est cet Attis ? » ; voy. encore 395,7,13 ; 396,12 : ὁ Σειληνός ; Julien attribue dans les *Césars* un rôle important à Silène ; ce nom, qui revient souvent, est toujours précédé de l'article ; etc. ;

b) quand il fait allusion à un culte local : 354,16 τὴν Ἀθηνᾶν, « votre Athéna », celle qu'on vénère chez vous ; sans doute aussi 446,6 : ἐν τῷ τοῦ Διὸς ; 7 : εἰς τὸ τῆς Δήμητρος, désignations qui doivent être familières aux habitants d'Antioche ;

c) quand il nomme un dieu par un de ses attributs, soit locaux : 207, 3 τοῦ Πυθίου ; voy. 257,26 ; 274,13 ; par contre, sans article : 309,12 ; 461,15 ; soit liturgiques : 447,20 τοῦ Καλλινίκου, épithète devenue le surnom, vraisemblablement de Héraclès, comme l'indique le contexte (22). En revanche 327,9-10 : Ξένιος δὲ ὑποδέχοιτο καὶ Φίλιος εὐνους, sans article, pour désigner Zeus ;

d) devant les noms de choses abstraites, par ex. de vertus ou de vices, divinisées : 71,23 τὴν Κακίαν ; voy. encore 257,19 : τὴν Εὐτέλειαν ; 297,4 : ἡ Ὀσιότης ξὺν τῇ Δίκῃ ; voy. encore 398, 16 ; 401,20 ; 422,15 : τὴν Τρυφὴν ; voy. encore 431,9 ; 423,23 : ἡ Τύχη ; voy. encore 446,6 ; 446,12. Mais 63,5 : Μοίρας καὶ Ἐρινύς ; 71,24 : πρὸς Ἀρετὴν, que Hertlein écrit : <τὴν> Ἀρετὴν.

IV. — Noms de contrées.

Ordinairement Julien les construit avec l'article ; ce qui est naturel, quand ce sont des noms de pays qui à l'origine étaient de simples adjectifs : 152,21 τῆς Ἑλλάδος ; 360,1 : τῆς Κελτίδος ; 13 : τῆς Βρετανίδος : à la vérité, le seul ms. important pour ce passage, V, écrit γῆς ; la correction est de Cobet, et s'impose ; mais il en est de même pour d'autres noms : 32,23 ἐπὶ τῇ (VM ; Bav. non consulté) Συρίᾳ ; voy. encore 33,3 ; 60,7, 12 : τῆς Ἰταλίας ; 152,21 : περὶ τὴν Θράκην

καὶ τὴν Ἰωνίαν ; voy. encore 318, 6 ; 360, 11 ; 399, 21 ; 412, 11 : τῆς Εὐρώπης ; voy. encore le même nom avec l'article : 20, 16 ; 35, 17 ; 37, 10 ; 137, 15, 27 ; 413, 10 ; d'ailleurs F. Blass, *art. citée*, p. 12, fait remarquer que ce nom a l'article, comme désignant une partie de ἡ γῆ ; voy. encore 467, 24 : τοῦ Πόντου ; 477, 1 : τῆς Αἰγύπτου. Et au pluriel 364, 13 : ἐν ταῖς Βρετανίαις ; mais 364, 18 : τῆς Γαλλῶν προδοσίας. Voy. aussi 257, 5 : τοῦ Ταρτάρου ; de même 385, 3, 5, 8 ; mais 398, 17 : εἰς Τάρταρον.

Exceptionnellement, les noms de pays se trouvent construits sans l'article : 32, 8 Γαλατία ; 10 : Ἰταλία καὶ Σικελία ; 413, 11 : Αἴγυπτον ; voy. encore 418, 23 ; 474, 24.

V. — Noms de villes.

Julien les construit ordinairement avec l'article : 27, 22 πρὸ τῶν Σιγγάρων ; 31, 11 : τὰ περὶ τὴν Πύλον ; 36, 12 : τῆς Ῥώμης ; 44, 20 : πρὸ τῆς Μύρσης ; voy. encore 60, 11 ; 153, 13 : τὰς Ἀθήνας ; 14 : οὐδὲ τὴν Σπάρτην οὐδὲ τὴν Κόρινθον ; 15 : τὸ Ἄργος ; 18 : (τὴν Πειρήνην δὲ αὐτὴν) ὁ Σικυῶν ἔχει καὶ οὐχ ἡ Κόρινθος ; 318, 5 : ἡ Καρχηδών ; 6 : τῆς Ῥώμης ; 352, 22 : περὶ τὸ Σίρμιον ; 364, 12 : περὶ τὴν Βίενναν ; voy. encore 354, 25 ; 368, 6 ; 389, 4 ; 402, 7 ; 418, 23, 24 ; 446, 8 ; voy. aussi 466, 14 ; 467, 4. De même 359, 19 : πόλιν τε ἀνέλαβον τὴν Ἀγριππίναν, « une ville, à savoir.... » ; cet usage de Julien ne concorde pas avec les Inscriptions ; voy. Meisterhans, § 86, 18 ; p. 226.

Parfois, quoique rarement, l'article fait défaut : 36, 4 Μεσσήνης καὶ Πύλου ; 40, 4 : Καρχηδόνα ; voy. encore 50, 16 ; 476, 19 : εἰς Χαλκίδα καὶ Ἱερὰν πόλιν ; mais voy. dans les Lettres de Julien : 518, 22 τῆς Ἱερᾶς πόλεως ; et comp. Meisterhans, *passage cité*.

VI. — Noms de fleuves.

Ordinairement dans Julien ils prennent l'article : 7, 23 ὑπὲρ τὸν Ἰστρον ; voy. encore 92, 21 ; 137, 17 ; 360, 8 ; 412, 16 ; 420, 22 ; 26, 11 : ὁ Τίγρης ; voy. encore 70, 22 ; 95, 6 ; 33, 14 : ὁ Μυγδόνιος ; voy. encore 79, 21 ; 33, 15 : ὁ Νεῖλος ; voy. encore

153,5 ; 43,11 : τὸν Ῥῆνον ; voy. encore 95,5 ; 166, 19 ; 359,10, 13,19 ; 360,15 ; 361,9, 11 ; 412,17 ; 434,2 ; 76,20 : ὁ Δραῶς ; voy. encore 125,6 ; 77,15 : τοῦ Σκαμάνδρου (d'ailleurs nommé plus haut, 76,21) ; 207,15,28 : τοῦ Τύβριδος ; 257, 7 : τὸν Κωκυτόν ; voy. encore 293,9 ; 399,13 ; 293,9 τὸν Ἀχέροντα.

Il y a pourtant quelques exceptions : 43,13 Ῥήνῳ ; il vient d'écrire (11) τὸν Ῥῆνον ; 71,3 : Ῥήνῳ ; 76,21 : Σκαμάνδρῳ (mais 77,15 : τοῦ Σκ.) ; 79,10 : Μυγδόνιος (comp. 79,21) ; 79,20 : Τίγρητα ; 95,10 : Τίγρητος καὶ Λύκου ; 11 : Ἡριδανοῦ ; 449,20 : Ἰστρου.

VII. — Noms de montagnes.

On en rencontre peu dans Julien, mais — sauf deux exceptions — ils sont toujours accompagnés de l'article : 43, 24 τῶν Ἀλπεων ; (voy. encore 91,14 ; 92,4, 16,18, 22) ; 101,9 : τὸν Ἀθῶ ; voy. encore 315,2 ; 136,19 : εἰς τὸν Ὀλυμπον (voy. encore 283,27 ; 383,7 : il s'agit du séjour des dieux) ; 312,11 : τὸν Ὑμηττόν ; 359,21 : τοῦ Βοσέγου (V, écrit Βαρσέγου qui ne peut se soutenir ; la correction est de Pétau) ; en revanche, sans l'article, 136,18 : ἐξ Ἑλικῶνος ; 303,6 : ἐν Ὀλύμπῳ.

VIII. — Noms d'îles ou presqu'îles.

Le plus souvent, ils sont accompagnés de l'article : 96,25 τῆς Ἰθάκης ; 145,25 : ἐν τῇ Σχερίᾳ ; 165,12 : τὴν Σάμον ; 13 : τὴν Εὐβοίαν, τὴν Πελοπόννησον ; 305,28 : ἡ Δῆλος ; 318,17 : τὴν Σάμον ; 18 : τὴν Εὐβοίαν. Mais d'autre part, 141,25 : ἐκ τε Ἰθάκης καὶ Σάμου καὶ Δουλικίου ; 186,18 : ἐν Κύπρῳ ; 452,5 : ἐν Ἰθάκῃ.

IX. — Noms de mers.

Ordinairement ils sont accompagnés de l'article ; ce qui est naturel, quand ils sont figurés par un adjectif, mais même dans les autres cas : 92,8 τὸν Ἰόνιον ; 16 : ἐπὶ τὸν Ἰόνιον ; 17 :

τὸν Τυρρηνόν ; 329,26 : τὸν Αἰγαῖον ἀναμετρήσαι καὶ τὸν Ἴόνιον ; 359,12 : τοῦ Ὠκεανοῦ ; voy. encore 438,15. D'autre part 65,9 : τὰς ἐντὸς Ὠκεανοῦ νήσους ; 207,13 : περαιωθεῖσα δὲ Αἰγαῖόν τε καὶ Ἴόνιον.

X. — Termès patronymiques.

Julien les construit avec l'article :

16,23 : τοὺς Πρακλείδας ; 35,5 : τοὺς Ἀλωάδας ; 64,11 : τῶν Πελοπιδῶν ; 66,17 : τοῖς Ὀμηρίδαις ; 95,2 : τῶν Πριαμιδῶν ; 104,10-11 : τοῖς Πελοπίδαις ἢ τοῖς Πρακλείδαις ; 15 : τοὺς Πελοπίδας ; 199,20-21 : οἱ Πρωμυλίδαι τε καὶ Αἰνεάδαι ; 230,26 : τῶν Ἀσκληπιιδῶν. Il n'y a à cet usage qu'une seule exception : 64,24 τῆς Πελοπιδῶν οἰκίας, et d'autant plus étrange que le mot vient d'être cité : 64,11 τῆς τῶν Πελοπιδῶν οἰκίας.

XI. — Noms de fêtes.

Julien les construit le plus souvent avec l'article : 203,1 τοῖς Κρονίοις ; 2 : τὰ Ἠλεία (Cobet, voy. *Mnémos.*, 1859, p. 375 : ἡλεία mss. ; ἡλία *vulgate* ; c'est cette dernière conjecture qu'on trouve dans le *Thes.*, Bailly) ; 204,7 : τὰ Κρόνια ; 219,26 : τὰ Ἰλάρια ; 226,14 : ἄχρι τῶν Ἰλαρίων ; 394,15 : τὰ Κρόνια ; 459,7 : ἐν τοῖς Διονυσίοις ; 468,8 : τοῦ Μαιουμᾶ. Mais, sans article : 218,21 Ἰλάρια ; 275,1-2 : καὶ Ἰσθμίοις καὶ Παναθηναίοις. Quant à 393,3 : ἔστι γὰρ Κρόνια, l'absence d'article s'explique par le fait que le mot semble ici attribut.

5. PLACE DE L'ARTICLE.

1. Quand l'adjectif est construit comme épithète, l'article, s'il y a lieu de l'exprimer, précède toujours immédiatement l'adjectif. Dans ce cas, trois constructions sont possibles :

- 1) l'épithète précède le substantif ;
- 2) le substantif précède l'épithète, et est construit lui-même avec l'article ;

3) le substantif précède l'épithète, et est construit sans l'article.

Dans le premier cas, c'est sur l'épithète qu'on veut porter l'attention : 477,5 ὁ βοιώτιος ποιητής ; dans les deux autres cas, c'est le substantif qu'on veut mettre en relief, avec cette différence pourtant que si le substantif est précédé de l'article, on veut indiquer par là qu'il s'agit d'un objet déterminé, ou mentionné antérieurement, ou connu, auquel on ajoute une détermination nouvelle : 18,1 ἐξελαύνοντες γὰρ τῶν οἰκιῶν οἱ γονεῖς τοὺς παῖδας ἐπέταττον εὐπορεῖν διὰ τῶν πόνων τῶν πρὸς τὴν χρείαν ἀναγκαίων ; τῶν... ἀναγκαίων précise encore la nature des πόνων, qui sont déjà déterminés par le contexte ; tandis que si le substantif qui précède l'épithète accompagnée de l'article, n'est pas précédé lui-même de l'article, on veut exprimer un objet qui, considéré isolément, est d'abord indéterminé, et que l'on précise ensuite par une détermination : 8,22 κοινωνίαν γὰρ τὴν καλλίστην τοῖς αὐτῶν πασι ἐπινοήσαντες τῶν σῶν πατέρων τοὺς γάμους ἤρμωσαν ; voy. encore, 16,15 ; 16,22 ; 112,21 ; 152,7 etc.

R. I. Les mots qui déterminent l'adjectif-épithète se placent ordinairement chez Julien entre l'adjectif et le substantif :

104,13 : αὐτὸς δὲ ἐπὶ τὴν ἐναντίαν τοῦ βίου ῥοπὴν κατηνέχθη ; voy. encore 132,23 ; 158,4 ; 169,11 ; 173,5,6 ; 175,4 ; 194,23, etc. ;

plus rarement entre l'article et l'adjectif :

175,13 : τῆς ἐν τοῖς πλανωμένοις μέσης τάξεως.

Quant aux mots qui, en plus de l'adjectif-épithète, se rapportent au substantif, leur place est variée ; on les met :

ou bien entre l'article et l'adjectif : 171,18 τὴν ἐν αὐτῇ μένουσαν πρωτοεργὸν εὐσίαν ; voy. 181,22 ; 187,3 etc. ;

ou bien entre l'adjectif et le substantif : 170,18 τῆς ἀνθρωπίνης ἐν τῷ δύνανθαι φράζειν δυνάμει ; voy. 171,15 ; 174,21 etc. ; dans un cas comme celui de 194,23 : καταστησαμένη τὴν πολιτικὴν διὰ σοφίας κοινωνίαν, la locution prépositive dépend du participe ;

ou encore partie entre l'article et l'adjectif, partie entre l'adjectif et le substantif : 174, 20 τὰ ὑπὲρ τὸν οὐρανὸν ἀφανῆ καὶ θεῖα νοερῶν θεῶν γέννη.

R. II. Quand le substantif déterminé par un pronom démonstratif est accompagné d'une épithète, cette épithète prend l'article ; et le pronom :

1) ou bien est intercalé entre l'épithète et le substantif ; c'est la construction de beaucoup la plus fréquente chez Julien :

107,20 τῆς καλῆς ταύτης καὶ θεοφιλοῦς ἐπωνυμίας ; voy. 131,17 ; 141,16 ; 153,17 ; 163,9 ; 171,3 ; voy. encore 49,20 ; 103,16 ; 172,19 ; 434,21 ;

2) ou bien se trouve rejeté devant l'épithète, suivie elle-même du substantif ; cette construction est relativement rare : 189,10 ταύτην τὴν διαιώνιον φύσιν ; voy. 405,16 ; 418,20 ; 470,7 ;

2. Ce qui vient d'être dit de l'adjectif-épithète, s'applique également à ce qui en tient lieu, suivant les cas, c.-à-d. à l'adverbe, au participe, aux locutions prépositives :

A. Pour l'adverbe, voy. par exemple 25,2 ; 25,13 ; 165,9 ; 476,19-20 etc. ;

B. Pour le participe, voy. par ex. 25,1 ; 32,15 ; 149,13 ; 312,10 ; 426,14 etc. ;

R. I. Quand le participe-épithète est accompagné lui-même d'une détermination, il y a lieu de distinguer plusieurs constructions qui, dans Julien, se ramènent toutes à l'une des formes qui suivent (comp. Kühner-G., § 464,8 ; I, pp. 623 suiv.) :

1) 413, 23 τὰς ὑπὸ τῶν οἰκείων πολιτῶν κεκαυμένας πόλεις ; ainsi 77,22 ; 113, 15 ; 123, 1 ; c'est la construction la plus fréquente ;

2) τὰς πόλεις τὰς κεκαυμένας ὑπὸ τῶν οἰκείων πολιτῶν : ainsi 426,14 ;

3) τὰς πόλεις τὰς ὑπὸ τῶν οἰκείων πολιτῶν κεκαυμένας ; ainsi 312,11 ; 146, 14 etc. ;

4) τὰς κεκαυμέναις ὑπὸ τῶν οἰκείων πολιτῶν πόλεις ; ainsi 104,18 ; 403,14 ;

5) τὰς κεκαυμέναις πόλεις ὑπὸ τῶν οἰκείων πολιτῶν ; ainsi 160,2 ; 321,11 ;

6) τὰς ὑπὸ τῶν οἰκείων πολιτῶν πόλεις κεκαυμέναις ; ainsi 135,17 ; 163,11 ; 166,17 ; 186,10-11 ; C 188,1.

On voit donc comment il faut comprendre une phrase comme celle-ci : 172, 19-20 ἀλλὰ καὶ τρίτος ὁ φαινόμενος οὐτοσί διςκος ἐναργῶς αἰτιός ἐστι τοῖς αἰσθητοῖς τῆς σωτηρίας ; d'après ce qui vient d'être dit, τρίτος ne saurait dépendre du participe φαινόμενος ; il a la valeur d'un attribut, sans doute, mais qui doit être construit par ex. après αἰτιος, « est cause, lui troisième » = en troisième lieu.

R. II. S'il y a deux ou plusieurs déterminations dépendant du participe, il y a plusieurs cas à considérer :

1) l'ensemble de ces déterminations précède ou suit immédiatement le participe : c'est la construction la plus ordinaire chez Julien :

71,11 : τῆς οἰκοθεν αὐτοῦ ξυνεπομένης στρατιᾶς ; voy. 412,9 ; 417,10 ; 420,20 ; 324,18 ; 417,14 ;

2) ou bien l'une des déterminations se place entre l'article et le substantif, et l'autre immédiatement avant ou après le participe : 135,17 τὰ πρὸς ἀλλήλους ἐγκλήματα τοῖς πολίταις ἀναφυόμενα ; ici la comparaison avec Xénophon, *Cyr.*, 1,2,6 nous montre que πρὸς ἀλλήλους qui pourrait, à la rigueur, se rattacher à τὰ ἐγκλήματα dépend en réalité du participe ; voy. encore 166,17 etc.

3) ou bien l'une des déterminations se place devant le participe, et l'autre après lui :

181,14 : τὴν ἀφ' Ἡλίου καθήκουσαν εἰς τὸν κόσμον δημιουργίαν.

Enfin si le substantif est lui-même accompagné d'une détermination, Julien intercale volontiers le participe entre le substantif et cette détermination : 64,8 τὰ ξύμπασι ποιηθέντα τοῖς ἡμιθέοις ἐγκώμια ; voy. encore 115, 22.

R. III. Quand l'expression ὁ λεγόμενος, « ce qu'on nomme », est construite avec un substantif et un adjectif, Julien place cet

adjectif entre le participe que précède immédiatement l'article, et le substantif :

441, 17 : τὸ λεγόμενον ὑπὸ τῶν ἀγεννεστάτων σῶφρον τοῦτι ψυχάριον ;

451, 5 : ἡ λεγομένη Μυκόνιος ἀγροικία τε καὶ ἀμαθία .

Cette expression ne doit pas être confondue avec cette autre : « τὸ λεγόμενον », qui est un accusatif adverbial : voy. 353, 25 ; et comp. Krüger, § 46, 3, 5 ; p. 17.

C. Pour les locutions prépositives, voy. par exemple 65, 8 : τὰς ἐντὸς Ὀκεανοῦ νήσους etc.

Il y a pourtant quelques constructions qui échappent à cette règle ; dans ce cas, la locution prépositive n'est pas accompagnée de l'article ; c'est ce qui arrive avec les substantifs verbaux qui indiquent une action, parfois un état, et aussi, bien que plus rarement, avec d'autres substantifs. Chez Julien, dans tous les cas de ce genre, le substantif n'est accompagné d'aucune autre détermination ; voy. Riem.-G., § 702, 5 R. I ; p. 800 ; Kühner-G., § 464, 1 ; I, pp. 615 suiv. ; ainsi :

7, 22 τῶν ἀγώνων πρὸς τοὺς ὑπὲρ τὸν Ἰστρον οἰκοῦντας βαρβάρους ἀναμιμνήσκοντα, où Hertlein écrit à tort : ἀγώνων <τῶν> ; voy. nos *Rem.* ;

96, 7 : ὑπὲρ τῶν ἔργων μόνον ἀκούοντες καὶ τῶν κατορθωμάτων ἐς τὸν πόλεμον ; la correction de Hertlein : κατορθωμάτων <τῶν> serait séduisante, si elle était utile ; voy. nos *Rem.* ;

97, 21 : τὸ δὲ ἐφ' ἐκάστη συνόδῳ τὰς δημηγορίας ἐκλέγειν ἐς τὰ στρατόπεδα, où Reiske et Hertlein écrivent sans raison <τὰς> ἐς τὰ στρατόπεδα ; voy. nos *Rem.*

Même construction avec des substantifs signifiant un *état* : 479, 14 πρὸς τοὺς τοιοῦτους ἢ πρότης ; cette leçon est autorisée par les meilleurs mss. (=VMbF). Des commentateurs ont voulu corriger ὅτι πρὸς : ὅτι <ἢ> πρὸς Pétau ; ὅτι πρὸς τοὺς τοιοῦτους ἢ : ὅτι ἢ πρὸς τοὺς τοιοῦτους Mart., Spanheim. Assurément la construction est bizarre, mais non anormale ; voy. des exemples dans Kühner-G., *page citée* ;

enfin même construction avec des substantifs qui n'indiquent ni une action ni un état :

28, 13 : κατὰμαθὼν τὸ πλῆθος ἐν τάξει ; c'est dans ce sens du moins que nous croyons devoir interpréter cette expression, ἐν τάξει déterminant τὸ πλῆθος ; construction qui n'est pas sans exemples ; voy. Kühner-G., *même passage* ; 14, 20-21 : ἐν μὲν δὴ τούτοις σοι πρὸς ἀνδρείαν ὑπῆρχε μελέτη, que Schäfer dans son édition écrit : σοι <ή> πρὸς ;

420, 22 : μόνος ὑπὲρ τὸν Ἰστρον ἐτόλμησα προσλαβεῖν ἔθνη, que Sylburg et Reiske écrivent : <τὰ> ὑπὲρ ; voy. p. 192.

3. La place occupée par les déterminations qui accompagnent le participe, l'infinitif, l'adjectif employés substantivement, dépend moins d'une règle fixe, que de l'intention de l'écrivain, des nuances de sa pensée, de l'harmonie de la phrase :

1) La détermination est enclavée tout entière entre l'article et le mot déterminé ; c'est la construction la plus naturelle, mais dans Julien ce n'est pas la plus fréquente :

15, 3 : τὸν δὲ πρὸς τοσαύτην ἡγεμονίαν τρεφόμενον ; voy. 17, 16 ; 65, 9 ; 81, 15 ; 315, 7 ;

82, 1 : τοῦ πρόσω χωρεῖν ; voy. 120, 11 ; 317, 8 ; 404, 1 ; 416, 10 ;

201, 19 : τὸ τοῦ χειμῶνος ἀηδές ;

2) la détermination suit le mot déterminé ; c'est la construction la plus commune chez Julien :

63, 25 : τὰ προσόντα σοι ; voy. encore 73, 24 ; 110, 27 : τὸν οὐκ ἀμυνόμενον ἔτι κτείνειν, οὐ ἔτι détermine le participe ; 123, 26 ; 323, 19 ; 451, 12 ; 479, 4 ;

1, 15 : τὸ θαρσεῖν ἐν δίκῃ ; voy. 74, 6 ; 129, 4 ; 132, 27 ; 151, 9 ; 317, 9 ; 326, 18 ; c'est la construction ordinaire avec τὸ δοκεῖν : 4, 20 τῷ δοκεῖν ποιεῖσθαι πρὸς χάριν τὴν εὐφημίαν ; voy. encore 80, 17 ; 131, 19 ; 132, 20 ; 147, 16, 17 ; 316, 18 ; en revanche 134, 2 : ἐκ τοῦ κολακεύειν δοκεῖν ;

71, 3 : Γερμανῶν τε οἱ πρόσκοιτοί τῃ καὶ τῇ θαλάττῃ τῇ πρὸς ἐσπέραν ; voy. 318, 21 ;

3) la détermination est composée de plusieurs mots qui se placent de chaque côté du mot déterminé, sans autre règle que l'intention de l'auteur :

66, 27 : τῶν ὑπὸ τῆς Ὀμηρικῆς ὑμνουμένων σειρήνης ; voy. 95, 23 ; 101, 6 ; 129, 2 ; 178, 5 ; 315, 3 ;

82, 13 : (τὴν ἐλπίδα) τοῦ κατ' ἄκρας αἰρήσειν τὴν πόλιν ; voy. 90, 9 ; 125, 22 ; 159, 11 ; 322, 23 ;

180, 24 : συνέχουσα τὸ φύσει σκεδαστὸν αὐτῶν ;

4) construction plus rare : le complément, direct ou indirect, est rejeté avant l'article, pour mettre l'idée davantage en relief :

160, 20 : λόγων γὰρ ἀστείων καὶ παντοδαπῶν θησαυροῦς τὸν ἐν ταῖς βίβλοις δεξάμενον ; voy. 316, 15 ; 343, 6.

4. Quand un substantif avec l'article, est accompagné d'un génitif possessif, Julien le construit, par rapport à l'article, de quatre façons différentes, bien que dans des proportions très inégales :

1) le génitif possessif est enclavé entre l'article et le substantif dont il dépend ; c'est la construction la plus naturelle, et de beaucoup la plus fréquente : 18, 23 τὴν τοῦ σώματος καρτερίαν, etc. ;

2) le génitif possessif est placé à la suite du substantif dont il dépend ; construction fréquente également : 15, 17 τὴν ὥραν τοῦ θέρους etc. ;

3) le génitif possessif se trouve rejeté devant le substantif : l'auteur veut le mettre en relief ; cette construction est plus rare. Mais on en trouve un certain nombre d'exemples dans Julien :

14, 28 : πολλῶν ἀνθρώπων τὸν νοῦν καταγνῶναι ; voy. encore 32, 3 ; 33, 12 ; 39, 9 ; 331, 5 ; 332, 7 ; 405, 6 ; 419, 15 ; 459, 20 : κολάζειν τῶν νέων τὸ ἀκόλαστον, « refréner chez les jeunes gens ce qui est rebelle au frein » ; 459, 22 : ἀποθραύειν τῆς ἐλευθερίας τὸ κεφάλαιον, « briser, de la liberté, ce qui en est l'essentiel » ;

4) l'article est placé après le substantif, et suivi immédiatement du génitif ; construction très rare chez Julien : 427, 4 τόλμαν μὲν αὐτῷ δοῦναι τὴν Καίσαρος, δεινότητα δὲ τὴν Πομπηίου.

On peut se faire une idée assez exacte de l'emploi que Julien a fait respectivement de ces diverses constructions d'après l'usage qu'il applique dans les *Césars* ; nous prenons pour

exemple les *Césars*, parce que la construction du génitif possessif y est presque toujours très simple : à part 5 exemples, ni le substantif ni le génitif ne sont accompagnés de déterminations. Or sur 44 cas, on trouve respectivement, dans l'ordre qui vient d'être suivi, les proportions de 26 : 12 : 2 : 4.

R. Ces remarques s'appliquent aux constructions les plus simples, celles où ni le substantif ni le génitif ne sont accompagnés de déterminations. Il y a lieu d'y ajouter des précisions pour le cas où l'auteur adjoint des déterminations soit au génitif, soit au substantif dont ce génitif dépend. Il y a 3 cas à considérer :

a) le substantif dont dépend le génitif est accompagné d'une autre détermination. Julien, dans ce cas, place cette détermination immédiatement après l'article joint à ce substantif ; c'est de beaucoup la construction la plus fréquente :

16, 26 : τὰ παρὰ τῶν νόμων τῆς ἀρετῆς γυμνάσια; voy. encore 123, 22 ; 169, 11 ; 178, 17 ; 180, 20 ; 192, 24 ; 195, 19 ; 314, 19, etc. ;

parfois, bien que rarement, la détermination se trouve placée immédiatement devant le substantif :

167, 2 : ἡ τῶν χρημάτων ἐλευθέριος δαπάνη; voy. 174, 1 ; 186, 17 ;

b) le génitif est accompagné d'une détermination ; dans ce cas, la détermination se place entre l'article et le génitif déterminé par cet article, à moins que cette construction ne soit grammaticalement impossible :

12, 1 : τοῦ τῆς ἡμετέρας οἰκιστοῦ πόλεως ; 191, 10 : ὁ τῆς ὑπὲρ γῆν ἡλίου πορείας χρόνος ; 414, 26 : ἡ τῶν τότε ὑπάτων μαλακία ; mais 20, 12 : τὴν προαίρεσιν τοῦ βίου παντός ; 401, 15 : τὸ μέγεθος αὐτοῦ τῆς ἀρετῆς ;

c) le substantif et le génitif, qui en dépend, sont accompagnés chacun d'une détermination. Dans ce cas, la détermination du génitif se place habituellement entre le génitif et l'article qui le détermine, et celle du substantif se place immédiatement devant le substantif :

12, 22 : τῶν τῆς παλίστρας κατειληφόντων τὴν θουλουμένην εὐεξίαν ; voy. encore 180, 3, 17 ; 188, 4 ; 192, 17.

Dans le cas de 181, 8 : τὴν τοῦ βασιλέως οὐσίαν αὐθυπόστατον Ἡλίου, αὐθυπόστατον doit être considéré comme épithète ; voy. Kühner-G., § 464, 7 e ; I, p. 622 ; et dans celui de 404, 16 : τὰ πρωτεῖα κατὰ τὴν φιλοσοφίαν ἀπηνέγκαστο τῶν καθ' ἑαυτὸν ἀνθρώπων, le complément déterminatif : κατὰ τὴν φιλοσοφίαν peut dépendre aussi bien du substantif τὰ πρωτεῖα que du verbe ἀπηνέγκαστο ; mais ce génitif est plutôt partitif ; voy. p. 65.

5. Quand un substantif ou un mot pris substantivement, déterminé par l'article, est construit en liaison avec un génitif partitif, Julien le place parfois, conformément à l'usage classique, à la suite de ce génitif ; voy. Riem.-G., § 110, 3, n. 2 ; p. 122, et Koch, § 72, 8 a, R. III ; p. 244 : 14, 23 τῶν πολιτῶν οἱ κρᾶτιστοι ; 16, 24 : τῶν βαρβάρων οἱ Καρχηδόνιοι ; mais il vient d'écrire 16, 21 : Λακεδαιμόνιοι τῶν Ἑλλήνων ; voy. encore 65, 7 ; 399, 22 ; 413, 10 etc.

Mais Julien très souvent s'écarte de cet usage ; c'est ainsi que le génitif partitif :

1) très souvent suit le mot dont il dépend : 28, 23 τῷ πιστοτάτῳ τῶν φίλων ; 82, 7 : τὸ διερρηγμένον τοῦ τείχους ; 176, 11 : οἱ πρεσβύτατοι τῶν ποιητῶν ; 295, 15 : οἱ φαῦλοι τῶν ἱατρῶν ; comp. 435, 18 : οἱ καλοὶ τῶν παίδων ; 458, 19 : αἱ πλατεῖαι τῶν ὁδῶν ; 472, 19 : οἱ γενναῖοι τῶν ἵππων ; voy. encore 415, 2 ; 423, 4 ; 462, 13 ; 466, 18 ; 476, 6 ;

2) et même se trouve enclavé parfois entre ce mot et l'article qui le détermine : 16, 15 ἀρχῇ τῇ πασῶν ἀρίστη ; 37, 20 : τῷ πάντων ἀνθρώπων ἀνοσιωτάτῳ ; 457, 20 : οἱ τῶν Ἑλλήνων σοφοί, « les sages d'entre les Grecs ».

6. Le génitif du pronom réfléchi se construit ordinairement comme l'adjectif épithète :

348, 24 : ἄρξομαι δὲ ἀπὸ τῶν προγόνων πρῶτον τῶν ἑμαυτοῦ ; voy. encore 350, 9 ; 457, 6 ; de même avec le réfléchi simple : 24, 26 μετὰ τοῦ σφῶν ἄρχοντος ; voy. 106, 18 ; et après un adjectif épithète : 22, 7 τὸν μὲν παλαιὸν σφῶν ἡγεμόνα ποθεῖν ἐχβοῶντες ; 92, 13 : τὰ μὲν ἀρχαῖα σφῶν ὀνόματα σφῆζειν οὐ διεκώλυσεν.

Mais il arrive que Julien ne se conforme pas à cette règle ; ainsi : 196, 3 *περὶ τὴν ἀμέριστον οὐσίαν ἑαυτοῦ* ; 399, 19 : *τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ* ; quant à 190, 13 : *ὅ τε ὅλος οὐρανὸς αὐτῷ κατὰ πάντα συναρμολόγμενος ἑαυτοῦ τὰ μέρη*, on peut expliquer la place du réfléchi, en disant que Julien le traite à la façon d'un génitif partitif ; voy. Krüger, § 47, 9, A. 17 ; p. 40 ; voy. aussi dans *Bulletin des Humanistes français, nouv. série*, n° 2, 19 mars 1899 et 26 avril 1900, un article de Am. Hauvette, qui en réalité n'admet point d'exceptions à la règle classique, ou plutôt s'efforce de les expliquer par des raisons étrangères à cette règle (pp. 33-35) ;

de même avec le réfléchi simple :

16, 25 : *τῆς ἀρίστης ἐπιμελείας τὸν ἄρχοντα σφῶν ἡΐσιον* ; 118, 4 : *τροφὴν ἀποΐσουσι τοῖς φύλαξι καὶ ἐπικούροις σφῶν*.

7. Le génitif du pronom démonstratif se construit habituellement comme l'adjectif épithète, et se place entre l'article et le nom, ou bien après le nom avec répétition de l'article ; Julien se conforme habituellement à cet usage : voy. par ex. 150, 19 ; 174, 23 ; 350, 15 etc. Il y a quelques cas pourtant où il s'en écarte ; les voici :

3, 2 : *ἀρκεῖν ᾤθησαν, εἰ τούτων* (scil. τῶν πράξεων) *τῆς ἀξίας μὴ διαμάρτευσιν* ; voy. encore 160, 17 ; 299, 10 ; 303, 11 ; 413, 22. Quant à 413, 11 : *ὃς μικροῦ συμπεσοῦσιν τὴν τούτου πόλιν ἀνέστησεν*, il n'y aurait rien à en dire si l'éditeur ne faisait point passer ici la leçon de M. Aug. avant celle de V. Bay. En raison de l'importance de ces derniers manuscrits, surtout de V, nous croyons devoir proposer la correction : *τὴν πόλιν <τὴν> τούτου* ; voy. nos *Rem.*

Il semble que ces constructions exceptionnelles aient pour but de mettre l'idée exprimée par le pronom, en relief ; l'intention apparaît encore plus nettement à 401, 7 : *τούτου τὰ περὶ τὸν υἱὸν καὶ τὴν γυναῖκα πολυπραγμονῶν ἀμαρτήματα*. Dans le cas de 475, 8 : *ὅμεις δ' ἐκείνων μὲν οὐ τοὺς δυναμένους εἴλεσθε*, la place du pronom démonstratif peut s'expliquer par le sens de ce génitif, qui est partitif. Celui de 369, 19 est différent : *εἰ τῷ πλήθει χρητήτειν, οὐκ ἐκείνου τὸ ἔργον ἀλλὰ τῆς πολυχειρίας*

ἐστίν; ici ἐκείνου est un génitif attribut. Voy. dans *Bulletin des Humanistes français, nouv. série*, n° 2, l'article cité. L'auteur tâche de justifier les exceptions qui se présentent et qui pour lui ne sont qu'apparentes. Il estime qu'il y a lieu ordinairement de corriger le texte; et si la correction est impossible, il explique la place du pronom par une intention spéciale de l'écrivain (comp. *Rev. Philol.*, 1881, p. 163, une remarque de Riemann): par ex. la nécessité de mettre le pronom en évidence, au début d'une proposition principale, etc.

8. Le génitif du pronom personnel dépendant d'un substantif accompagné de l'article, se construit ordinairement comme le génitif partitif, c.-à-d. qu'il n'est pas enclavé entre ce substantif et l'article. Julien d'ailleurs le place indifféremment avant l'article ou après le substantif: voy. par ex. 170, 10; 195, 8 etc.

Toutefois le pronom personnel peut être, et même, dans Julien, est ordinairement enclavé entre l'article et le substantif, quand ce substantif est accompagné d'une autre détermination, adjectif-épithète, ou préposition suivie de son régime. Et dans ce cas, le génitif du pronom personnel suit immédiatement cette détermination; comp. *Riem.-G.*, § 102, R. III; p. 111 :

141, 20 : ἐπειδὴ τὸ χρεὼν τὸν κουρίδιον αὐτῆς ἀνδρα κατέβαλε; 187, 23 : τοσαῦτα μὲν ὑπὲρ τῶν προκοσμίων αὐτοῦ δυνάμεων; voy. 189, 5; 191, 6, 11; 223, 6; 303, 25; 362, 11; 368, 16; 472, 13. Toutefois 172, 8 : ὑποστὰς αὐτοῦ περὶ τὴν μόνιμον οὐσίαν, le génitif du pronom personnel se trouve rejeté devant l'article, sans doute par emphase. En revanche, Julien enclave entre l'article et le substantif, le génitif du pronom personnel accompagné d'une apposition : 373, 12 ἡ δὲ ἡμῶν τῶν κεκτημένων ἀπληστία, etc.

Les infractions à cette règle sont extrêmement rares, et souvent plus apparentes que réelles, et d'ailleurs elles n'intéresseraient que le pronom de la 3^e personne. Dans la presque totalité des cas, on peut les expliquer par une accentuation défectueuse, due à la négligence ou à l'ignorance du copiste,

le pronom personnel ayant pris de ce fait la place qui revenait au pronom réfléchi. Ainsi :

3, 7 : τὴν αὐτῶν γνώμην ; αὐτῶν leçon de VM est écrit αὐτῶν par Schäfer, Hertlein ; voy. encore 8, 23 ; 46, 9 ; 65, 21 etc., tous exemples où l'on peut sans difficulté écrire αὐτοῦ, αὐτῶν ; comp. Kühner-G., § 464, 4, A. 2 ; I, pp. 619 suiv.

Il reste deux cas qui, dans le texte de Hertlein sont en désaccord avec cette règle ; l'un 369, 23 : ὑπὸ τῶν αὐτοῦ στρατοπέδων, exemple qui a échappé à la sagacité de tous les éditeurs, et où nous écrivons αὐτοῦ (voy. nos *Rem.*).

Quant au second, 382, 21 : τὸ ἐπιτάγμα τῶν αὐτοῦ λόγων, il est rebelle à toute correction. Il faut bien admettre que Julien a enclavé ici un génitif du pronom personnel entre l'article et le substantif. Ce qui fait, qu'au total plusieurs des déductions précédentes deviennent caduques, et qu'on ne saurait être tout à fait affirmatif sur l'usage suivi par Julien dans la construction de ce génitif. Sur ces exceptions, voy. dans *Bulletin des Humanistes français, nouv. série*, n° 2, l'article cité.

9. Quand un nom propre est accompagné d'une apposition, la place de l'article peut varier suivant qu'il s'agit d'un nom propre de personne ou de peuple, d'un nom de divinité ou d'un nom de fleuve :

1) L'apposition à un nom propre de personne prend l'article, quand elle a pour but de distinguer la personne d'une autre personne du même nom, ou bien de mettre en évidence une de ses qualités les plus connues, ou un des caractères qui la distinguent de toute autre personne ; elle peut précéder le nom propre, ou le suivre :

a) l'apposition précède le nom propre, quand l'auteur veut appuyer avec une insistance particulière sur l'idée exprimée par l'apposition ; comp. Kühner-G., § 406, 2 ; I, p. 282 :

273, 4 : τοῦ μαθητοῦ Φιλίσκου ; 399, 2 : τῶν ἀπελευθέρων Ναρκίσσου καὶ Πάλλαντος ; voy. encore 399, 4 ; 402, 9 ; 404, 24 ; 418, 25 ; 425, 8 ; 462, 4.

L'article se trouve parfois répété devant le nom propre, mais rarement, et pour le mettre en relief : 273, 3 τοῦ διδασκά-

λου τοῦ Διογένους; comp. ce qui suit immédiatement : τοῦ μαθη-
τοῦ Φιλίσκου;

b) l'apposition suit parfois le nom propre :

429, 19 : Ἀχιλλέως τοῦ θεοῦ; voy. encore 141, 15; 363, 19;
415, 9; 433, 3; 433, 5; 441, 7, 8; 462, 22.

Le nom propre de personne n'est précédé lui-même de l'article, que quand il s'agit d'un personnage particulièrement connu :

339, 20 : τὸν Σόλωνα τὸν σοφόν; 347, 1 : τὸν Ἀριστείδην τὸν δίκαιον.

Dans une phrase comme 20, 27 : τῶν μὲν παλαιῶν τί χρὴ νῦν ὑπομιμνήσκειν Ἀντωνίου καὶ Κράσσου, στρατηγῶν αὐτοκρατόρων, il semble qu'on ne peut considérer τῶν παλαιῶν comme un génitif partitif, mais plutôt comme une épithète se rapportant à Ἀντωνίου καὶ Κράσσου; d'ailleurs Pétau traduit : « quid hic ego priscos illos percenseam, Antonium et Crassum, summa ac plena potestate praeditos imperatores? » D'autre part, on peut croire que l'article qui précède l'épithète supplée celui qu'on attendrait devant l'apposition, par analogie avec ce qu'on lit dans Kühner-G., § 462, A. 1; I, p. 601 (*en haut*).

On notera que l'article manque devant l'apposition, quand on ne veut pas en faire un caractère distinctif de la personne : 401, 24 ὁ Σεβήρος, ἀνὴρ πικρίας γέμων κολαστικός; voy. 362, 25; 402, 7; 450, 23.

Ce qui vient d'être dit de l'apposition à un nom de personne, s'applique à un nom de peuple; voy. par ex. 290, 10; 416, 23; 452, 8; 474, 24.

2) Quand il y a une apposition jointe à un nom propre de divinité, Julien emploie ordinairement l'article, et le plus souvent il met l'article devant l'apposition, et celle-ci devant le nom propre :

194 7 : ὁ βασιλεὺς Ἀπόλλων; voy. 399, 9; 218, 20 : τοῦ θεοῦ Γάλλου; voy. encore 231, 24; 372, 27; 374, 24; 375, 3; 399, 19; 400, 15; 407, 18; 432, 2; 467, 5; en revanche : 212, 6 ὁ Ἄττις θεός;

c'est notamment la construction qu'il emploie pour désigner

Hélios; voy. surtout le Disc. IV. Quand il le présente sans aucune apposition, il omet généralement l'article (voy. plus haut, p. 210). Quand il y a une apposition, elle précède le nom du dieu :

ὁ βασιλεὺς Ἡλίου : 168, 8 ; 179, 17 ; 180, 3, 17 ; 181, 1, 8, 18 ; 182, 4 ; 186, 15 ; 193, 16 ; 195, 6 ; 196, 13 ; 197, 1 ; 202, 9. Mais 183, 23 : βασιλεὺς Ἡλίου, que nous croyons devoir corriger <δ> βασιλεὺς Ἡλίου ; voy. nos *Rem.*

ὁ βασιλεὺς τῶν ὅλων Ἡλίου : 178, 23 ; 188, 21, 27 ; 189, 12 ; 194, 11 ; 200, 25 ; 203, 5 ; 205, 7 ; comp. 289, 10 : τοῦ κοινῆ πάντων βασιλέως Ἡλίου ;

ὁ μέγας Ἡλίου : 172, 22 ; 182, 16 ; 204, 13 ; 216, 24 ; 397, 9 ; 466, 23. De même 288, 10 : τὸν ἐμὸν δεσπότην Ἡλίον.

Quant à 171, 20 : Ἡλίον θεὸν μέγιστον ἀνέφηνεν, peut-être y a-t-il lieu de considérer cette expression comme une sorte de locution toute faite, de formule rituelle, au même titre que 202, 26 : τὴν ἑορτὴν Ἡλίῳ καταφημίσαντες ἀνικήτω, « soli invicto ».

Parfois, bien que rarement, l'article se trouve exprimé aussi devant le nom propre : 200, 23 διὰ τῆς Ἀθηνᾶς τῆς Προνοίας ; 298, 5 ; 396, 14 ; 399, 23 ; 417, 20.

Parfois aussi, il n'y a d'article ni devant le nom propre, ni devant l'apposition : 193, 14 Ἀθηνᾶ Προνοία ; au contraire 284, 23 et 298, 13 : τῆς Προνοίας Ἀθηνᾶς ; voy. encore 202, 26 ; 446, 11, 13 ; 473, 6, à rapprocher de 123, 9 et 165, 23.

En dehors de ces cas, si l'article fait défaut, c'est que le qualificatif a une valeur attributive : 396, 13 ὁ Σειληνὸς ἐρωτικῶς ἔχειν μοι δοκῶν τοῦ Διονύσου καλοῦ καὶ νέου, « pour sa beauté et sa jeunesse » ; voy. encore 374, 22 ; 375, 10. Sur ces divers points, voy. Krüger, § 50, 7, A. 10 ; p. 109 : Kühner-G., § 462, A. 1 ; I, p. 601. Julien s'écarte sensiblement de l'usage classique.

3) Il y a lieu de faire une remarque du même genre à propos de l'apposition à un nom de fleuve. D'après Krüger, *passage cité*, A. 1, il est presque de règle de placer le nom propre de fleuve entre l'article et le terme générique qui sert d'ap-

position. On trouve des exemples de cette construction dans Julien :

214, 11 : τὸν Γάλλον ποταμόν ; 417, 9 : τὸν Τίγρητα ποταμόν : à noter que τὸν Τίγρητα est la leçon de VM, et que Aug. Bav. écrivent Τίγρητα. Mais on trouve 214, 6 : παρὰ Γάλλου ποταμοῦ ταῖς δίναις ; ici on peut expliquer jusqu'à un certain point le manque d'article, en disant que Julien présente le fleuve, comme n'étant pas bien connu : « un certain fleuve, du nom de Gallos » ; d'autant que Julien emploie l'article, en nommant ce fleuve pour la deuxième fois (214, 11). Voy. à ce sujet quelques considérations de Kühner-G., § 462 a ; I, p. 599.

En revanche on s'explique mal le manque d'article à 419, 13 : ὅρια δὲ διττά, ὥσπερ ὑπὸ τῆς φύσεως ἀποδεδομένα, Ἰστρον καὶ Εὐφράτην ποταμοὺς ἐθέμην ; des deux expressions en présence l'une est régime, l'autre attribut. Tout bien considéré, nous inclinons à croire que l'attribut ne peut être que ὅρια. L'absence d'article devant Ἰστρον καὶ Εὐφράτην ποταμοὺς paraît inexplicable.

II. — Absence de l'article.

1. L'attribut :

L'attribut ordinairement ne prend pas l'article, qu'il soit au nominatif ou aux cas obliques, qu'il se rapporte au sujet ou au complément :

substantifs : voy. par ex. 10, 16 ; 292, 16 ; 319, 4 ; 429, 13 : πάλαι ἄν, εἶπεν, ἐβέβλησο τῷ κεραυνῷ, εἰ μὴ διὰ τὸ παιδὰ σε εἶναι ἡγάπων ; il faut comprendre ici, « parce que tu es mon enfant », comme on le voit par le contexte, et par le passage d'Homère auquel ce texte se réfère (Il., V, 896 suiv.) ; voy. aussi plus haut, p. 187 ;

adjectifs : voy. par ex. 9, 22 ; 198, 14 ; 396, 13 ;

participes : voy. par ex. 399, 6.

R. I. — L'article manque habituellement, alors même que le substantif ou l'adjectif attribut est accompagné d'un com-

plément, par εκ. d'un génitif possessif, d'un génitif partitif, etc. :

10, 27 : μόνη γέγονεν ἀδελφή καὶ μήτηρ καὶ γαμετὴ καὶ παῖς βασιλέως· ἀλλ' ἦν γε αὕτη τοῦ γήρμαντος ἀδελφῇ τῇ φύσει ; 140, 4 : (Εὐσεβία) παῖς μὲν ὑπάτου γέγονε, γαμετὴ δέ ἐστι βασιλέως ἀνδρείου ; voy. 168, 8 ; 351, 20 ; 393, 9 ; 466, 23 ; 474, 18 ; voy. aussi 9, 22 ; 13, 11, etc.

R. II. — Mais il y a lieu d'exprimer l'article devant l'attribut, quand il y a identité logique entre le sujet et l'attribut :

178, 5 : τίς οὖν ἐστὶν ὁ τὴν ἀιδιότητα θεωρούμενος αὐτῷ ; ici τίς semble être le sujet ; et l'article est exprimé devant l'attribut, parce que cet attribut s'identifie au sujet. Voy. encore 232, 25 ; 353, 16 ; comp. ce qui a été dit plus haut, p. 196. Cette construction est surtout fréquente avec les verbes καλεῖν et autres analogues : 171, 11 οὗτος τοίνυν, εἴτε τὸ ἐπέκεινα τοῦ νοῦ καλεῖν αὐτὸν θέμις, εἴτε ἰδέαν τῶν ὄντων. Ici d'ailleurs, l'article s'imposait encore par la nécessité de donner à une locution prépositive la valeur d'un substantif.

Il est à noter que l'article devant l'attribut n'est pas très rare chez Platon ; au contraire, on le trouve très rarement chez les autres prosateurs attiques, de même que chez Hérodote ; voy. dans *Philol.*, t. 40, 1^{er} livr., une étude de Procksch sur l'article dans la prose attique et dans Hérodote, pp. 1 suiv.

2. L'article fait assez souvent défaut devant deux ou plusieurs substantifs présentés comme formant un seul tout :

124, 25 (ἄνδρες) ἐστίας τε λιπόντες καὶ οἴκους καὶ παῖδας, « foyers, maisons, enfants » ; voy. encore 139, 19 ; 442, 22 ; 476, 8, etc. ;

3. L'article fait très souvent défaut dans les locutions prépositives ayant un caractère adverbial, parce que dans ce cas l'objet en question est pris dans un sens général et indéterminé (voy. Kühner-G., § 462 f ; I, p. 605) : 4, 20 ποιεῖσθαι πρὸς χάριν τὴν εὐφημίαν ; 57, 24 : πρὸς γένους ; 71, 15 : ἐν Καρὸς ... τάξει ; mais 412, 10 : ἐν τῇ Καρῶν μοίρᾳ ; 393, 15 : ἐν παιδιᾷς μέρει ; 110, 15 : ἐν δίκῃ καὶ ἐπ' ὠφελείᾳ ; 198, 14 : ἐξ ἀρχῆς εἰς τέλος, etc.

Pour les locutions prépositives formées avec les mots *σελήνη*, *γῆ*, *θάλαττα*, *οὐρανός*, *κόσμος*, les noms marquant le temps, voy. plus haut, pp. 185 suiv.

L'article fait ordinairement défaut dans les locutions prépositives employées pour désigner un âge de la vie : 417, 17 *ἐκ παιδαρίου*; 464, 2 : *ἐκ παίδων... ἐν μαιρακίῳ... ἐν ἀνδράσιν*; par contre 12, 6 : *τῆς ἐν τοῖς παισὶν ἀγωγῆς*.

III. — Répétition de l'article.

Quand deux ou plusieurs substantifs, ou mots employés substantivement sont unis par *καί*, par *τε... καί*, l'article peut, suivant les cas, être exprimé devant chacun d'eux, ou seulement devant le premier :

1. L'article est exprimé devant chacun d'eux, quand l'auteur envisage chaque substantif isolément :

152, 21 *ἐσμὲν γὰρ τῆς Ἑλλάδος οἱ περὶ τὴν Θράκην καὶ τὴν Ἰωνίαν οἰκοῦντες ἔγγονοι*; 321, 12 : *τὸν ἐπιτροπεύοντα νοῦν τὰ θνητὰ καὶ τὰ ἀνθρώπινα*; ici on comprendrait qu'il n'y eût qu'un seul article; mais la répétition de l'article prouve que Julien fait une distinction entre *θνητὰ* et *ἀνθρώπινα*; même remarque à propos de 447, 2 : *οὐδ' ἄγανακτῶ, εὖ ἴστε, τοῖς δυσχεραίνουσί μου τῷ βίῳ καὶ τῇ προαιρέσει*;

par suite, il y a répétition de l'article, quand l'auteur veut marquer qu'il y a antithèse entre les idées : 114, 23 *οὐκοῦν τῶν μὲν ἰασίμων αὐτῷ προσήκειν ὑπολήψεται τὴν τε ἐπίγνωσιν καὶ τὴν θεραπείαν*, « la connaissance et la cure »; 183, 1 : *μέσος ἐστὶ (scil. Ἥλιος) τῶν τε νοητῶν καὶ τῶν ἐγκοσμίων θεῶν*; 455, 6 : *τοσαύτην ἄρχὴν, ὅσην ἔδωκαν οἱ θεοί, πολλὰ ἑμοῦ βιασάμενοι, πέισθητέ μοι, καὶ τὸν διδόντα καὶ τὸν δεχόμενον* : la répétition de l'article s'imposait ici, puisqu'il y a opposition entre *τὸν διδόντα*, c.-à-d. Constance, et *τὸν δεχόμενον*, c.-à-d. Julien lui-même. C'est pour cette raison que 277, 5 : *ἡ τοῦτο σε λέληθεν, ὅτι πάντα, καὶ τὰ μεγάλα καὶ μικρά, μετὰ τῆς ὀσίας τοῖς θεοῖς προσαγόμενα τὴν ἴσιν ἔχει δύναμιν*, Reiske et Hertlein ont écrit, avec raison, semble-t-il, *τὰ μέγала καὶ <τὰ> μικρά*; c'est pour une raison ana-

logue que nous avons cru devoir corriger 305, 8 : ὑπέταξα ὁμῶς ἐμαυτὸν τῷ καθηγεμόνι καὶ τοῖς ἐκείνου φίλοις καὶ <τοῖς> ἡλικιωτάις καὶ συμφοιτηταῖς ; voy. nos *Rem.*

2. L'article est exprimé seulement devant le premier des substantifs, quand les idées qu'ils représentent ont entre elles un rapport, naturel ou logique, si intime, qu'elles peuvent se ramener à une seule, ou bien se grouper sous une idée commune ; voy. Madvig, § 16, b ; p. 25 : 374, 9 τοῖς δὲ ἀπόροις καὶ πένησιν ὅσον ἐπαρκέσαι τῇ χρείᾳ (scil. κοινωνητέον τῶν χρημάτων) ; ici les deux termes expriment une idée analogue ; 402, 2 : φοβοῦμαι γὰρ αὐτοῦ τὸ λίαν ἀπηνὲς καὶ ἀπαραίτητον ; 430, 23 : ἐλέσθω δ' ἕκαστος ἑαυτῷ τὸν προστάτην τε καὶ ἡγεμόνα ; il s'agit ici d'un seul et même personnage.

Il y a cependant des cas où l'on s'étonne de ne trouver l'article, que devant le premier substantif, alors qu'on s'attendrait à en trouver devant chacun d'eux ; par ex. 182, 20 : οὐχ οὗτός (scil. Ἥλιος) ἐστὶ τῆς διακρίσεως τῶν εἰδῶν καὶ συγκρίσεως τῆς ὕλης αἴτιος ; ou encore 431, 23 : ἕως ὃ Ζεὺς διὰ τὸν Κλαύδιον καὶ Κωνστάντιον ἔδωκεν ἀναπνεῦσαι ; sans doute Julien n'a-t-il voulu envisager dans les deux empereurs qu'il nomme, Claude II et Constance Chlore, que l'idée commune qui les recommande tous deux à sa sympathie.

CHAPITRE IV

LES PARTICULES

I. — LA PRÉPOSITION

Répétition de la Préposition.

1. Quand le complément d'une préposition est suivi d'un ou de plusieurs compléments coordonnés au premier par *ἢ, οὐ... δέ, οὐκ... οὐδέ, καί, μὲν... δέ, οὔτε... οὔτε, οὐκ... ἀλλά*, Julien de préférence répète la préposition devant chacun des compléments : 114,20 *τούτοις δὲ οἱ νόμοι θάνατον λύσιν τῶν κακῶν ἐπενόησαν, οὐκ εἰς τὴν ἐκείνων μάλλον, εἰς δὲ τὴν ἄλλων ὠφέλειαν* ; voy. encore 115, 14 ; 271,22 : *(νόμος ἱερὸς) μήτε ἐν λόγῳ μήτε ἐν ἔργῳ μήτε ἐν αὐταῖς ταῖς λανθανούσαις τῆς ψυχῆς ἐνεργείαις ταῦτα (scil. τὰ ἀλλότρια) ἐπιτρέπων συγχεῖν* ; 476,13 : *τὴν ἀγορὰν οὐχ ὑπ' ἐνδεΐας, ἀλλ' ὑπ' ἀπληστίας τῶν κεκτημένων στενοχωρουμένην* ; 129,5 : *οὐ παραπέμπειν (τὰς ἔχθρας) εἰς τοὺς παῖδας οὐδὲ εἰς ἐγγόνους* ; 441,3 : *ἐπὶ τούτοις εὐφραίνόμενοι δῆλον ποιεῖτε πολλὰ χροῦ μὲν, οὐχ ἥμισυ δ' ἐν ταῖς ἀγοραῖς καὶ ἐν τοῖς θεάτροις, ἀπὸ μὲν τῶν κρότων καὶ ἀπὸ τῆς βοῆς ὁ δῆμος κ.τ.λ.* ; voy. encore C 164,7 ; C 170,8 ; C 184, 8 ; — en revanche 399,3 : *πέμψον ἐπ' ἐκείνους, εἰ βούλει δέ, καὶ τὴν γαμετὴν Μεσσαλίαν*, que Cobet et Hertlein corrigent : *καὶ <ἐπὶ> τὴν γαμετὴν* ; 181,7 : *τὸ ἀθύρπιστατον πρῶτον μὲν ἐν τοῖς νεητοῖς ὑπάρχον, τελευταῖον δὲ τοῖς κατ' οὐρανὸν φαινομένοις*, où Hertlein écrit : *τελευταῖον δ' ἐν* ; construction qui, en effet, est assez rare, mais n'est pas sans exemple ; voy. Kühner-G., § 451, 2 ; I, p. 549 ; même remarque à propos de 219,2 : *εἰθ' ἐξῆς γίνεται τὰ λοιπά, τὰ μὲν διὰ τοὺς μυστικούς καὶ κρυφίους θεσμούς, τὰ*

δὲ καὶ ῥηθῆναι πᾶσι δυναμένους, où Hertlein voudrait écrire : καὶ <διὰ> ῥηθῆναι κ.τ.λ. ; toutefois il renvoie à *Nov. Annal. philol. et paed.*, vol. 75, p. 709 ; Thucyd., 1, 75, 1 ; Strabon, I, p. 29 ; Diodor., 21, 12, 5 ; voy. aussi C 165, 3 : κατ' ἄνδρα καὶ ἔθνη, où il serait facile de corriger avec Neumann : καὶ <κατ'> ἔθνη ; C 194, 14 : κατ' ἄνδρα ὀνομάζειν καὶ τὰ ἐπιτηδεύματα, où A. de Gutschmid et Neumann écrivent : ἢ κατ' ἐπιτηδεύματα.

2. Quand le complément d'une préposition est comparé avec un autre objet, Julien se contente ordinairement d'exprimer la préposition devant le premier des termes comparés, *quel qu'il soit*. Le terme de comparaison est précédé de ὥσπερ, de καθάπερ, de ἢ « que », et peut-être une fois de οἷον ; voy. au contraire Krüger, § 68, 8 ; p. 302 ; Kühner-G., § 451, 6 ; I, p. 551 :

1) le terme de comparaison est placé le premier :

avec ὥσπερ : 124, 24 ὥσπερ ἐς λιμένα καταφεύγοντες τὴν τούτου δεξιάν ; voy. encore 234, 10 ; 471, 2 ;

avec καθάπερ : 239, 15 καθάπερ ὑπὸ τῆς Κίρκης ἢ τῶν Λωτοφάγων ἡδονῆς ἢ δόξης (δολεασθέντες), « séduits par le plaisir, comme par Circé » ; voy. Cobet, *Var. Lect.*, p. 164 ;

2) le terme de comparaison vient après :

avec καθάπερ : 3, 17 ἐν ἄλλοις μαθήμασι τραφέντες καὶ παιδευθέντες, καθάπερ ἐπιτηδεύμασι ; voy. encore 249, 14 ;

avec ἢ : 96, 5 οὐ μᾶλλον εἰς ἐκείνους ἢ τοῦτον πεποιῆσθαι δόξει τὰ ὑπὲρ τῆς Ἰλιάδος ἔπη ; voy. encore 409, 8.

En revanche, avec ὥσπερ : 443, 19 ἀποδέχονται σε σὺν βοῇ μετὰ κρύτων λαμπρῶς ἐν τοῖς τεμένεσιν ὥσπερ ἐν τοῖς θεάτροις ; c'est le seul cas où Julien exprime la préposition devant chacun des termes comparés. Pour ce qui est de 297, 21 : ὁρᾷς γὰρ ὅπως οἶον ὑπὸ καπνοῦ ῥύπου τε ἀναπέπλησται καὶ λιγνύος, il serait plus conforme à la syntaxe classique d'interpréter cette phrase à la façon d'une proposition comparative, la préposition étant supprimée devant le deuxième terme de la comparaison : ῥύπου τε ἀναπέπλησται καὶ λιγνύος, et le τε correspondant au καὶ qu'il annonce. Mais en fait de coordination, l'usage de Julien n'est rien moins que classique (voy. *Propositions coordonnées*,

pp. 131 suiv.), et il se pourrait que οἷοιεût ici le sens de « pour ainsi dire, en quelque sorte », les trois substantifs : καπνοῦ, ῥύπου et λιγνύος n'étant que les trois termes, logiquement égaux, de l'énumération.

II. — Μά, ναί, νή.

Ce sont des particules de protestation, avec l'accusatif du nom par lequel on jure. Les Classiques ordinairement employaient οὐ μά dans une proposition négative, νή ou plus rarement ναί μά dans une proposition affirmative. Julien ne se conforme pas toujours à cet usage :

1) Dans une proposition négative, Julien écrit parfois simplement μά, la négation se trouvant placée indifféremment avant ou après la particule : 288, 9 οὐ μά τὸν ἐμὸν δεσπότην Ἥλιον ; 352, 2 : καίτοι μά τοὺς θεοὺς οὐδ' ὄναρ μοι φανεῖς ἀδελφὸς ἐπεπράχει ; voy. encore 406, 21 ; 434, 13 ; 446, 3 ; mais d'autre part : 437, 13 ναί μά Δία μὴ μισῶν αὐτό ;

il écrit aussi souvent νή : 184, 25 οὐ γὰρ ἄλλο μὲν ἐστὶν οὐσία θεοῦ, δύναμις δὲ ἄλλο, καὶ νή Δία τρίτον παρὰ ταῦτα ἐνέργεια ; voy. encore 247, 18 ; 275, 7 ; 277, 7 ; 284, 17, où Hertlein écrit chaque fois, peut-être à tort, μά. A 169, 4 on lit : μά τοὺς θεοὺς οὐποτε τοιαύτη βίβλος εἰς ἐμὰς ἀφίικτο χεῖρας, μά étant la leçon de Mb adoptée par Hertlein, tandis qu'on lit : νή τοὺς θεοὺς dans VEFGPc.

2) Dans une proposition affirmative, Julien écrit soit ναί μά : 394, 4 ναί μά Δία ; voy. 400, 7 ; 471, 17 ; par contre 453, 16 : μά Δία καὶ μούσας, que Cobet, et après lui Hertlein, corrigent : ναί μά Δία ; voyez pourtant encore C 202, 11 : μά τοὺς θεοὺς εἶδ' οἶδα ὅτι κ. τ. λ. ; C 230, 4, où Neumann ne change rien ; — soit νή, ce qui est la construction classique : voy. 347, 24 ; 454, 9. Comp. sur ce point Kühner-G., § 505 ; II, pp. 147-148 ; Koch, § 131, 38 ; p. 552.

CONCLUSION

La période de plein épanouissement du grec proprement attique n'avait pas duré plus de deux siècles ; comme elle avait coïncidé avec la suprématie politique d'Athènes, elle commença de finir avec elle. L'hégémonie avait passé d'Athènes à Alexandrie, plus tard à Constantinople ; la langue étendait son domaine, mais au détriment de sa pureté primitive : c'est l'époque où le grec devient la langue internationale, la langue commune.

A la vérité, tous les Grecs ne se résignent pas à cette déchéance : à l'époque impériale, les Atticistes s'efforcent de ramener la langue à la correction des siècles classiques ; mouvement artificiel, et qui n'atteint pas le peuple, comme on en peut juger notamment par les inscriptions populaires.

Mais déjà le Christianisme fait sentir son influence sur la langue ; il introduit dans la société des idées nouvelles, des doctrines nouvelles, et auxquelles il va donner une expression. Moins soucieux de bien écrire que d'être compris, surtout des masses, il adapte aux besoins de sa propagande le vieil Hellenisme, modifie le sens des mots existants, crée des mots nouveaux, transforme la syntaxe.

Cependant son influence grandissante ne va pas jusqu'à supprimer l'enseignement de l'École ; et c'est l'École qui continue d'inspirer les écrivains païens, comme elle garde un ascendant vainqueur sur les chrétiens qui appartiennent aux milieux lettrés de l'Empire. Les uns et les autres ne cessent pas de prendre modèle sur le Grec Attique, tout en sacrifiant, comme il est inévitable, aux goûts et aux habitudes de leur

époque. C'est le cas des principaux écrivains ecclésiastiques du iv^e siècle, et c'est aussi celui de Julien.

Il y a, dans sa Syntaxe, un fonds permanent de classicisme ; nous n'avions pas à en connaître ; en principe, c'est la partie de cette syntaxe qui a été négligée dans cette étude. Restait l'autre partie, celle qui la distingue de la syntaxe attique. En voici les caractères principaux, tels qu'ils semblent ressortir de notre travail.

Ce qui y frappe tout d'abord, ce sont, en dépit des attaches de l'auteur avec la littérature de la bonne époque, et dont témoignent des citations ou des réminiscences très nombreuses, ses emprunts à la syntaxe de la langue commune, celle qui était vraisemblablement parlée de son temps dans la bonne société ; par exemple, l'usage qu'il fait de certaines prépositions : ἐν et le datif au sens instrumental ; ὑπέρ et le génitif remplaçant communément περί et le génitif ; le complément indirect du verbe passif, même au parfait, construit, comme chez les *sero nati Graeculi* dont parle Cobet, avec les prépositions ἀπό, παρά, πρός et même ἐκ et le génitif, au lieu de ὑπό ; ce même complément indirect d'un nom de personne construit au datif sans préposition, même aux autres temps que le parfait ; l'infinitif employé au lieu d'un participe après les verbes de perception, de même après λαμβάνω et φθάνω ; οὐδέ confondu avec οὔτε ; τε mis sur le même pied que καί, dans tous ses emplois ; le pronom réfléchi simple de la 3^e personne remplaçant le pronom personnel ; la négation μή supplantant οὐ, par ex. après les verbes qui signifient « penser ou dire », avec ἄτε et le participe, avec ὅτε, avec ὅτι complétif ou causal, dans une proposition conditionnelle, ou devant un participe. Certaines nuances semblent s'effacer ; le sens profond des mots s'oblitére, ainsi qu'on peut le déduire d'un certain nombre de constructions inusitées, comme 470, 19 : μεταστῆναι τὴν πόλιν, pour τῆς πόλεως, etc. ; le futur tend à se confondre avec le subjonctif, le sens du parfait avec celui de l'aoriste, le moyen avec l'actif, etc.

Un autre caractère de cette syntaxe, c'est qu'elle porte le témoignage d'un esprit ami de la recherche.

Julien, pour produire de l'effet, multiplie les emprunts à la syntaxe poétique ; il construira un verbe de mouvement avec un complément indirect au datif, au lieu de recourir à une préposition suivie de son régime ; même habitude avec les verbes composés de prépositions, alors que la prose classique répète plus généralement la préposition, surtout si le verbe est employé au sens propre. C'est par une affectation analogue, que dans une proposition principale énonçant un jugement, Julien semble employer l'optatif sans ἄν pour présenter l'action comme simplement possible.

Ce même goût de la recherche explique la prédilection très marquée de Julien pour les verbes composés d'une ou, souvent, de plusieurs prépositions ; le verbe simple ne suffit pas à cet esprit complexe ; il éprouve le besoin de relever le mot familier en le composant, sans motif toujours apparent, avec des prépositions. Il multiplie, sans utilité, l'emploi du génitif partitif ; souvent il ne dit pas ἄνθρωπος οὐδείς, mais ἀνθρώπων οὐδείς, et cette construction n'ajoute guère au sens vrai de sa pensée. Dans cette voie, et sous cette influence, son style tend à l'analyse.

Il est remarquable, par exemple, que Julien remplace si volontiers, après l'article, un substantif par une locution prépositive : 474, 13 : τοῦ τε αὐχμοῦ τοῦ περὶ τὸ πρόσωπον est déjà bien peu différent de : τοῦ τε αὐχμοῦ τοῦ προσώπου ; mais 4, 24 : τῇ περὶ τὸν ἐπαινούμενον ἀρετῇ ne se distingue guère de : τῇ τοῦ ἐπαινουμένου ἀρετῇ ; 448, 1 : τῆς περὶ τὸ μειράκιον ἀσθενείας s'écrirait en prose attique : τῆς τοῦ μειρακίου ἀσθενείας ; 318, 6 : τὰ περὶ τὴν Λιβύην est l'expression périphrastique de : ἡ Λιβύη, etc.

Ailleurs, le verbe simple à un mode personnel est remplacé, sans raison décisive, par εἶναι et le participe : 28, 2 θέρος μὲν γὰρ ἦν ἀκμάζον ἔτι ; 419, 6 : οὐδέν ἐστιν ὑπ' ἡμῶν εἰς τὴν φιλοσοφίαν ἀμαρτηθέν. Parfois, c'est la construction ordinaire d'un comparatif suivi du génitif, qui est jugée trop simple ; Julien, ou bien y ajoute un ἀντί pléonastique : 453, 7 δίδωμι... ὃν ἀντ' ἐμοῦ δικαιώτερον μισήσετε ; ou bien rend l'idée du comparatif par le

positif suivi de πρό avec le génitif : 42, 1 οὕτω σοι τὰ κοινὰ πρὸ τῶν ἰδίων ἔδοξε (Schäfer : ἔδοξαν mss.) καὶ δοκεῖ τίμια, οὐ πρὸ τῶν ἰδίων τίμια = τῶν ἰδίων τιμιώτερα; ou bien encore renforce le comparatif par l'addition de μᾶλλον : 23δ, 11 τοῦτοις ἄμεινον ἦν οἰκέταις γενέσθαι μᾶλλον ἢ δεσπόταις. Et il serait trop long d'énumérer ici les tours par lesquels Julien s'ingénie à rendre le superlatif de l'adjectif ou de l'adverbe, joignant dans ce but, et suivant ses préférences, au positif πᾶν, μάλα ou μάλιστα, λίαν, ἄγαν, διαφερόντως, etc. Comme cette substitution ne se justifie point d'ordinaire par l'absence des formes normales, on ne peut l'expliquer que par une tournure d'esprit de l'écrivain.

Il faut joindre à cela un certain nombre d'usages si chers à Julien, qu'il ne s'en départ point : ainsi la construction exclusive avec le génitif, de tous les verbes exprimant le souvenir et l'oubli, même des formes comme μνημονεύειν, à l'exception du seul ὑπομνησκειν accompagné de deux compléments, qu'il met l'un — le nom de personne — à l'accusatif, l'autre — le nom de la chose — au génitif, l'emploi du double accusatif ayant tendance chez lui à se raréfier; l'habitude de supprimer après des verbes à sens négatif, accompagnés ou non de négation, toute négation explétive devant l'infinitif; l'accord *constant* du qualificatif, accompagnant plusieurs substantifs, avec le plus rapproché; et, quand il y a plusieurs sujets, l'accord du verbe, de l'attribut et du participe formant apposition avec le sujet le plus rapproché; le traitement très original, par rapport à l'article, des mots βασιλεύς et Ἥλιος, désignant l'un Constance, l'autre la divinité solaire. Et nous n'épuisons pas la matière.

Au total, cette syntaxe très personnelle, si l'on peut dire, apparaît comme un compromis entre l'esprit de tradition et l'esprit de nouveauté. Cette étude nous montre que Julien, attique par formation, moderne par nécessité, céda autant qu'homme de son temps au mouvement de la civilisation, et que la vie, comme il est ordinaire, eut en lui raison de l'école.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Ἄγαν et positif=superl., 173.
 ἀγανακτεῖν, dat., 51.
 ἄγειν, partic. futur, 123.
 ἀγορά, article, 187.
 ἄγων, μετά gén. et v. de mouv., 93.
 ἀγωνιᾶν, (= être inquiet), ὑπέρ gén., 95.
 ἀδελῆς, gén., 79.
 ἀδελφός, dat., 57.
 Adjectif (avec art.) ; place des détermin., 219.
 — épithète ; place des détermin., 215.
 — épith. et pr. dém. ; place du pron., 216.
 — —, place de l'article, 214.
 — —, (plusieurs, non reliés par καί), 132.
 Adverbes (de lieu) : ποῦ=ποῖ, 108.
 ἀήτητος, gén., 81-82.
 αἰρεῖσθαι (= ἀναιρεῖσθαι), se charger de, 11.
 αἰσθάνεσθαι, gén., 71.
 — , acc., 71.
 — , partic., 71.
 αἰτιᾶσθαι, inf., μή, 113.
 Accord : adj. qualif., 35.
 — du verbe avec le sujet, 36.
 — le sujet = plur. neutre, 37.
 — il y a 2 sujets sg., ou 1 suj. au duel, 37.
 — logique, non grammat., 38.
 — pour le sens avec substant. non exprimé, 39.
 — partic. abs., sans sujet exprimé, 39.
 — grammat. modifié par attraction, 40.
 Accusatif (double), 46.
 — de chemin, 49.
 — de qualification, 47.
 ἀκούειν, acc., = entendre parler de, 70.
 — , gén., 70.
 ἀκροᾶσθαι, acc., = entendre, comprendre, 71.
 — , περί gén., = entendre parler de, 71, 103.
 — , gén., 70.
 ἀκρόπολις, art., 187.
 Actif (= moyen), 9.
 ἄλλά, 134.
 ἀλλαχοῦ (= ἀλλαχοῦ), 108.
 ἄλλος, (s'ajoute à un suj. pl. : accord), 41.
 ἄλλος (= ἕτερος), 174.
 ἄλλοτριος, gén., 83.
 ἀμεσολάβητος = non intercepté par, dat., 58.
 ἀμιγής, dat., 57.
 — ἀπό gén., 57.
 ἄμικτος, gén., 83.

- ἀμύητος = non initié à, gén., 79.
 ἀμύνειν = défendre, dat., 51.
 ἀμύνεσθαι, (absol.) = se défendre, 51.
 — ὑπέρ gén., 51, 93.
 ἀμφί, 96.
 ἀμφοτέροι, art. (place de l'), 202.
 ἄμφο, art. (place de l'), 202.
 ἄν et part. fut., 122.
 ἀναμένω, inf. aor. (= inf. fut.), 23.
 ἀναμνησκείν, gén., 72.
 — , acc., 73.
 ἀναμνησκεισθαι, gén., 72.
 ἀνέχεσθαι, partic., 82, 113, 127.
 — , partic. gén. abs., 128.
 — , inf., 115.
 — , gén., 82.
 — , acc. de chose, 82.
 ἀν' ὅτου, inter. dir., 31.
 ἀνθρωπος, (article : au sg., au plur.), 188.
 ἀν' ὧν = c'est pourquoi, à cause de quoi, 85.
 ἀνιέναι, partic., 127.
 Antécédent, sa place, 181.
 Antériorité (logiq.), exprimée par part. aor., avec fut. ou aor. 26.
 ἀντί, 85.
 — , expl. avec comp., 85.
 ἀντιβλέπειν = regarder en face, dat., 54.
 ἄξιόν (ἔστι) = ἄξιός (εἰμι), 111.
 ἄξιος, inf. passif, 120.
 — , inf. pas. et art., 120.
 — , inf. act., 120.
 — , gén., 79.
 ἀξιῶ, inf. fut. (corr. de H.), 21.
 ἀξύνετος = qui ne comprend pas, gén., 79.
 Aoriste, = parf., 16.
 — , distinct du parf., 16.
 — , = présent français, 17.
 — , (infin.) = présent, 20.
 ἀπαγγέλλω = réciter de mémoire, acc., 44.
 ἀπάγειν, gén., 76.
 ἀπαγορεύειν, inf. sans μή expl., 115.
 — , inf. avec μή expl., 116.
 ἀπαθής, gén., 83.
 ἀπαιτεῖν, double acc., 46.
 ἀπαλλάττειν, gén., 76.
 — , ἀπό gén., 76.
 ἀπαντᾶν, partic. pr., 123.
 ἀπαριθμεῖσθαι, (= ἀπαριθμεῖν), 12.
 ἀπειλῶ = je promets (?), inf. fut., 22.
 ἀπελάνειν, gén., 76.
 ἀπέχειν = être éloigné de faire, inf., sans μή expl., 116.
 ἀπέχεσθαι, inf. sans μή expl., 116.
 — , partic., 116.
 — , gén., 76.
 ἀπεχθάνεσθαι, dat., 51.
 ἀπό, 85.
 — = ὑπό et v. pass., 86.
 ἀποδαίνειν, gén., 76.
 ἀπογιγνώσκειν = renoncer à faire qq. ch., sans μή expl., 116.
 ἀποδέχεσθαι, acc., 82.
 — , gén., 82.
 ἀποδιαφέρειν, gén., 78.
 ἀποκρύπτεσθαι = ἀποκρύπτειν, éclipser, effacer, 12.
 — , partic., 127.
 ἀπολείπεσθαι, gén., 81.
 ἀπολογεῖσθαι, acc. du grief, 44.
 ἀπομνημονεύειν, gén., 72.
 ἀποπληρωτικός, propre à combler de, gén., 83.
 ἀποπληστικός, même sens, très rare, 83.
 ἀποσπᾶν, gén., 76.
 ἀπεστερεῖν, gén., 81.
 — , double acc., 46.
 ἀποσυλᾶν, gén., 76.

ἀποτειχίζειν = séparer par un mur,
ἀπό gén., 76.

Approximation (par l'art. devant
n. de nombre), 207.

— , après πλέον ou
ἐλαττον, 207.

ἄρα, particule inter. = πότερον, 31.

ἀρκεῖν, = ἀρκεῖσθαι, 9.

— , suffire à, inf., 114.

— , — πρὸς et inf., 114.

ἀρνεῖσθαι (μὴ), inf. sans nég. expl.,
116.

ἄρτι, mot en app., sans participe,
125.

Article (absence de l'), 228.

— devant adj. pris subst., 193.

— absent devant antécédent,
193.

— omis avec pr. démonstra-
tif, 196.

— , omission de mots faciles à
suppléer, 190.

— , sa place avec pron. corré-
latifs, 200.

— — avec pron. dém.,
193.

— — avec pron. poss.,
201.

— (présence de l'), 183.

— (répétition de l'), 230.

— , (avec substantif), 183.

— , seulement devant subst.
au gén., non devant ce-
lui dont il dépend, 191.

Association (datif d'), 61.

ἄστυ, article, 187.

Asyndète, 131.

ἄτε, partic., nég. μή, 123.

ἄτε δή, partic., 123.

Attraction, (du cas); le relat. de-
vrait être à l'acc., 182.

— , le rel. serait au datif,
182.

Attribut, avec ou sans art., 228-9.

αὐτός, avec dat. d'accomp., 61.

— , remplace un relatif, 181.

ἀφαιρεῖν, gén., 76.

ἀφαιρεῖσθαι, inf., sans nég. explét.,
116.

— , acc. pers., gén. chose,
76.

— , gén. pers.; acc. chose,
76.

— , παρά gén. pers., 76.

— , double acc., 76.

ἀφίεναι, gén., 75.

— , acc., 75.

— , ἀπό gén., 76.

ἀφιστάναι, = se détacher de, gén.,
75.

Βασιλεύειν, gén., 73.

βασιλεύς, sans art. = l'empereur
Constance, 184.

βασιλεύς (ὁ), 184.

— (μέγας), 184.

βλασφημεῖν, acc., 43.

βραβεύειν = être arbitre, dat., 51.

Génitif (absolu, partic., sujet non
exprimé), 124.

γύεσθαι, gén., 75.

γῆ, avec l'art., 185.

γίγνεσθαι, gén., 82.

— , dat., 59.

— , ἐκ, 82.

γινώσκειν = reconnaître que, inf.,
117.

— — partic.,
117.

γνώριμος, gén., 79.

— dat., 79.

γρηγόρει μή, opt., 154.

Datif (Adj. avec le), 56.

— de pers., parf. pass., 58.

- —, autres temps du pass., διαφερόντως, et posit. = superl., 58.
 — — avec γίγνεσθαι, 59.
 Dawes (règle de), 131.
 dé, avec le relatif, 181.
 —, sa place, 135.
 —, = ἀλλά, 134.
 —, — après οὐ μόνον, 134.
 δεδιέναι, ὑπέρ gén., 93.
 défendre (pour), 32.
 δεῖ, inf., 81, 110.
 δεινῶς et posit. = superl., 174.
 δεῖσθαι = ἐνδεῖσθαι, gén., 81.
 Délibératif, (subj.), précédé de βούλει, 30.
 — — — ποθεῖτε, 30.
 Délit (gén. du), 69.
 δέω, gén., 81.
 —, sans μικροῦ ou ὀλίγου, 81.
 δῆλόν (ἐστι), ὅτι, 147.
 —, ὥς, 147.
 δῆλός (εἶμι), 110.
 Démonstratif (gén. du pron.), sa place, 223.
 Démonstratif (sens) de l'art., 189.
 — — du pr. relatif, 180.
 Démonstratif, (accord avec subst. attr.), 40.
 δικά, acc., 91.
 —, gén.; avec πληροῦν, 91.
 —, — après v. passif, 91.
 διαδέχεσθαι = succéder à, acc., 43.
 διαθεῖν, acc., 45.
 διακελεύεσθαι, acc. de pers. et inf., 114.
 διακωλύειν (μὴ), sans nég. expl., 116.
 διάνοεῖσθαι ὅπως, 151.
 —, inf., οὐ, 115.
 διατείνεσθαι = soutenir énergiquement que, inf., 114.
 διατρίβειν, πρὸς acc., 104.
 διαφέρεισθαι = διαφέρειν, être différent, 12.
 διαφερόντως, et posit. = superl., 173.
 διδάσκειν, = apprendre que, inf., 117.
 διδόναι, inf. de but, 118.
 δίκαιός (εἶμι), inf., 110.
 διότι, causal, μή, 155.
 Distributif (sens) de l'article, 183, 206.
 Divinités (n. propre de), avec appos., l'article, 226.
 δοκεῖ = δοκῶ, 111.
 — = il paraît bon, inf., 110.
 δοκεῖν, 120.
 δοκεῖ, inf., 111.
 —, inf. aor. = inf. fut., 23.
 — μοι, inf. fut., 21.
 δοξάζω ὅτι, 148.
 δυναστεύειν, gén., 73.
 δύσερω, εἰς acc., 79.
 Ἔαρ, l'article, 186.
 ἐγγράφειν, dat., 53.
 ἐγκατανέμω = distribuer, acc., 44.
 εἰ, indic. (temps principal), 164.
 — —, indique fait éventuel, 165.
 — — (temps secondaire), 165.
 εἰ, opt., verbe princ. au futur 162.
 — —, — à l'impér., 163.
 — —, — indic. pr., 163.
 — —, — aoriste, 164.
 — = ὅτι, 140.
 — (= ὅτι), optat., v. princip. à un temps principal, 156.
 — = parce que, 166.
 — = s'il est vrai que, 166.
 εἰδέναι, περί gén., 103.
 —, être capable de, infin., 117.
 εἵκειν = céder à, dat., 51.
 εἵργειν, inf., sans nég. explét., 115.
 — (μὴ), sans nég. expl., 116.

— , inf., οὔ, 115.
εἷς, après verbe marquant repos,
90.

εἴτε... εἴτε..., opt. = indic., inter.
ind., 141.

ἐκ, 86.

— = ὑπό avec v. passifs, 87.

— — avec parf. pass., 87.

ἐκαστος = ἐκάτερος, 174.

ἐκάτερος, place de l'article, 202.

ἐκδαίνειν, gén., 77.

ἐκβάλλειν, gén., 77.

ἐκδέχεσθαι = διαδέχεσθαι, succéder à,
acc., 43.

ἐκεῖνος, ὅτι, 180.

— , suivi d'une propos. infin.,
180.

— , au gén. = pr. réfl. indir.,
176.

ἐκεῖσε = ἐκεῖ, 108.

ἐκκλέπτειν, gén., 77.

ἐκ παιδός, ἐκ παίδων, 86.

ἐκπλινθεύω = convertir en briques(?)
acc., sens nouveau, 44.

ἐκχεῖσθαι, gén., 77.

ἐλαττοῦσθαι, gén., 81.

— , dat. de compar., 62.

ἐλπίζω, inf. fut., 21.

ἐλπὶς (ἐστι), inf. aor., 23.

ἐμβάλλειν, dat., 53.

ἐμμένειν, dat., 53.

ἐμφύεσθαι, dat., 53.

ἐν, souvent intrus dans les textes,
89.

ἐν, *fig.* : τὰ ἐν αὐτοῖς (= τοῖς ἵπποις)
ἄρματα, 88.

— , sens instrumental, 89.

— , après v. de mouvement, 88.

ἐναποθνήσκειν, = mourir pendant,
dat., 56.

ἐναποκρύπτειν, dat., 56.

ἐναπολείπειν, dat., 56.

ἐναποτιθέμαι, dat., 56.

ἐνθεν = ἐνθ' ἐνδε, 109.

ἐννοεῖν = réfléchir que, participe,
128.

ἐνοχος = coupable de, dat., 57.

ἐντιθέναι, dat., 53.

ἐντίκτειν, dat., 53.

ἐξάγειν, gén., 77.

ἐξαιρεῖν, gén., 77.

— , ἐκ, 77.

ἐξαίρετος, gén., 79.

ἐξάλλεσθαι, gén., 77.

ἐξελαύνειν, gén., 77.

ἐξεταστέον (ἐστὶ), ὅπως optat., 154.

ἐξηγεῖσθαι = être un principe de,
gén., 73.

ἐξίστασθαι, gén., 77.

ἐξορίζειν, gén., 77.

ἐοικα, inf., 111.

ἐπαγγέλλομαι, inf. fut., 22.

— , inf. aor., 22.

ἐπακούειν, gén. de chose, 71.

— , acc., 71.

ἐπαμᾶσθαι, = amonceler sur, dat.,
53.

ἐπεί, causal, μή, 155.

ἐπεί, = quoique, 156.

ἐπεὶ δέ, dans mode irréel, 166.

ἐπειδή, causal, μή, 155.

ἐπειστρέχειν, dat., mot rare, 55.

ἐπεξέρχεσθαι = poursuivre, dat., 55.

ἐπεξιέναι, dat., 55.

ἐπέρχεσθαι = parcourir, dat., 53.

ἐπέχειν ὅπως, 152.

— , infin., sans nég. explét.,
116.

ἐπηχεῖν = faire retentir, acc., 43.

ἐπί, 96.

— , dat. = addition d'un nombre à
un autre, 206.

ἐπιβλέπειν, dat., 53.

ἐπιδρίθειν = fondre sur, dat., 53.

ἐπιγράφειν, dat., 53.

- ἐπιιδόναι = prendre de l'accroissement, datif de compar., 62.
 ἐπικαταχεῖν, gén., 78.
 ἐπιλανθάνεσθαι, gén., 72.
 ἐπιρρεῖν, dat., 53.
 ἐπισκήπτειν = ἐπισκήπτεσθαι, 10.
 ἐπιστρατεύειν = faire une expédition contre, dat., 52.
 ἐπίταγμα (ποιεῖσθαι), inf., 114.
 ἐπιτάττειν, dat. de pers. et inf., 114.
 ἐπιτευχίζειν = élever un mur d'attaque contre, acc., 43.
 ἐπιτήδειος, inf., 119.
 — , inf. pass., 119.
 ἐπιτρέπειν, inf. de but, 118.
 ἐπιφοιτᾶν, dat., 53.
 — , acc., 45, 53.
 ἐργάζεσθαι, double acc., 46.
 — , εἰς acc., 46.
 ἔρχεσθαι, partic. fut., 123.
 ἐσθίειν, gén., au lieu de l'acc., 75.
 ἔστι, inf., 110.
 ἔστιν οἱ, οὗ, 143.
 ἐταῖρος, dat., 57.
 ἕτερος = ἄλλος, 174.
 ἔτι, mot en app. sans participe, 125.
 εὐλαβεῖσθαι μή, 152.
 — , infin. sans nég. explét., 116.
 Évaluation (gén. d'), 68.
 ἐφιστάναι, préposer à, dat., 53.
 ἔχειν, adv. de manière, gén., 80.
 ἐχθρός, dat., 56.
 — , gén., 56, 80.
 ἕως = tant que, 168.
 — , avec le futur, 169.
 — , ἄν, 168.
 Ζηλοτυπεῖν, gén. de cause, 70.
 ἡγεῖσθαι = servir de guide, dat., 51.
 — = aller devant, gén., 73.
 — , absol^t, 73.
 ἡδύς, inf., 120.
 ἡκεῖν, part. présent, 123.
 ἡλιος, (l'astre), sans art., 184.
 Ἥλιος, (la divinité), sans art., 210.
 — (ὁ βασιλεὺς), 227.
 — (ὁ βασιλεὺς τῶν ἔλων, 227.
 — (ὁ μέγας), 227.
 ἡμέρα, sans art., 186.
 ἡττάσθαι, gén., 81.
 Θάλαττα, avec l'art., 185.
 θαυμαστός (ἔστι), inf., 110.
 θαυμαστός, inf., 120.
 θεός, θεοί, avec l'art., 188.
 θεός (ὁ), le dieu, (dont c'est la fête, etc.), 188.
 θεραπεύειν (τινά), gén. de cause, 70.
 θέρος, art., 186.
 Ἰδιος = qui appartient en propre, gén., 78.
 ἱανός, inf., 119.
 Iles ou presque-iles (n. propre d'), art., 213.
 Imparfait, diff. de l'aor., 15.
 — , confondu avec l'aor., 15.
 — = conditionnel, 16.
 — = plus-que-pf., 16.
 Impersonnel passif, au pf. et p. q. pf., 34.
 ἵνα, final, 158.
 — , après impér., 159.
 — , et optatif, 159.
 — , opt. rare ap. temps histor., 160.
 — , complétif 161.
 Infinitif, avec art., place des détermin., 219.
 — , pris subst^t, article, 194.

— , après v. = nier, 113, 115.
 Instrument (datif d'), dev. compar., 62.
 — — , opérations militaires, 61.
 Interrogation directe (particules dans l'), 30.
 Irréel (mode), 165.
 ἴσθι = sache que, inf., 117.
 ἴσος, gén., très rare, 83.
 — , dat., 56.
 ἰσχύειν = être capable de, inf., 115.
 ἴσων (ἐκ τῶν), 88.
 Καθάπερ, en corr. avec καί, 132.
 καθυφίστημι = ὑφίστημι, affronter, soutenir (un effort), acc., mot nouveau, 44.
 καί, devant dernier terme d'une énumération, 132.
 — , répété, 131.
 — , en corr. avec καθάπερ, 132.
 — , — — τοσοῦτος, 132.
 — , conces. avec participe, 126.
 Καίπερ, participe, 126.
 Καίτοι = καίπερ, participe, 126.
 καλεῖν, inf. but, 118.
 — , avec le datif de ὄνομα, 47.
 καλός, inf. pass., 119.
 Cardinaux (nombres), employés en même temps que les n. ordinaux, 208.
 — , sans l'art., 205.
 — , avec l'art., 60. 2
 κατά acc. = παρά, comparable à, 92.
 — acc. = acc. de relation, 49, 92
 καταγεῖν, gén. de cause, 70.
 κατανοεῖν, πρὸς acc. 104.
 κατατιθέναι = proposer, inf. but, 118.
 κατατολμᾶν, gén., 77.

κατατρέχειν = invectiver, gén. (= acc.), 77.
 καταχεῖν, gén., 77.
 κατεργεῖν, inf., μή expl., 116.
 κατεγθαίνω = haïr fortement, acc., mot nouveau, 44.
 κατηγορεῖν, gén., 77.
 Cause (gén. de), v. de sentiment, 70.
 κελεύειν, dat. pers., inf., 113.
 — , acc. pers., inf., 114.
 κινεῖν = exciter à, inf., 114.
 κληρονομεῖν, acc., 43.
 κοινός, gén., 57, 78.
 — , dat., 57.
 κοινωγεῖν, gén. = prendre part à, 74.
 — — — faire une part de, 74.
 — , — — ἐκ, 74.
 Commander (pour), 32.
 Comparatif, confondu avec superl., 172.
 — , pour le positif, 171.
 Contenu (gén. de), 67.
 Contrées (n. propre de), art., 211.
 κορυφῶσθαι (sens de l'actif) = couronner, achever, 12.
 κόσμος, art., 185.
 κρατεῖν, gén. = régner sur, 73.
 — , — = vaincre, 73.
 κρείσσω, inf. pass., 119.
 κρίνω, inf., 112.
 κύριος, inf., 119.
 κωλύειν (μή), inf., μή expl., 116.
 — (μή), inf. sans nég. explét., 116.
 Λανθάνειν, inf., 117.
 — , gén., 72.
 λεγόμενος (ὁ), avec subst. et adj., 217.

λέγω ὡς = ὅτι, 147.

λείπεσθαι, gén., 81.

—, flat, de comp., 62.

λίαν et posit. = superl., 173.

Lieu (désignations de), art., 187.

—, (génitif de), 84.

—, (datif de), 60.

Locatif = datif, 60.

Μά, 234.

μάλα et posit. = superl., 173.

μάλιστα, renforce superl., 172.

—, et posit. = superl., 173.

μαλλον, renforce comp., 172.

μανθάνειν, ὑπέρ gén., 93.

μαρτυρεῖν = témoigner en faveur de, dat., 51.

μαρτύρεσθαι = adjurer de, inf., 114.

— τινά τινος, appeler en témoignage, 69.

Matière (gén. de), 68.

μεθιστάναι = s'en aller de, acc., 44.

μέλει μοι, περί gén., 73, 103.

μέλλω, inf., 23.

μέμφεσθαι (τινι), gén. cause, 70.

—, dat., 51.

μέν, sa place, 135.

Mers (n. propre de), art., 213.

μέσος = qui est au milieu de, gén., 80.

μετά gén., avec ἄγων et v. de mouvement, 93.

—, = instrument, 94.

μεταδιδόναι, gén., 74.

—, acc. de chose, 74.

μεταλαμβάνειν, gén., 74.

μεταποιεῖσθαι, gén., 74.

μετέχειν, gén., 74.

μή et le participe, 128.

—, dans prop. cond., 166.

—, dans propos. relat. condit., 143.

—, final = ἵνα μή, subj., 158.

— — après temps non histor., 158.

— —, après impér., 159.

— —, optat., 159.

μικρόν, devant compar., 63.

μικροῦ, devant compar., 63.

μνησκεισθαι, gén., 72.

—, ὑπέρ gén., 72.

—, acc., 73.

μνημονεύειν, gén., 72.

μνησικαχεῖν (τινι), gén. cause, 70.

Modes, inter. ind., 141.

Mode irréel, 165.

— potentiel, 162.

Montagnes (n. pr. de), art., 213.

Moyen, avec acc. du pr. réfl., 12.

—, = actif, 12.

μῶν, particule inter., 31.

Ναὶ μά, 234.

Négation embrassant deux prop. unies par καί, 137.

— (verbes de), inf. sans nég. explét., 115.

— de l'inf. après v. = penser, 112.

— de l'inf. après v. exprimant la volonté, 115.

— du partic. 128.

νέμεσις (ἔστι), inf., 110.

νή 234.

Nombre (n. de), place de l'art., 205.

νομίζω, inf., μή, 112.

—, ὅτι, 148.

—, ὡς, 147.

νόμος (τιθέναι), inf., 114.

νῦν δέ, dans mode irr., 166.

νύξ, sans art., 186.

Ξ, voy. Σ

Ὅ, art. = un, chaque, 183.

- objectif (gén.), pr. réfl. 1^{re}, 2^e et
 3^e pers., 64.
 ὅδε, 178.
 — , avec art., 195.
 οἷδα ὅτι, 147.
 — ὥς, 147.
 οἴκαδε, quest. *ubi*, 108.
 οἰκείος, = propre à, gén., 57.
 — , dat., 57.
 οἶμαι, inf., οὐ, 112.
 — , — , μή, 112.
 — , inf. fut., 21.
 — ὅτι, 148.
 ὀλίγω, devant compar., 63.
 ὀλίγως, gén., 79.
 ὀμνυμι ὥς, 148.
 — inf. fut., μή, 22, 113.
 ὁμολογεῖν = convenir que, inf., μή,
 113.
 — , inf. fut., 22.
 ὁμοταγής, dat., 57.
 ὁμώνυμος, gén., 83.
 ὀνειδίζειν, dat., 51.
 — , ὑπέρ gén. chose, 51.
 ὀπίσος, exclamatif, 182.
 — , inter. dir., 31.
 ὅπου = ὅποι, 108.
 Optatif, disc. ind., garde valeur
 tempor., 150.
 — , après ὅτι ou ὥς et t. prin-
 cipal, 149.
 — , après v. au présent, dans
 prop. relat. indéf.,
 145.
 — , dans l'inter. indir., 141.
 — , dans prop. relat. finale,
 après t. histor., 142.
 — , sans ἄν, sens potentiel,
 dans propos. énoncia-
 tive, 27.
 — , sans ἄν=futur, 28.
 ὀπώρα, art., 186.
 ὅπως, complétif, fut. indic., 151.
- — subj., 151.
 — , subj. aor. (v. princ. sous-
 ent.), 152.
 — , final, subj., ap. t. non hist.,
 159.
 — , — , après impér., 159.
 — , — , ἄν et subj., 159.
 — , — optatif, ap. t. hist., 160.
 ὅρα μή, subj., 153.
 — , indic., 153.
 ὁρᾶν μή, 153.
 Ordinaux (nombres), sans art.,
 207.
 — — , avec art.,
 208.
 ὄρθρος, sans art., 186.
 ὀρμαῖσθαι=s'élancer pour, inf., 118.
 ὅς, dans interr. indir., 140.
 ὅσον, devant compar., 63.
 ὅσῳ, dev. compar., 63.
 ὅταν, subj., 167.
 ὅτε μή, 167.
 ὅτι, compl., οὐ, 150.
 — , — μή, 150.
 — , — diff. de ὥς, 145.
 — , — , confondu avec ὥς,
 146.
 — , causal, μή, 154.
 — , devant un partic., 125.
 οὐ, au lieu de μή, dans pr. condit.,
 167.
 — , dans prop. cond., 166.
 — , dans prop. rel. conséc., 142.
 οὐδέ, ap. propos. de sens négatif,
 137.
 — ... δέ, 137.
 — ... οὐδέ= οὐτε... οὐτε, 138.
 — = οὐτε, 138.
 οὐδεῖς, appos. à un suj. pl., ac-
 cord, 41.
 οὐδεῖς ἔστιν ὅστις οὐ, 143.
 — optat., 143.
 οὐκ ἔστιν ὅσον οὐχί, 143.

- οὐκ ἔστιν ὅστις, optat., 143.
οὐρανός, arl., 185.
οὔτε=οὐδέ, 138.
οὔτε... δέ, 137.
οὔτε... καί, 137.
οὔτε... οὔτε..., 138.
οὗτος, ὅτι, 179.
—, ὥς, 179.
—, annonce un participe, 179.
—, — une propos. infin., 179.
—, — une propos. finale, 179.
—, — une prop. cond., 179.
ούτοσί, 197.
ούτω, optat. = un souhait, 32.
—, annonce ὥστε, 157.
ούτω τι, 157.
ἔφελον, conj., 33.
ὁψία, sans article, 186.
Παντάπασιν, et posit.=superl., 174.
παντελής (ἐς τὸ), 91.
παντελῶς et posit.=superl., 174.
πάνυ et posit.=superl., 173.
— renforce le superl., 172.
παρά, acc., qu. *ubi*, 98.
—, —, = à cause de, 99.
—, dat., précédé de l'art. = pron. possessif, 99.
—, —, avec v. de mouvement, 99.
—, gén., compl. verbe passif = ὑπό, 101.
— —, compl. parf. pass., 101.
— —, avec γίγνεσθαι, 101.
— —, — εἶ πάσχειν, 101.
— —, précédé de l'art., 100.
παραβάλλειν, entrer dans, dat., 54.
παραδέχεσθαι ὅτι, 148.
παραδιδόναι, partic. fut., 123.
παραινεῖν, inf., μή 113.
παραίρεισθαι, enlever à, dat., 54.
παρακλεύεσθαι, dat. pers. et inf., 114.
παραμένειν, dat., 54.
παραπλήσιος, gén., très rare, 56, 83.
—, dat., 56.
παράσκειν, inf., 118.
—, intrans. ?, 9.
παρασκευάζεσθαι = se préparer à, inf. fut., 22.
παρφέσθαι = grandir auprès de, dat., 54.
Parenté (noms de), l'art., 187.
παρέρχεσθαι, acc., 45.
παρέχειν, inf. but, 118.
Parfait, substitué à l'aoriste, 18.
προικεῖν = habiter près de, acc., 43.
παρομαρτεῖν = accompagner, dat., 54.
Participe (suppression du) avec mot en appos., 125.
— prés. = aor., 26.
— prés. = partic. de l'imparf., 25.
— avec εἶναι = verbe simple. Le sens, 26.
— avec article, pris subst., 193.
— —, place des détermin., 219.
— épithète, place des détermin., 216.
Partitif (génitif), dépendant d'un subst.; τέχνην τεχνῶν, 65.
— — dépendant d'un pron., 66.
— — d'un adj., 67.
— — d'un partic., 66.
— — d'un verbe, 74.

- — d'un subst. : sa place, 222.
- παῖς, 204.
- Patronymiques (termes), 214.
- παίθειν, inf., οὐ, 115.
- ὥς, — ὅτι, 146.
- , ὑπέρ gén., 95.
- πελαγίζω=inonder, acc., sens nouveau, 44.
- περί, acc., 101.
- , — τὰ περί τὴν ἀρχὴν — τὴν ἀρχὴν, 102.
- , — τὴν περί τοὺς θεοὺς ἡγεμονίαν = τ. τῶν θεῶν ἡγ., 102.
- , datif, 102.
- , génitif, 103.
- περιδoléπειν ὅπως, 151.
- περιεργάζεσθαι ὅπως, 151.
- = rechercher attentivement, acc., 45.
- περιορᾶν, participe, 127.
- Personne (n. propre de), l'art., 208.
- , avec apposition : place de l'article, 225.
- Personnel (pron.), gén. dépendant d'un subst. avec art. ; sa place, 224.
- Peuples (n. propre de), l'article, 209.
- πικραίνεσθαι = être irrité contre, dat., 51.
- πίνειν, gén., 75.
- πιστεύειν, ὅτι, 147.
- , ὥς, 147.
- , ὑπέρ gén., 95.
- πλεονεκτεῖσθαι = πλεονεκτεῖν, avoir l'avantage, 13.
- πληροῦν, διά gén., 91.
- ποθεῖτε, devant subj. délib., 30.
- ποιεῖν = représenter (?), participe, 127.
- ποιεῖσθαι, 10.
- ποιεῖσθαι, compl. dir., 11.
- πολεμεῖσθαι, moyen, 11.
- πολέμιος, gén., 56, 80.
- , dat., 56.
- πόλις, art., 187.
- πολιτεύεσθαι = se gouverner, 11.
- πολλάκις, avec inf. aor., 20.
- , dev. adj. de quantité, 13.
- πολύ, non πολλῶ, devant comp., 63.
- πολυπραγμονεῖν, ὑπέρ gén., 95.
- , = s'occuper de, acc., 43.
- πολύς, art., 203.
- πορεύεσθαι, partic. futur, 123.
- Positif, pour le compar., 171.
- Possessif (sens) de l'art., 189.
- (gén.) dépend d'un subst. non exprimé, 64.
- (génitif) dépend d'un subst. avec art., sa place, 220.
- (gén.), place des déterm. ajoutées au gén. et au subst., 221.
- Possibilité etc. (verbes marquant), mode, 28.
- Potentiel (mode), 162.
- πότερον = ἄρα, 31.
- που=ποι, 108.
- πραγματεύεσθαι = faire effort pour, inf., 118.
- πρᾶος, inf., 120.
- πρέπει, inf., 110.
- Préposition (répétition de la), 232.
- Prépositives (locutions) déterm. un subst., avec art., 218.
- précédées de l'art., 194.
- Présent (infin.) = aor., 20.
- = parfait, 14.
- = futur, 14.
- historique avec impf. et aor., 14.

- — avec πολλάκις, 13.
 πρίν, inf., 169-170.
 —, mode person., 170.
 πρίν ἤ, 170.
 Prix (gén. de), 69.
 πρό, gén. avec positif=compar., 171.
 προσταπίζειν=protéger, gén., 77.
 προθεῖν gén., 78.
 προκαθηγεῖσθαι = antecedere (?),
 — gén., 78.
 — = présider à, gén., 74.
 προκαταλαμβάνειν, gén., 78.
 προνοεῖν ὅπως, futur, 151.
 προνοητέον (ἔστιν) ὅπως, opt., 154.
 Propres (noms), art., 208.
 πρός, dat., exprime addition d'un nombre à un autre, 206.
 —, gén. = ὑπό avec v. passif, 104.
 προσάγειν=s'avancer vers, dat., 54.
 προσβλέπειν, dat., 54.
 προσδοκᾶν, inf. fut., 21.
 —, inf. aor., 23.
 — ὅτι, 148.
 προσεναντιοῦσθαι=s'opposer à, dat., mot nouveau, 54.
 προσεπάδειν = chanter en outre à, dat., mot nouveau, 54.
 προσέχειν μή, 152.
 — ὅπως, 151.
 προσήκει, inf., 110.
 προσήκειν = être attendant à, dat., 54.
 —, impers., gén., 74.
 προσιέναι, partic. fut., 123.
 — = aller vers, dat., 54.
 προσκαλινδεῖσθαι = errer auprès de, dat., mot nouveau, 54.
 προσλαγχάνω = obtenir en outre, acc., mot nouveau, 45.
 προστάττειν (τι), inf., 118.
 — dat. pers., inf., 114.
 προστιθέναι ὥς, 148.
 προτείνεσθαι, gén., 77.
 προτιθέναι=proposer, inf., 118.
 —, gén., 77, 81.
 προφέρειν εἰ (=ὅτι), 155.
 ῥάδιος, inf. pass., 119.
 Réfléchi (pron.) composé 3^e pers.
 = réfl. indir. et réfl. dir., 176.
 — —, pour 1^{re} et 2^e pers., 176.
 — (génitif du); sa place, 222.
 Regret (comment exprimer un), 32.
 Relatif (pron.), a le sens démonst., 180.
 —, coordonne deux propos., 180.
 Relatives (prop.) finales, 141.
 — — conséc., οὐ, 142.
 — —, μή, 142.
 — — condit., μή, 143.
 — — indéterm., 144.
 Relation (acc. de), 48.
 Σελήνη, art., 185.
 Sentiment (dat. de), avec un partic., 60.
 — — avec 1^{re}, 2^e et 3^e pers., 59.
 σιτεῖσθαι, gén., 75.
 σκοπεῖν ὅπως, 151.
 Souhait (pour exprimer un), 32.
 σοφίζεσθαι = prétendre avec habileté, s'ingénier à, inf., μή, 114.
 στέλλειν, part. fut., 123.
 Substantif (avec épithète), pas d'art., 192.
 συγγενής, gén., 80.
 —, dat., 80.
 συγγυμνάζειν, dat. 52.

- συγκαθίζεσθαι = siéger à côté de, dat., 55.
 συγκαθιδρύειν = faire siéger avec, dat., 55.
 συγκαταπέμπειν, dat., 55.
 συγκατεργάζεσθαι, dat., 55.
 συγχωρεῖν = s'agréger à (?), dat., 52.
 συγχωρεῖσθαι = avoir la faculté de, 13.
 ξυλλοιδορεῖν, dat., 52.
 συμβαίνειν, inf., 110.
 σύμβουλος, gén., 80.
 ξύμμαχος, gén., 80.
 ξυμπεῖθειν, πρὸς acc., 104.
 συμπερόργεσθαι = marcher en même temps que, coïncider, dat., 55.
 ξύμφυλος = qui est de la même tribu, dat., 57.
 σύν, n. propre de pers., 89.
 συναίνειν = donner son assentiment à, dat. de chose, 52.
 συναποτίθεσθαι, dat., 55.
 συνδημιουργεῖν, construire de concert avec, dat., 52.
 συνεδρεῖν, dat., 52.
 συνεξάγειν, gén., 78.
 συνεπιτίθεσθαι = attaquer de concert avec, dat., 55.
 συνήδεσθαί (τινι), gén. de cause, 70.
 σύνθρονος, gén., 80.
 σύνθωκος, dat., 57, 80.
 — gén., 80.
 ξυνιέναι, gén., 71.
 — , acc., 71.
 — , infin. 117.
 συνιέναι = entrer avec, dat., 52.
 συντρέχειν, part. pr., 123.
 συνυποκεισθαι = être placé en même temps sous, dat., 55.
 συνῳδεῖν = chanter d'accord avec, mot nouveau, 52.
 σφάλλεσθαι, ἐπί dat., 97.
 σφῶν = pr. réfl. comp., 177.
 — = pr. pers. 3^e pers., 178.
 Τάττειν = établir pour, inf. but, 118.
 τε, employé pour καί, 132.
 —, = atque, 133.
 —, en corrélat. avec δέ, 133.
 —, — — εἴτα, 133.
 —, sa place, 133.
 Temporel (quand l'inf. aor. a le sens), 19.
 Temps (emploi des), 13.
 — (datif de), 60.
 — (gén. de), 83.
 — (acc. de), 49.
 — (divisions du), l'art., 186.
 τερπνός, inf. act., 120.
 τιμᾶν (τινι), 69.
 τίμιος, gén. 79.
 τοσοῦτον (ou τοσοῦτω) devant comp., 63.
 τοσοῦτος, corrélat. avec καί, 132.
 Villes (n. propre de), art., 212.
 ὑπακούειν, dat., 55.
 ὑπέρ, 94.
 — = περὶ, 93.
 ὑπεράγνος, mot nouveau, 174.
 ὑπεραγωνίζεσθαι, gén., 78.
 ὑπεραίρειν, gén., 81.
 ὑπερεύχεσθαι, gén., 78.
 ὑπερορᾶν, gén., 78.
 ὑπερχεῖν, gén., 78.
 ὑπέρχεσθαι = pénétrer dans, dat., 55.
 ὑπιέναι, acc. (fig.), 45.
 ὑπισχνόμαι, inf. aor., 23.
 — , inf. fut., 22.
 ὑπό, acc., 103.
 —, dat. chose ; — avec v. pass., 105.
 —, gén. ; — avec γίγνεσθαι, 106.
 ὑποδέχεσθαι, partic., 127.

ὑπολαμβάνειν ὅτι, 148.

— ὡς, 147.

— , inf., μή, 112.

— , inf. fut., 21.

ὑπομινῆσκειν, gén., 72.

— , deux compl., 72.

ὑπομινῆσθαι (sens de l'actif), 12.

— , gén., 72.

ὑποπτέειν, partic. fut., 123.

ὑποτρέγειν, acc., 45.

ὑφίσταμαι = je promets, inf. fut., 22.

ὑφορζόμαι = je crains, inf. fut., 22.

Φαίνεται, inf. = il paraît bon de, 111.

φαίνομαι, inf. = partic., 111.

— , = il semble que je... 111.

φαῦλος, inf. act., 119.

φέρειν (χαλεπῶς), πρὸς acc., 104.

φέρω = φορέω, acc., 44.

Fêtes (noms de), article, 214.

φεύγειν, partic. pr., 123.

φημι ὡς, 148.

— ὅτι, 148.

— , inf., μή, 113.

— , — , οὐ, 113.

— , ὑπέρ gén., 113.

— , inf. fut., 21.

φησί, impersonnel, 35.

φθάνω, inf., 117.

φίλος, dat., 56, 79.

— , gén., 56, 79.

— , inf. pass., 119.

Fleuves (n. propr. de), apposition, place de l'art., 227.

— , article, 212.

φροντίζειν ὅπως, 151.

φυλάττεσθαι, inf., sans nég. expl., 116.

φῦναι, gén., 82.

— , ἐκ., 82.

Futur, maximes génér., avec prés. et aor., 17.

— , interr. directe = subj. délib., 29.

Χαλεπαίνειν, dat., 51.

χαλεπός, inf. pass., 119.

χειμῶν, article, 186.

χρή, inf., 110.

Ἰκνύς, inf., 120.

ὡς, opt. = un souhait, 32.

— completif = ὅτι, 146.

— — , différent de ὅτι, 145.

— final, partic. fut., 126.

— — , ἄν et subj., 161.

— — ἄν et opt., 161.

— — après impér., 161.

— — après t. histor., ἄν optat., 161.

— consécutif, inf., μή, 157.

— causal, et participe, 125.

— = ὥσπερ, partic. fut., 126.

— renforce superl., 173.

ὡς ἐνδέχεται et le positif, 173.

ὡς οἷόν τέ ἐστι, et le comp., 173.

ᾧστε, conséc., 157.

ᾧφελον (ὡς), 32.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.....	V
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.....	XVII
LISTE DES ABRÉVIATIONS :	
I. Éditeurs et traducteurs.....	XX
II. Les œuvres de Julien.....	XXI
III. Les manuscrits.....	XXII

INTRODUCTION

Julien. — La publication de ses œuvres.	4
--	---

PREMIÈRE PARTIE

SYNTAXE DE LA PROPOSITION SIMPLE

CHAPITRE I. <i>Le verbe</i>	9
I. VOIX DU VERBE.....	9
A. Voix active.....	9
B. Voix moyenne.....	10
C. Voix passive.....	12
II. EMPLOI DES TEMPS.....	13
A. <i>Indicatif</i>	13
1. Le présent.....	13
2. L'imparfait.....	14
3. L'aoriste.....	16
4. Le futur.....	17
5. Le parfait.....	18
B. <i>Infinitif</i>	19
1. L'infinitif présent et l'infinitif aoriste.....	19
2. L'infinitif futur.....	21
3. Temps de l'infinitif après μέλλω.....	23

C. Participe	25
1. Présent	25
2. Aoriste	26
III. EMPLOI DES MODES	27
1. Propositions énonciatives	27
1) l'optatif	27
2) l'indicatif avec les verbes marquant possibilité, obligation, etc.	28
3) interrogation directe	29
a) le futur au lieu du subj. de délibération	29
R. I. le <i>Contra Christianos</i>	30
R. II. le subjonctif délib. précédé de ποθαῖτε	30
b) les particules dans l'inter. directe	30
R. πότερον ; ἔνθ' ὅπου	31
2. Propositions volitives	32
1) pour commander et pour défendre	32
2) pour exprimer un souhait ou un regret	32
CHAPITRE II. — Le verbe, le sujet et l'attribut	34
I. — REMARQUES SUR L'IMPERSONNEL	34
R. φησί au sens impersonnel	35
II. — SYNTAXE D'ACCORD	35
1. Accord du substantif et de l'adjectif qualificatif	35
2. Accord du verbe avec le sujet	36
1) il y a plusieurs sujets	36
2) il y a deux sujets au singulier, ou un sujet au duel	37
3) le sujet est un pluriel neutre	37
4) accord grammatical sacrifié au sens	38
A. le sujet est un nom collectif	38
B. deux substantifs au singulier sont unis par la préposition μετά ou σύν	38
C. quelques constructions anormales	39
3. Accord grammatical modifié par une attraction	40
CHAPITRE III. — Des cas	43
I. L'Accusatif	43
I. Verbes construits avec un accusatif simple	43
II. Verbes construits avec un double accusatif	46
R. I. Construction de ces verbes au passif	47
R. II. Construction de καλεῖν et autres analogues	47

III. Accusatif de qualification.....	47
IV. Accusatif de relation	48
V. Accusatif marquant l'extension dans l'espace et dans le temps.....	49
II. Le Datif.....	50
I. Le datif proprement dit.....	50
1. Avec les verbes	50
A. <i>verbes simples</i>	50
B. <i>verbes composés</i>	52
2. Avec les adjectifs.....	56
1) ceux qui expriment des sentiments bienveillants ou hostiles	56
2) ceux qui expriment égalité ou ressemblance ..	56
3) ceux qui expriment communauté ou parenté ..	57
4) quelques autres cas.....	57
3. Datif de la personne avec les verbes passifs....	58
4. Datif de sentiment.....	59
II. Datif jouant le rôle de Locatif.....	60
1. Datif de temps.....	60
2. Datif de lieu.....	60
III. Datif jouant le rôle d'instrumental.....	61
1. Datif dit d'accompagnement	61
2. Le même datif, à propos d'opérations militaires..	61
3. Devant un mot impliquant une idée de compa- raison.....	62
R. L'usage de Julien dans l'emploi de <i>πολύ</i> , <i>πολλῶ</i> etc.....	63
III. Le Génitif	63
I. LE GÉNITIF PROPREMENT DIT.....	63
I. Génitif dépendant d'un substantif, ou d'un mot employé substantivement.....	63
1. Génitif possessif	63
2. Génitif objectif.....	64
3. Génitif partitif.....	65
1) dépendant d'un substantif	65
2) d'un pronom	66
3) d'un participe ordinairement accompagné de l'article	66
4) d'un adjectif	67

4. Génitif de quantité ou de contenu.....	67
5. Génitif de matière.....	68
6. Génitif d'évaluation.....	68
II. Génitif dépendant d'un verbe.....	69
1. Génitif de prix.....	69
2. avec les verbes exprimant une action judiciaire.....	69
3. avec les verbes qui expriment un sentiment.....	70
4. avec les verbes qui expriment des opérations des sens.....	70
5. avec les verbes qui expriment le souvenir ou l'oubli.....	71
6. avec les verbes qui expriment un souci.....	73
7. avec les verbes qui expriment l'idée de commander.....	73
R. Le sens de <i>ἤγειθα</i> etc. avec le génitif.....	73
8. Le génitif partitif.....	74
1) avec des verbes n'impliquant pas une idée de division.....	74
2) avec les verbes qui expriment l'idée de participation.....	74
3) avec les verbes qui signifient « jouir de ».....	75
III. Génitif avec les verbes composés d'une ou de plusieurs prépositions.....	75
IV. Génitif dépendant d'un adjectif.....	78
1. adjectifs qui marquent la possession.....	78
2. adjectifs qui expriment la valeur.....	79
3. adjectifs qui expriment sollicitude ou négligence.....	79
4. adjectifs qui expriment l'idée de connaissance.....	79
5. adjectifs qui expriment l'idée d'alliance, etc.....	79
6. avec <i>μέσος</i>	80
V. Génitif dépendant d'un adverbe.....	80
II. Le GÉNITIF IMPROPREMENT DIT.....	81
I. Après les verbes exprimant.....	
1. une idée de préférence ou de comparaison.....	81
2. l'idée de disette.....	81
3. l'origine.....	82
4. <i>ἀνέχεσθαι</i> et <i>ἀποδέχεσθαι</i>	82
II. Après les adjectifs, de sens analogue, marquant.....	
1. une idée de comparaison.....	82
2. l'idée de remplir.....	83
3. une idée d'exemption.....	83
4. une idée de ressemblance ou de différence.....	83

III. GÉNITIF INDÉPENDANT.....	83
I. Génitif de temps.....	83
II. Génitif de lieu.....	84
CHAPITRE IV. — <i>Des prépositions</i>	85
A. PRÉPOSITIONS GOUVERNANT UN SEUL CAS.....	85
I. <i>Prépositions gouvernant le génitif</i>	85
1. Ἀντί.....	85
2. Ἀπό.....	85
3. Ἐκ.....	86
II. <i>Prépositions gouvernant le datif</i>	88
1. Ἐν.....	88
2. Σύν, Ἐύν.....	89
III. <i>Prépositions gouvernant l'accusatif</i>	90
Ἐἰς.....	90
B. PRÉPOSITIONS GOUVERNANT DEUX CAS.....	91
1. Διὰ.....	91
2. Κατά.....	92
3. Μετά.....	93
4. Ὑπέρ.....	94
C. PRÉPOSITIONS GOUVERNANT TROIS CAS.....	96
I. Ἀντί.....	96
II. Ἐπὶ.....	96
III. Παρά.....	98
IV. Περί.....	101
V. Πρός.....	104
VI. Ὑπό.....	105
CHAPITRE V. — <i>Des adverbess</i>	108
Adverbes de lieu.....	108
CHAPITRE VI. — <i>De l'infinitif</i>	110
avec l'article.....	110
sans l'article.....	110
I. L'INFINITIF SUJET.....	110
R. δοῶ, φαίνομαι.....	111
II. L'INFINITIF COMPLÉMENT.....	112
1) après les verbes qui signifient « penser, croire ».....	112

2) avec les verbes qui signifient « dire ».....	112
3) avec les verbes qui marquent une manifesta- tion de la volonté.....	113
R. Les verbes à sens négatif	115
1. non accompagnés de négation.....	115
2. accompagnés de négation.....	116
4) après des verbes marquant une perception physique ou intellectuelle.....	116
5) après d'autres verbes, au lieu d'un participe..	117
III. INFINITIF MARQUANT LE BUT.....	118
IV. INFINITIF DE DÉTERMINATION.....	119
V. INFINITIF ABSOLU.....	120
APPENDICE. — Quelques emplois extraordinaires....	121
CHAPITRE VII. — <i>Du participe</i>	122
I. LE PARTICIPE AVEC L'ARTICLE.....	122
II. LE PARTICIPE SANS L'ARTICLE.....	122
A. 1. remplaçant une proposition subordonnée non complétive	122
2. au génitif absolu, sans sujet exprimé.....	124
3. accompagnant le mot en apposition....	124
4. précédé de particules.....	125
1) causales.....	125
2) finales.....	126
3) concessives.....	126
B. Le participe employé comme attribut.....	127
1. du sujet.....	127
2. du complément.....	127
III. NÉGATION DU PARTICIPE	128

DEUXIÈME PARTIE

SYNTAXE DE LA PHRASE

CHAPITRE I. — <i>Les propositions coordonnées</i>	131
I. PROPOSITIONS COORDONNÉES A L'AIDE DES CONJON- CTIONS COPULATIVES.....	131
<i>καί</i>	131
R. <i>καί</i> en corrélation avec un adj. ou un adverbe de comparaison.....	132
<i>τε</i>	132

II. PROPOSITIONS COORDONNÉES A L'AIDE DE CONJONCTIONS ADVERSATIVES.....	134
III. PROPOSITIONS SUBORDONNÉES A L'AIDE DES NÉGATIONS οὐδὲ... οὐδὲ..., οὔτε... οὔτε.....	136
CHAPITRE II. — <i>Les propositions subordonnées</i>	140
I. INTERROGATION INDIRECTE.....	140
II. PROPOSITIONS RELATIVES.....	141
1. finales.....	141
2. consécutives.....	142
3. conditionnelles.....	143
4. indéterminées.....	144
III. PROPOSITIONS INTRODUITES PAR DES CONJONCTIONS.....	145
1. PROPOSITIONS COMPLÉTIVES.....	145
1) avec ὅτι, ὡς.....	145
4. après un temps principal.....	145
2. après un temps historique.....	149
3. l'optatif du discours indirect et son sens temporel.....	150
4. La négation avec ὅτι et ὡς.....	151
2) avec ὅπως ou μή.....	151
1. avec ὅπως, emploi plus ordinaire du futur.....	151
2. plus rarement, suivi du subjonctif.....	151
R. le verbe principal est sous-entendu.....	152
3. avec μή.....	152
R. ὅρα μή avec l'indicatif.....	153
4. après un temps historique.....	153
2. PROPOSITIONS SUBORDONNÉES NON COMPLÉTIVES.....	154
1) CAUSALES, avec ὅτι (διότι, ὡς), ἐπεί, ἐπειδὴ.....	154
1. Emploi fréquent de la négation μή.....	155
R. Emploi de εἰ au lieu de ὅτι.....	155
2. ἐπεί, au sens de « quoique ».....	156
2) CONSÉCUTIVES, avec ὥστε, ὡς.....	157
3) FINALES, avec ἵνα, ὅπως, ὡς.....	158
1. le verbe principal n'est pas à un temps historique.....	158
2. le verbe principal est à un temps historique....	160
3. le verbe principal est à l'optatif.....	160
4. ἵνα employé comme conjonction complétive....	161
5. emploi de ὡς final avec ἄν.....	161
4) CONDITIONNELLES.....	162
1. εἰ et l'optatif.....	162

2. εἰ et l'indicatif (temps principal).....	164
3. εἰ et l'indicatif (temps secondaire).....	165
4. la négation dans les propositions conditionnelles.	166
5) TEMPORELLES.....	167
1. avec ὅτε, ὅποτε	167
2. avec ἕως	168
3. avec πρὶν, πρὶν ἢ.....	169

TROISIÈME PARTIE

LES PARTIES DU DISCOURS

CHAPITRE I. — <i>L'adjectif</i>	171
LES DEGRÉS DE COMPARAISON.....	171
1. confusion entre le positif et le comparatif.....	171
2. confusion entre le comparatif et le superlatif....	172
3. comment Julien renforce le sens du comparatif et du superlatif.....	172
4. la forme du superlatif remplacée par le positif accompagné d'un adverbe de degré.....	173
5. confusion de ἄλλος, ἕτερος etc.....	174
CHAPITRE II. — <i>Le pronom</i>	175
I. LE PRONOM PERSONNEL.....	175
II. LE PRONOM RÉFLÉCHI.....	175
Le pronom réfléchi composé de la 3 ^e personne employé	
comme réfléchi indirect et comme réfléchi direct.	176
pour le pronom de la 1 ^{re} ou de la 2 ^e personne....	176
Le pronom réfléchi simple de la 3 ^e personne employé.	
pour le pronom réfléchi composé.....	178
pour le pronom personnel de la 3 ^e personne....	178
III. LE PRONOM DÉMONSTRATIF.....	178
IV. LE PRONOM RELATIF.....	180
1. sens démonstratif du pronom relatif.....	180
2. remplacé parfois par le pronom αὐτός.....	181
3. le substantif antécédent renvoyé après la propo- sition relative	181
4. attraction : un cas peu ordinaire	182

TABLE DES MATIÈRES

261

CHAPITRE III. — <i>L'article</i>	183
I. <i>Présence de l'article</i>	183
1. L'ARTICLE AVEC LE SUBSTANTIF OU DES EXPRESSIONS SUBSTANTIVÉES	183
1. au pluriel.....	183
au singulier.....	183
R. I. Devant un nom au singulier, il désigne un individu quelconque.....	183
R. II. L'article avec le mot 1) βασιλεύς.....	184
2) ἥλιος.....	184
3) σελήνη.....	185
4) γῆ.....	185
5) θάλαττα.....	185
6) οὐρανός.....	185
7) κόσμος.....	186
R. III. L'article avec les noms marquant des divisions du temps.....	186
1) les noms de saison.....	186
2) les divisions du jour.....	186
R. IV. L'article avec certaines désignations de lieu.....	187
R. V. L'article avec les noms de parenté.....	187
R. VI. L'article avec θεός, θεοί.....	188
R. VII. L'article avec ἄνθρωπος, ἄνθρωποι.....	188
2. Il désigne un objet connu.....	189
3. un objet dont on a parlé antérieurement....	189
4. un objet lié par un rapport de possession à un autre objet.....	189
R. I. L'article à sens possessif devant le complément d'un verbe au moyen.....	189
R. II. L'article à sens possessif précisé par un pronom..	190
R. III. L'article renvoyant au sujet de la proposition d'où dépend celle où il est employé.....	190
R. IV. Omission, après l'article, de certains substantifs faciles à suppléer.....	190
5. L'article désigne un objet dont le sens est restreint par une détermination quelconque.	191
1) un complément déterminatif au génitif.....	191
R. Cas où l'article fait défaut.....	191
2) un adjectif épithète.....	192

3) une préposition accompagnée de son régime..	192
4) une proposition relative	192
6. L'article devant des expressions substantivées..	193
1) devant des adjectifs pris substantivement.....	193
2) devant des participes employés substantivement	193
3) devant un infinitif	194
4) devant une préposition accompagnée de son régime	194
2. L'ARTICLE AVEC LES PRONOMS.....	195
I. Pronoms-adjectifs démonstratifs, ὅδε, οὗτος, ἐκεῖνος.	195
L'article est omis :	
1) si le pronom joue le rôle de sujet et le substantif celui d'attribut.....	196
2) quand le substantif est un nom propre de personne.....	197
R. I. Il y a très peu d'exceptions à cette règle dans Julien.	197
R. II. c'est οὗτος qui sert surtout dans cet emploi, avec la désinence attique ι.....	197
R. III. le pronom démonstratif, sans article, se place après le substantif.....	198
R. IV. si le substantif n'est pas un nom propre de personne, Julien emploie l'article et met le pronom plus ordinairement devant le substantif...	198
3) si le pronom amène une citation.....	199
4) s'il annonce une énumération.....	199
II. Pronoms-adjectifs corrélatifs τοσοῦτος, τοιοῦτος....	200
III. Pronoms possessifs	201
IV. Les pronoms ἑκάτερος, ἄμφω, ἀμφοτέρωι.....	202
V. Πολύς	203
VI. Πᾶς, ὅλος	204
3. L'ARTICLE AVEC LES NOMS DE NOMBRE.....	205
I. Les nombres cardinaux	205
II. Les nombres ordinaux.....	207
4. L'ARTICLE AVEC LES NOMS PROPRES.....	208
I. Noms propres de personnes.....	208
II. Noms propres de peuples.....	209
III. Noms propres de dieux. — Ἥλιος.....	210
IV. Noms propres de contrées.....	211

V. Noms propres de villes.....	212
VI. Noms propres de fleuves.....	212
VII. Noms propres de montagnes.....	213
VIII. Noms propres d'îles ou de presqu'îles.....	213
IX. Noms propres de mers.....	213
X. Termes patronymiques.....	214
XI. Noms de fêtes.....	214
5. PLACE DE L'ARTICLE.....	214
1. Quand l'adjectif est épithète.....	214
R. I. Place des mots qui déterminent l'adjectif épithète.....	215
R. II. Quand il y a un pronom démonstratif, place de l'article et du pronom.....	216
2. Même remarque, pour ce qui tient lieu, suivant les cas, de l'adjectif-épithète.....	216
A. l'adverbe.....	216
B. le participe.....	216
R. I. Le participe-épithète est accompagné d'une détermination.....	216
R. II. Il est accompagné de deux ou plusieurs déterminations.....	217
R. III. L'expression <i>ὁ λεγόμενος</i>	217
C. les locutions prépositives.....	218
3. Place des déterminations qui accompagnent le participe, l'infinitif, etc. employés substantivement....	219
4. Le substantif avec l'article est accompagné d'un génitif possessif.....	220
R. Le substantif et le génitif sont accompagnés chacun de déterminations.....	221
5. Le substantif avec l'article est construit en liaison avec un génitif partitif....	222
6. Le substantif avec l'article est accompagné d'un pronom réfléchi au génitif.....	222
7. Le substantif avec l'article est déterminé par un pronom démonstratif au génitif.....	223
8. Le substantif avec l'article est accompagné d'un génitif du pronom personnel.....	224
9. Quand un nom propre est accompagné d'une apposition, la place de l'article varie suivant qu'il s'agit..	
1) d'un nom propre de personne.....	225
2) d'un nom propre de divinité.....	226
3) d'un nom de fleuve.....	227

II. Absence de l'article	228
1. L'attribut ordinairement ne prend pas l'article.....	228
R. I. même s'il est accompagné d'un complément..	228
R. II. il y a lieu parfois d'exprimer l'article.....	229
2. L'article manque parfois devant deux ou plusieurs substantifs formant un tout.....	229
3. De même dans des locutions prépositives ayant un caractère adverbial.....	229
III. Répétition de l'article.....	230
CHAPITRE IV. — <i>Les particules</i>	232
I. LA PRÉPOSITION.....	232
Répétition de la préposition.....	232
II. LES PARTICULES DE PROTESTATION <i>μᾶ, νᾶί, νή</i>	234
CONCLUSION	235
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	239
TABLE DES MATIÈRES.....	253

Vu, le 16 décembre 1921.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
Ferdinand BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris.
APPELL.

ADDITIONS ET CORRECTIONS ¹

- | | |
|--|---|
| <p>XVIII, 3, ajouter : Krüger, Poetisch-Dialektische Syntax, 3^e éd., Berlin, 1871.</p> <p>XXI, 35, ajouter : Nous signalons pour mémoire le fragment emprunté par Bidez et Cumont à un manuscrit de Moscou, <i>ouvr. citée</i>, pp. 135 suiv.</p> <p>13,31, au lieu de : aoristes, lire : imparfaits.</p> <p>20,18, supprimer le renvoi.</p> <p>21,21, lire : infinitif aoriste.</p> <p>22,19, — ἐφορώμενον.</p> <p>23,17, — 367,2.</p> <p>23,24, supprimer la virgule devant ὁρᾶις.</p> <p>23,32, au lieu de 475, lire : 745.</p> <p>34,4, lire : Krüger, § 52.</p> <p>40,7, — παρασχούσης.</p> <p>41,26, — 255,11.</p> <p>45,25, — 413,12.</p> <p>46,19, — δεινός.</p> <p>54,33, — γάρ.</p> <p>65,29, — παρασχόν ; voy. H., <i>Corrigenda</i>, p. 644.</p> <p>71,9, — ζωήν.</p> | <p>73,25, lire 222,17.</p> <p>81,16, — « avant la vengeance ».</p> <p>83,24, — αὐτοῦ.</p> <p>89,27, — Präpositionen.</p> <p>91,17, — 444,1.</p> <p>94,20, — θεῶν γέννη.</p> <p>99,27, — ἡῖοσι.</p> <p>105,11, reporter les exemples : C 187,14 ; C 188,1 à l'alinéa suivant.</p> <p>112,30, reporter l'exemple 406,22 à l'alinéa précédent.</p> <p>115,2, lire : ψυχᾶς.</p> <p>115,34, supprimer l'ex. 2,5.</p> <p>119,13, lire : 201,19.</p> <p>123,1, — ὁπότε.</p> <p>123,10, — 402,17.</p> <p>133,24, — 321,1 (non 32,1).</p> <p>138,6, — 34, 5, lire : 36, 4-5.</p> <p>143,22, — 317,2.</p> <p>160,5, — γυναικῶν.</p> <p>160,37, ajouter ici l'ex. 445,8 de la ligne 8.</p> <p>161,35, supprimer l'ex. 245,21, le texte étant défectueux.</p> <p>172,35, à 512, 17, Bidez et Cumont (p. 280) mettent le comp.</p> |
|--|---|

1. Nous nous excusons des fautes matérielles qui ont échappé à notre vue, mais ceux qui ont imprimé des travaux de ce genre savent qu'il est pratiquement impossible d'atteindre, sur ce point, à la perfection. Il y a même des corrections, peu importantes à la vérité (signe de l'accent aigu employé pour l'apostrophe), dont nous nous sommes souvent abstenu par crainte de tomber d'un mal dans un pire.

Dans les renvois, le 1^{er} chiffre indique la page, le 2^e la ligne.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

avec les mss. ; cette lettre leur	202,24, lire 72, 16.
paraît apocryphe.	204, 34, — 19, 8.
176,30, supprimer la virgule après	207, 31, — 412,16.
ξυγγενεῖς.	209, 23, — 412,19.
183,7, lire : δ.	210,19, — fait ordinairement.
185,33, — πλησίον.	213,19, — Ἑλικῶνος.
187,17, — 10,17.	220,1, — 66, 21.
188,18, — 6.	222,1, — τῶν τὰς.
190,12, — 407,5.	222,14, au renvoi à R.-G., ajouter
198,12, — que, au lieu de : qui.	la corr., p. 827.
199,9, οὕτως : Bidez et C., p. 73.	224,25, lire : 191,6 ; 196,11.

